

La traductologie en français :
spécificités, inspirations, résonances

Acta Universitatis Wratislaviensis No 4232

Romanica LXXI

Wratislaviensia

La traductologie en français :
spécificités, inspirations, résonances

sous la rédaction

d'Elżbieta Skibińska, Natalia Paprocka et Kaja Gostkowska

Rédactrice en chef

Natalia Paprocka

Comité de rédaction

Elżbieta Biardzka, rédactrice en chef adjointe (Uniwersytet Wrocławski),
Helena Duffy (Uniwersytet Wrocławski), Ewa Kulak (Uniwersytet Wrocławski),
Justyna Łukasiewicz (Uniwersytet Wrocławski), Natalia Paprocka (Uniwersytet Wrocławski),
Maja Pawłowska, rédactrice en chef adjointe (Uniwersytet Wrocławski),
Elżbieta Skibińska (Uniwersytet Wrocławski), Witold Ucherek (Uniwersytet Wrocławski)

Conseil scientifique

Maciej Abramowicz (Uniwersytet Warszawski), Katarína Bednárová (Univerzita Komenského
v Bratislave), Krzysztof Bogacki (prof. émérite, Uniwersytet Warszawski), Philippe Bourdin
(Université Clermont Auvergne), Jacques Bres (Université Paul Valéry Montpellier 3),
Anna Dutka-Mańkowska (Uniwersytet Warszawski), Vincent Ferré (Université Sorbonne Nouvelle),
Greta Komur-Thilloz (Université de Haute-Alsace), Christine Lombez (Nantes Université), Fabrice
Marsac (Université de Strasbourg), Maria Papadima (Εθνικόν και Καποδιστριακόν Πανεπιστήμιον
Αθηνών), Marie-Anne Paveau (Université Sorbonne Paris Nord), Alain Rabatel (prof. émérite,
Université Claude Bernard Lyon 1), Jean-Michel Wittmann (Université de Lorraine)

Comité de lecture

Katarína Bednárová (Univerzita Komenského v Bratislave), Marie-Alice Belle (Université de
Montréal), Anna Bochnakowa (prof. émérite, Uniwersytet Jagielloński), Tamara Brzostowska-
Tereszkiewicz (Instytut Badań Literackich Polskiej Akademii Nauk), Hélène Buzelin (Université
de Montréal), Mireille Calle-Gruber (Université Sorbonne Nouvelle), Lieven D'hulst (Katholieke
Universiteit Leuven), Yves Gambier (prof. émérite, Turun yliopisto), Teresa Giermak-Zielińska
(prof. émérite, Uniwersytet Warszawski), Simos Grammenidis (Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο
Θεσσαλονίκης), Alicja Kacprzak (Uniwersytet Łódzki), Lidia Lebas-Frączak (Université Clermont
Auvergne), Mirosław Loba (Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu), Małgorzata
Nowakowska (Uniwersytet Komisji Edukacji Narodowej w Krakowie), Clara Royer (Sorbonne
Université), Tomasz Swoboda (Uniwersytet Gdański), Teresa Tomasziewicz (Uniwersytet im.
Adama Mickiewicza w Poznaniu), Małgorzata Tryuk (Uniwersytet Warszawski), Dominique Viart
(Université Paris Nanterre), Jean-Michel Wittmann (Université de Lorraine).

Secrétaire de la rédaction

Kaja Gostkowska

Responsable de l'édition

Agnieszka Wandel

Rédacteur linguistique

Xavier Chantry

© Auteurs, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego et Wydawnictwo „Szermierz” sp. z o.o., 2024

Publication mise à disposition sous licence Creative Commons Attribution 4.0 (CC BY 4.0).

Certains droits sont réservés aux auteurs et aux éditeurs

Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego [Éditions de l'Université de Wrocław]
et Wydawnictwo „Szermierz” sp. z o.o. [Éditions „Szermierz”].

Le texte de la licence est disponible ici : <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>.

ISSN 0239-6661 (AUWr) ISSN 0557-2665 (RW)

ISSN 3071-6748 (AUWr, online) ISSN 2957-2363 (RW, online)

Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego

50-137 Wrocław, pl. Uniwersytecki 15

tel. + 48 71 3752474, e-mail: wydawnictwo@uwr.edu.pl

Wydawnictwo „Szermierz” sp. z o.o.

50-137 Wrocław, pl. Uniwersytecki 15

tel. + 48 71 3752474, e-mail: sekretariat@wuwr.com.pl

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| Présentation (Elżbieta Skibińska, Natalia Paprocka et Kaja Gostkowska) | 7 |
| Annie BRISSET, La traductologie canadienne : ancrage européen, tropisme anglo-américain . . . | 9 |
| Marzena CHROBAK, L’art du portrait du traducteur dans l’espace francographe : deux recueils et une histoire des traductions | 39 |
| Tania COLLANI, La critique d’expression française et la traduction de la poésie | 53 |
| Kaja GOSTKOWSKA, La présence de la théorie d’Antoine Berman dans les écrits traductolo- giques polonais vue à travers le prisme de trois revues de traduction choisies | 69 |
| Adrienn GULYÁS, Capital symbolique, consécration et marché des retraductions de littérature française en langue hongroise entre 2000 et 2020 | 87 |
| Joanna JAKUBOWSKA, Les enjeux de la citation dans deux préfaces métatraductives d’André Gide | 107 |
| Enrico MONTI, La retraduction, ou l’historicité des traductions : un élan francophone ? | 115 |
| Natalia PAPROCKA, Katarzyna BIERNACKA-LICZNAR, Après la révolution : les éditeurs lillipu- tiens polonais et leur offre dans les années 2016–2020 | 129 |
| Elżbieta SKIBIŃSKA, Revisiter les retraductions françaises de <i>Pan Tadeusz</i> : autoréflexivité dans les péritextes des (re)traducteurs | 147 |
| Kristiina TAIVALKOSKI-SHILOV, La retraduction : le sort de la conception bermanienne en Fin- lande | 165 |
| Joanna WARMUZIŃSKA-ROGÓŻ, Traductrices – chercheuses – autrices et l’entre-deux-langues : la spécificité canadienne | 183 |

VARIA

| | |
|---|-----|
| Joanna KOTOWSKA-MIZINIAK, Le temps, le mouvement et l’immobilité dans les œuvres litté- raires et photographiques de Claude Simon | 197 |
| Radka MUDROCHOVÁ, Jan LAZAR, Fabrice HIRSCH, L’emploi des anglicismes de la mode et les recommandations officielles : étude de usages basée sur des outils linguistiques | 211 |
| Regina SOLOVÁ, Traduire dans un système autoritaire en temps de crise : les représentations des événements polonais de 1980-1981 dans la presse officielle polonaise à destination des lecteurs occidentaux | 225 |
| Witold UCHEREK, Monika GRABOWSKA, Les faux-amis dans les notices lexicales des diction- naires bilingues au service de l’apprentissage du FLE | 239 |

COMPTES-RENDUS

| | |
|--|-----|
| Joanna MADEJCZYK, Circulation des idées en temps de guerre (<i>Circulations littéraires. Transferts et traductions dans l'Europe en guerre (1939-1945)</i> , Christine Lombez (dir.), Presses universitaires François-Rabelais, Tours 2021) | 255 |
| Witold UCHEREK, La métalexigraphie française sous toutes ses coutures (<i>Cinquante ans de Métalexigraphie : bilan et perspectives. Hommage à Jean Pruvost</i> , Danh-Thành Do-Hurinville, Patrick Haillet et Christophe Rey (dir.), Honoré Champion, Paris 2022) | 258 |

PRÉSENTATION

Depuis 1995, le Réseau thématique « La traduction comme moyen de communication interculturelle », qui réunit les chercheurs de l'Université de Lille et de l'Université de Wrocław, ensuite rejoints par les traductologues de l'Université Jagellonne de Cracovie et de l'Université de Haute-Alsace, donne à ses membres l'occasion d'échanger entre eux ainsi que de rencontrer d'autres chercheurs en traduction invités. La célébration du 25^e anniversaire de cette collaboration a eu lieu lors du colloque international « La traductologie en langue française : un tour d'horizon » tenu à l'Université Jagellonne de Cracovie du 27 au 29 octobre 2022. Il a permis de revisiter les grands maîtres de la recherche traductologique menée en France, au Canada, en Belgique, de rappeler les théories et les écoles, d'étudier leur rayonnement et leur place dans la pensée actuelle sur la traduction. Une sélection de contributions présentées pendant cette rencontre a été publiée dans deux numéros de la revue *Między Oryginałem a Przekładem* [Entre l'original et la traduction] sous la direction de Marzena Chrobak et Jerzy Brzozowski¹.

Le présent numéro des *Romanica Wratislaviensia*, intitulé « La traductologie en français : spécificités, inspirations, résonances », réunit lui aussi des études qui sont le résultat des discussions menées pendant le colloque du 25^e anniversaire à Cracovie. Elles présentent la spécificité de la traductologie francophone, et notamment canadienne, ou gravitent autour de quelques thèmes majeurs (retraduction, paratextes de traduction, circulation internationale des biens symboliques et marché de la traduction) abordés dans l'optique des apports de plusieurs chercheurs français (Antoine Berman, Gérard Genette, Pierre Bourdieu).

Les articles de Marzena Chrobak et Tania Collani se concentrent, respectivement, sur la spécificité francophone de l'art de composer le portrait du traducteur et sur les théories francophones sur la traduction poétique. La spécificité de la tra-

¹ *Między Oryginałem a Przekładem* 29(2), 2023, numéro intitulé : *La traductologie en langue française : un tour d'horizon* et 29(3), 2023, numéro : *La traductologie en langue française : un tour d'horizon II*.

ductologie canadienne fait l'objet de deux contributions : celle d'Annie Brisset, qui propose un survol des ouvrages des traductologues canadiens publiés depuis 1970, et celle de Joanna Warmuzińska-Rogoż, qui met en évidence des traits caractéristiques de l'activité des traductrices et auteures féministes canadiennes engagées.

D'autres auteurs abordent des thèmes spécifiques de la traductologie d'expression française – la retraduction et les paratextes – qui, depuis des années, inspirent de nombreuses recherches et résonnent dans l'univers traductologique mondial. Ainsi, Enrico Monti retrace les grandes étapes de la pensée francophone sur la retraduction au cours des trente dernières années. Kristiina Taivalkoski-Shilov, pour sa part, examine la conception de la retraduction proposée par Antoine Berman telle qu'elle a été et reste véhiculée par les traductologues finlandais. Deux autres chercheuses analysent les paratextes des (re)traductions : Elżbieta Skibińska examine les péri-textes des traductions françaises de *Pan Tadeusz*, poème épique polonais d'Adam Mickiewicz, comme lieu où se manifestent la subjectivité et l'auto-réflexivité des (re)traducteurs, et Joanna Jakubowska, en adoptant une perspective énonciative, explore les réflexions métatraductives d'André Gide dans ses préfaces à deux œuvres traduites de Pouchkine et de Shakespeare.

La question de la retraduction réapparaît, à côté de celle de la circulation internationale des livres, dans la contribution d'Adrienn Gulyás qui propose une analyse des retraductions d'œuvres françaises en langue hongroise dans les années 2000–2020, dans le contexte éditorial général du marché hongrois en évolution. Le thème de la circulation internationale des livres ainsi que celui des aspects sociaux et culturels de la pratique de la traduction réapparaissent dans l'article de Natalia Paprocka et Katarzyna Biernacka-Licznar : les auteures s'intéressent au sort des maisons d'édition « lilliputiennes » dans la période qui a suivi la révolution qu'ont déclenchée ces éditeurs sur le marché de la littérature de jeunesse en Pologne. Ces deux contributions ont en commun, en outre, leur approche rattachée à Pierre Bourdieu et sa théorie des champs, si utile aux études traductologiques.

Enfin, le nom d'Antoine Berman et la problématique de la circulation internationale du savoir se retrouvent dans l'article de Kristiina Taivalkoski-Shilov, déjà mentionné, et dans celui de Kaja Gostkowska qui, par le biais d'une étude scientométrique de trois revues polonaises de traduction, esquisse la présence de la théorie bermanienne dans les écrits théoriques relatifs à la traduction publiés en polonais.

Nous invitons à la lecture du numéro 71 des *Romanica Wratislaviensia* toute personne intéressée par ce sujet si inspirant qu'est, par sa spécificité, la traductologie francophone, en espérant que toutes les contributions ici réunies feront entendre sa belle voix dans la pensée traductologique.

Elżbieta Skibińska
Natalia Paprocka
Kaja Gostkowska

ANNIE BRISSET
Université d'Ottawa
annie.brisset@uottawa.ca

LA TRADUCTOLOGIE CANADIENNE : ANCRAGE EUROPÉEN, TROPISME ANGLO-AMÉRICAIN

FONDEMENTS HISTORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

TRADUIRE POUR FÉDÉRER

Au Canada, la traduction revêt un caractère politique. Elle s'est établie et institutionnalisée sur la base d'un contentieux entre ce qu'il est convenu d'appeler « les deux peuples fondateurs ». Après la conquête britannique de la Nouvelle-France au 18^e siècle, le Canada moderne s'est édifié sur un déséquilibre démographique entre les anglophones (70 %) et les francophones (30 %). Minoritaires, ces derniers n'en sont pas moins présents à des degrés divers dans toutes les provinces du pays.

Durant les années 1960, on assiste à une résurgence des aspirations séparatistes du Québec, berceau historique de la colonisation où se concentre la majorité des locuteurs francophones. La menace d'une sécession conduit le gouvernement fédéral à mandater une Commission royale d'enquête dont les recommandations aboutissent, en 1969, à la Loi sur les langues officielles. Désormais, l'administration fédérale devra communiquer en français aussi bien qu'en anglais avec l'ensemble de la population. Pour répondre à cet objectif, il faut multiplier le nombre de traducteurs et d'interprètes. À cette époque, les universités ne dispensent pas de formation pleinement constituée dans la discipline¹. La traduction ne s'inscrit

¹ Seuls existaient à Ottawa et Montréal des cours dispensés le soir par des traducteurs en exercice. L'Université d'Ottawa inaugure le premier programme de traduction professionnelle

pas non plus dans une tradition philologique comme en Europe en sorte qu'elle est absente des départements de langues et littératures. Dans l'urgence, quelques universités (Laval à Québec, Montréal, Ottawa) créent ou consolident des programmes de premier cycle dont l'unique objectif est la formation professionnelle de traducteurs. La situation présente un avantage : en devenant la clé de voûte de la politique linguistique fédérale, les activités de traduction jouissent d'emblée d'un cadre juridique et d'institutions d'État. La plus importante est le Bureau fédéral des traductions qui devient le partenaire privilégié des programmes universitaires. Il y détache des formateurs, fournit des bourses d'études, des stages et des emplois.

AU FIL DES PUBLICATIONS

Le parcours qui va suivre est en majeure partie informé par l'inventaire des ouvrages liés à la traduction que les chercheurs canadiens ont publiés au Canada et à l'étranger depuis 1970, moment où cette activité donne lieu à une discipline universitaire de plein droit. L'inventaire s'étend sur cinquante années (tableau 1). Il regroupe uniquement des livres, mais tous les genres y sont admis (actes de congrès et colloques, anthologies, bibliographies, manuels, monographies, collectifs). Les domaines suivants y sont représentés : traduction, interprétation, terminologie, technologies (traductive, terminotique). Ils sont assortis de leurs sous-domaines : pédagogie, histoire, critique, théorie. Les domaines sont indexés suivant leur objet d'étude : spécialité (juridique, technique...), littérature, textes philosophiques, textes sacrés. Sont enfin répertoriés les appareils théoriques qui les sous-tendent : esthétique, féminisme, interculturalité, philosophie, postcolonialisme, sociologie (tableau 1 à 6)².

durant l'année 1936–1937. Ce programme comporte 60 leçons (lexicologie et stylistique différentielles, travaux pratiques), réparties sur deux ans au rythme d'une heure par semaine (CRCCF, fonds Pierre Daviault, P316). Fondé en 1942 par une association de traducteurs et affilié à l'Université de Montréal, l'Institut de traduction assure une formation de deux heures hebdomadaires également étalée sur deux ans et sanctionnée par un double certificat ouvrant droit à une troisième année consacrée à la rédaction et à la stylistique. Vinay fait partie du corps enseignant (*Journal des traducteurs*, 1957, pp. 32–35).

² J'ai étendu l'inventaire réalisé pour le 30^e anniversaire de *TTR*, *revue canadienne de traductologie* (Brisset 2017). Cinq décennies (1970–2020) sont désormais passées au crible. Basées sur les ouvrages recensés, les catégories sont quelquefois poreuses. Sans prétendre à l'exhaustivité, l'inventaire vise plutôt à dégager des lignes de force et des tendances évolutives. Augmentée d'une quarantaine d'ouvrages, la liste nouvelle permet de compléter ou de nuancer certains résultats antérieurs. Des chercheurs importants qui n'ont publié que des articles et ne figurent donc pas dans l'inventaire sont mentionnés chaque fois que leur contribution le justifie.

Tableau 1. Nombre de livres publiés

| Période | 1970–1979 | 1980–1989 | 1990–1999 | 2000–2009 | 2010–2019 | Total |
|----------------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-------|
| Livres publiés | 11 | 26 | 35 | 54 | 62 | 188 |

Sans grande surprise, la traduction au sens conventionnel ou « élargi »³ domine les publications au point d'en constituer plus de 90 % à la fin de la période étudiée. L'interprétation est en revanche minoritaire (4 %), presque entièrement représentée par l'interprétation judiciaire ou en milieu social tandis que l'interprétation de conférence est quasi inexistante⁴. La part des technologies est à peine meilleure (5 %). Celle de la terminologie est en moyenne plus élevée (9 %), mais très en deçà de la traduction, ce qui reflète sans doute le statut auxiliaire de la terminologie et des outils technologiques (tableau 2).

Tableau 2. Domaines

| | 1970– 1979 | 1980– 1989 | 1990– 1999 | 2000– 2009 | 2010– 2019 | Total | % |
|--|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|-------|------|
| Traduction | 8 72 % | 22 85 % | 25 71 % | 43 80 % | 58 91 % | 156 | 83 % |
| Interprétation | 0 | 3* | 2 | 2 | 1 | 8 | 4 % |
| Terminologie | 3* | 3* | 5 | 4 | 2 | 17 | 9 % |
| Technologies Traductique, Terminotique | 1 | 0 | 2 | 6 | 1 | 10 | 5 % |

*1'ouvrage porte partiellement sur ce domaine.

DÉBUTS DE LA TRADUCTOLOGIE CANADIENNE : PRIMAT DE LA PÉDAGOGIE

AVANCE TECHNOLOGIQUE ET FORMATION PROFESSIONNELLE

La Loi sur les langues officielles prend les universités au dépourvu : programmes de formation et formateurs ne suffisent pas à la demande. En revanche, la traduction automatique est un domaine avancé de la recherche. À l'Université

³ Cf. M. Tymoczko, *Enlarging Translation, Empowering Translators*, St. Jerome, Manchester 2007.

⁴ Seule l'Université d'Ottawa offre un programme complet de formation en interprétation de conférence. La recherche n'entre pas dans les attributions des formateurs, en l'occurrence des interprètes détachés du Bureau des traductions.

de Montréal, ce secteur informatique est actif depuis le milieu des années 1960. En 1973, l'Université de Montréal teste le système TAUM Météo qui permet de traduire de l'anglais vers le français et vice-versa les bulletins météorologiques du Canada, presque sans intervention humaine. En 1981, ce système de traduction automatique est mis en service au Bureau des traductions. Parallèlement, à l'initiative de son département de Linguistique et traduction, l'Université de Montréal crée une banque de terminologie bilingue (TERMIUM) que le Bureau des traductions acquiert pour ses propres services et qu'elle ne cessera ensuite de développer. L'exploitation de cette base de données, aujourd'hui connue sous le nom de TERMIUM Plus, et celle de la banque terminologique réalisée par l'Office québécois de la langue française (BTQ), sont intégrées à l'enseignement universitaire au même titre qu'ultérieurement les logiciels d'aide à la traduction ou à la terminologie.

D'emblée, la formation universitaire à la traduction est professionnalisante, rapidement homologuée par l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET). À l'origine, cette instance veut mettre de l'ordre dans la prolifération anarchique des cours et programmes de traduction tant le marché est porteur. Les programmes professionnels agréés par l'ACET partagent un cursus comparable pour acquérir des compétences de même niveau, reconnues par un BA spécialisé (*hons. Bachelor of Arts*). Cette harmonisation des contenus d'enseignement est dans l'esprit du Master européen de traduction. À ceci près que former des traducteurs est rarement l'objectif des programmes canadiens de second cycle sanctionnés par une maîtrise (*Master of Arts*). Même s'ils comportent des cours avancés et des options qui contribuent au perfectionnement professionnel, ces programmes sont plutôt orientés vers une spécialisation (littéraire, juridique, interprétation de conférence...) ou vers la recherche en vue ou non d'un doctorat. La disparité d'orientation et de contenu des programmes de second cycle, en nombre par ailleurs limité, entrave leur harmonisation.

La formation des premiers formateurs était souvent déficiente. Beaucoup étaient des traducteurs en exercice, professionnels chevronnés mais réticents voire hostiles à toute modélisation ou métalangage dont ils ne percevaient ni l'utilité pédagogique ni l'intérêt « dans le feu de l'action ». La formation théorique des futurs traducteurs était donc minimale, généralement divorcée des enseignements pratiques. La traductologie axée sur le faire traductif était elle-même en développement⁵. Le relevé des ouvrages publiés durant la décennie 1970 confirme

⁵ Au seuil de la décennie 1970, les approches théoriques de la traduction sont peu nombreuses, accessibles en anglais plus qu'en français : après Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (*Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris 1958) qui s'en tiennent à un répertoire contrastif de procédés de traduction, le socle théorique est fourni par R. Jakobson, « On Linguistic Aspects of Translation », [dans :] R. Brower (dir.), *On Translation*, Harvard University Press, Cambridge MA 1959, pp. 232–239 ; G. Mounin, *Problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris 1963 ; E. Nida, *Toward a Science of Translating*, Brill, Leiden 1964 ; J.C. Catford, *A Linguistic Theory of Translation*, Oxford University Press, Oxford 1965 ; J. Levý « Translation as a Decision Process »,

ce peu d'intérêt pour la théorie. Deux tendances s'y manifestent : d'une part, des travaux de compilation (bibliographies, anthologies de traductions, guides correctifs) ; d'autre part, des manuels dont voici quelques exemples : *Manuel pratique de traduction*, *Pratique de la traduction*, *Manuel pratique de terminologie*, *Guide de la traduction appliquée*. Ces désignations utilitaires souvent redondantes signalent la mise à distance des considérations théoriques.

TOURNANT DIDACTIQUE

Un livre marque une rupture pédagogique, *L'Analyse de discours comme méthode de traduction*, publié par Jean Delisle (1980)⁶. Contrairement aux autres manuels, l'ouvrage repose sur une modélisation de la traduction. Emprunté à la théorie interprétative de Danica Séleskovitch et Marianne Lederer, ce modèle rompt avec l'association limitative entre traduction et « langue » au profit de la notion de « discours » suivant la distinction introduite par Émile Benveniste. Tout en ayant l'avantage de distinguer entre *sens en langue* et *sens en discours*, cette méthode circonscrit l'appréhension du discours à son aspect énonciatif sans intégrer les apports de la sémiotique du *texte*, développée à partir de corpus principalement littéraires et sans doute jugée non pertinente pour la traduction dite pragmatique. Si Benveniste pose que la *phrase* est l'unité de discours, le modèle interprétatif (bâti sur l'expérience des discours interprétés oralement) repose sur une définition de l'unité de sens et un schéma de transfert qui doivent plus à la linguistique du *signe*, à ceci près que l'unité de sens y est traitée comme un « grand signe » selon le terme de Georges Mounin dans le dernier chapitre de ses *Problèmes*⁷, le seul consacré à la syntaxe. Celle-ci est vue sous le prisme du lexique : traduire consiste à parcourir la triangulation qui part du syntagme ou « grand signe » en langue originale et aboutit à sa ré-énonciation dans une autre langue en passant par le sens commun aux deux⁸. De même, l'unité de traduction du modèle interprétatif est une « unité de sens qui peut être l'image que fait naître un explicite linguistique »⁹.

[dans :] *To Honor Roman Jakobson: Essays on the Occasion of his Seventieth Birthday: 11 October 1966*, vol. 2, De Gryuter, Berlin–Boston 1967, pp. 1171–1182, ainsi que par E. Nida et C. Taber, *The Theory and Practice of Translation*, Brill, Leiden 1969.

⁶ Dans la suite, les ouvrages qui appartiennent au corpus de la traductologie canadienne sont indiqués par leur date de parution, renvoyant à la bibliographie en fin de texte.

⁷ La « situation » identique à laquelle renvoient des énoncés hétérogènes ou grands signes permet de les traduire l'un dans l'autre. G. Mounin, *op. cit.*, pp. 267–268.

⁸ Centré sur le *lexique* et ayant pour objet la traduisibilité, l'ouvrage de Mounin n'est pas une méthode de traduction. En revanche, la méthode de Nida qui lui est contemporaine propose une analyse *syntaxique* du sens. Sémanticien générativiste, il applique, à rebours, le principe transformationnel de Noam Chomsky. L'importance qu'il accorde aux constructions syntaxiques du sens dérive de son expérience de la traduction entre des langues-cultures très éloignées les unes des autres, notamment bibliques et amérindiennes.

⁹ M. Lederer, *La Traduction aujourd'hui*, Hachette, Paris 1994, p. 56.

Le discours oral et le texte écrit sont indifféremment découpés en « parcelles de sens » globalement restituées de façon équivalente (Lederer 1994, p. 56). C'est conforme à la réalisation nécessairement parcellaire du transfert proprement dit, mais l'analogie entre l'interprétation simultanée et la traduction a ses limites, qui tiennent aux modalités de l'analyse du sens selon la complexité des écrits à traduire. Autrement dit, la pédagogie inspirée du modèle interprétatif fait l'impasse sur les *architectures discursives*, par exemple les constructions argumentatives d'une démonstration scientifique, qui requièrent du traducteur des compétences analytiques différentes de celles d'un interprète. Même appuyée sur le contexte interne et externe au texte (« compléments cognitifs »), l'analyse n'aborde pas la *textualité* qui s'articule autour des deux grands modes de mise en discours : narrer et argumenter. Pas plus que la théorie interprétative qui lui sert de modèle, la méthode de Jean Delisle ne fait référence aux travaux linguistiques, sémiotiques ou littéraires qui étudient les constructions narratives comme le *point de vue* et les *voix*, éléments essentiels des discours de presse par exemple. Aucune intégration non plus de la nouvelle rhétorique, non pas la « rhétorique restreinte », celle des figures dont parle Gérard Genette¹⁰ cantonnées à une fonction stylistique, mais bien la rhétorique de l'argumentation ou théorie des *discours persuasifs* redécouverte en philosophie à la fin des années 1950 par Chaïm Perelman et Stephen Toulmin respectivement. Soyons juste : le manuel de Jean Delisle s'adressait à des étudiants de premier cycle qu'il fallait initier à la traduction en début de parcours¹¹.

En résumé, les études canadiennes de traduction des années 1970 et 1980 se concentrent sur la pédagogie de la traduction : la moitié des ouvrages lui est consacrée. Tributaire d'une théorie élaborée à partir de l'interprétation de conférence, à la fois éclairée et limitée par cette forme de traduction, la méthode de Delisle fondée sur l'analyse de discours (énonciation) est une première modélisation à usage didactique. Cela dit, elle révèle le cloisonnement institutionnel de son époque entre, d'une part, la traductologie orientée sur le faire traductif et, d'autre part, les travaux

¹⁰ G. Genette, « La rhétorique restreinte », *Communications* 16, 1970, pp.158–171.

¹¹ Bien qu'il existe en traductologie des ouvrages ayant pour objet le texte et le discours, voire la narrativité, l'approche en est trop souvent partielle (articulée aux implicites, aux maximes de Grice, à la linguistique de Halliday...). En tout état de cause, les configurations discursives, micro et macro textuelles, demeurent le parent pauvre de la didactique, même quand elle affiche un objectif contraire comme chez Christiane Nord dans *Text Analysis in Translation. Theory, Methodology, and Didactic Application of a Model for Translation-Oriented Text Analysis* (Rodopi, Amsterdam–Atlanta 1991). Au fil de l'expérience, le manuel de Delisle s'est enrichi d'approches autres que la théorie interprétative. La dernière édition de *La Traduction raisonnée* (Delisle et Fiola 2013), pourtant développée avec plusieurs autres spécialistes, continue à faire l'impasse sur les architectures textuelles-discursives malgré leurs différences d'une langue-culture à une autre. Cela dit, l'acquisition du métalangage de la traduction est le premier objectif d'apprentissage chez Delisle, non que ce métalangage (Delisle, Lee-Jahnke et Cormier 1999) soit exempt de problèmes, à commencer par la définition même de *traduction*, malencontreusement rectifiée pour éliminer le traducteur du processus, survivance d'une idéologie de la transparence que les travaux sur le « sujet » traduisant n'ont pas entamée.

sur le *discours* au moment même où cette notion poststructuraliste remplace celle de *texte* qu'elle complexifie en ajoutant les facteurs subjectifs et spatio-temporels de la production et de la réception du sens. Ceux-ci deviennent en revanche le ferment de la traductologie qui émerge au tournant de la décennie 1990, à savoir une pensée critique et interdisciplinaire des phénomènes de traduction.

UNE PÉDAGOGIE POUSSÉE PAR LE DROIT ET LES TECHNOLOGIES

Vu l'importance institutionnelle de la traduction et l'obligation permanente de former des traducteurs, la pédagogie demeure à ce jour une composante de la recherche. Les manuels de première génération ont cédé la place à des travaux méthodologiques qui empruntent à diverses disciplines comme les sciences de l'éducation chez Delisle. Celui-ci publie en 1993 une version augmentée de son premier manuel désormais construit autour d'objectifs d'apprentissage dont les principes d'évaluation proviennent eux aussi des sciences pédagogiques. D'autres disciplines comme les sciences cognitives permettent d'approfondir le processus de traduction (Séguinot 1989) ou la compréhension du sens (Dancette 1995). À partir des années 2000, la proportion des manuels diminue, mais leur nombre demeure à peu près constant. Ils concernent d'abord l'emploi des logiciels d'aide à la traduction (L'Homme 2000, Bowker 2002). Côté des domaines de spécialité (Bowker et Pearson 2002, Vandaele 2015), la méthodologie retient toujours l'attention soit directement (Bowker et Marshman 2010) soit de façon méta-théorique (L'Homme et Vandaele 2007). L'évolution des pratiques liées aux supports numériques de la communication semble dessiner une nouvelle orientation des contenus pédagogiques qui allient théorie et méthode (Desjardins 2007, Desjardins *et al.* 2021).

Étant donné le régime à la fois bilingue et bijuridique du Canada où s'appliquent le droit civil au Québec et ailleurs la *common law*, la langue juridique alimente abondamment la recherche. La terminotique est déjà présente dans le premier ouvrage destiné aux traducteurs et aux juristes (Bergeron et Burke 1976), ce qui confirme l'avance technologique du Canada à cette époque. Dans le corpus des ouvrages et manuels spécialisés, la jurilinguistique est centrale, depuis les principes et méthodes lexicographiques (Groffier et Reid 1990) jusqu'aux difficultés de la langue juridique qui touchent plus largement l'exercice du droit, par conséquent aussi la traduction et l'interprétation (Roberts 1981, Gémard 1982, Mareschal 1985, Didier 1990, Gémard 1995, 1997, Gémard et Kassirer 2005). En matière de pédagogie, le droit constitue le plus important domaine de spécialité, loin devant les techniques, l'économie et la médecine, seules spécialités également présentes dans l'inventaire. Autre pratique courante, l'interprétation judiciaire est l'un des grands sujets abordés dans les actes de conférences internationales organisées par des chercheurs canadiens sur l'interprétation en milieu social (Roberts et Carr 1997, Roberts et Carr 2000, Brunette 2003).

Depuis peu, s'ajoute le droit coutumier autochtone. Celui-ci relève de traditions et surtout de plusieurs ordres extérieurs à la puissance publique. Le langage du droit autochtone, les langues d'expression de ce droit et sa traduction intra et interlinguistique sont autant de questions qui relancent les travaux de jurilinguistique et les réflexions sur la traduction (Lemieux 2022), d'autant plus qu'il existe depuis 2019 une loi fédérale sur les langues autochtones ayant pour but de les revitaliser, du moins les plus actives parmi les quelques dizaines qui subsistent sur les douze familles de langues qui existaient au moment de la colonisation.

ÉMERGENCE DU CHAMP CRITIQUE, AUTONOMISATION DE LA DISCIPLINE

APERÇU CHIFFRÉ

L'apparition et l'essor de la critique expliquent le tassement proportionnel des ouvrages pédagogiques : ceux-ci représentaient plus de la moitié des livres publiés durant la première décennie alors qu'ils n'en constituent plus que 13 % durant la dernière (tableau 3). Le nombre d'ouvrages sur l'histoire augmente régulièrement, mais de façon modeste. La moyenne oscille entre 15 % et 18 % des publications et reste plus ou moins stable d'une décennie à l'autre tandis que les ouvrages critiques ne cessent de progresser. Inexistants durant la décennie 1970, ils avoisinent près de la moitié des publications entre 2010 et 2019. Cela dit, les ouvrages purement théoriques et philosophiques sur la traduction constituent une part minimale de l'inventaire critique, respectivement 5 % et 1,6 %. L'intérêt actuel pour l'épistémologie et les approches « complexes »¹² pourrait changer la donne.

Tableau 3. Principaux sous-domaines

| | | 1970– 1979 | 1980– 1989 | 1990– 1999 | 2000– 2009 | 2010– 2019 | Total | % |
|-------------|---------|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|-------|-------|
| Pédagogie | | 6 | 12 | 9 | 13 | 8* | 48 | 25 % |
| | Manuels | 6 54,5 % | 6 23 % | 7 29 % | 9 20 % | 8 13 % | 36 | 19 % |
| Histoire | | 2 | 3 | 5 | 10 | 10 | 30 | 16 % |
| Critique | | 0 0 % | 4 15 % | 10 28 % | 20 37 % | 32 52 % | 66 | 35 % |
| Théorie | | 0 | 1 | 0 | 1 | 7 | 9 | 5 % |
| Philosophie | | 0 | 0 | 0 | 1 | 2 | 3 | 1,6 % |

¹² Cf. K. Marais (dir.), *Translation beyond Translation Studies*, Bloomsbury, London 2022 ; R. Meylaerts, K. Marais, (dir.), *The Handbook of Translation Theory and Concepts*, Routledge, New York–London 2023.

NAISSANCE DE LA CRITIQUE

Dans l'état où se trouvait la discipline à la fin des années 1980, c'est-à-dire focalisée sur la formation professionnelle dans un milieu plutôt hostile à la théorie et au métalangage, on se demande comment la traductologie critique a pu se développer. On en voit pourtant les prémices vers la fin des années 1970 dans les premières thèses sur la traduction soutenues en études littéraires. L'élan est donné au tournant des années 1990, mais il faut attendre les années 2000 et la première génération des doctorants dans la discipline pour que la traductologie canadienne atteigne son plein développement. Un programme doctoral de traductologie débute à l'Université d'Ottawa en 1996 ; c'est le tout premier en Amérique du Nord. Entretemps, les réflexions autour de la traduction articulées dans les milieux de la linguistique, de la sémiotique et de la littérature comparée se sont agrégées en un champ d'études distinct. En témoigne la fondation en 1987 de l'Association canadienne de traductologie/Canadian Association for Translation Studies (ACT/CATS). Sa revue *TTR* sous-titrée *Le texte et ses transformations* voit le jour l'année suivante. Elle s'ajoute à la revue *Meta* qui, en 1966, prend le relais du *Journal des traducteurs* fondé en 1955. Cette désignation représentative de l'orientation professionnelle qui présidait à ses débuts est conservée en sous-titre et reste d'autant plus pertinente qu'avec l'instauration du bilinguisme d'État, la pédagogie et la formation professionnelle deviennent une priorité.

À DISTANCE DE LA TRADUCTOLOGIE FRANÇAISE¹³

Au Canada comme souvent ailleurs, la traductologie critique a commencé hors du champ de la traduction. Elle émerge dans une conjoncture intellectuelle effervescente, celle du poststructuralisme qui interroge textes et discours suivant leurs conditions socio-historiques de production et de réception, leurs agents, leurs modalités et leurs effets. Ces recherches se déroulent dans les domaines de la sémiotique et des études littéraires, surtout celui de la littérature comparée, mais également ceux de la philosophie, de l'histoire et de la sociologie. Elles sont actives en Europe et dans les Amériques depuis les années 1960. La sémiotique et le comparatisme sont des milieux interdisciplinaires où les échanges sont intenses entre les deux continents. Aux États-Unis, Johns Hopkins, Yale et Berkeley sont parmi les grands foyers de la *French Theory*, constellation d'approches poststructuralistes autour de la langue et des sciences humaines qui s'opposent à la tradition analytique anglo-américaine¹⁴. Roland Barthes, Pierre Bourdieu, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Michel Foucault, Jean-François Lyotard sont traduits

¹³ Voir le tableau comparatif de la traductologie française et de la traductologie canadienne à la fin de cette étude.

¹⁴ Cf. F. Cusset, *French Theory: Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, La Découverte, Paris 2005.

en anglais – contrairement à Henri Meschonnic, poéticien et alors figure de proue de la traductologie française dont la pensée relève d'un autre paradigme et qui n'appartient donc pas à ce groupe (Boulanger 2012). Ils sont conférenciers ou professeurs régulièrement invités dans des universités états-uniennes, mais aussi canadiennes, principalement à Montréal et Toronto.

Autour de Thomas Sebeok et de sa revue *Semiotica*, l'Université d'Indiana est le pôle américain de la sémiotique ; son université d'été (*Summer Institute for Semiotic and Structural Studies*) alterne d'une année à l'autre entre l'Université d'Indiana et celle de Toronto, l'un des grands centres canadiens de la sémiotique et du comparatisme avec Montréal et Edmonton (Université d'Alberta). Des colloques internationaux s'y déroulent, qui offrent autant d'occasion d'entendre les philosophes, sémioticiens et critiques les plus influents : Umberto Eco, Jacques Derrida, Algirdas J. Greimas, Michel Foucault, Wolfgang Iser, Julia Kristeva, Tzvetan Todorov, Paul Ricœur, Michael Riffaterre... En attendant la création en 1987 de l'Association canadienne de traductologie, les associations de linguistique, de sémiotique et de littérature comparée sont les principaux forums d'échange sur la traduction¹⁵. La sémiotique et surtout la littérature comparée sont des lieux ouverts aux questions de traduction d'ordre critique.

En l'absence d'une société de traductologie, un comité de traduction se met en place au sein de l'Association canadienne de littérature comparée (ACLC), sur le modèle de celui qui existe à l'Association internationale (AILC) où des Canadiens sont déjà présents. Le comité international réunit notamment James Holmes, Theo Hermans, José Lambert, André Lefevère et d'autres théoriciens de la traduction comme Gideon Toury dont le modèle critique novateur et ses premières applications seront aussitôt diffusés par ce canal au Canada.

Gideon Toury inaugure en traductologie un changement de paradigme semblable à celui qui s'était opéré en linguistique : c'est un modèle descriptif qui suspend les jugements de valeur ; les traductions sont examinées non plus isolément et suivant leur degré de proximité avec l'original (*source-oriented*), mais en tant que productions socio-historiquement situées, remplissant une fonction dans le système (littéraire) qui les a sollicitées (*target-oriented*). La traductologie canadienne est réceptive à ce nouveau paradigme incarné dans les travaux de l'école de Tel-Aviv-Louvain. C'est par ce biais qu'elle amorce son propre virage sociologique : elle élargit le modèle de Toury en interrogeant la *socialité* de la traduction, ses attaches avec le discours social environnant (Brisset 1990). Le courant sociologique s'amplifiera plus tard en commençant par une étude de cas sur

¹⁵ D'autres rencontres internationales contribuaient et contribuent encore à la circulation des idées : le congrès annuel des sociétés savantes organisé par la Fédération canadienne des études humaines ; celui de la *Modern Language Association of America* (MLA) dans le domaine des langues et littératures et celui de la puissante *American Translators' Association* (ATA) pour les aspects professionnels et pédagogiques. Tournée vers la recherche, l'*American Translation and Interpreting Studies Association* (ATISA) est plus récente (2002) et se réunit tous les deux ans.

les échanges littéraires (Gouanvic 1999). D'abord sous-tendue par les travaux de Pierre Bourdieu, l'approche sociologique de la traduction se tourne ensuite vers Bruno Latour, puis Niklas Luhmann et Edgar Morin en même temps qu'elle s'appuie sur les théories des réseaux avant de s'orienter vers d'autres approches de la complexité. Attentive à ce qui rattache les traductions à l'environnement qui les produit ainsi qu'à leurs effets transformateurs (Mezei, Simon et Flotow 2014), la critique canadienne prend ses distances avec l'approche normative et « l'éthique de la traduction » mesurée à l'aune du respect de la « forme-sens » (Meschonnic) ou de la « lettre » (Berman)¹⁶.

UNE CRITIQUE CONTEXTUELLE : OBJETS D'ÉTUDE ET APPROCHES

L'HORIZON CRITIQUE NORD-AMÉRICAIN

Grâce à ses liens avec les travaux poststructuralistes européens sur les différents types de discours, sur le rôle des sujets, du social et de l'histoire dans la construction et la réception du sens, la traductologie canadienne est disposée à étudier le *contexte* des phénomènes de traduction. Elle est également disposée à s'engager dans le courant postcolonialiste et culturaliste de la critique américaine qui domine à l'époque. Par son histoire, le Canada est un terrain fertile pour une réflexion dont le cadre épistémologique présente un attrait supplémentaire.

Rappelons que depuis les indépendances, les anthropologues, principalement anglo-américains, s'interrogent sur la manière dont, à partir de leur cadre de référence occidental, ils *interprètent* la réalité empirique des altérités et la *reformulent* sous des formes qui ont contribué à asservir ces altérités¹⁷. Ce *tournant traductif* de l'anthropologie interpelle le monde de la traduction. En miroir et avec un certain retard, la traductologie amorce son « tournant culturel »¹⁸. Recoupant la cri-

¹⁶ On mesure le fossé qui sépare la traductologie canadienne de la traductologie française devant la résistance d'Antoine Berman à l'idée que tout individuelle qu'elle soit, la traduction puisse être en même temps sous l'influence discursive de son entour socio-historique, comme si elle échappait à la sphère des communications. Selon Berman, « une traduction est toujours *individuelle* [...], même soumise à des "normes". Lorsqu'un traducteur se conforme entièrement à celles-ci, cela prouve seulement qu'il a *décidé* de les faire siennes » (A. Berman, *Pour une critique des traductions. John Donne*, Gallimard, Paris 1995, p. 60 ; souligné dans le texte). Berman se méprend sur la notion de « norme » (Toury) puisqu'il s'agit de constater *post facto* et dans un *corpus* la récurrence de certains choix de traduction qui parfois reposent sur des impensés. Il attribue au traducteur la qualité d'un sujet ayant sur son espace-temps le point de vue de Sirius.

¹⁷ Cf. J. Clifford, G.E. Marcus (dir.), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, University of California Press, Berkeley 1986 ; M.L. Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Routledge, London 1992.

¹⁸ Cf. A. Lefevere, S. Bassnett (dir.), *Translation, History and Culture*, Pinter, London 1990.

tique postcolonialiste et les travaux féministes, les études culturelles américaines (*Cultural Studies*) ouvrent à la traduction un champ d'investigation particulièrement productif dans un pays d'immigration comme le Canada, d'autant plus que la traduction y dérive d'un traumatisme colonial : le français, langue colonisatrice mais à son tour colonisée, langue des vaincus, condamnée à devenir minoritaire sinon à disparaître, est à la fois bénéficiaire et victime de la traduction. Celle-ci s'effectue à partir de l'anglais et presque à sens unique sur le fond de luttes politiques, économiques et culturelles qui ne sont pas toujours à son avantage.

L'OBJET LITTÉRAIRE

Avant que la traduction comme *processus* ne cesse d'éclipser la traduction comme *produit* et à l'exception des travaux d'histoire qui en font souvent leur objet, la traduction littéraire est délaissée. La décennie 1970 n'est pourtant pas avare d'études en la matière. C'est l'époque où paraissent en France deux cahiers consécutifs du Collectif *Change* ainsi que les essais de Meschonnic réunis dans *Pour la Poétique II*, sans parler du séminal ouvrage de George Steiner, *Après Babel*, assez rapidement diffusé en français après sa parution en Angleterre¹⁹.

Au tournant des années 1990, la littérature devient au Canada le principal objet d'étude de la traductologie critique, mais contrairement à la traductologie française, les traductions littéraires, souvent des corpus plutôt que des œuvres individuelles, servent à explorer autre chose que la *poétique*, au sens que lui donne Meschonnic, à savoir les aspects littéraires, individués, de l'œuvre et ce qu'il en advient dans les traductions. Non que cette approche esthétique soit absente (Bednarski 1989, Jolicœur 1995, Folkart 2007) ou que des aspects littéraires comme l'autotraduction et l'hétérolinguisme soient désertés (Fitch 1988, Grutman 1997, Ferraro et Grutman 2016). Plusieurs études portent sur des auteurs comme Faulkner (Chapdelaine et Lane-Mercier 2001), Joyce ou Kafka (O'Neill 2005, 2014). Mais les traductions littéraires servent plutôt à étudier des aspects comme l'inéluçable présence dans le traduit du sujet traduisant (Folkart 1991) ou la voix féminine effacée par l'histoire et pouvant induire des interventions réparatrices (Godard 1990, Lotbinière-Harwood 1991)²⁰.

En Amérique du Nord, le féminisme fait partie des luttes pour les droits civiques. Şebnem Susam-Sarajeva montre que la critique féministe étatsunienne des années 1970 s'enrichit en traduisant certains textes d'Hélène Cixous et de Luce

¹⁹ *Change. Transformer Traduire*, Seghers/Laffont, Paris 1973 ; *Change. La Traduction en jeu*, Seghers/Laffont, Paris 1974 ; H. Meschonnic, *Pour la poétique II. Epistémologie de l'écriture et de la traduction*, Gallimard, Paris 1973 ; G. Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, tr. L. Lotringer, Albin Michel, Paris 1978.

²⁰ Barbara Godard est une figure majeure et sans doute la plus importante du féminisme dans l'écriture et la traduction au Canada. On trouvera une sélection de ses articles publiés entre 1980 et 2000 dans Karpinski et Basile (2021).

Irigaray, mais elle les débarrasse des jeux de langage lacaniens qui brouillent son projet activiste²¹. Le courant féministe canadien partage cet objectif sociétal avec des modes d'expression moins radicaux. Sans doute faut-il excepter l'ouvrage inaugural de Susanne de Lotbinière-Harwood (1991) qui milite en faveur d'une « réécriture au féminin » des œuvres littéraires. Plus subtile et informative, la synthèse de Sherry Simon (1996) – récemment traduite en français (2023) – parcourt la traduction des textes féministes qui veulent changer les mentalités, les traductions féministes de la Bible, l'occultation des femmes dans les théories de la langue et de la traduction mais aussi leur existence de traductrices depuis la Renaissance. L'année suivante, Luise von Flotow (1997) publie un survol de la critique, des théories et des pratiques féministes de la traduction pour la collection « Translation Theories Explained » des éditions britanniques St. Jerome. Beaucoup plus tard, suivront deux autres études d'orientation féministe. Naïma Dib (2010) soutient avec précaution que les représentations androcentriques de la femme dans le Coran seraient à reconstruire moyennant une nouvelle traduction actualisée par la modernité et ses valeurs égalitaires. À partir du postcolonialisme et des théories féministes, plus largement celles du genre, Jennifer Drouin (2014) examine les adaptations québécoises de Shakespeare en promouvant un double agenda identitaire : celui du genre et celui d'un Québec *distinct* du Canada anglophone. Au total, la moisson féministe n'est guère abondante, même augmentée des collectifs qui font droit à des traductrices (réelles ou personnages de fiction) ayant jalonné l'histoire depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Les collectifs consacrés aux traductrices sont moins nombreux que les monographies. Certains sont bâtis autour d'une période et d'un thème, celui par exemple de l'accès des femmes à la création littéraire sous l'Ancien Régime par le biais de la traduction (Beaulieu 2004). Parfois, l'appartenance au genre féminin (ou masculin) est le seul point commun des personnalités rassemblées dans les recueils de « portraits ».

Si la littérature n'est pas le support exclusif des études féministes, il est en revanche celui d'un grand nombre d'investigations historiques, sociologiques et interculturelles. Les premiers travaux historiques sont des bibliographies d'œuvres canadiennes traduites d'une langue officielle à l'autre (Stratford 1975) et de leurs critiques (Mezei *et al.* 1988). Parmi les études sociologiques fondées sur un corpus littéraire, signalons l'interdiscours politique des traductions théâtrales dans leur espace-temps de communication dominé en l'occurrence par le nationalisme et la question identitaire (Brisset 1990) ainsi que la transplantation au moyen de la traduction d'un genre littéraire d'une langue-culture à une autre (Gouanvic 1999, 2007, 2014, 2018).

En s'écartant de la littérature sans pour autant l'abandonner, on examine le rôle de la traduction dans la « sociabilité interculturelle » (Godbout 2004)

²¹ Ş. Susam-Sarajeva, *Theories on the Move: Translation's Role in the Travels of Literary Theories*, Rodopi, Amsterdam 2006.

à l'intérieur d'une ville (Simon 2006, 2013) ou d'un pays divisé par une pluralité de langues et de cultures parfois marginalisées (Merkle *et al.* 2008) comme dans le cas des migrants, spécialement celui des femmes, analysé dans leurs récits de vie (Karpinski 2012). Ces derniers exemples soulignent combien, à partir des années 2000, la traductologie canadienne est au diapason de la critique américaine sous-tendue par les études culturelles emmenées par Gayatri Spivak, Homi Bhabha, Emily Apter et, pour les études de genre, Judith Butler et Doris Sommer.

PRIMAT DE L'INTERCULTURALITÉ

Dans un pays d'immigration, multi-ethnique et multiculturel comme le Canada, il est peu surprenant de voir que l'interculturalité sous-tend 44 % de tous les ouvrages critiques et la moitié de ceux parus après 2000 tandis que la part des livres publiés sous le label du postcolonialisme ou qui s'y rattachent implicitement est marginale : quatre ouvrages en cinquante ans dont une seule monographie (Bandia 2008). De même, l'approche interculturelle devance de très loin la sociologie qui informe seulement 20 % de la critique (tableau 4).

Tableau 4. Critique des traductions : approches

| | 1970– 1979 | 1980– 1989 | 1990– 1999 | 2000– 2009 | 2010– 2019 | Total | % |
|------------------|---------------|---------------|---------------|---------------|---------------|-------|------|
| Postcolonialisme | 0 | 0 | 0 | 4 | 0 | 4 | 6 % |
| Interculturalité | 0 | 0 | 3 | 11 | 15 | 29 | 44 % |
| Féminisme | 0 | 0 | 3 | 1 | 4 | 8 | 12 % |
| Sociologie | 0 | 2 | 3 | 2 | 6 | 13 | 20 % |
| Esthétique | 0 | 1 | 1 | 2 | 4 | 8 | 12 % |
| Autre | 0 | 0 | 0 | 1 | 3 | 4 | 6 % |

L'interculturalité apparaît au cours des années 1990 dans une étude sur les traducteurs anglophones de littérature québécoise (Simon 1994), ouvrage symptomatique de ceux qui suivront et s'attacheront en priorité aux rapports entre les différentes communautés ethnolinguistiques du Canada, avant tout entre francophones et anglophones. Cette approche demeure vivante. En témoigne la récente collection d'essais intitulée *Translation and the Global City : Bridges and Gateways*. Sa directrice de publication, Judith Weisz Woodsworth (2022), y voit un nouveau tournant de la traductologie, quelle qualifie de « *spatial turn* » (sur le modèle des « *cultural turn* », « *social turn* », « *ethical turn* »). Non seulement les métaphores spatiales du sous-titre (ponts et passages) ont déjà beaucoup servi, mais les analyses à la fois historiques et sociologiques des villes cosmopolites comme lieux d'échanges, de traductions, d'hybridation linguistique et littéraire

restent dans le sillage de la critique postcolonialiste. Dans *Siting Translation* (Situier la traduction), titre qui donne toute son importance à l'espace, l'anthropologue postcolonialiste et critique littéraire Tejaswini Niranjana²² invoque l'approche littéraliste de Walter Benjamin pour imaginer une retraduction hybride, décolonisatrice, des textes législatifs et littéraires de l'Inde. Dans *The Location of Culture* ou *Les Lieux de la culture* en version française, Homi Bhabha²³ se tourne lui aussi vers Benjamin. Il lui emprunte la notion d'entre-deux, là où la langue étrangère et la langue native se rejoignent et fusionnent. Sur ce modèle, le « tiers espace » d'Homi Bhabha est le lieu idéalisé de l'hybridation des cultures en contact. Même s'il reprend du service dans un monde traversé par de nouvelles questions identitaires, l'espace est un élément consubstantiel au « tournant culturel » de la traduction amorcé il y a un quart de siècle.

L'interculturalité est un sujet tout aussi prégnant dans les revues canadiennes de traductologie. Une nouvelle revue s'en fait même une spécialité. Fondée par Anne Malena (Université d'Alberta), la revue numérique *TranscUlturAl. A Journal of Translation and Cultural Studies* se penche sur les mouvements migratoires et les diasporas en tant que *lieux de traduction* et sur tout ce qui engage des interactions culturelles dans les échanges interlinguistiques. L'intérêt prépondérant et soutenu pour l'interculturalité est également visible dans les grands chantiers comme ceux du Groupe de recherche interdisciplinaire sur les cultures en contact (GRICC, Université de Moncton) ou de l'Observatoire de la traduction autochtone (Université Concordia, Montréal). Ce dernier est un lieu de réflexion traductologique autour des langues, des cultures et des traductions autochtones.

La critique a jusqu'ici privilégié les échanges littéraires entre les deux langues officielles à l'intérieur du Canada (Kouostas 2002²⁴, Ladouceur 2005, Cheadle et Pelletier 2007) ainsi que les traductions voire les politiques de traduction qui projettent la littérature canadienne à l'étranger (Flotow et Nischik 2007, Kouostas 2008, Córdoba Serrano 2013) avec en toile de fond des enjeux identitaires qui touchent les traducteurs, assimilés à des « migrants culturels » (Klimkiewicz 2013). Les activités de traduction sont souvent examinées sous l'angle des rapports de pouvoir tandis que la notion de traduction s'élargit, nous l'avons vu, pour englober les *zones* de contact interethniques et interculturelles²⁵. L'attention se déplace vers

²² T. Niranjana, *Siting Translation: History, Post-structuralism, and the Colonial Context*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles 1992.

²³ H.K. Bhabha, *The Location of Culture*, Routledge, London 1994 ; *Idem, Les Lieux de la culture*, trad. Fr. Bouillot, Payot, Paris 2007.

²⁴ Ce numéro de *TTR* dirigé par Jane Kouostas est presque entièrement dédié à la traduction littéraire. Il fait écho à deux recueils d'essais sur les échanges littéraires entre les deux communautés linguistiques officielles du Canada, appelées « les deux solitudes » (M. Atwood et V. Lévy-Beaulieu, *Two Solitudes*, McClelland and Stewart, Toronto 1978 ; M.-A. Beaudet (dir.), *Échanges culturels entre les deux solitudes*, Presses de l'Université Laval, Québec 1999). C'est dire qu'au-delà de la traductologie, l'interculturalité fait partie de la doxa critique.

²⁵ E. Apter, *Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée*, trad. H. Quiniou, Fayard, Paris 2015.

les Premières Nations. Née du scandale des pensionnats religieux chargés d'acculturer les enfants indigènes et celui des disparitions et assassinats non résolus de nombreuses femmes autochtones, la Commission Vérité et Réconciliation de 2015 braque le projecteur sur la condition des Premières Nations. Décoloniser la traduction suscite de nouvelles recherches : depuis l'éthique d'une traduction activiste des langues autochtones (Dick 2011) jusqu'à la résurgence de la tradition juridique des Premières Nations moyennant une traduction intraculturelle (Lemieux 2022) en passant par la critique des traductions muséales (Simon 2017, pp. 67–75) ou par les traductions inclusives visant à redresser l'asymétrie entre autochtones et non-autochtones dans les établissements d'études supérieures et ainsi faire échec à « l'illusion eurocentrique de la bénigne traduisibilité » (Malena et Tarif 2018).

APPROCHES SOCIOLOGIQUES

Dans le contexte général des réflexions postcolonialistes, le « tournant sociologique » de la traduction ressemble à un changement de focale plutôt qu'à un changement de direction. On s'intéresse à la représentation non plus seulement des altérités colonisées, exotiques et lointaines, mais à celle des altérités de proximité, minorités ethnolinguistiques, raciales et socio-sexuelles victimes de discrimination. Au Canada, le « tournant culturel » et le « tournant sociologique » ne se produisent pas dans l'ordre de succession où l'historiographie de la traduction les place²⁶. Ce sont deux courants parallèles pour la bonne raison que la sociocritique des discours, les travaux de Pierre Bourdieu et ceux de Michel Foucault, d'une part, ainsi que ceux de Fredric Jameson, Jacques Derrida ou Gayatri Spivak, d'autre part, font partie intégrante du comparatisme canadien où loge la traductologie critique avant et même bien après que la traduction ne devienne un champ autonome de réflexion²⁷.

À l'origine d'inspiration marxiste, la pensée de Bourdieu s'articule autour de la domination. En opposant dominés et dominants, son modèle sociologique se prêtait spontanément à l'étude des rapports de pouvoir sous-jacents aux transferts littéraires, notamment entre « langues dominantes » et « dominées » pour reprendre la terminologie de Pascale Casanova²⁸. Bourdieu préside explicitement ou implicitement à la circulation des traductions comme capital symbolique, sous la forme de livres (Córdoba Serrano 2013) et à celle des idées (Bastin 2004), suscitant des travaux d'envergure, par exemple sur l'histoire de la traduction en Amérique latine (HISTAL).

²⁶ Cf. M. Snell-Hornby, *The Turns in Translation Studies. New Paradigms or Shifting Viewpoints*, John Benjamins, Amsterdam 2006.

²⁷ Le modèle descriptif de Gideon Toury, qui oriente la critique des traductions vers leur milieu d'accueil (*target-oriented*), est diffusé en anglais dès 1980. Ce virage épistémologique est en phase avec les travaux sociocritiques de Marc Angenot et des chercheurs qui fonderont ultérieurement le Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes (CIADEST). Montréal en était et reste le centre de gravité.

²⁸ P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Seuil, Paris 1999.

Histoire et sociologie apparaissent comme deux approches complémentaires et perméables où le rôle des traducteurs et celui de la traduction se conjoignent dans le titre même des ouvrages recensés. Au Canada, pour les raisons évoquées en introduction et dès que le bilinguisme devient politique d'État, on est conscient du rôle social des traducteurs, en l'occurrence de leur responsabilité « sociolinguistique » (Juhel 1982) dans un état de société où il faut stopper d'urgence l'assimilation du français à l'anglais en développant son vocabulaire techno-scientifique et en le libérant de ses calques syntaxiques. Sans que la question agentive ne soit examinée sous le prisme de la sociologie, le rôle des traducteurs, individuellement ou au sein d'une institution, occupe une place prépondérante dans les publications historiques (Delisle et Woodsworth 1995). On s'attache à de grandes figures de la traduction, anciennes ou contemporaines, qui ont influencé leur époque par leur point de vue sur la traduction ou leur pratique : Alphonse le Sage et l'école de Tolède (Foz 1998), Leonardo Bruni (Le Blanc 2008), Henri Meschonnic (Boulangier 2012), Gregory Rabassa (Guzmán 2010) et quelques autres. Ces figures sont parfois tirées de l'oubli comme Mme de Rochmondet (Léger 2009). Elles font l'objet de traductions commentées (*De interpretatione recta* de Bruni, *Éthique et politique du traduire* de Meschonnic), d'ouvrages critiques sur des traductrices littéraires comme Sheila Fishman, parfois doublées de traductologues comme Marilyn Gaddis-Rose et Barbara Godard. Plus nombreux sont les « portraits » réunis dans divers collectifs (Delisle 1999, 2002, Whitfield 2005, 2006).

La sociologie de Bourdieu fait prendre conscience de la chaîne des *agents* qui, en plus des traducteurs, interviennent dans la production d'une traduction. Elle fournit un modèle et des concepts comme celui d'*habitus* pour étudier à nouveaux frais les comportements traductifs. On doit à Daniel Siméoni le plus important corpus d'études sur le traducteur comme « agent » (Karpinski et Basile 2021). Personne avant lui n'avait tracé l'historique de l'*habitus* des traducteurs dans la sphère occidentale. Siméoni remonte jusqu'à saint Jérôme avant d'étudier les manifestations contemporaines de cet *habitus* à partir de cas particuliers empruntés à la traduction des sciences sociales (Siméoni 2001). Sa contribution à l'étude agentive de la traduction est avant tout d'ordre épistémologique (Siméoni 1995, 1998, 2007).

Pour étudier la matérialité et les médiations de la traduction, un modèle sociologique complémentaire à celui de Bourdieu prend le relais, à savoir la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour. Au croisement de la sociologie et de l'ethnologie, ce modèle se présente comme une « théorie de la traduction », c'est-à-dire une théorie des transformations qui se produisent entre deux états de choses par l'interaction d'agents humains et non humains. Ce dernier élément qui en fait l'originalité est utile à ceux qui étudient la traduction « en action ». À côté du protocole à haute voix et des modèles cognitifs, cette observation ethnographique s'appliquerait bien à l'emploi de l'outillage technologique, mais aucune publication pédagogique ne s'y réfère. Ce modèle est plutôt utilisé pour approfondir l'agentivité humaine. Hélène Buzelin (2006) y a recours en conjonction avec la technique anthropologique de l'observation participante pour étudier dans plusieurs mai-

sons d'édition québécoises la succession des agents qui interviennent dans la traduction d'un livre, depuis la sélection de l'œuvre étrangère et l'obtention des droits d'auteur jusqu'à la parution de la version traduite en passant par toutes les étapes où, à un titre ou un autre, un acteur de l'appareil éditorial intervient sur les choix de traduction soit par des corrections soit en imposant un titre différent voire un vocabulaire neutre, exempt de régionalismes, pour mieux conquérir les marchés extérieurs. Ces études ethnosociologiques bousculent l'idée toute faite selon laquelle le traducteur est l'unique responsable de sa traduction. Le cas existe sans forcément constituer la norme. Dans le prolongement de ses travaux sur les interactions éditoriales et traductives, Hélène Buzelin examine les pratiques de traduction dans la production des manuels d'études supérieures. L'un de ses chantiers de recherche porte plus exactement sur la construction sociale et la traduction des savoirs dans les manuels universitaires américains publiés après la Seconde Guerre mondiale à destination de l'étranger. Ainsi, les rapports entre traduction, pouvoir ou idéologie restent au cœur de nombreux travaux d'orientation sociologique ou sociocritique non seulement dans l'éducation, on vient de le voir, mais aussi dans les sciences (Brisset 2006) et bien sûr en politique (Gagnon 2006, 2014).

Si le modèle de Latour et celui de Bourdieu se complètent pour étudier la chaîne des agents humains et non humains qui interviennent dans la réalisation d'une traduction (Buzelin 2004), le modèle de l'acteur-réseau est inapproprié quand l'observation ethnologique ou le traçage des agents et de leurs décisions s'avère impossible ou quand seule subsiste une archive, la lettre morte d'une traduction. D'où, en partie, la position marginale de ce modèle dans le champ critique de la traductologie canadienne et son absence des travaux historiques. Pour sa part, la sociologie de Bourdieu souffre d'un binarisme qui en limite la portée explicative. On lui préfère les approches « complexes » de Niklas Luhmann et d'Edgar Morin, quoique dans des proportions très inégales.

Luhmann propose une sociologie ayant pour principe que seules les instances de communication sont observables, ce qui rejoint la théorie de l'acteur-réseau de Latour. Toutefois, chez Luhmann, ce principe s'insère dans une pensée des systèmes sociaux (politique, juridique, économique...) compris comme *systèmes de communication* autonomes, cognitivement fermés sur eux-mêmes, mais en interaction constante avec leur environnement. Cette théorie est adossée à plusieurs disciplines comme la biologie cognitive (Humberto Maturana, Francisco Varela) à laquelle Luhmann emprunte la notion d'*autopoïèse* (auto-génération) ou encore la logique des formes (George Spencer-Brown) qui oblige à prendre en compte la perception nécessairement partielle de l'environnement observé. La dynamique inhérente au *polysystème* d'Itamar Even-Zohar (modèle dérivé en partie de la sémiotique culturelle soviétique) s'appuyait sur la première cybernétique, celle des systèmes autorégulateurs. Fondée sur la deuxième cybernétique, celle des systèmes à la fois autorégulateurs et auto-régénérateurs (autopoïétiques), la sociologie de Luhmann permet d'expliquer pourquoi et comment un système social

comme la littérature ou un de ses sous-systèmes (poésie, roman, théâtre, littérature jeunesse...) évolue et se réinvente en sélectionnant des éléments observés dans son environnement et en les traduisant suivant sa propre *logique d'interprétation et d'auto-construction*. Cette théorie de la complexité informe plusieurs études canadiennes dont le premier exemple est fourni par Sergey Tyulenev (2012) sur le rôle de la traduction dans la modernisation de la Russie sous Pierre Le Grand et Catherine la Grande. Dans *La Méthode*, Edgar Morin présente une approche des systèmes sociaux dont plusieurs principes et concepts s'apparentent à ceux de Luhmann. Moins populaire en traductologie canadienne, la « méthode » de Morin ou plutôt quelques-uns de ses concepts sont appliqués à une étude sur la traduction activiste déployée sur les réseaux sociaux pendant la crise du « printemps érable » qui a paralysé les établissements d'études supérieures au Québec en 2012 après l'augmentation des frais de scolarité (Colón Rodríguez 2018, 2019).

Les théories des réseaux et les approches de la complexité rendent compte avec plus de précision que Bourdieu de certains facteurs de traduction, par exemple du contexte qui motive la sélection de certains textes au détriment des autres, éclairant mieux en simultanéité les phénomènes de retraduction que leur analyse diachronique. Dans le même ordre d'idées, elles appuient les travaux sociocritiques qui rapprochent de leur entour discursif (opinions, représentations, formes-sens d'une doxa...) les interprétations données aux textes importés (par ex. les reconfigurations textuelles d'un texte scientifique transplanté dans une nouvelle *épistémè*). Ces théories aident à cartographier les réseaux qui expliquent la création ou l'évolution d'un champ de savoir. Par exemple, Nayelli Castro Ramirez (2012) établit le sociogramme du champ philosophique mexicain et de ses agents (philosophes espagnols fuyant le franquisme) en laissant apparaître les relations que chaque philosophe-traducteur entretient avec ses homologues européens travaillant dans le même domaine philosophique afin de suivre la construction de ce nouveau champ et les configurations discursives des traductions elles-mêmes. Toujours dans le domaine de la philosophie, Dalie Giroux (2003) interroge les traductions américaines de Nietzsche pour voir comment elles ont façonné la pensée politique aux États-Unis tandis que René Lemieux (2016) approche l'américanité de Derrida et sa traduisibilité d'un point de vue également sémiopolitique.

TRAVAUX THÉORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

L'approche sociologique centrée sur l'observation des réseaux entraîne un retour des études de la traduction comme *produit* à celles de la traduction comme *processus*, qu'elle enrichit de nouveaux éléments, notamment sa part d'indétermination. Par ailleurs, se profilent des axes de recherche transdisciplinaires qui débordent non seulement sur la philosophie mais également sur la pensée politique, la psychanalyse (Siméoni 2014) ou l'histoire (Belle 2014). La traductologie

déborde sur le droit, celui du traducteur et de la traduction (Basalamah 2009, Basalamah et Saadek 2014). Par ce biais, on se propose d'interroger les modalités proprement dites de la recherche traductologique (Belle et Echeverri 2017). Cette question est creusée du point de vue épistémologique par Salah Basalamah qui envisage d'abord la traduction comme paradigme philosophique (2018) ; il montre ensuite comment les philosophes ont conceptualisé la traduction, comment philosophie et traduction se sont conceptuellement interfécondées et comment la philosophie de la traduction ouvre une perspective transdisciplinaire et heuristique (2023). Les aperçus philosophiques sur la traduction sont relativement nouveaux et assez rares pour qu'on s'y arrête. Parallèlement à la finalité prospective exposée chez Salah Basalamah à partir d'une conception élargie, parfois métaphorique de la traduction, Charles Le Blanc nous invite à une traversée historique et critique de la traduction au sens propre du terme, une approche articulée à l'expérience du traduire. Dans la lignée théorématique de Jean-René Ladmiral, sans donc prétendre « faire théorie », sa pensée présente de nombreuses affinités avec celle de Meschonnic, en particulier avec la notion de *lecture-écriture* et l'importance de la *poétique* déjà soulignée par Barbara Folkart (2007). Dans *Le Complexe d'Hermès*, Charles Le Blanc (2009) commence par décaper la « mystique du sens » à laquelle s'attachent des notions imprécises comme celles de *fidélité* et de *visée*, autrement dit une conception de la traduction qui relève de ce qu'il appelle un « esthétisme métaphysique » dont le texte de Benjamin sur la traduction serait le prototype (2009, p. 27). Des concepts utilisés eux aussi de façon acritique (éthique de la traduction) sont ramenés à leur juste expression (déontologie du traducteur). Le philosophe démonte certaines propositions de plusieurs théoriciens ou penseurs dont Berman et Derrida. De ses analyses, il ressort que bien des théories ne sont que des méthodologies, mais que paradoxalement les modèles pratiques se dérobent. Charles Le Blanc reprend à son compte la critique de Meschonnic adressée à une approche de la traduction inattentive à « l'usage poétique du langage » (2009 p. 125). L'ouvrage conclut au caractère indissociable d'une théorie de la traduction et d'une théorie de la lecture (Le Blanc 2009, p. 147)²⁹. Tirés de leur contexte argumentatif, les quelques aperçus qui précèdent ne rendent pas justice à une critique qui chemine entre concepts, modèles et théories, guidée par le mythe d'Hermès. Dans son dernier livre, *Histoire naturelle de la traduction*, Charles Le Blanc (2019) adopte un autre fil conducteur, la figure multiple du lecteur illustrée par une série de contes entrés dans le canon littéraire. L'examen diachronique de certains traits fondamentaux de la traduction englobe les étapes que celle-ci a traversées de l'Antiquité jusqu'au romantisme, la construction du sens par la lecture, la multiplicité des interprétations, leur destinée et leur obsolescence.

²⁹ Encore faut-il s'entendre sur le terme quand on sait que depuis plus d'un siècle, la lecture, la construction du sens occupe un vaste terrain d'investigation multidisciplinaire (herméneutique, phénoménologie, poétique, sémantique, sémiologie, sciences cognitives, etc.).

À cheval sur l'histoire, la philosophie, la théorie et la critique, ces deux livres se détachent des contributions théoriques du corpus. Encore une fois, celles-ci sont rares, souvent hétéroclites ou insérées dans des applications. *The True Interpreter* de Louis Kelly (1979) parcourt les théories mais aussi les pratiques de traduction occidentales. Près de dix ans s'écoulent avant la publication des *Théories contemporaines de la traduction* (Larose 1987). *Le conflit des énonciations* (Folkart 2007) est la toute première étude théorique originale. Faisant écho au *Conflit des interprétations* de Paul Ricœur, Barbara Folkart étudie la subjectivité dans la traduction qu'elle envisage sous l'angle du « discours rapporté » tandis qu'Alessandra Ferraro et Rainier Grutman (2016) offrent des perspectives théoriques sur l'autotraduction. Les quelques autres ouvrages d'orientation théorique sont des collectifs où la frontière se brouille entre théorie et méthodologie : pratiques actuelles de la recherche interdisciplinaire (Belle et Echeverri 2017), modèles et méthodes historiographiques (Bandia et Bastin 2006), modèles et méthodes de la lexico-terminologie (L'Homme et Vandaele 2007).

En conclusion, de quoi s'occupe-t-on surtout dans le champ de la traductologie canadienne sinon de *décrire* des processus et plus souvent des pratiques de traduction au sens le plus large du terme ? Sauf exceptions, la critique sociologique accorde plus d'intérêt aux conditions entourant la production et la réception des traductions qu'aux traductions elles-mêmes. Il est frappant de constater que sur l'ensemble des travaux critiques, la notion de traduction concerne moins la textualité et le discours que les identités ou les diversités en contact. Métaphorisée, la traduction en vient à définir le modèle des « bons » rapports à l'altérité, un modèle réparateur et désormais activiste. Elle fonde un ethos de la *différence*³⁰ pour ne pas dire une morale des rapports sociaux.

Les descriptions prennent appui sur des concepts et des modèles importés, dérivés du postcolonialisme s'agissant des travaux interculturels. Si les objets d'étude, les approches et les méthodes d'investigation conduisent parallèlement à une meilleure connaissance des paramètres qui entrent dans la production et l'interprétation du sens à traduire ou du sens traduit y compris à une meilleure connaissance des processus, de leurs agents et de leurs effets, rares sont les théorisations originales qui s'ensuivent. En revanche, le Canada continue à innover en matière d'outillage terminotique et traductique, ce que révèlent davantage les revues spécialisées que les ouvrages de traductologie et surtout l'exercice quotidien des métiers de la traduction.

³⁰ Cf. L. Venuti, *The Scandals of Translation. Towards an Ethics of Difference*, Routledge, London 1998.

LA TRADUCTOLOGIE CANADIENNE : DE MOINS EN MOINS DIFFUSÉE EN FRANÇAIS

Tableau 5. Langue des auteurs, co-auteurs et directeurs de publication

| | 1970–1979 | 1980–1989 | 1990–1999 | 2000–2009 | 2010–2019 | Total | % |
|----------|------------|------------|------------|------------|------------|-------|-------|
| français | 13 76 % | 23 74 % | 32 68 % | 37 57 % | 45 52 % | 150 | 61 % |
| anglais | 4 24 % | 8 26 % | 15 32 % | 28 43 % | 41 48 % | 96 | 39 % |
| Total | 17 | 31 | 47 | 65 | 86 | 246 | 100 % |

L'inventaire révèle que 61 % des auteurs (co-auteurs et directeurs de publication) sont francophones (tableau 5). La proportion est très supérieure (75 % en moyenne) durant les années dominées par la formation de premier cycle ainsi que par la pédagogie et les manuels destinés à une clientèle étudiante en grande majorité francophone puisque la traduction s'effectue à 80 % (encore aujourd'hui) de l'anglais vers le français. À mesure que les cycles supérieurs se développent et que les enseignements se diversifient, la proportion d'auteurs anglophones et francophones tend vers l'équilibre. À la fin de la période analysée, les auteurs francophones restent tout juste prépondérants (52 %). Il faut surtout voir que le français ne cesse de reculer pendant que les publications canadiennes sur la traduction se multiplient. Le français langue de publication atteignait 65 % dans les années 1980, mais il n'a cessé de baisser jusqu'à tomber au-dessous de la moyenne dans les années 2010 (tableau 6).

Tableau 6. Langue des publications*

| | 1970–1979 | 1980–1989 | 1990–1999 | 2000–2009 | 2010–2019 | Total | % |
|-----------------------------|-----------|------------|------------|------------|------------|-------|------|
| français | 6 54 % | 17 65 % | 22 62 % | 28 52 % | 28 45 % | 101 | 54 % |
| | 62 % | | | 48 % | | | |
| anglais | 1 9 % | 5 19 % | 9 26 % | 23 42 % | 33 53 % | 71 | 38 % |
| | 16 % | | | 57 % | | | |
| bilingue fr/ang | 4 36 % | 4 15 % | 3 8 % | 2 4 % | 1 2 % | 14 | 7 % |
| autre langue espagnol | 0 | 0 | 1** | 1 | 0 | 2 | 1 % |

* La langue de publication est déterminée par le caractère unilingue ou bilingue (anglais-français) du titre de l'ouvrage, mais les collectifs et les actes de colloques contiennent souvent des articles dans l'une et l'autre langue officielle.

**Multilingue : anglais, français, allemand, espagnol.

Désormais, l'anglais est la langue dominante : plus de la moitié des ouvrages canadiens sur la traduction ont paru en anglais durant les dix dernières années de l'étude. Sur la scène internationale, l'hypercentralité de l'anglais comme source des savoirs n'est plus à démontrer. Une étude sur les flux mondiaux de traduction (Brisset et Colón Rodríguez 2021) révèle que la part de l'anglais comme langue source des traductions s'établit à plus de 55 %. Le français langue source vient immédiatement derrière l'anglais, mais compte pour à peine 10 %³¹. À l'échelle du monde, les savoirs se rendent visibles en anglais. Le cas de la traductologie canadienne est emblématique puisque le français est minoritaire dans le pays, noyé sur le continent américain. Aujourd'hui peuplé de 40 millions d'habitants dont environ 9 millions de francophones, le Canada offre à l'édition savante un lectorat exigü. Les tirages sont donc limités. De plus, les subventions fédérales à l'édition savante ont un effet pervers : rentrés dans leurs frais quand sort un livre, les éditeurs canadiens esquivent les dépenses de publicité et de commercialisation. Voilà pourquoi, même si elle émane de chercheurs francophones à raison de 61 %, la traductologie canadienne s'écrit de plus en plus en anglais pour être diffusée de préférence chez des éditeurs mondialisés afin de ne pas rester inaperçue.

TRADUCTOLOGIE FRANÇAISE ET CANADIENNE : VOLET CRITIQUE³²

| | France | Canada |
|-----------------------|---|---|
| Tradition | Littéraire & Philosophique Romantisme allemand | Origine récente 1970s |
| Lieux institutionnels | Langues & Littératures | Comparatisme/Sémiotique 1980s–1990s Traduction Depuis 2000s |
| Dominante | Textuelle Herméneutique-poétique | Contextuelle Interculturalité |
| Théoriciens | Philosophes Meschonnic, Ladmiral, Berman, de Launay, Deguy, Berner, Forget... + Derrida, Ricoeur Poéticiens Théoriciens et critiques littéraires | Formation littéraire Folkart, Simon, St-Pierre, Siméoni Lane-Mercier, Gouanvic, Bandia Godard, Malena, von Flotow Grutman, Buzelin, Basalamah... |

³¹ Toujours selon l'Index de l'UNESCO, la proportion des livres traduits du polonais, tous sujets et genres confondus, est de 0,6 %.

³² Le versant critique de la traductologie française est plus diversifié et moins étanche que le noyau présenté ici. Il existe en France un fort courant sociologique notamment illustré par Gisèle Sapiro de même qu'il existe un courant postcolonialiste et d'autres encore. À cette importante réserve, j'ajouterais que les deux courants présentés ici sont non pas exclusifs, mais complémentaires.

| | France | Canada |
|----------------------|---|---|
| Savoir traductif | Induit par l'expérience du traduire Validité présumée universelle | Issu de l'observation du traduit Variable dans l'espace et le temps |
| Objets | Œuvres littéraires canoniques individuelles | Littérature Discours sociaux Cultures en contact |
| Outillage analytique | Herméneutique Phénoménologie Poétique Sémiotique | Sémiotique Études culturelles Sociologie Théories des réseaux Théories de la complexité |
| Modalité | Praxéologique Meschonnic, Ladmiral, Berman | Descriptive |
| Finalité | Orthopraxie Restituer la "vérité" de l'œuvre | Heuristique Décrire/Comprendre les phénomènes de traduction dans leur sphère socio-historique |
| Axiologie | Défaillance/Exemplarité | Issue du postcolonialisme & du tournant culturel Effets sociaux Agendas, rapports de pouvoir |
| Éthos traductif | Scripturaire Traduire la "forme-sens", Meschonnic Éthique "littéraliste", Berman | Socioculturel Éthique de la "différence" |

OUVRAGES FORMANT LE CORPUS DE LA TRADUCTOLOGIE CANADIENNE

- Basalamah, Salah (2023), « Philosophical approaches », [dans :] R. Mylaerts, K. Marais (dir.), *The Routledge Handbook of Translation Theory and Concepts*, Routledge, London–New York, pp. 129–154.
- Basalamah, S. (2018), « Towards a philosophy of translation », [dans :] P. Rawlings and P. Wilson (dir.), *The Routledge Handbook of Translation and Philosophy*, Routledge, London–New York, pp. 478–491.
- Basalamah, S. (2009), *Le Droit de traduire. Une politique culturelle pour la mondialisation*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Basalamah, S. & Gafar Saadek (2014), « Cross Epistemologies and Politics of Copyright Law and Translation », *The Translator* 20(2), pp. 1–15.
- Bastin, Georges (2004), « Traduction et révolution à l'époque de l'indépendance hispano-américaine », *Meta* 49(3), pp. 562–575.
- Beaulieu, Jean-Philippe (dir.) (2004), *D'une écriture à l'autre. Les femmes et la traduction sous l'ancien régime*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Bednarski, Betty (1989), *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Éditions du GREF, Toronto.

- Belle, Marie-Alice (2014), « At the Interface between Translation History and Literary History: A Genealogy of the Theme of “Progress” in English Translation Discourse and Criticism », *Target* 20(1), pp. 44–63.
- Belle, M.-A. & Alvaro Echeverri (dir.) (2017), *Pour une interdisciplinarité réciproque : recherches actuelles en traductologie*, Arras, Artois Presses Université.
- Boulanger, Pier-Pascale (2012), « Henri Meschonnic aux États-Unis ? Un cas de non-traduction », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 25(2), pp. 235–256.
- Boulanger, P.-P. (2011), Henri Meschonnic, *Ethics and Politics of Translating*, trad P.-P. Boulanger, John Benjamins, Amsterdam.
- Bowker, Lynne (2002), *Computer-Aided Translation Technology. A Practical Introduction*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Bowker, L. & Jennifer Pearson (2002), *Working with Specialized Texts. A Practical Guide to Using Corpora*, Routledge, London.
- Bowker, L. & Elizabeth Marshman (2010), « Toward a Model of Active and Situated Learning in the Teaching of Computer-Aided Translation: Introducing the CERTT Project », *Journal of Translation Studies* 13(1–2), pp.199–226.
- Brisset, Annie (2017), « La traductologie canadienne au fil des publications : 1970–2017 », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 1–2, pp. 121–148.
- Brisset, A. (2006), « Le traducteur sujet du sens : discours scientifique et conflit de représentations », [dans :] M. Lederer (dir.), *Le sens en traduction*, Lettres modernes Minard, Caen, pp. 21–35.
- Brisset, A. (1990), *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1969–1989)*, Le Préambule, Longueuil.
- Brisset, A. & Raúl E. Colón Rodríguez. (2021), « Word Translation Flows. Preferred Languages and Subjects », [dans :] E. Bielsa, D. Kapsaskis (dir.), *The Routledge Handbook of Translation and Globalization*, Routledge, London–New York, pp. 230–250.
- Buzelin, Hélène (2006), « L'éditrice indépendante au cœur des réseaux de traduction », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 1, pp. 135–173.
- Buzelin, H. (2005), « Unexpected Allies: How Latour's Network Theory could complement Bourdieusian Analyses in Translation Studies », *The Translator* 11(2), pp. 193–218.
- Buzelin, H. (2004), « La traduction, l'ethnographie et la production des connaissances », *Meta* 49(4), pp. 729–746.
- Buzelin, H. & Deborah Folaron (dir.) (2007), *Meta* 52(4), n° : *La traduction et ses réseaux*.
- Castro, Ramirez Nayelli (2012), *Regards sociologiques sur la traduction philosophique (Mexique, 1940–1970)*, thèse doctorale, Université d'Ottawa, inédit.
- Chapdelaine, Annick & Gillian Lane-Mercier (2001), *Faulkner au Québec : une expérience de re-traduction*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- Chavy, Paul (1988), *Traducteurs d'autrefois : Moyen Âge et Renaissance. Dictionnaire des traducteurs et de la littérature traduite en ancien et moyen français*, vol. 1–2, Éditions Champion/Slatkine, Paris/Genève.
- Cheadle, Norman & Lucien Pelletier (dir.) (2007), *Canadian Cultural Exchange : Translation and Transculturation/Échanges culturels au Canada : traduction et transculturation*, Wilfrid Laurier University Press, Waterloo.
- Colón Rodríguez, Raúl E. (2019), « A Complex and Transdisciplinary Approach to Slow Collaborative Activist Translation », [dans :] K. Marais, R. Mylaerts (dir.), *Complexity Thinking in Translation Studies. Methodological Considerations*, Routledge, London–New York, pp. 152–179.
- Colón Rodríguez, R.E. (2018), *La traduction collaborative 2.0. Approche complexe de “Translating the printemps érablé”*, thèse doctorale, Université d'Ottawa, inédit.
- Córdoba, Serrano & Maria Sierra (2013), *Le Québec traduit en Espagne : analyse sociologique de l'exportation d'une culture périphérique*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

- Dancette, Jeanne (1995), *Parcours de traduction. Étude expérimentale du processus de compréhension*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Delisle, Jean (2003), *La Traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction anglais-français, méthode par objectifs d'apprentissage*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J. (dir.) (2002), *Portraits de traductrices*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J. (dir.) (1999), *Portraits de traducteurs*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J. (1980), *L'Analyse de discours comme méthode de traduction*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J., Marc Fiola (2013), *La Traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J. & Hannelore Lee-Jahnke, Cormier Monique C. (dir.) (1999), *Terminologie de la traduction. Translation Terminology. Terminología de la traducción. Terminologie der Übersetzung*, John Benjamins, Amsterdam–Philadelphia.
- Delisle, J. & Judith Woodsworth (dir.) (1995), *Les Traducteurs dans l'Histoire*, Presses de l'Université d'Ottawa/Éditions UNESCO, Ottawa/Paris.
- Desjardins Renée (2017), *Translation and Social Media: in Theory, in Training, and in Professional Practice*, Palgrave Macmillan, Basingstoke.
- Desjardins, R. & Claire Larsonneur, Philippe Lacoure (dir.) (2021), *When Translation Goes Digital. Case Studies and Critical Reflections*, Palgrave Macmillan, Basingstoke.
- Dib, Naïma (2010), *D'un islam textuel à un islam contextuel. La traduction du Coran et la construction de l'image de la femme*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Drouin, Jennifer (2014), *Shakespeare in Quebec. Nation, Gender, and Adaptation*, University of Toronto Press, Toronto.
- Dyck, Carrie (2011), « Should translation work take place? Ethical questions concerning the translation of First Nations languages », [dans :] B. Swann (dir.), *Born in the Blood. Translating Native American Literatures*, University of Nebraska Press, Lincoln, pp. 7–42.
- Ferraro, Alessandra & Rainier Grutman (dir.) (2016), *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*, Classiques Garnier, Paris.
- Fitch, Brian (1988), *Beckett and Babel: An Investigation into the Status of the Bilingual Work*, University of Toronto Press, Toronto.
- Flotow, Luise von & Reingard M. Nischik. (dir.) (2007), *Translating Canada*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Flotow, L. von (1997), *Translation and Gender. Translating in the Era of Feminism*, St. Jerome, Manchester.
- Folkart, Barbara (2007), *Second Finding. A Poetics of Translation*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Folkart, B. (1991), *Le Conflit des énonciations : traduction et discours rapporté*, Éditions Balzac, Longueuil.
- Foz, Clara (1998), *Le Traducteur, l'Église et le Roi : Espagne XII^e–XIII^e siècles*, Presses de l'Université d'Ottawa/Artois Presses Université, Ottawa/Arras.
- Gagnon, Chantal (2014), « Québec et Canada : entre l'unilinguisme et le bilinguisme politique », *Meta* 59(3), pp. 598–619.
- Gagnon, Ch. (2006), « Language plurality as Power struggle: Translating Politics in Canada », *Target* 18(1), pp. 69–90.
- Gémar, Jean-Claude & Nicholas Kassirer (dir.) (2005), *Jurilinguistique : entre langue et droits/ Between law and language*, Éditions Thémis, Montréal.
- Gémar, Jean-Claude (1997), *Les difficultés de la langue du droit au Canada*, Éditions Yvon Blais, Cowansville.
- Gémar, J.-C. (1995), *Traduire ou l'art d'interpréter. T.1. Fonctions, statuts et esthétiques de la traduction : principes ; T. 2. Langue, droit et société : applications*, Presses de l'Université du Québec, Ste-Foy.

- Giroux, Dalie (2003), *Fascisme et magie en Amérique : lectures politiques contemporaines de Nietzsche*, thèse doctorale, Université du Québec à Montréal. Inédit.
- Godard, Barbara (1990), « Theorizing Feminist Discourse/Translation », [dans :] Susan Bassnett et André Lefevere (dir.), *Translation, History, Culture*, Pinter, London, pp. 87–96.
- Godbout, Patricia (2004), *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle au Canada (1950–1960)*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Gouanvic, Jean-Marc (2018), *Hard-Boiled Fiction et Série Noire : les métamorphoses du roman policier anglo-américain en français*, Classiques Garnier, Paris.
- Gouanvic, J.-M. (2014), *Sociologie de l'adaptation et de la traduction : le roman d'aventures anglo-américain dans l'espace littéraire français pour les jeunes (1826–1960)*, Honoré Champion, Paris.
- Gouanvic, J.-M. (2007), *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920–1960)*, Artois Presses Université, Arras.
- Gouanvic, J.-M. (1999), *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Artois Presses Université, Arras.
- Groffier, Ethel & David Reed (1990), *La Lexicographie juridique : principes et méthodes*, Éditions Yvon Blais, Cowansville.
- Guzmán, Maria Costanza (2010), *Gregory Rabassa's Latin American Literature. A Translator's Visible Legacy*, Bucknell University Press, Lewisburg.
- Guzmán, M.C. & Lyse Hébert (dir.) (2015), *The View from the Agent: Daniel Simeoni's, "traductologies"*, Succession Alain Baudot, Toronto.
- HISTAL (Groupe de recherche sur l'histoire de la traduction en Amérique latine), dir. Georges Bastin, Université de Montréal, <<http://www.histal.net>> [consulté le 24/09/2023].
- Jolicœur, Louis (1995), *La Sirène et le pendule. Attirance et esthétique en traduction littéraire*, Éditions L'Instant même, Québec.
- Juhel, Denis (1982), *Bilinguisme et traduction au Canada : rôle sociolinguistique du traducteur*, Centre international de recherche sur le bilinguisme, Québec.
- Karpinski, Eva (2012), *Borrowed Tongues. Life Writing, Migration and Translation*, Wilfrid Laurier University Press, Waterloo.
- Karpinski, E. & Elena Basile (dir.) (2021), *Translation, Semiotics, and Feminism. Selected Writings by Barbara Godard*, Routledge, London.
- Kelly, Louis (1979), *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*, Blackwell, Oxford.
- Klimkiewicz, Aurelia (dir.), (2013), *Multilingual Identities. Translators and Interpreters as Cross-Cultural Migrants*, Toronto, Antares.
- Koustas, Jane (2008), *Les Belles Étrangères. Canadians in Paris*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Koustas, J. (dir.) (2002), *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 15(1), n° : *La Traduction au Canada. Tendances et traditions*.
- Ladouceur, Louise (2005), *Making the Scene. La traduction au théâtre d'une langue officielle à l'autre*, Éditions Nota Bene, Québec.
- Larose, Robert (1987), *Théories contemporaines de la traduction*, Presses de l'Université du Québec, Sillery.
- Le Blanc, Charles (2019), *Histoire naturelle de la traduction*, Belles Lettres, Paris.
- Le Blanc, Ch. (2009), *Le Complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Le Blanc, Ch. (2008), *Leonardo Bruni. De interpretatione recta. De la traduction parfaite. Traduction, introduction et notes*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Léger, Benoît (2009), *G.M. de Rochmondet, Études sur la traduction de l'anglais (1830). Introduction, notes et bibliographie*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

- Lemieux, René (2022), « “English is an Anishinaabe language too”. Évaluer le rôle de la traduction dans la résurgence des ordres juridiques autochtones », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 35(2), pp. 21–42.
- Lemieux, R. (2016), *L’Im-possible américanité de Jacques Derrida. Une critique sémiopolitique de la traductibilité d’un auteur*, thèse doctorale, Université du Québec à Montréal.
- L’Homme, Marie-Claude & Sylvie Vandaele (2007), *Lexicographie et terminologie. Compatibilité des modèles et des méthodes*, Presses de l’Université d’Ottawa, Ottawa.
- L’Homme, M.-C. (2000), *Initiation à la traductique*, Linguatex, Montréal.
- Lotbinière-Harwood, Suzanne de (1991), *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de ré-écriture au féminin/The Body Bilingual: Translation as a Rewriting in the Feminine*, Éditions du remue-ménage/Women’s Press, Montréal/Toronto.
- Malena, Anne & Julie Tarif (2018), « Translating Indigeneity at the University of Alberta », *TTR. Minorité, migration et rencontres interculturelles: du binarisme à la complexité* XXX1 n° 2, pp. 43–64.
- Merkle, Denise & Jane Koustas, Glen Nichols, Sherry Simon Sherry (dir.), (2008), *Traduire depuis les marges/Translating from the Margins*, Québec, Nota Bene.
- Mezei, Kathy & S. Simon, Luise von Flotow (dir.) (2014), *Translation Effects: The Shaping of Modern Canadian Culture*, McGill-Queen’s University Press, Montreal–Kingston.
- Mezei, K. & Maureen Hole, Patricia Matson (1988), *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada : de 1950 à 1982 avec commentaires*, Presses de l’Université d’Ottawa, Ottawa.
- O’Neill, Patrick (2014), *Transforming Kafka. Translation Effects*, Toronto University Press, Toronto.
- O’Neill, P. (2005), *Polyglot Joyce. Fictions of Translation*, Toronto University Press, Toronto.
- Séguinot, Candace (dir.) (1989), *The Translation Process*, H.G. Publications, Toronto.
- Siméoni, Daniel (2014), « De quelques usages du concept de transfert dans la réflexion sur la traduction », [dans :] P. Gin, N. Goyer, W. Moser (dir.), *Transfert. Exploration d’un champ conceptuel*, Presses de l’Université d’Ottawa, Ottawa, pp. 103–118.
- Siméoni, D. (2001), *Traduire les sciences sociales. L’émergence d’un habitus sous surveillance : du texte support au texte source*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Siméoni, D. (1988), « The Pivotal Status of the Translator’s Habitus », *Target* 10(1), pp. 1–39.
- Siméoni, D. (1995), « Translating and Studying Translation: The View from the Agent », *Meta* 40(3), pp. 445–460.
- Simon, Sherry (2023), *Le Genre en traduction. Identité culturelle et politiques de transmission*, trad. C. Oster, Artois Presses Université, Arras.
- Simon, S. (2017), « Reflections on Translation Studies: Past and Present », *TTR*. XXX(–2), pp. 61–78.
- Simon, S. (2013), *Villes en traduction. Calcutta, Trieste, Barcelone et Montréal*, Montréal, Presses de l’Université de Montréal.
- Simon, S. (2006), *Translating Montreal. Episodes in the Life of a Divided City*, McGill/Queen’s University Press, Montreal/Kingston.
- Simon, S. (1996), *Gender in Translation. Cultural Identity and the Politics of Transmission*, Routledge, London.
- Simon, S. (1994), *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Boréal, Montréal.
- Stratford, P. (1975), *Bibliographie des livres canadiens traduits du français à l’anglais et de l’anglais au français*, Conseil canadien des recherches en sciences humaines (CCRS), Ottawa.
- Transcultural. A Journal of Translation and Cultural Studies*. <<https://journals.library.ualberta.ca/tc/index.php/TC>> [consulté le 24/09/2023].
- Tyulenev, Sergey (2012), *Translation and the Westernization of 18th Century Russia: A Social-Systemic Approach*, Frank & Timme, Berlin.

- Vandaele, Sylvie (2015), « La recherche traductologique dans les domaines de spécialité », *Meta* 60(2), pp. 209–237.
- Vinay, Jean-Paul & Jean Darbelnet (1958), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris.
- Weisz, Woodsworth Judith (dir.) (2022), *Translation and the Global City: Bridges and Gateways*, Routledge, New York–London.
- Whitfield, Agnès (dir.) (2006), *Writing Between the Lines: Portrait of Anglophones Translators*, Wilfrid Laurier University, Waterloo.
- Whitfield, A. (dir.) (2005), *Le Métier du double : portraits de traductrices et de traducteurs littéraires*, Fides, Québec.

CANADIAN TRANSLATION STUDIES: EUROPEAN GROUNDING, ANGLO-AMERICAN TROPISM

Abstract

History and politics account for the development of Translation Studies in Canada. In 1969 when the Official Languages Act compels the Canadian government to communicate both in French and English to restore the rights of the francophone minority, translators are in short supply. Translation thus becomes an academic discipline. An inventory of Canadian books on translation published during the ensuing fifty years (1970–2020) brings to light two main stages in the evolution of translation research. During the first two decades (1970s–1980s), didactics and terminology development figure prominently. At the crossroads of European and American poststructuralist works, Canadian translation criticism emerged at the turn of the 1990s. By setting itself in the descriptive, target-oriented paradigm (Tel Aviv-Louvain school of thought), it broke away from the hermeneutic-poetic paradigm epitomized by Meschonnic. Feeding upon *French Theory* (Bourdieu, Derrida, Foucault) and *Cultural Studies* (Bhabha, Spivak), the main underpinnings of American postcolonialist scholarship, it aggregated around cross-cultural objects of study, with the concept of translation now extending to the interaction of cultures. Sociological approaches to translation represent the second most important research area. Today, these approaches are superseded by new complex, interdisciplinary models. Attention is shifting towards epistemology while digital supports and new practices bring about new theoretical queries, new technological tools, and didactic models. Finally, with facts and figures in hand, we question the status of Translation Studies in French in a globalized editorial environment, where English reigns supreme.

Key words: Canadian Translation Studies, translation pedagogy, translation criticism, translation paradigms and models, cultures in contact, translation and sociology.

Mots-clés : Traductologie canadienne, pédagogie de la traduction, paradigmes traductologiques et modèles critiques, interculturalité, sociologies de la traduction.

MARZENA CHROBAK
ORCID : 0000-0003-1386-9859
Université Jagellonne de Cracovie
marzena.chrobak@uj.edu.pl

L'ART DU PORTRAIT DU TRADUCTEUR DANS L'ESPACE FRANCOGRAPHE : DEUX RECUEILS ET UNE HISTOIRE DES TRADUCTIONS

À Danielle

La recherche sur le traducteur a certainement pris de l'ampleur depuis la proclamation d'une nouvelle branche de la traductologie par Andrew Chesterman et l'incitation d'Anthony Pym à humaniser l'histoire de la traduction ; cependant cette réflexion existait déjà bel et bien avant la sortie du célèbre numéro d'*Hermès* contenant les articles de ces deux chercheurs¹. C'est en 1998 que Pym a formulé le principe d'étudier l'humain d'abord et ensuite le textuel, et a donné l'exemple de ce type de recherche² ; dix ans plus tôt, André Lefevere incitait les enseignants et les chercheurs à prêter davantage d'attention au traducteur, à sa tâche et à ses divers rôles³. En France, Antoine Berman, lors de son quatrième séminaire au Collège international de philosophie, en 1986, a visé « à développer une analytique du sujet traduisant », tout en observant « qu'un impénétrable brouillard semble peser sur toute réflexion relative à la subjectivité du traducteur »⁴ ; près de dix ans plus tard, il insistera sur la nécessité d'« aller au traducteur », d'étudier sa personne, sa position

¹ Il s'agit du numéro 42 de 2009 d'*Hermès. Journal of Language and Communication Studies*, où ont été publiés les articles d'A. Pym, « Humanizing Translation history » (pp. 23–48) et d'A. Chesterman, « Translator's Studies » (pp. 13–22).

² A. Pym, *Method in Translation History*, St. Jerome Publishing, Manchester 1998.

³ A. Lefevere, « Report », [dans :] E. Nikolova et al. (dir.), *La traduction dans le système d'enseignement des langues*, Union des traducteurs bulgares, Sofia 1983, pp. 18–28.

⁴ A. Berman, « Mes séminaires au “collège” », *Po&sie* 124(2), 2008, pp. 92–95.

traductive, son projet de traduction et son horizon traductif⁵. En 2007, Carol Maier a énuméré plus de vingt chercheurs intéressés par la personne du traducteur, dont quatre francographes : Antoine Berman, Hélène Buzelin, Rainier Grutman et Jean-Marc Gouanvic⁶. Dans cette conception tournée vers le traducteur, des approches diverses sont adoptées : anthropologique, biographique, cognitive, économique, fictionnelle, historique, neuronale, oculographique, sociologique, statistique. Parmi les genres pratiqués, figurent l'entretien, l'entrée dans un dictionnaire ou une encyclopédie, la biographie, l'autoportrait⁷, le portrait⁸. Nous nous intéresserons plus particulièrement au portrait et réfléchirons sur l'art de le composer.

L'ARRIÈRE-PLAN

Il s'agit bien d'un art francophone, puisqu'il a fleuri en France, au Canada, en Belgique, en Suisse. L'ouvrage qui ouvre cette galerie de portraits a été publié à Genève en 1963 et s'intitule *Les grands traducteurs français : Étienne Dolet, Amyot, Mme Dacier, Houdar de la Motte et les traducteurs d'Homère, Galland et les traducteurs des Mille et une nuits, Gérard de Nerval, Valéry Larbaud*. Il est l'œuvre d'Edmond Cary, pseudonyme de Cyrille Borovsky, interprète et traducteur littéraire. En 1982, dans la revue *Meta*, Mireille Boucher et Jeanne Thomas ont tracé le profil général de la traductrice québécoise à partir d'un sondage. Les premiers ouvrages à comporter le mot 'portrait' dans leur titre sont l'incontour-

⁵ *Idem*, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris 1995, pp.73–83.

⁶ C. Maier, « The translator as an intervenient being », [dans :] J. Munday (dir.), *Translation as Intervention*, Bloomsbury Publishing, London 2008, pp. 4–5, 13.

⁷ Nous pensons surtout aux autoportraits des traducteurs-chercheurs, capables de théoriser leur parcours et leurs pratiques traductives, tels que l'autoportrait, hélas toujours inédit, de Berman évoqué par sa femme, Isabelle Berman, « L'œuvre posthume d'Antoine Berman », *Po&sie : suppléments en ligne*, 2017, <<https://po-et-sie.fr/essais-inedit/oeuvre-posthume-dantoine-berman>> [consulté le 05/01/2023]. Nous admettons cependant que les traducteurs non universitaires trouvent parfois des formules très justes pour s'exprimer sur eux-mêmes et sur leur métier, ce qui se voit à merveille, par exemple, dans l'anthologie *Les traducteurs par eux-mêmes* de J. Delisle, A. Ortis, Presses de l'Université Laval, Québec 2022. Le chapitre *Un portrait vivant et non un masque moulé* de Marc Sauvalle, l'une des premières tentatives, au Canada, de définir divers modes de traduction et différentes catégories de traducteurs, date de 1902. L'anthologie, présentée par son directeur comme la première du genre – dans l'espace francophone ? –, se démarque par son souci – très canadien, ou très delislien, dirait-on – de rendre visibles les différents types de professionnels : écrivains, poètes, adaptateurs de théâtre, fonctionnaires, traducteurs de dépêches et de débats.

⁸ Le classement est parfois difficile. L'e-publication de M. Lebert, *Une histoire de la traduction en 120 portraits* (2022), dont la version anglaise porte le titre *Dictionary of translators through the ages*, contient 120 notices sur les traducteurs et traductrices du monde entier, notices puisées sur Wikipédia et qui rappellent des entrées de dictionnaire ; seuls l'ordre chronologique et le choix de noms opéré par l'auteure justifieraient la désignation de l'ouvrage comme une histoire de la traduction.

nable recueil *Portraits de traducteurs*, 1999, et sa suite, *Portraits de traductrices*, 2002 ; parus sous la direction de Jean Delisle, ils ont été conçus à l'Université d'Ottawa et publiés à Ottawa et à Arras. Outre trois chapitres parus dans ces deux recueils, Delisle, ce portraitiste infatigable, a composé lui-même trois albums de portraits : ceux des membres d'une société de traducteurs (*Les alchimistes des langues. La Société des traducteurs du Québec (1940–1990)*, 1990), ceux des traducteurs-fonctionnaires fédéraux d'Ottawa (*Les douaniers des langues. Grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867–1967*, avec Alain Otis, 2016) et ceux des interprètes canadiens du XVI^e au XX^e siècle (*Interprètes au pays du castor*, 2019). Toujours au Canada, deux recueils de portraits ont été préparés sous la direction d'Agnès Whitfield : *Le Métier du double. Portraits de traductrices et traducteurs littéraires*, 2005, et *Writing Between the Lines. Portraits of Canadian Anglophone Translators*, 2006.

Depuis 1963, des dizaines de portraits ont été dressés en langue française, des portraits de grands traducteurs et de traducteurs ordinaires, des portraits individuels et des portraits collectifs. À titre d'exemple, nous citerons les ouvrages les plus récents, parus en volume après 2010 (sans compter ceux mentionnés plus haut) :

Catherine Gravet, *Traductrices et traducteurs belges : portraits réunis*, Université de Mons, Service de communication écrite, Collection « Travaux et documents », n° 1, Mons 2013.

Andrée Lerousseau, *Femmes traductrices : Entre altérité et affirmation de soi*, L'Harmattan, Paris 2013.

Pauline Galli-Andreani, *Mallarmé, Valéry et Claudel traducteurs*, Presses universitaires de Vincennes, Vincennes 2016.

Christine Lombez, *La Seconde Profondeur. La traduction poétique et les poètes traducteurs en Europe au XX^e siècle*, Les Belles Lettres, Paris 2016.

Christine Lombez (dir.), *Traduire, collaborer, résister : Traducteurs et traductrices sous l'Occupation*, Presses Universitaires François-Rabelais, Tours 2019.

Parmi les nombreux articles parus dans les revues générales et spécialisées, nous n'en mentionnerons qu'un, qui exploite un matériel particulièrement intéressant : Patrick Hersant, « Portraits du traducteur en préfacier », *Palimpsestes* 31, 2018, pp. 17–36.

En 2012, dans la revue polonaise *Romanica Wratislaviensia*, a paru le volume « Figure(s) du traducteur » qui réunissait une trentaine d'études, dont plusieurs portraits par des traductologues d'expression française de nationalités différentes. Parmi ces études, signalons celle d'Agnès Whitfield portant sur la méthode et la pratique du portrait⁹. Tout en insistant sur le caractère flexible et ouvert du portrait, sur l'absence d'une grille, d'une interprétation ou d'un fil dominant imposés

⁹ A. Whitfield, « Méthode et pratique du portrait : sur les traces des traducteurs », *Romanica Wratislaviensia* 59, 2012, pp. 175–184. Le volume entier est disponible en libre accès sur le site de la revue : <<https://wuw.pl/rwr/issue/view/224>> [consulté le 05/01/2023].

d'avance, Whitfield en dégage quatre grands axes. Il s'agit de reconstituer la biographie de la personne en portant une attention particulière à son apprentissage des langues et à son rapport à l'altérité ; de répertorier non seulement ses traductions et, le cas échéant, ses ouvrages d'auteur, mais aussi ses commentaires sur la traduction ; d'explorer ses implications et activités professionnelles ; de réunir des informations sur sa démarche traductive et son contexte de travail, y compris ses relations avec les éditeurs et les auteurs. Riche de son expérience de portraitiste et de directrice de recueils de portraits, la chercheuse commente les principales techniques de collecte des données : la réalisation des entretiens, l'étude des paratextes, l'exploration des archives éditoriales.

Dans notre contribution, nous examinerons des classiques du genre : les portraits recueillis par Jean Delisle dans *Portraits de traducteurs* (PTeurs), 1999, et *Portraits de traductrices* (PTrices), 2002, et ceux incorporés dans le dernier volume de l'opus magnum de l'histoire française de la traduction : *Histoire des traductions en langue française, XX^e siècle* (HTLF XX), sous la direction de Bernard Banoun, Isabelle Poulin et Yves Chevrel, Éditions Verdier, Paris 2019.

PORTRAITS DE TRADUCTEURS, PORTRAITS DE TRADUCTRICES

Dans sa présentation de *Portraits de traducteurs*, Delisle définit le portrait de la manière suivante :

C'est que le portrait est à la biographie ce que la nouvelle est au roman. Une nouvelle est réussie si l'écrivain pratique une grande économie de moyens, s'il vise à l'essentiel et recherche l'efficacité maximale par une exploitation habile, artistique, des ressources linguistiques. Un style sobre, incisif, voire percutant convient bien à ce genre, car tout doit tendre vers l'effet recherché. Parallèlement, l'auteur d'un portrait n'a pas le loisir de s'attarder sur les aspects secondaires de la vie ou de l'œuvre d'un traducteur, ni de s'appesantir sur des détails purement anecdotiques, si intéressants soient-ils. Ennemi des digressions et de l'accessoire, il ne retient que ce qui a une valeur explicative, que ce qui permet de créer des enchaînements de causalité et d'intelligibilité entre le traducteur, ses traductions, ses œuvres de création (le cas échéant) et le contexte de leur production. Un portrait n'est pas un instantané, un tableautin, mais un condensé cohérent, dépouillé, substantiel (PTeurs, 2)¹⁰,

pour conclure :

Les collaborateurs dont on lira les textes rassemblés ici nous présentent des portraits fidèles, vivants et rigoureusement documentés à des sources fiables (PTeurs, 6).

¹⁰ En pratique, la frontière entre le portrait et la biographie n'est pas facile à tracer. Il arrive que les auteurs et les directeurs des recueils eux-mêmes, sans mentionner les critiques, emploient ces termes de façon interchangeable. Par exemple, dans *Interprètes au pays du castor*, le mot 'portrait' n'apparaît pas dans le titre, mais il est présent sur la quatrième de couverture (« Ce recueil de portraits jette un regard neuf sur le rôle joué par une quinzaine d'interprètes dans la trame culturelle, politique et commerciale du Canada, le "pays du castor" »), dans la Table des matières et dans la Conclusion (« Cet album de portraits, qui couvre quatre siècles, [...] », p. 319 ; par contre, dans l'Introduction, il est question des « biographies qui composent cet ouvrage [...] », p. 5).

Nous examinerons les composantes du portrait telles que les présente Delisle. En particulier, nous nous intéresserons à « l'exploitation habile, artistique, des ressources linguistiques » visant une efficacité maximale.

Dans chaque portrait apparaît un trait définitoire du traducteur. Il est énoncé dès le titre du chapitre/portrait¹¹. Dans *Portraits de traducteurs*, l'information est parfois directe, souvent exprimée dans l'adjectif accompagnant le lexème 'traducteur', et parfois indirecte, comprise dans une métaphore telle que 'le grand cultivateur', qui fait allusion au nom d'Agricola, ou 'l'attrait de l'Orient, le leurre de l'Occident' :

1. Mikael Agricola, le grand cultivateur, par S. Saksa ;
2. Guillaume Bochetel et Lazare de Baïf, traducteurs conseillers de François I^{er}, par B. Garnier ;
3. L'abbé Pierre Desfontaines, traducteur polémiste, par Ch. Balliu ;
4. Johann Joachim Christoph Bode : traducteur, imprimeur, franc-maçon, par H.-W. Schneiders ;
5. Étienne Dumont, ou l'esprit cartésien au service du juriconsulte Jeremy Bentham, par H. Lee-Jahnke ;
6. Paul-Louis Courier : un traducteur atypique ? par L. D'hulst ;
7. Valéry Larbaud, traducteur zélé, théoricien dilettante, par M. Ballard ;
8. Abraham Elmaleh, l'attrait de l'Orient, le leurre de l'Occident, par C. Touitou-Benitah ;
9. Pierre Baillargeon, traducteur nourricier, littéraire et fictif, par J. Delisle.

Le même procédé se retrouve dans le deuxième recueil :

1. Anne Dacier, un esprit moderne au pays des Anciens, par B. Garnier ;
2. Anne de la Roche-Guilhem, « rare en tout », par A. Sanz ;
3. Émilie du Châtelet, traductrice de Newton, ou la « traduction-confirmer », par A. Whitfield ;
4. Albertine Necker de Saussure, traductrice de transition, « sourcière » du romantisme, par J. Delisle ;
5. Clémence Royer, ou Darwin en colère, par A. Brisset ;
6. Ekaterina Karavelova, une traductrice discrète, par M. Vrinat-Nikolov ;
7. Marianna Florenzi : la « belle marquise » volage en quête de fidélité absolue, par R. Masiola Rosini ;
8. Jane Wilde, ou l'importance d'être Speranza, par M. Cronin ;
9. Julia E. Smith, traductrice de la Bible à la recherche de la vérité par le littéralisme, par L. von Flotow ;
10. Eleanor Marx, traductrice militante et miroir d'Emma Bovary, par H. Lee-Jahnke ;
11. Irène de Buisseret : « comtesse » de la traduction, pédagogue humaniste, par J. Delisle.

Dans un des titres apparaît un jeu de mots intertextuel : *Jane Wilde, ou l'importance d'être Speranza*. Il s'agit de la mère d'Oscar Wilde qui avait pris le nom de plume de 'Speranza', et d'une allusion à la pièce d'Oscar Wilde *The Importance of being Earnest*. Dans le titre *Clémence Royer, ou Darwin en colère*, la liaison entre les deux composantes n'est pas claire : la traductrice est-elle comparée à Darwin ou a-t-elle provoqué la colère de Darwin ? Le lecteur apprendra que c'est la deuxième lecture qui est la plus adéquate, car dans sa traduction, Clémence Royer a manipulé et déformé l'ouvrage *On the Origin of Species*, chose

¹¹ Les titres ont été formulés par les auteurs des chapitres et non pas par le directeur de l'ouvrage. Communication personnelle de Christian Balliu et d'Annie Brisset.

inadmissible dans la traduction d'un texte scientifique. Cet exemple montre que les portraits du recueil ne sont pas forcément élogieux, flatteurs ou hagiographiques ; l'auteur ne se limite pas à louer le traducteur, il cherche à être objectif ; nous y reviendrons. Les titres remplissent donc plusieurs fonctions d'importance égale : informative, esthétique et impressive (intriguer le lecteur).

Le corps du portrait est surtout informatif, certes, mais on y trouve certains éléments qui, eux aussi, visent à intriguer le lecteur, à éveiller sa curiosité. Ils se trouvent souvent dans la première phrase :

L'histoire qu'on va lire n'est sans doute pas celle du traducteur tel que le commun des mortels se l'imagine (PTeurs 69).

Il fallait être une femme d'exception pour figurer au premier plan d'un tableau qui orne aujourd'hui l'escalier d'honneur de la Sorbonne (PTrices 173).

Parfois, le propos est plus nuancé. Le chapitre sur Agricola s'ouvre par la phrase :

Il était une fois, en Finlande, un traducteur dont le rayonnement ne dépassait guère les frontières de son pays natal. Ses mérites n'en étaient pas moins éclatants (PTeurs 9).

La formule initiale est celle d'un conte, comme si la lointaine Finlande était un pays quelque peu irréel.

De Guillaume Bochetel et Lazare de Baïf le lecteur apprend qu'ils

[...] traduisirent Euripide et Sophocle à une époque où le genre tragique n'existait pas en français (PTeurs 33),

et il est donc curieux d'apprendre comment ces deux traducteurs ont procédé.

Le chapitre portant sur Étienne Dumont débute ainsi :

Dans la Vieille-Ville de Genève, débouchant sur la jolie place du Bourg-de-Four, une rue portait autrefois le nom de « rue des Belles-Filles ». Beaucoup de messieurs y passaient, par les appas des demoiselles alléchés... C'était avant l'austère Calvin... Beaucoup plus tard, le 11 avril 1871 précisément, les conseillers d'État décidèrent, par voie d'arrêté, de rebaptiser cette artère « rue Étienne-Dumont » (PTeurs 131).

Cette juxtaposition de deux noms de rue, l'ancien et le nouveau, produit un effet comique.

Il s'agit donc de textes captivants, mais aussi – et surtout ! – d'une grande qualité informative, des « condensés cohérents, dépouillés, substantiels » et très bien structurés. Chaque portrait suit à peu près le même schéma :

- Introduction
- Repères biographiques
- Initiation à la traduction
- Le traducteur à l'œuvre
- Conclusion
- Bibliographie
- Glanures

Après l'introduction et les repères biographiques, vient le portrait professionnel. Il commence par des informations sur l'entrée dans le métier, la naissance littéraire du traducteur. Le noyau dur du portrait, la section que l'on pourrait appeler, après l'auteur du chapitre sur Agricola, « Le traducteur à l'œuvre »¹², porte sur les traductions les plus importantes, les circonstances de leur production, la démarche traductive (ou manière de traduire : projet, stratégie, techniques), l'évaluation de la traduction ; dans la conclusion, les auteurs reprennent et synthétisent l'essentiel, tout en donnant leur avis sur les rôles joués par le traducteur. Ensuite vient la bibliographie – sources et textes critiques –, et le tout se termine par ce que les rédacteurs ont appelé les « glanures » : des fragments de traductions et, surtout, des citations de paratextes ; une manière de donner la parole au traducteur lui-même.

À titre d'exemple, le portrait d'Eleanor Marx (1855–1898) dressé par Hannelore Lee-Jahnke pourrait se résumer ainsi :

Fille de Jenny et de Karl Marx (l'auteur du *Capital*), l'enfant est née après l'installation de la famille à Londres ; sa première langue, la future langue cible des traductions, sera donc l'anglais. Eleanor vit à une époque de profondes mutations socio-économiques. Elle est dotée de trois talents : pour le théâtre, pour l'art oratoire et pour les langues. La jeune fille apprend l'allemand en lisant les contes des frères Grimm et le français on ne dit pas comment ; plus tard elle apprendra le yiddish pour s'adresser aux ouvriers juifs qu'elle espère gagner à la cause marxiste, et le norvégien pour traduire Ibsen et Kielland. Elle connaît un épisode de dépression nerveuse à vingt-six ans, lutte pour se libérer d'une influence paternelle écrasante ainsi que pour gagner une autonomie économique et sociale, tombe amoureuse d'un homme dont elle reçoit beaucoup sur le plan intellectuel, mais peu sur le plan affectif ; elle est empathique, fidèle, hyperactive, sans cesse à la recherche d'occupations : traductions, journalisme, théâtre, militantisme marxiste. Elle apprend les rudiments de la traduction auprès de son père et de Friedrich Engels par osmose, en suivant les discussions théoriques et la pratique traductive autour du *Capital*. Elle traduira pour gagner de l'argent, mais aussi pour satisfaire ses passions : défendre une cause qui lui tient à cœur ou faire connaître une œuvre dont le contenu coïncide avec ses opinions, l'aspect proprement littéraire n'étant pas un facteur déterminant dans le choix du texte source. Parmi ses traductions les plus importantes figurent :

N. Delius, *The Royal Shakespeare*, 1883

G. Flaubert, *Madame Bovary : Provincial Manners*, Vizetelly, Londres 1886. La deuxième réédition (traduction à partir de la version révisée de l'auteur) porte le titre : *Madame Bovary or Loved to the Last*, Laird & Lee, Chicago 1891

H. Ibsen, *The Pillars of Society and Other Plays*, W. Scott, Londres 1888

H. Ibsen, *An Enemy of the People*, Scribner & Welford, New York 1890

H. Ibsen, *The Lady from the Sea*, T.F. Unwin, Londres 1890

H. Ibsen, *The Wild Duck*, Londres, New York 1958

P.-O. Lissagaray, *History of the Commune of 1871*, International Publishers, New York 1899

G. Plechanoff, *Anarchism and Socialism*, Charles H. Kerr & Co., Chicago 1895.

Eleanor Marx se reconnaît dans les personnages féminins d'Ibsen et surtout dans celui de Flaubert. Comme Emma Bovary, prototype de certaines femmes du XIX^e siècle, elle est partagée entre les responsabilités, le rêve et les illusions. Elle ressent les mêmes émotions, le même mal de vivre, la même insatisfaction que le personnage qu'elle incarne dans une autre langue par la traduction. La traduc-

¹² Cette partie du portrait de Marianna Florenzi est intitulée « La volupté de traduire ».

tion devient alors une entreprise à la fois exaltante et libératrice. La complicité entre le personnage et la traductrice ira jusqu'à une fin tragique : comme Emma, Eleanor se suicidera en absorbant un poison après avoir appris que l'homme qu'elle aimait avait épousé en secret une autre femme.

« Traductrice consciencieuse », comme elle se présente elle-même, Eleanor Marx a réussi à transposer en anglais le style d'Ibsen, mais pas celui de Flaubert. Elle n'a pas véritablement su rendre la technique de composition romanesque innovante (l'alternance et l'interaction de deux catégories narratives : un narrateur objectif et une conscience subjective), l'importance du non-dit, l'ironie et la subtilité de Flaubert. Pour le prouver, Lee-Jahnke propose une analyse d'un court extrait du monologue intérieur d'Emma où sont comparés le texte source, la traduction de Marx et sept retraductions du XX^e siècle. Pourtant, sa traduction a été maintes fois rééditée (25 fois avant 1975, selon la bibliographie), pour des raisons d'ordre économique : absence de droits d'auteur, explique Lee-Jahnke, tout en insistant sur le mérite d'Eleanor d'avoir produit une « traduction-introduction ».

En guise de « glanures », le lecteur découvre deux préfaces d'Eleanor pour ses traductions ; nous citons ici un fragment de celle de *Madame Bovary*, où sont distinguées trois méthodes de traduction et trois catégories de traducteurs :

There are three possible methods of translation. The first is that of the genius, who literally recreates a work in his own language. Schlegel has done this for Shakespeare, Baudelaire for Edgar Poe. But there are few geniuses in the world, and those we have do not, for the most part, devote themselves to the thankless task of translating. Next, there is the hack translator, who, armed with dictionary, rushes in where his betters fear to tread. He is who has earned for the translator the epithet of traduttore, and his work is but too often a perversion, not a rendering. Finally, there is the conscientious worker. He cannot if he would belong to the first category of translators. He would not if he could belong to the second. He can but strive to do his best ; to be honest, earnest. To this last category I claim to belong (PTrices 352).

Dans ce passage, nous apprécions la rhétorique et la remarque sur les génies qui s'adonnent rarement à la traduction.

Le canevas du portrait est constant au sein du recueil, en une occasion cependant, il reçoit un costume artistique. L'auteure du chapitre consacré à Eleanor Marx annonce qu'elle va donner une forme particulière à son portrait :

Aussi, comme Eleanor a nourri toute sa vie une vive passion pour le théâtre, nous avons pensé nous inspirer de ce genre pour structurer la suite de son portrait. Sa vie, qui fut assez pathétique à bien des égards, a fait l'objet d'un roman (Hastings 1970). Elle pourrait tout aussi bien être mise en scène (PTrices 323-324).

La suite du chapitre est donc structurée en trois actes, chaque acte étant divisé en scènes, et le tout se termine par un épilogue.

Notons à cette occasion que, dans le recueil, le prénom seul – le meilleur moyen linguistique pour créer des liens de familiarité entre le lecteur et le personnage – n'est utilisé que dans les portraits de traductrices (tous, sauf ceux de Clémence Royer et d'Irène de Buisseret). Dans sept portraits, la traductrice est

appelée par son prénom seul quand il est question de sa vie privée, surtout de son enfance et de sa jeunesse ; dans la présentation de son œuvre, elle est désignée par son prénom et son nom de famille, parfois par les formes 'Mademoiselle', 'Madame' ou 'la Marquise' accompagnées du nom de famille, comme si parler d'elle en tant que femme de lettres imposait une certaine distance et un certain respect. Dans deux cas, ceux de Marianna Florenzi et d'Eleanor Marx, les traductrices sont désignées par leur prénom tout au long du chapitre.

Dans sa préface au premier recueil, Delisle signalait avec fierté : « On a publié des biographies et des portraits de traducteurs dans le passé, mais ce qui est nouveau, c'est l'intégration des éléments de nature biographique aux modèles théoriques ». Ces modèles ne sont cependant pas explicités. Certains concepts proposés par Berman (le projet du traducteur, sa position traductive et son horizon traductif) sont mentionnés par Agnès Whitfield (PTrices 89, 102), mais elle ne les utilise pas pour construire son portrait. Et pourtant leur présence est indéniable dans quasi tous les chapitres. Les auteurs anticipent aussi les postulats de Chesterman, qui invitera, en 2009, à réfléchir sur trois dimensions de l'activité du traducteur : la culturelle (idéologies, éthique), la cognitive (processus mentaux, émotions, attitudes) et la sociologique (réseaux, institutions, statut), ainsi qu'à son *telos*¹³.

Un autre trait marquant des deux recueils est leur objectivité. La sympathie du portraitiste pour son sujet n'entraîne pas de parti pris. Brisset ne cache pas les déformations infligées à l'ouvrage de Darwin par Clémence Royer ; elle les explique, sans pour autant les justifier. Lee-Jahnke, visiblement touchée par l'identification d'Eleanor Marx à Madame Bovary, constate avec lucidité que « l'identification de la traductrice à la protagoniste du roman n'est pas forcément un gage de traduction réussie » (PTrices 338). Malgré l'admiration qu'il voue à Irène de Buisseret, Delisle cite le jugement négatif de Mounin sur l'opus magnum de cette traductrice, un guide du traducteur (*Deux langues, six idiomes*, 1975), jugement auquel il adhère lui-même ; à la décharge de Buisseret, il rappelle le contexte : à l'époque où fut écrit le livre, la théorie et la pédagogie de la traduction n'en étaient encore qu'à leurs débuts.

Lucides, les auteurs le sont aussi au moment d'évaluer la réception des traductions. Ils démontrent que la fidélité n'est pas forcément un gage du succès, que le nombre élevé de rééditions peut s'expliquer par l'absence de droits d'auteur et non pas par la grande qualité de l'ouvrage, ils rappellent qu'une « œuvre littéraire, indépendamment de sa valeur intrinsèque, ne peut être accueillie dans une autre culture que si le moment est favorable à cet accueil » (PTrices 338).

Le choix des personnages est tout aussi méritoire. Il a été laissé à la discrétion des auteurs¹⁴, ce qui a donné pour résultat une fine sélection de figures remarquables et un impressionnant panorama de genres (de l'article de presse au

¹³ Chesterman, *op. cit.*

¹⁴ Communications personnelles d'Annie Brisset et de Christian Balliu.

traité de dramaturgie, d'économie, de droit, d'histoire, de sciences naturelles ou exactes, du roman populaire à la Bible), d'époques (depuis le XVI^e siècle jusqu'au XX^e siècle), et de langues-cultures source/cible qui entrent en « dialogue » les unes avec les autres¹⁵.

Les lecteurs qui déploieraient une trop faible représentation des traducteurs des temps modernes n'auraient qu'à consulter l'*Histoire des traductions en langue française, XX^e siècle* des éditions Verdier.

MINIATURES DE L'HISTOIRE DES TRADUCTIONS EN LANGUE FRANÇAISE, XX^E SIÈCLE

Dans la « Présentation du projet d'ensemble » de la monumentale *Histoire des Traductions en Langue Française* en quatre volumes, les rédacteurs indiquent que : l'HTLF entend donner toute leur place aux traducteurs, ces hommes – et ces femmes – « invisibles » qui, à l'exception de quelques écrivains d'ailleurs célébrés surtout pour leurs œuvres propres, ont longtemps été les oubliés de la vie intellectuelle [...] Faire leur histoire, rappeler qui ils furent, signaler l'importance de leurs contributions¹⁶.

Dans l'avant-propos au premier volume consacré au XIX^e siècle, paru en 2012, ils affirment avec conviction :

[...] il n'est plus envisageable d'écrire l'histoire de la pensée ou de la littérature sans tenir compte du rôle joué par les traducteurs

et ils réitèrent leur engagement :

La présente entreprise vise à reconnaître aux traducteurs toute leur place, essentielle. Elle s'insère par là dans un courant de recherche contemporaine qui, en ce début de XXI^e siècle, vise à réhabiliter, dans la vie intellectuelle, les intermédiaires¹⁷.

Ils tiennent leur promesse. Dans chaque volume, au moins un chapitre est consacré aux traducteurs. Des portraits collectifs et des portraits individuels sont dressés. Dans l'avant-propos au volume portant sur le XX^e siècle, paru en 2019, les rédacteurs déclarent : « Dans tous ces chapitres, les traducteurs et les traductrices sont au premier plan » (HTLF XX, 9) et c'est vrai. Dans le chapitre ii, « Traducteurs

¹⁵ M. Constantinescu, « Le traducteur et son portrait chez Jean Delisle », [dans :] *Pour une lecture critique des traductions. Réflexions et pratiques*, L'Harmattan, Paris 2013, pp. 35–36. Accessible à l'adresse : <[https://usv.ro/fisiere_utilizator/file/atelierdetraduction/arhive/AT/AT%20NUMEROS/AT%2014/14_33-43_Mugura%C5%9F%20Constantinescu%20\(Roumanie\)%20-%20Le%20traducteur%20et%20son%20portrait%20chez%20Jean%20Delisle.pdf](https://usv.ro/fisiere_utilizator/file/atelierdetraduction/arhive/AT/AT%20NUMEROS/AT%2014/14_33-43_Mugura%C5%9F%20Constantinescu%20(Roumanie)%20-%20Le%20traducteur%20et%20son%20portrait%20chez%20Jean%20Delisle.pdf)> [consulté le 23/11/2022].

¹⁶ *Histoire des traductions en langue française : présentation générale*, accessible à l'adresse : <<https://editions-verdier.fr/wp-content/uploads/2019/03/HTLF-presentation-generale>> [consulté le 23/11/2022].

¹⁷ Y. Chevrel, L. D'hulst, C. Lombez (dir.), *Histoire des traductions en langue française, XIX^e siècle*, Les Éditions Verdier, Lagrasse 2012, p. 14.

et traductrices », 60 pages, Françoise Wuilmart adopte une approche socio-économique, par pays, et aussi une approche typologique, en présentant le traducteur universitaire, l'écrivain-traducteur, l'autotraducteur, le traducteur engagé¹⁸. Elle parle également des outils du traducteur et de sa formation. Dans la suite sont incrustés des portraits individuels d'une, de deux, parfois de trois pages, des micro-portraits donc, ou portraits en miniature, ou médaillons, d'habitude mis en page en encadré ou encadré incomplet. Ces micro-portraits ne portent pas de titre. La fonction synthétisante est habituellement assumée par la première phrase :

Carl Gustaf Björström. Fils du pasteur de l'église suédoise de Paris, directeur de l'Institut suédois de Paris entre 1951 et 1956, il traduit du suédois vers le français (près d'une centaine d'œuvres, théâtre et poésie) et du français vers le suédois (Michaux, Gracq, Jouve, Camus, Butor, Simon) (HTLF XX 677).

En France, Antoine Vitez illustre cette figure nouvelle du traducteur, metteur en scène et directeur de théâtre (HTLF XX 711).

Souvent, la première phrase renseigne le lecteur sur les origines du traducteur, et ce sont majoritairement des origines étrangères (un coup d'œil sur les 4300 noms de l'index des traducteurs¹⁹ confirme cette constatation²⁰). Il s'agit généralement d'étrangers – souvent des exilés – installés en France, parlant le français, traduisant à partir de leur langue maternelle vers le français, ou d'êtres hybrides, vivant entre deux langues/mondes, parfois trois langues/mondes voire plus.

Ces portraits sont brefs, mais très informatifs, condensés au maximum. Ils témoignent d'un effort considérable de documentation, de synthèse, de rédaction de la part de leurs auteurs. Auteurs qui restent d'ailleurs anonymes, car les portraits ne sont pas signés. Leurs noms se cachent quelque part parmi ceux des 186 collaborateurs ayant participé au volume.

Les portraits de traducteurs sont présents dans tous les chapitres, mais leur répartition entre les grands domaines thématiques dans lesquels la traduction se réalise est inégale.

On observe une forte présence des traducteurs littéraires : les belles-lettres (toutes époques et tous genres confondus, avec un traducteur pour la littérature de genre – en l'occurrence, le roman policier –, un pour la littérature de jeunesse et un pour la bande dessinée) sont représentées par une vingtaine de traducteurs.

¹⁸ Dans la traduction pragmatique, on recense habituellement deux types de traducteurs : « le spécialiste du domaine qui entreprend lui-même de traduire un texte et le traducteur professionnel qui se spécialise dans le domaine du texte à traduire » (HTLF XX, 198). Les deux types sont à distinguer également dans la traduction littéraire. Ce seraient, d'un côté, le traducteur universitaire, le traducteur metteur en scène, l'écrivain-traducteur, et d'un autre, le traducteur professionnel (HTLF XX 199).

¹⁹ Tout en saluant cet index impressionnant, nous déplorons que ses auteurs n'y aient pas mis en évidence les noms des traducteurs qui ont eu droit à un mini-portrait en encadré.

²⁰ Les index réunis des quatre tomes comptent plus de 7 000 noms de traducteurs. Les rédacteurs conçoivent ces index comme un point de départ pour un Répertoire des traducteurs en langue française, établi progressivement sur une base de données consultable en ligne (HTLF XX 1765) ; en 2023, il n'existe pas encore.

On voit quelques notices sur les traducteurs dans les domaines de l'histoire de l'art, de la musique et de la musicologie, de la religion, de l'histoire, des sciences et des techniques, du féminisme et des études de genre, une douzaine en tout, mais aucune figure pour le cinéma, la philosophie, l'anthropologie et la sociologie, la psychanalyse ou la psychologie, la critique littéraire, les textes juridiques.

On peut être déçu par l'absence de portrait de traducteur de cinéma, de dialoguistes, qui, nous semble-t-il, sont pourtant des acteurs emblématiques de notre époque, qui est une époque de l'image. Le monde des jeux vidéo viendrait tout de suite après.

Comment expliquer ces absences ? S'agit-il simplement de limitations d'espace ? Ou bien il ne se dessine pas de figures dignes d'intérêt, de personnalités fortes parmi les traducteurs dans ces domaines ? Ou encore, les chercheurs ne s'y intéressent pas ou manquent de matériaux suffisants pour dresser leur portrait ?

*

Concluons. Pour dresser un bon portrait, il faut un sujet intéressant, une structure bien réfléchie, un contenu solide, objectif, bien documenté, un style concis et éloquent. Il faut savoir choisir un titre multifonctionnel, dégager chez un personnage ce qui lui est propre, lui donner vie. Il faut tisser les liens « entre destinées individuelles et contraintes collectives, entre créativité d'une personne et déterminations historiques »²¹. Il faut éveiller la curiosité du lecteur et la satisfaire.

Les exemples analysés, les portraits des recueils dirigés par Jean Delisle, *Portraits de traducteurs*, 1999, *Portraits de traductrices*, 2002, et ceux incorporés dans *l'Histoire des traductions en langue française, XX^e siècle*, sont des portraits exemplaires ; c'est le mérite des auteurs et des directeurs. En même temps, il existe des lacunes qu'il serait intéressant de combler.

Le genre étudié est-il spécifiquement francophone ? Ou autrement dit, y a-t-il une spécificité francophone dans la pratique du portrait de traducteur ? Pour répondre à cette question, il faudrait avoir une bonne connaissance de ce qui est pratiqué ailleurs, dans l'aire anglophone, germanophone, hispanophone, slavophone, sans oublier le Brésil, l'Inde ou la Chine.

Pour obtenir un portrait artistique d'un traducteur, il faut s'adresser non pas à un traductologue, mais à un écrivain. Le meilleur (auto)portrait littéraire est, pour nous, celui qu'a dressé un écrivain argentin établi en France, Julio Cortazar, peu après avoir traduit en espagnol *L'Immoraliste* d'André Gide. Dans une nouvelle rédigée à la première personne, *Carta a una señorita en Paris* (1951)²², il fait par-

²¹ Y. Gambier, PTeurs, quatrième de couverture.

²² *Lettre à une amie en voyage*, dans *Gîtes*, traduit par Laure Guille-Bataillon (Gallimard, Paris 1968).

ler un traducteur qui s'installe chez une écrivaine pendant son absence et qui, sans le vouloir, vomit des petits lapins qui, peu à peu, démolissent l'appartement²³. Belle et inquiétante métaphore de la figure du traducteur qui envahit l'espace – le texte – d'un autre pour le faire sien, le modifier, parfois le détruire.

OUVRAGES ANALYSÉS

HTLF XX : B. Banoun, I. Poulin, Y. Chevrel (dir.), *Histoire des traductions en langue française. XX^e siècle. 1914–2000*, Verdier, Paris 2019.

Pteurs : J. Delisle (dir.), *Portraits de traducteurs*, Les Presses de l'Université d'Ottawa/Artois Presses Université, Ottawa/Arras 1999.

PTrices : J. Delisle (dir.), *Portraits de traductrices*, Les Presses de l'Université d'Ottawa/Artois Presses Université, Ottawa/Arras 2002.

THE ART OF TRANSLATOR'S PORTRAIT IN THE FRANCOPHONE AREA : TWO ANTHOLOGIES AND ONE HISTORY OF TRANSLATIONS

Abstract

The author studies the art of composing a translator's portrait, a genre present in the francophone area since 1963 (E. Cary, *Les grands traducteurs français*). The texts analyzed are two anthologies directed by J. Delisle : *Portraits de traducteurs*, 1999, *Portraits de traductrices*, 2022, and the *Histoire des traductions en langue française, XX^e siècle* directed by B. Banoun et al., 2019. The main components of a good portrait are : an interesting model, an intelligent structure, an objective and well documented content, a concise and eloquent style, a multifunctional title, an explanation of connections between an individual destiny and historical determinations, arousing and satisfying curiosity in the reader.

Key words : translator's studies, translator's portrait, Jean Delisle, Eleanor Marx.

Mots-clés : recherche sur le traducteur, portrait du traducteur, Jean Delisle, Eleanor Marx.

²³ Pour une lecture traductologique de cette nouvelle, cf. R. Arroyo, *Fictional Translators, Rethinking Translation through Literature*, Routledge, London–New York 2018, pp. 24–30.

TANIA COLLANI
ORCID : 0000-0002-3699-8365
Université de Haute-Alsace, Mulhouse
Institut de recherche en Langues et Littératures Européennes
tania.collani@uha.fr

LA CRITIQUE D'EXPRESSION FRANÇAISE ET LA TRADUCTION DE LA POÉSIE

Il existe autant de théories sur la traduction de la poésie que de théories de la poésie elle-même. Et comme la poésie est le genre littéraire le plus lié à l'expression subjective, il existe autant de théories sur la traduction de la poésie que de poètes et de poèmes. Les *hic et nunc* de l'histoire littéraire influencent le poème et sa traduction : le poète écrit dans des contextes historiques, sociaux et géographiques (romantisme, symbolisme, avant-garde, exil, la campagne anglaise, la côte grecque, etc.) et il est traduit dans des contextes historiques, sociaux et géographiques différents.

La présente étude se propose de synthétiser et de modaliser, sans pour autant simplifier, le phénomène large et multiforme de la critique francophone concernant la traduction poétique. Il s'agit, en effet, d'une première étape nécessaire pour ouvrir la recherche sur de nouvelles vocations théorisantes et systématisantes, délaissées ces dernières années au profit des études de cas, qui ont le mérite de permettre au chercheur d'aller plus en profondeur et de prendre moins de risques quant à l'acceptabilité scientifique des hypothèses adoptées et du corpus sélectionné. Plusieurs contraintes se sont imposées et nous ont amenée à des choix : 1) chronologiquement, nous nous baserons sur le dernier demi-siècle, qui a vu l'institutionnalisation de la discipline de la traductologie ; 2) en profitant du périmètre thématique offert par le présent numéro, nous prendrons en considération des essais qui, au sein de la production critique d'expression française, ont eu un impact ou un écho certain (positif ou négatif) dans la réception et dans la réflexion sur la traduction poétique ; 3) disciplinairement, l'approche traductologique l'em-

porte, même si des incursions dans les questions attenantes de la poétique et des sciences du langage ont été inévitables (montée et chute du structuralisme et du formalisme, sémiotique, herméneutique).

Malgré ces limitations, le matériel demeure étonnamment étendu et résistant aux différentes classifications. Nous avons cependant essayé d'organiser la critique sur la base des approches de celle-ci : le système est *a priori* approximatif, puisque les critiques de la littérature ou de la traduction se limitent rarement à une seule et unique approche ; mais cette tentative a le mérite de proposer des amorces dialectiques, qui pourront classer l'existant (même si ce n'est qu'approximativement) et ouvrir d'éventuelles pistes futures. Les trois approches dominantes de la traduction de la poésie sont les suivantes :

1) l'approche des *stylisticiens, linguistes et traductologues*, qui présente une tendance à la classification et à la normativisation, avec une attention particulière portée aux définitions des caractères distinctifs de la poésie, d'un côté, et de la traduction poétique, de l'autre ;

2) l'approche du *traducteur en poète*, qui cerne la particularité du genre source et de l'être poète : la poésie est encore aujourd'hui perçue comme un genre « élitiste », dans le sens non pas social, mais culturel. Les traducteurs de poésie sont rarement des traducteurs professionnels ; ils doivent plutôt faire preuve d'une « compétence poétique » ;

3) l'approche des *herméneutes* transforme la traduction de la poésie en un acte produisant du sens, un acte de « sémiiose illimitée » (dans le sens de l'*unlimited semiosis* de Peirce, repris en France par Barthes, entre autres), touchant à tous ses constituants essentiels : le rythme, la musicalité et la voix vont réinvestir, dans un sens positif, la punition babélique d'une compréhension multiple.

STYLISTICIENS, LINGUISTES ET TRADUCTOLOGUES : ENTRE NORMATIVISATION ET OBSERVATION

Dans son article « Formalisme et langage poétique » (1976), Gérard Genette rappelle de quelle manière seuls les formalistes russes réussirent à se faire une idée nette de ce qu'ils appelaient le « langage poétique » : « en opposition au langage courant, langage de pure communication où les formes phoniques, morphologiques, etc., n'ont aucune autonomie, dans la langue poétique la fonction de communication passe au second plan »¹. Dans cette vision, la langue poétique diffère de la langue « prosaïque » utilitaire, de la langue de tous les jours, celle que Mallarmé avait condensée dans les verbes « narrer, enseigner, même décrire »² (*Crise de vers*, 1895).

¹ G. Genette, « Formalisme et langage poétique », *Comparative Literature* 28(3), 1976, p. 233.

² S. Mallarmé, « Crise de vers », [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, éd. B. Marchal, t. II, Gallimard, Paris 2003, p. 212.

C'est sans doute en tant qu'héritier de cette tradition aux idées cristallines sur les frontières entre langage poétique et langage prosaïque qu'Efim Etkind propose une première tentative de schématisation de la traduction poétique, dans *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique* (1982)³. Selon lui, « traduire des vers en prose [...] ne signifie pas seulement affaiblir, mais encore supprimer radicalement le caractère conflictuel propre à la forme poétique »⁴. Pour Etkind, la poésie n'est pas la prose et un vers n'est pas une phrase ; il argumente sa position traductologique avec l'exemple de Paul Valéry, défenseur de la traduction en vers de la poésie et, plus spécifiquement, du « vers blanc », qu'il emploie comme traducteur des *Bucoliques* : « j'ai pris le parti de faire vers pour vers, et d'écrire un alexandrin en regard de chaque hexamètre »⁵.

La position poétique et traductologique d'Etkind est claire et tranchée, sans doute peu inclusive par rapport aux formes de poésie effectivement existantes. En effet, il s'attaque aux maisons d'édition, qui ne se posent pas de questions d'ordre formel et qui n'hésitent pas à faire paraître « tome sur tome de vers massacrés, transformés en misérables chiffons de prose »⁶, considérant que l'on a affaire à de la prose « même quand les auteurs divisent leur texte français en lignes séparées, qui voudraient qu'on les prenne pour des vers libres »⁷. La problématique que pose Etkind est donc double : d'un côté, il pointe l'absence d'un projet de traduction assez ambitieux de la part des acteurs de la diffusion littéraire (les maisons d'édition) ; de l'autre côté, il repère une grande majorité de traducteurs qui ne devraient pas traduire de la poésie, car ils ne se posent pas, ce faisant, les questions adéquates. En prenant un corpus large de traductions poétiques éditées en France, en Belgique, en Suisse et au Canada et en partant de l'étude des préfaces de ces éditions, Etkind relève six différentes postures des traducteurs :

I. traduction-information (T-INFO) : traduction anti-artistique, prosaïque, visant à donner au lecteur une idée générale de l'original, sans aucune prétention esthétique ;

³ William Troubetzkoy, traducteur en français de cet ouvrage, en collaboration avec l'auteur, décrit dans son article « Etkind, le combat pour la culture » [*Revue des Études slaves* LXX, n° 3, 1998, pp. 547–554] les événements qui menèrent le professeur de littérature française à quitter Leningrad et à intégrer l'université française en octobre 1974. En suivant l'article de Troubetzkoy, le livre sur la traduction poétique qu'Etkind publie en France en 1982 « reprend, appliqué au terrain français, *Poésija i perevod* (1963) » (p. 549), un texte qu'Etkind publie en Union soviétique sous le titre *Poèzija i perevod*. Etkind avait en outre soutenu une thèse de doctorat d'État en juin 1975, à la Sorbonne, intitulée *La Matière du vers et les problèmes de la traduction poétique* (cf. p. 548).

⁴ E. Etkind, *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, trad. W. Troubetzkoy avec la coll. de l'auteur, L'Âge d'Homme, Lausanne 1982, p. 17.

⁵ P. Valéry, *Variations sur les « Bucoliques »*, [dans :] *Idem, Œuvres*, éd. J. Hytier, t. I, Gallimard, Paris 1957, p. 210.

⁶ E. Etkind, *op. cit.*, p. 18.

⁷ *Ibidem*.

II. traduction-interprétation (T-INT) : elle combine traduction, paraphrase et analyse, comme la traduction en prose et le commentaire du *Corbeau* d'Edgar Poe par Baudelaire ;

III. traduction-allusion (T-ALLUS) : elle propose au lecteur d'« achever l'esquisse », en proposant un résultat complet de traduction uniquement pour les premières strophes ;

IV. traduction-approximation (T-APPROX) : elle correspond à la situation du traducteur découragé dès son entrée dans l'exercice et est généralement précédée d'une introduction « exposé d'excuses » ;

V. traduction-recréation (T-R) : elle recrée l'ensemble des caractéristiques du texte source, en respectant le système artistique du poème, tout en faisant des sacrifices, des transformations et des additions ;

VI. traduction-imitation (T-I) : il s'agit d'une œuvre authentique, où le traducteur poète cherche à s'exprimer en ajoutant une touche artistique personnelle⁸.

Pour résumer son étude en simplifiant, pour Etkind, les deux seules options valables pour la traduction de la poésie sont la T-R et la T-I ; plus particulièrement, il laisse transparaître une claire préférence pour la T-R. La T-R a une approche plus sourcière (ou moins cibliste, en tout cas), puisqu'elle « conserve la structure de l'original », avec ses images, en donnant un résultat « adéquat au texte de départ »⁹ ; la T-I, au contraire, présente une approche hyper-cibliste, puisqu'elle donne une nouvelle structure, en adaptant les images au contexte d'arrivée et en créant un résultat différent, avec des règles différentes. Selon les calculs d'Etkind, les T-R ne représenteraient cependant que 2 à 3 % de son corpus, alors que la majorité écrasante de celui-ci serait constituée par des T-INFO et des T-ALLUS, c'est-à-dire des traductions de qualité médiocre, selon ses critères de qualité.

Dans *Pour une critique des traductions : John Donne* (1995), Antoine Berman reprend le travail d'Etkind et partage les résultats de son analyse (et donc son avis sur la « crise que traverse la traduction poétique moderne »¹⁰), mais il pointe sa catégorisation trop schématique du genre poétique et, subséquemment, de l'acte de traduction poétique. Si Berman confirme la position de « crise » de la traduction poétique, il élargit cette crise à la versification traditionnelle, en reprenant la position de Jacques Roubaud : la poésie française connaîtrait « une crise non encore résolue de la versification traditionnelle »¹¹. Le nœud de la question pour l'acte traductif réside donc dans son *hic et nunc*, en vertu duquel la versification serait devenue aujourd'hui une pratique vieillie, désuète, qui ne rentrerait plus dans le métier du poète. Roubaud a recours à une belle métaphore du vers et du sillon pour décrire le vieux métier du poète : « L'acte, qui sembla si naturel, d'arrêter la charrue du vers après une “moyenne étendue”, pour revenir en arrière

⁸ *Ibidem*, pp. 18–26.

⁹ *Ibidem*, p. 27.

¹⁰ A. Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris 1995, p. 130.

¹¹ J. Roubaud, *Les Troubadours*, Seghers, Paris 1971, p. 57.

(en sautant !) débiter un autre sillon [...], apparaît soudain bizarre, fait hésiter »¹². Bien sûr, la « crise du vers » met en crise également la notion de prose, et donc également la littérature¹³ ; mais ceci avait été déjà bien prouvé par Mallarmé un siècle plus tôt.

Selon Berman, le « problème n'est pas celui de traduire en vers ou en prose, mais de savoir comment traduire en vers »¹⁴ ; en effet, la poésie moderne serait intrinsèquement affectée par un certain prosaïsme, surtout si on confronte l'écart formel de la production poétique entre la fin du XIX^e siècle et la fin du XX^e siècle. Et devant l'évolution d'un genre, il convient aussi que la pratique traductrice évolue : « Si le "prosaïque" est, d'une certaine façon, l'un des destins de la poésie moderne, [...] il est évident que la traduction de la poésie, en tant qu'acte poétique, s'en voit affectée et réorientée »¹⁵. Dans la traduction poétique, le traducteur peut se permettre encore moins de raccourcis ou de simplifications que dans les autres genres littéraires : le traducteur qui saura dessiner un projet clair (mais obligatoirement complexe) de l'acte poétique et de l'acte traductif, sera le traducteur qui aura plus de chances d'arriver à un résultat satisfaisant. Et la clarté du projet dépendra de la complexité des questions posées pour arriver à son dessin final : plus le traducteur ira en profondeur dans les questions, dans la réflexion générale, dans l'appréciation de l'horizon d'attente de l'œuvre et du poète traduit, plus son projet sera fondé.

Si ces idées de complexité du genre poétique sont patentes dans les travaux d'Etkind et de Berman (« La traduction poétique est au service de la poésie ; est un acte poétique »¹⁶), elles sont sous-jacentes ou sous-entendues dans la myriade de contributions consacrées à ce sujet inépuisable. Selon Mathilde Vischer, en effet, « les questions qui façonnent les réflexions récentes sur la traduction de la poésie ne sont pour la plupart pas nouvelles, mais travaillées de façon différente »¹⁷. Nous partageons son analyse en ce qui concerne l'absence de nouvelles propositions théoriques récentes venant du rang des stylisticiens et traductologues, qui semblent désormais préférer se limiter à des cas d'étude et, donc, à l'analyse d'exemples précis de traductions et retraductions du texte poétique¹⁸. Sans

¹² *Idem*, *La vieillesse d'Alexandre. Essai sur quelques états récents du vers français*, Ramsay, Paris 1988, p. 196.

¹³ *Ibidem*, p. 251 : « si le monument est le vers, le vers n'est pas le seul en cause : son sort décide aussi de celui de la littérature. Lui seul tient en équilibre, dans la langue, à la fois la prose et la poésie, les soutient ».

¹⁴ A. Berman, *op. cit.*, p. 24.

¹⁵ *Ibidem*, p. 31.

¹⁶ *Ibidem*, p. 216.

¹⁷ M. Vischer, « La traduction de la poésie aujourd'hui : quelles perspectives théoriques ? Quelques repères », *Atelier de traduction* 28, 2017, p. 100.

¹⁸ Nous pouvons citer plusieurs exemples à ce propos : P. Masseau, *Une traductologie de la poésie est-elle possible ? La traduction du poème « toujours recommencée »*, Publibook, Paris 2012 – focalisé sur l'analyse des traductions hispanophones de Paul Valéry ; M. Zach, *Traduction*

doute, après la saison formaliste, l'élan systématisant des premières approches a-t-il laissé la place (en raison aussi des limites et des difficultés objectives) à des approches plus contraintes.

TRADUIRE EN POÈTE

Même en dehors du cadre et de la pratique de la traduction, le texte poétique impose une spécificité dans son accessibilité, celle qu'Antonio Rodriguez a résumée dans l'acte du « pacte lyrique », c'est-à-dire un contrat non formalisé qui « engage une interaction entre le texte et les sujets qu'il met en relation »¹⁹. Le « lyrisme » de la poésie rentrerait ainsi dans les actes de communication du langage ; il ciblerait toutefois un effet peu objectivable et, donc, structurable : le « sentir » et le « ressentir » humain. Pour atteindre cet effet, les démarches argumentatives ou rationnelles ne suffisent pas ; il faut un accord plus profond pour satisfaire ce pacte lyrique, qui articulerait « une mise en forme affective du pâtir humain »²⁰. Christine Lombez aussi, tout en abordant le genre du point de vue de la traduction, définit la poésie comme « une parole libre [...] qui requiert la liberté », une parole « issue des sphères les plus profondes de l'être humain », « affirmation de vie, de vie de l'âme et de l'esprit »²¹. Mais les « termes » de ce pacte lyrique sont-ils compréhensibles et accessibles par l'apprentissage ? La liberté inscrite dans ce genre n'est-elle pas un obstacle à sa définition ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une sorte d'affinité innée pour la poésie qu'on aurait ou qu'on n'aurait pas ? Ceci est le nœud de la question, car finalement, seul le texte poétique (peut-être avec le message publicitaire) impose la nécessité d'un « pacte » de compassion émotive et réciproque au moment de sa traduction : il n'y a pas de mode d'emploi traduit prioritairement par un ingénieur ou de livre de recettes qui serait mieux traduit par un chef étoilé ; et même les romans traduits par des romanciers restent des cas limités²².

Après avoir reconnu la particularité du genre poétique, dans lequel chaque élément morphologique et phonétique prend un sens – « tous les constituants du

littéraire et création poétique. Yves Bonnefoy et Paul Celan traduisent Shakespeare, Presses universitaires François-Rabelais, Tours 2013 ; G. Dotoli, *Traduire en français du Moyen Âge au XXI^e siècle*, Hermann, Paris 2010.

¹⁹ A. Rodriguez, *Le Pacte lyrique. Configuration discursive et interaction affective*, Mardaga, Bruxelles 2003, p. 69. Il est évident que Rodriguez reprend les termes du « pacte autobiographique » de Philippe Lejeune.

²⁰ *Ibidem*, p. 92.

²¹ Ch. Lombez, *La Seconde profondeur. La traduction poétique et les poètes traducteurs en Europe au XX^e siècle*, Les Belles Lettres, Paris 2016, p. 6.

²² Aujourd'hui, on peut penser aux opérations de traduction, « translation », « naturalisation » de René de Ceccatty, David Fauquemberg, Mathias Énard ou Anna Gavalda.

code linguistique [...] véhiculent ainsi une signification propre »²³ –, même Roman Jakobson, un autre enfant du formalisme russe et défenseur de la première heure de la traduisibilité, se retranche derrière l'impossibilité de la traduction de la poésie. La limitant à un acte de « transposition » déclinable selon les fonctions qu'il reconnaît également à la traduction *tout court* (intrasémiotique ou intersémiotique), Jakobson affirme que « la poésie, par définition, est intraduisible. Seule est possible la transposition créatrice »²⁴.

Cette « transposition », de par la présence de l'adjectif « créatrice », renvoie à une compétence qui n'est pas celle du traducteur « habituel ». Cette « transposition créatrice » renvoie à la traduction de la poésie (intraduisible en soi) par un acte de poésie analogue. Cohérente avec son étymologie (du grec *poiësis*, création), la poésie ne se donnerait pas à traduire sans un acte de création. Philippe Jaccottet parlait de « transaction secrète »²⁵, pour pointer son activité de traducteur de poésie. Albert Béguin, professeur de littérature française, critique, traducteur et grand érudit, dans une lettre au poète Gustave Roud (15 juin 1938), faisait appel justement à cette compétence que Roud avait (et pas lui), pour lui demander la permission de reprendre sa traduction des poèmes de Brentano et Hölderlin, en vue d'une publication sans les originaux en regard :

[...] je vous demande l'autorisation de reproduire, au lieu de la mienne, votre traduction des poèmes de Brentano et de Hölderlin que vous aviez traduits pour les *Cahiers du Sud*. Il importe que j'aie, cette fois-ci, une traduction de poète, et non plus mon simple calque sans prétention poétique, car je me résous à supprimer le texte allemand. Il faut donc que la traduction soit digne de l'original, et la vôtre l'est²⁶.

La poésie est donc traduisible, mais il faut un acte de poésie analogue. Du haut de son expérience de poète *tout court* et, plus particulièrement, de poète et traductrice plurilingue, Marina Tsvetaïeva écrivait dans une lettre à Valéry, en 1936 : « On me rabâche que Pouchkine est intraduisible. Mais comment est-il possible que soit intraduisible un poète qui a déjà traduit, transporté dans sa langue (la langue de tous les hommes) ce qui n'a jamais été dit et ce qui est ineffable ? Seulement c'est un poète qui doit traduire ce traducteur-là »²⁷. Pour cette poétesse

²³ R. Jakobson, « Aspects linguistiques de la traduction », [dans :] *Idem, Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris 1986, p. 86.

²⁴ *Ibidem*, p. 86.

²⁵ Cf. Ph. Jaccottet, *Une Transaction secrète*, Gallimard, Paris 1987. Philippe Jaccottet, traducteur et poète, a été largement étudié par la critique d'expression française : plusieurs travaux de Christine Lombez, dont la monographie *Transactions secrètes. Philippe Jaccottet traducteur de Rilke et Hölderlin*, Artois Presses Université, Arras 2003 ; M. Vischer, *La traduction, du style vers la poétique : Philippe Jaccottet et Fabio Pusterla en dialogue*, Éditions Kimé, Paris 2009.

²⁶ A. Béguin, G. Roud, « Des *Cahiers du Sud* à l'âme romantique et le rêve : lettres d'Albert Béguin et de Gustave Roud », *Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne* 7(3), 1974, p. 24. La même année, la correspondance Béguin-Roud sera réunie en volume : A. Béguin, G. Roud, *Lettres sur le romantisme allemand*, Études de Lettres, Lausanne 1974.

²⁷ V. Lossky, *Marina Tsvétaeva*, Seghers, Paris 1990, p. 91.

incarnant la devise de la vie comme œuvre d'art, la traduction est contenue dans l'acte même d'écrire de la poésie : le poète serait une sorte de *medium*, qui fait le lien entre le *hic et nunc* d'une langue et d'un moment historique, avec l'ineffable, l'inédit. Ce qui est nécessaire pour la traduction « interlinguistique » est la contiguïté du souffle du poète, car la poésie est déjà une langue en soi. Et il en va, là aussi, de toute la poétique de Tsvetaïeva ; voici ce qu'elle écrivait à Rilke : « Écrire des poèmes, c'est déjà traduire, de sa langue maternelle dans une autre, peu importe qu'il s'agisse de français ou d'allemand. [...] On devient poète (si tant est qu'on puisse le devenir, qu'on ne le soit pas tous d'avance), non pour être français, russe, etc., mais pour être tout »²⁸.

Exception faite de l'assurance de l'entreprise traductive de Tsvetaïeva, les traducteurs-poètes sont le plus souvent « simultanément juge et partie de l'aventure poétique [...]. Sans arrêt pris en tenaille entre l'exigence du poète et celle du critique que doit être tout traducteur [...], ils naviguent à vue entre des obstacles irréconciliables »²⁹. Et un chapitre à part devrait être consacré au cas particulier de la poésie et de l'autotraduction³⁰, puisque ces poètes-traducteurs deviennent en même temps interprètes de leur travail vers un ailleurs linguistique. Ce que nous retenons à ce stade, c'est que l'autorité du poète projette une lumière particulière dans le texte traduit ; en guise de boutade en forme de chiasme, mais ô combien vraisemblable, Henri Meschonnic disait à Anne Mounic, en 2008 : « ma manière d'écrire mes poèmes a une incidence sur ma façon de traduire. Je traduis comme le poète que je suis »³¹. Finalement, on traduit comme on lit, si on est traducteur ; on traduit comme on écrirait, si on est écrivain-traducteur. La traduction de la poésie implique toujours un acte performatif : « la traduction du poème doit *faire*, au lieu de seulement *dire*. [...] Si on traduit un poème, la traduction doit en être un »³².

Cette posture relative, ce *kairos*, selon la formulation de Berman, ce temps de l'occasion opportune « auquel travaillent toujours activement (même si souterrainement) les poètes traducteurs »³³, revient fréquemment dans la réflexion sur l'acte

²⁸ M. Tsvetaïeva, R.M. Rilke, *Est-ce que tu m'aimes encore ? Correspondance*, Rivages, Paris 2018 ; lettre du 6 juillet 1926, p. 114.

²⁹ Ch. Lombez, *La Seconde profondeur*, *op. cit.*, p. 20.

³⁰ Cf. *Idem*, « Poésie et autotraduction », [dans :] A. Ferraro, R. Grutman (dir.), *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*, Classiques Garnier, Paris 2016, pp. 205–220 ; *Idem*, « Quand les poètes s'autotraduisent : un cas-limite de traduction littéraire ? », [dans :] A. Ettlin, F. Pillet (dir.), *Les mouvements de la traduction. Réceptions, transformations, créations*, Éditions MetisPresses, Genève 2012, pp. 137–150.

³¹ A. Mounic, « Henri Meschonnic, poète et traducteur. La force de l'inaccompli », [dans :] M. Leopizzi, C. Boccuzzi (dir.), *Henri Meschonnic, théoricien de la traduction*, Hermann, Paris 2014, p. 151.

³² M. Pajević, « Traduire le poème, avec Henri Meschonnic », [dans :] M. Leopizzi, C. Boccuzzi (dir.), *op. cit.*, p. 197.

³³ Ch. Lombez, *La Seconde profondeur*, *op. cit.*, p. 17.

de traduire chez Yves Bonnefoy³⁴. Si on suit la lecture de Fabio Scotto, le poète français garderait toujours une autonomie par rapport aux tendances strictement formalistes ou fonctionnalistes de la linguistique, ainsi que par rapport à la querelle sourciers-ciblistes dans les rangs de la traductologie³⁵. À propos de Bonnefoy traducteur, Berman écrit : « Ses traductions semblent être caractérisées par trois traits : une légère *condensation* de l'original (comme chez Celan), un net *rajeunissement* de celui-ci, et la production d'une *poéticité légèrement "prosaique"* »³⁶.

Une fois acceptée l'impossibilité de pouvoir réduire la poésie à une question de sens, Bonnefoy traduit en adoptant une musicalité et un rythme modernes, fuyant tout archaïsme, privilégiant le vers libre et faisant confiance au « poète-traducteur », qui, finalement, ne choisira que des poètes affins pour la traduction dans sa propre langue. Il y a chez Bonnefoy une conscience de l'être poète qui transcende la dimension verbale : pour traduire la poésie, il faut être poète, certes, « mais tout le monde l'est en puissance »³⁷, affirme-t-il, en acceptant le (désormais vieux) dogme de la poésie moderne, qui « doit être faite par tous. Non par un »³⁸. Il préconise que le poète traducteur se dégage « des myopies du mot à mot ou même d'ailleurs du phrase à phrase »³⁹, pour essayer d'atteindre ce qui est universalisable, c'est-à-dire le concept. Mais « le traducteur demandera à ses propres mots, tous décalés par rapport à ceux du texte premier, de lui parler d'à peu près la même chose »⁴⁰. Inutile de traduire la fulguration d'un « *hic et nunc* »⁴¹ verbal avec un siècle d'écart, en ayant recours aux mêmes expédients prosodiques ; la langue évolue, tout comme la poésie. Tout au plus, le poète traducteur pourra intervenir dans l'effet souhaité auprès du lecteur, pour faire éprouver « des fascinations, des attachements d'intensité comparable »⁴².

³⁴ Beaucoup a été écrit sur Bonnefoy traducteur, entre autres : F. Scotto, « Yves Bonnefoy traducteur de Leopardi et de Pétrarque », *Littérature* 2(150), 2008, pp. 70–82 ; M. Durisotti, « Yves Bonnefoy traducteur de Keats : d'une finitude à l'autre », [dans :] F. Manzari, R. Fridrun (dir.), *Traduire le même, l'autre et le soi*, Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence 2011, pp. 227–236 ; S. Roesler, *Yves Bonnefoy et Hamlet. Histoire d'une retraduction*, Classiques Garnier, Paris 2016.

³⁵ Cf. F. Scotto, « Le son de l'autre : théorie et pratique de la traduction d'Yves Bonnefoy », [dans :] D. Lançon, P. Née (dir.), *Yves Bonnefoy, poésie, recherche et savoirs*, Hermann, Paris 2007, pp. 73–89.

³⁶ A. Berman, *op. cit.*, p. 30.

³⁷ Y. Bonnefoy, « La traduction poétique. Entretien avec Sergio Villani (1994) », [dans :] *Idem, La Communauté des traducteurs*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2000, p. 78.

³⁸ Lautréamont, *Poésies II* [1870], [dans :] *Idem, Les Chants de Maldoror et autres textes*, Le Livre de poche, Paris 2001, p. 391.

³⁹ Y. Bonnefoy, « Traduire la poésie (1). Entretien avec Jean-Pierre Attal (1989) », [dans :] *Idem, La Communauté des traducteurs, op. cit.*, p. 48.

⁴⁰ *Ibidem*.

⁴¹ *Ibidem*, p. 52.

⁴² *Ibidem*, pp. 52–53.

La traduction est, pour Bonnefoy, aussi une école pour le poète, en tant qu'être humain, puisque « traduire est l'école du respect, alors que l'on a besoin de savoir respecter, c'est la clef de toute compréhension de la chose humaine »⁴³. En ce sens, Bonnefoy ajoute une connotation éthique inédite de l'acte du traduire, qui devient aussi un *modus operandi* pour le poète : « Trop s'aventurer en soi sans plus écouter – écouter attentivement – les autres, c'est se vouer à la solitude, et donc commencer à perdre le sens de ce qui est, ne plus rien comprendre »⁴⁴. Et ce conseil de Bonnefoy serait bénéfique non seulement pour la communauté des poètes, mais aussi pour celle des intellectuels, des professeurs et des critiques littéraires, qui s'égarer parfois dans le plaisir de l'affirmation dans l'ignorance des affirmations des autres.

LES HERMÉNEUTES, BABEL, LE RYTHME ET LE GRAIN DE LA VOIX

« De la musique avant toute chose »⁴⁵ écrivait Paul Verlaine, dans son poème-manifeste « Art poétique » (1884). C'était là qu'il fallait rechercher l'essence de la création poétique, ainsi que dans la prédilection pour le vers impair, pour la nuance, pour le vague. Pour Robert Desnos, la poésie était dans les lettres – dans son poème « P'oasis » (1930), il mettait en scène la lutte pour l'hégémonie de la poésie entre les « pensées arborescentes », les « mots arborescents » et les « lettres arborescentes »⁴⁶ : les pensées regardent les mots comme leurs esclaves ; les mots rétorquent qu'ils sont à l'origine des pensées ; alors que les lettres jouent, elles sont la poésie et elles font de la poésie. Dans cette recherche de l'essence de la poésie, de la lecture et de l'interprétation du texte poétique, dont le tissu littéral a une sacralité comparable aux textes religieux, les poètes, les traductologues, les poètes-traducteurs et traductologues se font herméneutes. Dans le vertige de l'interprétation, ils puisent de la substance rythmique, musicale et orale, le souffle vital de la poésie, l'élément qui permet au texte poétique de se libérer de sa bi-dimensionnalité tapuscrite ou manuscrite.

Michel Deguy revient à la positivité de Babel et ancre ce symbole du parler multiple aux actes basiques de la communication – l'audition et la diction –, à la poésie, à la création : « "Poésie" est précisément l'audition de cette diction précieuse de Babel »⁴⁷. Roland Barthes a beaucoup écrit sur la substance orale du

⁴³ Y. Bonnefoy, « Traduire la poésie (2). Entretien avec Jean-Pierre Attal (1993) », [dans :] *Idem, La Communauté des traducteurs, op. cit.*, p. 61.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 62.

⁴⁵ P. Verlaine, « Art poétique », [dans :] *Idem, Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1962, p. 326.

⁴⁶ R. Desnos, « P'Oasis », [dans :] *Idem, Œuvres*, Gallimard, Paris 1999, p. 525.

⁴⁷ M. Deguy, « Le Débat », *Littérature* 156, 2009, p. 14.

texte, sur sa lecture, sur le plaisir de sa création et la jouissance de sa fruition (le « bruissement de la langue »⁴⁸ ou le « grain de la voix »⁴⁹) ; il a aussi célébré le mythe de Babel, car la confusion des langues, orale d'emblée, est le fondement du bonheur de ceux qui lisent et écrivent des textes : « le vieux mythe biblique se retourne, la confusion des langues n'est plus une punition, le sujet accède à la jouissance par la cohabitation des langages, *qui travaillent côte à côte* : le texte de plaisir, c'est Babel heureuse »⁵⁰. « La poésie d'un poème se porte vers le lecteur à la façon d'une voix »⁵¹, écrit Bonnefoy, en liant indissolublement le fait poétique à la possibilité d'être (ou de ne pas être) proféré : l'indicible et le dicible. Meschonnic affirmait que « dans un texte littéraire, c'est l'oralité qui est à traduire »⁵².

L'importance de la composante rythmique pour la traduction de la poésie avait été déjà évoquée par Paul Bensimon qui, en 1966, écrivait : « Traduire la poésie est une épreuve. Entre servitude et liberté, comme entre deux pôles extrêmes, jaillit et court, en une vertigineuse dialectique, l'étincelle du mot juste, du rythme adéquat, de la phrase idoine »⁵³. Et après avoir affirmé que « Traduire la poésie est une *participation* », il revenait à ce procédé plus vaste qui présentait déjà une poétique du traduire : « Un cheminement jusqu'aux sources mêmes de l'impulsion poétique, un effort vrai pour restituer quelque chose de la palpitation première des images et du frémissement originel des rythmes »⁵⁴.

Mais ce sera Meschonnic – traductologue, traducteur, herméneute et poète (l'ordre de ses fonctions pouvant être interverti) – qui fera du rythme un élément

⁴⁸ Cf. R. Barthes, « Le Bruissement de la langue », [dans :] *Idem, Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Seuil, Paris 1984, pp. 99–102. Barthes souligne l'effet de « jouissance », qui est souvent lié à la composante auditive. Pour lui, ce bruissement « implique une communauté avec le corps [...] le bruissement, c'est le bruit même de la jouissance plurielle – mais nullement massive (la masse, elle, tout au contraire, a une seule voix, et terriblement forte) » (p. 100). La langue « bruisante » est aussi la langue de la poésie : « Bruissante, confiée au signifiant par un mouvement inouï, inconnu de nos discours rationnels, la langue ne quitterait pas pour autant un horizon du sens : le sens, indivis, impénétrable, innommable, serait cependant posé au loin, comme un mirage, faisant de l'exercice vocal un paysage double, uni d'un "fond" ; mais au lieu que la musique des phonèmes soit le "fond" de nos messages (comme il arrive dans notre Poésie), le sens serait ici le point de fuite de la jouissance » (p. 101).

⁴⁹ Cf. R. Barthes, « Le grain de la voix », [dans :] *Idem, L'Obvie et l'obtus. Essais critiques III*, Seuil, Paris 1982, pp. 236–245. Dans sa réflexion sur les relations entre musique et langue, Roland Barthes définit le « grain de la voix » : « Je donnerai tout de suite un nom à ce signifiant au niveau duquel, je crois, la tentation de l'éthos peut être liquidée – et donc l'adjectif congédié : ce sera le *grain* : le grain de la voix, lorsque celle-ci est en double posture, en double production : de langue et de musique » (pp. 237–238).

⁵⁰ R. Barthes, *Le Plaisir du texte, précédé de Variations sur l'écriture*, Seuil, Paris 2000, p. 85.

⁵¹ Y. Bonnefoy, *L'autre langue à portée de voix. Essais sur la traduction de la poésie*, Seuil, Paris 2013, p. 21.

⁵² H. Meschonnic, *Poétique du traduire*, Verdier, Paris 1999, p. 34.

⁵³ P. Bensimon, « Traduction et poésie », *Les Langues modernes* 60(1), 1966, p. 81.

⁵⁴ *Ibidem*.

fondamental de la traduction⁵⁵, et pas seulement de la traduction poétique. De manière analogue à Berman ou Etkind, Meschonnic souligne le fait que la traduction littéraire nécessite une poétique, une pensée de la littérature et du langage : « La réalité, dès qu'il est question de littérature, à la différence de ce que Mallarmé appelait "l'universel reportage", c'est que traduire est inévitablement confronté à une pensée de la littérature, une pensée du langage »⁵⁶. Traduire implique une posture d'herméneute et de créateur en même temps : « Le projet, faire la traduction comme une poétique. L'enjeu est la place, le fonctionnement, le rôle de la littérature dans la théorie du langage, et le rôle de la théorie du langage ainsi chargée, dans tout le sens du sens qui fait une société, qui fait la place de l'art, la place du sujet dans cette société »⁵⁷.

Pour Meschonnic, le rythme « met en question la régie du signe, le primat du sens » et il « transforme la théorie du langage toute entière »⁵⁸ ; et ce, non seulement dans le genre poétique. La question de la poésie-crédation et de la traduction-théorisation sont donc liées à tout jamais dans la « poétique du traduire » : « C'est en traducteur que je théorise⁵⁹. [...] C'est dans la poésie et pour la poésie que je travaille la poétique de la traduction »⁶⁰. Dans leur *Traité du rythme* (1998), Meschonnic et Dessons mettent une fois de plus le doigt sur la confusion diffusée par le rythme, la poésie et la versification⁶¹ ; une position qui sera reprise, entre autres, par Marie Nadia Karsky, dans *Traduire le rythme* : « [...] traduire le rythme relève de bien autre chose que d'une question de métrique. Il s'agit plutôt de (re)créer un élan insufflé dans le texte source, qui n'est pas, du reste, propre à la poésie métrique mais que l'on trouve également dans de la poésie en vers libres ou dans des textes en prose »⁶².

L'approche de Meschonnic concernant la poétique de la traduction, une poétique qui encadre tout acte de la vie créative et interprétative, s'apparente au rapprochement que certains poètes-traducteurs (dont Tsvetaïeva) font de la poésie, comme acte traductif de l'indicible vers le dicible. La poésie serait de quelque manière le genre qui défie et sublime les éléments de toute véritable poétique et herméneutique :

L'effet d'une conception générale du langage sur la traduction paraît pleinement dans la phénoménologie qui met le langage dans le comprendre d'un interprétant, d'où le *traduire*, *interpréter*, *comprendre*, sont équivalents, et tout rapport interpersonnel, interculturel, tout échange de pensée

⁵⁵ H. Meschonnic, *Critique du rythme, Anthropologie historique du langage*, Verdier, Paris 1982 ; G. Dessons, H. Meschonnic, *Traité du rythme. Des vers et des proses*, Nathan, Paris 1998. Meschonnic consacre également d'innombrables articles et chapitres au rythme dans les années 1970–80.

⁵⁶ H. Meschonnic, *Poétique du traduire*, *op. cit.*, p. 24.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 12.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 122.

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 123.

⁶¹ Cf. G. Dessons, H. Meschonnic, *Traité du rythme*, *op. cit.*, p. 68.

⁶² M.N. Karsky, « Présentation », *Palimpsestes* 27, 2014, p. 13.

est traduction. La spécificité du langage, et des langues, est diluée dans une pansémiotique vague, analogique. La particularité de la poésie, comme tout autre art, c'est qu'en traduction, on ne peut pas se limiter à la traduction du sens seul, car il est lié à tout un réseau intrinsèque dans sa langue ; il convient donc de compenser la perte avec une réflexion plus poussée sur le rythme et la prosodie⁶³.

CONCLUSIONS ET OUVERTURES

D'innombrables obstacles se dressent sur le chemin de la traduction poétique : la subjectivité du poète et du traducteur ; la fonction expressive de la poésie qui l'emporte sur sa fonction communicative, en diminuant sa référentialité ; sans oublier la question formelle, primordiale dans le genre poétique, qui oblige le traducteur dans l'acte de traduire à se poser des questions spécifiques ; la nature densément imagée de la poésie ; la présence du texte source et sa notion d'originalité, qui rend souvent nécessaire la présence d'une traduction « en regard » à ce texte original. Dans ses *Problèmes théoriques de la traduction* (1963), Georges Mounin abordait ce qu'il nommait les « obstacles linguistiques » et, en se tournant vers les questions « civilisationnelles » et culturelles sous-jacentes à l'acte de traduire, il tirait des exemples de cultures proches, issues du même bassin européen et de la même souche linguistique (par exemple France et Italie). Il démontrait que presque tous les objets culturels qui n'ont pas de correspondant dans l'autre culture résistent à la traduction : « il faut que le mot italien passe en français quand la chose italienne passe en France »⁶⁴, écrivait-il à propos des noms des fromages moins connus que le parmesan.

En partant de cette suggestion, de cette « chose » qui passe d'une langue à l'autre, sans pour autant s'épuiser dans le mot en soi, on pourrait classer la poésie dans le macro-panier des *realia* ou des *culturèmes*, qui opposent traditionnellement une résistance au moment de la traduction interlinguistique (et donc interculturelle). À ne pas confondre avec les « emprunts », les « *realia* sont d'abord des objets et ensuite, par métonymie, des mots étrangers dénommant les dits objets »⁶⁵. Christine Durieux affirme que les *realia* sont « *a priori* constitutifs de ce qu'on pourrait appeler l'intraduisible du texte »⁶⁶ ; et de nombreuses contributions existent sur la question en linguistique générale⁶⁷. Cependant, la critique de la traduction poétique

⁶³ H. Meschonnic, *De la langue française. Essai pour une clarté obscure*, Hachette, Paris 1997, p. 410.

⁶⁴ G. Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, [1^{ère} éd. 1963], Gallimard, Paris 2008, p. 65.

⁶⁵ Ch. Durieux, « Les *realia* : quelle résistance à la traduction ? », [dans :] M. Al-Zaum, F. Bouchereau-Pejoska, H. Lecocq (dir.), À propos des *realia*. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Éditions des archives contemporaines, France 2021, p. 108, <<https://eac.ac/publications/9782813003508>> [consulté le 19/06/2024].

⁶⁶ *Ibidem*.

⁶⁷ Cf. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris 1916, chapitre V de l'introduction ; J. Dubois (dir.), *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse, Paris 1994, p. 397 ; J. Rey-Debove, *La linguistique du signe*, Armand Colin, Paris 1998, p. 76.

n'a pas investi davantage dans des réflexions sur cette étiquette et pour aborder la question de manière scientifiquement fondée, il faudrait sortir du périmètre de la critique d'expression française qui constitue le thème et l'originalité de ce numéro. La résistance à l'association entre poésie et *realia* est sans doute motivée par une certaine sensation de paradoxe, qui existe au moment de lier par analogie l'éphémère poésie à « un objet réel ». Mais en suivant la réflexion de Jean-René Ladmiral sur le *tournant culturel* et son point terminologique, le terme *realia* désignerait « des culturèmes qui se situent à l'articulation des connotations culturelles des langues en présence et des réalités extralinguistiques surdéterminées par une culture et une société »⁶⁸. Et toujours Ladmiral, dans *Traduire : théorèmes pour la traduction* (1979), n'avait pas résisté à la tentation de mettre en avant le paradoxe existant entre l'opération de traduction de « science et poésie » : pourquoi « on se contente de vouer les poètes aux mystères, aux prestiges, mais aussi aux tabous de l'intraduisible »⁶⁹, alors qu'on n'oppose aucune résistance à l'idée que la science pourra subir le traitement qui la fait passer d'une langue à l'autre ?

La définition des *realia* est à la fois vaste, précise et profonde et peut prendre en compte la géométrie variablement complexe de la traduction poétique, qui doit tenir compte de facteurs abstraits/concrets, tels que la forme, les images, la métrique, le son, la parole, le sens (surtout dans la notion plus prosaïque de la poésie moderne). La réponse à la traduction de la poésie est sans doute à trouver dans la poésie elle-même et dans la valeur que nous (lecteurs, traducteurs et poètes) mettons derrière ce mot, dont le sens change au gré des glissements typographiques : « poésie », « Poésie », « Poësie ». Le poète français hermétique par excellence, Stéphane Mallarmé, intraduisible aussi au sein de sa propre langue, dans son « Sonnet allégorique de lui-même » (le célèbre « Sonnet en X »), sublime la poésie en un *realis* : « aboli bibelot d'inanité sonore ». Un signifiant paradoxal, mais musicalement plein de bon sens. Ou pas.

FRENCH-LANGUAGE CRITICISM AND THE TRANSLATION OF POETRY

Abstract

The translation of poetry stands out as a particular practice within translation, due to the complexity of the source text. As a metaphorical and emotional genre, poetry imposes a number of constraints on its translators: an edition with the original text, a translator who is a poet or who is sensitive to poetry, and a reflection on literature and language (rhythm, metrics, versification, rhyme, verse). This study will analyse what French-speaking critics have written about the translation of poetry in the last half-century, since the rise of translation studies: Béguin, Bensimon, Berman,

⁶⁸ J.-R. Ladmiral, « Traduction et *realia* interculturels », [dans :] M. Al-Zaum, F. Bouchereau-Pejoska, H. Lecocq (dir.), *op. cit.*, p. 102.

⁶⁹ *Idem*, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Payot, Paris 1979, p. 106.

Birkan-Berz, Bonnefoy, Deguy, Etkind, Jaccottet, Jakobson, Ladmiral, Lombez, Meschonnic, Roubaud, Roud, Scotto, Tsvetaieva, Vischer. In conclusion, we will make a proposal for the treatment of poetry as *realia*.

Keywords: poetry, translation, *realia*, stylistics, hermeneutics.

Mots-clés : poésie, traduction, *realia*, stylistique, herméneutique.

KAJA GOSTKOWSKA
ORCID : 0000-0003-3305-5238
Université de Wrocław
Faculté des langues, littératures et cultures
kaja.gostkowska@uwr.edu.pl

LA PRÉSENCE DE LA THÉORIE D'ANTOINE BERMAN DANS LES ÉCRITS TRADUCTOLOGIQUES POLONAIS VUE À TRAVERS LE PRISME DE TROIS REVUES DE TRADUCTION CHOISIES

(...) l'assomption, par l'Université, de la traduction est peut-être de nature à lui permettre, par les chemins les plus divers, d'approcher davantage sa propre finalité, qui est la transmission¹.

Antoine Berman

Premier constat : la traductologie francophone s'est développée en lisant Berman — comme on dit avoir grandi en écoutant Bach et/ou les Beatles : en d'autres termes, la discipline a vu son champ s'affermir, intellectuellement et institutionnellement, en parallèle avec la diffusion des ouvrages d'Antoine Berman².

Alexis Nouss

¹ A. Berman, « Au début était le traducteur », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 14(2), 2001, pp. 15–18.

² A. Nouss, « Présentation », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 14(2), *op.cit.*, pp. 9–10.

INTRODUCTION

La présente étude s'inscrit dans le cadre des recherches portant sur la circulation internationale du savoir, mais aussi, sur le rôle de la traduction dans la transmission du savoir d'une communauté scientifique et linguistique à l'autre. Nous nous proposons de tracer, par le biais d'une étude scientométrique, la présence de la théorie bermanienne dans les écrits théoriques relatifs à la traduction en Pologne, surtout ceux formulés en langue polonaise. Nous tenterons de dresser un tableau de la présence d'Antoine Berman en nous basant sur les articles publiés dans trois revues polonaises consacrées entièrement à la problématique de la traduction. En vue de présenter les manières dont la pensée théorique de Berman se manifeste dans les textes des chercheurs polonais, nous tâcherons à répondre à plusieurs questions : quel est le profil des auteurs qui lisent et citent Berman ; lesquels de ses ouvrages lisent-ils ; peut-on distinguer des étapes de la présence du traductologue français dans les textes polonais ; et, finalement, quel est le contexte de ces citations ou références à Berman dans les articles scientifiques en question ? Pour terminer, nous examinerons également quelques termes introduits par Berman et les équivalents polonais proposés.

Pour étudier la présence de la pensée d'Antoine Berman dans le paysage traductologique polonais, nous avons choisi comme points de référence trois revues scientifiques polonaises³ : *Między Oryginałem a Przekładem*⁴, *Przekładaniec*⁵ et *Rocznik Przekładoznawczy*⁶. Ces revues ont été choisies pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les deux premières couvrent une période relativement longue – elles fêteront leurs trente ans en 2025. Le premier numéro de *MOaP*, qui était à l'époque une série éditoriale, a été publié en 1995. À ses débuts, un numéro était publié chaque année. Depuis 2013, la revue publie quatre volumes par an. En ce qui concerne *Przekładaniec*, revue annuelle à l'origine, elle a commencé à publier deux numéros par an à partir de 2003. Quant à *Rocznik*, c'est une revue qui a été créée dix ans plus tard, en 2005 et qui reste annuelle. De plus, en proposant des numéros thématiques, *MOaP* et *Przekładaniec* traitent des pro-

³ Nous sommes consciente que l'étude scientométrique basée sur les trois revues choisies n'offre qu'une image partielle de la présence de la théorie bermanienne dans les écrits traductologiques polonais. L'ambition de présenter un tableau complet de sa présence en Pologne demanderait des recherches bibliographiques beaucoup plus approfondies, prenant en compte les publications d'au moins une majorité des traductologues polonais, si ce n'est tous, ce qui dépasserait largement le cadre d'un simple article.

⁴ *Między Oryginałem a Przekładem*, vol. 1–28, Księgarnia Akademicka, Kraków, 1995–2022. La revue continue à paraître. Dans la suite de l'article, nous utilisons l'abréviation « MOaP » pour désigner cette revue.

⁵ *Przekładaniec*, vol. 1–45, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków, 1995–2022. La revue continue à paraître.

⁶ *Rocznik Przekładoznawczy. Studia nad teorią, praktyką i dydaktyką przekładu*, vol. 1–17, Uniwersytet Mikołaja Kopernika w Toruniu, Toruń, 2005–2022. La revue continue à paraître. Dans la suite de l'article, nous utilisons l'abréviation « Rocznik » pour désigner cette revue.

blématiques de la traduction et de toute une diversité de langues de traduction. Cette hétérogénéité se manifeste aussi du côté des auteurs des articles publiés : ils représentent des universités polonaises et des filières différentes, travaillent avec des langues différentes, s'appuient, en matière de traductologie, sur des fondements théoriques variés, et enfin, lisent des auteurs différents et dans des langues différentes. Dans le cas de *Rocznik*, on observe une même diversité des auteurs et des langues traitées, mais ce qui différencie cette revue des deux autres, c'est son profil orienté non seulement vers la théorie de la traduction, mais également vers les questions de sa pratique et de son enseignement.

Pour les besoins de cette étude, nous avons donc pris en compte tous les volumes des trois revues publiés jusqu'en 2022⁷ : au total 58 numéros de *MOaP*, 45 numéros de *Przekładaniec* et 17 numéros de *Rocznik*. Nous avons parcouru tous les articles scientifiques⁸ à la recherche des références à Berman.

CADRE THÉORIQUE

La problématique de la circulation internationale du savoir ainsi que celle du rôle de la traduction dans ce processus ne datent pas d'hier : elles ont fait couler beaucoup d'encre et restent d'actualité. Les facteurs qui déterminent qu'une théorie scientifique tombe sur un terrain fertile ne sont pas évidents. Dans le domaine de la traductologie elle-même, en observant les écrits théoriques des traductologues polonais, nous pouvons répertorier plusieurs travaux dont les auteurs retracent l'évolution de quelques théories et leur réception dans le milieu des chercheurs polonais ou étrangers : c'est le cas des travaux d'Elżbieta Skibińska sur la diffusion du savoir traductologique en Pologne⁹, de l'article de Marta Kaźmierczak sur le fonctionnement dans l'univers russophone des théories de la traduction européennes¹⁰, ou encore d'une étude de Małgorzata Tryuk offrant une perspective inverse, celle de la présence des traductologues polonais dans des ouvrages publiés

⁷ Il convient de souligner que *MOaP* a publié en 2023 deux volumes consacrés à la traductologie française et ses résonances en Pologne (voir note 11).

⁸ Dans nos recherches, nous avons exclu les comptes-rendus de livres publiés dans les trois revues, ainsi que les articles publiés par des auteurs affiliés à des universités étrangères.

⁹ Citons notamment les travaux les plus récents : E. Skibińska, « Krążenie wiedzy przekładoznawczej : lektury polskich studentów », *Między Oryginałem a Przekładem* 29(1), 2023, pp. 23–38. ; M. Pantazara, E. Skibińska, « La traduction sert-elle à propager les connaissances en traductologie ? Études des cas grec et polonais », *Romanica Wratislaviensia* 68, 2021, pp. 147–176. ; E. Skibińska, « Polish Translation Studies at the Turn of Centuries: Comments from the Scientometric Perspective (On the Basis of *Między Oryginałem a Przekładem* [Between Original and Translation] Series) », *Acta Universitatis Carolinae. Philologica* 3, 2015, pp. 113–126.

¹⁰ M. Kaźmierczak, « Wieża Babel czy wieża z kości słoniowej ? Recepcja przekładoznawstwa zachodniego w rosyjskojęzycznej nauce o przekładzie – próba rozpoznania », *Przekładaniec* 41, 2020, pp. 7–49.

à l'étranger et en anglais¹¹. En ce qui concerne les théories traductologiques des chercheurs français et francophones et leurs résonances dans différents pays, la revue *Między Oryginałem a Przekładem* a récemment consacré deux volumes à cette thématique¹². Rappelons également l'article d'Agnes Whitfield sur le paysage traductologique au Canada et le rôle de la traduction dans sa formation¹³, ainsi que l'article de Daniel Toudic sur l'(in)audibilité de la voix de Daniel Gouadec dans le monde traductologique¹⁴. Pour ce qui est, plus spécifiquement, de la théorie d'Antoine Berman et de sa circulation hors de France, mentionnons une étude consacrée à l'impact que le traductologue français, également traducteur de l'espagnol, aurait joué dans les pays latino-américains – il s'agit de l'article de Georges L. Bastin¹⁵. Notre étude cherche à apporter quelques éléments de réponse supplémentaires sur la présence de Berman en dehors du paysage traductologique français.

LA PENSÉE BERMANIENNE DANS LE PAYSAGE TRADUCTOLOGIQUE POLONAIS

A. CADRE GÉNÉRAL

Commençons par la simple constatation qu'à ce jour, une seule œuvre d'Antoine Berman a été traduite en polonais : il s'agit de son article *La Traduction comme l'épreuve de l'étranger*, publié à l'origine en 1985. La version polonaise de ce texte a vu le jour en 2009 et a été incluse, à côté des textes fondateurs de Roman Jakobson, Eugène Nida, Gideon Toury ou Lawrence Venuti, dans une vaste anthologie des théories de la traduction contemporaines dirigée par Piotr Bukowski et Magda Heydel. Cette date de 2009 réapparaîtra dans la suite de notre propos.

Pour en revenir aux revues étudiées, dans *MOaP*, nous avons trouvé au total 39 articles dont les auteurs se réfèrent à Berman et à l'une de ses œuvres. Dans *Przekładaniec*, nous en avons relevé 15, et dans *Rocznik*, 13. Les proportions globales d'articles publiés dans ces revues sont cependant similaires, car cette première revue publie quatre volumes par an (depuis 2013), tandis que *Przekładaniec* ne sort que deux numéros par an. Passons à quelques détails pour compléter ce tableau.

¹¹ M. Tryuk, « La traductologie polonaise en anglais ? Du "centre" et de la "périphérie" de la recherche traductologique en Pologne », *Romanica Wratislaviensia* 68, 2021, pp. 202–240.

¹² *La traductologie en langue française : un tour d'horizon* sous la dir. de J. Brzozowski (*MOaP* 29(2), 2023) et *La traductologie en langue française : un tour d'horizon II* sous la dir. de M. Chrobak (*MOaP* 29(3), 2023).

¹³ A. Whitfield, « Translating Voices Theorizing Translation in Canada : Which Voices, When, and Why », [dans :] I. Génin, I. Klitgård (dir.), *Translating the Voices of Theory / La traduction des voix de la théorie*, Éditions québécoises de l'œuvre, Montréal 2014, pp. 253–283.

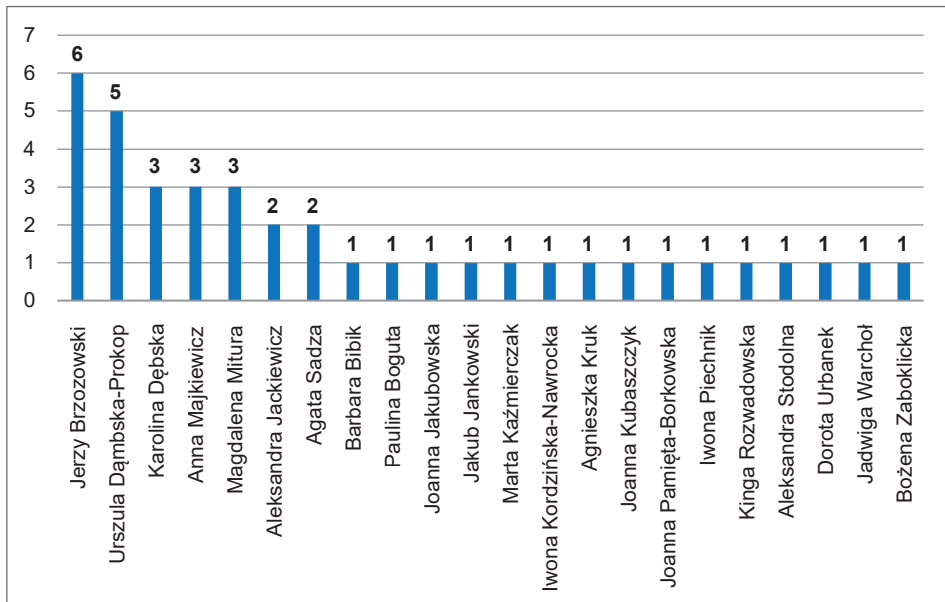
¹⁴ D. Toudic, « Voices of Theory and Transferability : Daniel Gouadec and the "Rennes Model" of Translator Training », [dans :] I. Génin, I. Klitgård (dir.), *op. cit.*, pp. 177–200.

¹⁵ G.L. Bastin, « L'impact d'Antoine Berman sur la traductologie en Amérique latine : une enquête », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 14(2), 2001, pp. 181–194.

B. LECTEURS

En recherchant les références à Berman, nous avons pris en compte uniquement les auteurs affiliés à une université polonaise, et nous avons donc exclu les auteurs étrangers. En outre, nous avons décidé de considérer dans nos calculs tous les articles des auteurs polonais, indépendamment de la langue dans laquelle ils ont été écrits. Par conséquent, on trouve dans *MOaP* 5 travaux écrits en français, 1 en espagnol, 1 en anglais, et tous les autres – soit 32 articles – en polonais. Dans *Przekładaniec*, tous les articles où Berman est mentionné ont été écrits en polonais, ce qui résulte du profil de cette revue qui publie, dans la majorité des cas, des textes dans cette langue¹⁶. Dans *Rocznik*, tous les articles relevés ont été écrits en polonais. Cette supériorité numérique des textes en polonais peut être perçue comme un indice que Berman n'est plus « réservé » aux chercheurs francophones.

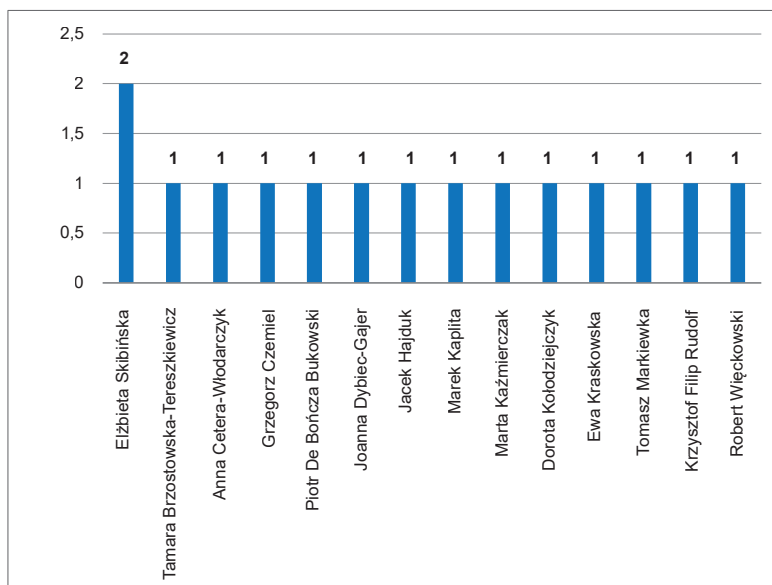
Revenons à nos auteurs. Au total, dans *MOaP*, 22 auteurs se réfèrent à Berman dans leurs travaux, dont 7 plusieurs fois (voir graphique 1). Parmi toutes ces personnes, seul un tiers des auteurs (7) mènent des recherches en rapport avec la langue française. Les autres travaillent avec l'anglais, l'allemand, le japonais, le russe, le latin ou d'autres langues romanes, notamment l'espagnol et le portugais.



Graphique 1. Auteurs et nombres d'articles publiés dans *MOaP*

¹⁶ Qui plus est, depuis 2010, la revue traduit certains numéros et les republie entièrement en anglais (voir par ex. le volume sur le mot et l'image en traduction, de 2018, ou celui sur la critique de la traduction, de 2023).

Dans *Przekładaniec*, sur 15 articles relevés, 14 auteurs se réfèrent à Berman, dont un seul le fait à plusieurs reprises (voir graphique 2). La chercheuse en question est la seule romaniste du groupe, les autres étant des spécialistes notamment du polonais ou de l'anglais.



Graphique 2. Auteurs et nombres d'articles publiés dans *Przekładaniec*

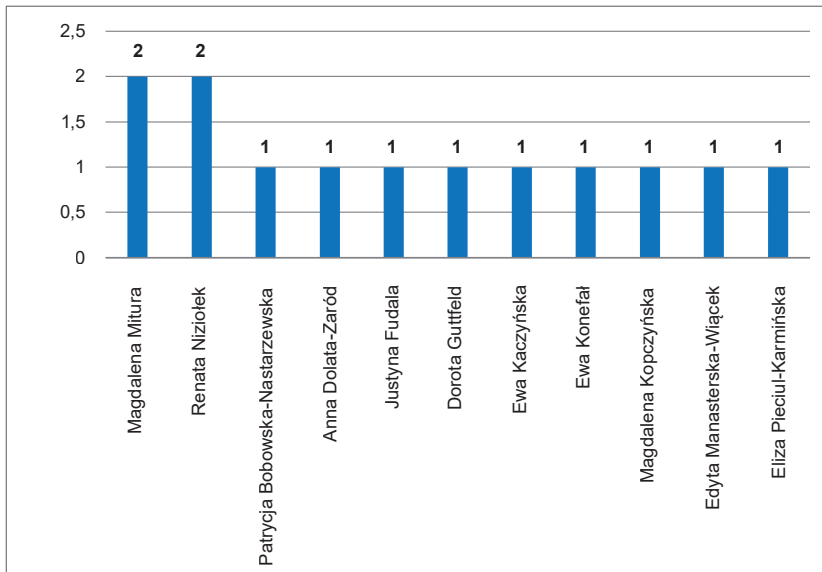
Pour ce qui est de *Rocznik*, on y retrouve au total 11 auteures (voir graphique 3) dont 4 sont des romanistes, les autres étant des représentantes des philologies anglaise, germanique et slave.

Si l'on compare les trois revues, on constate que, à deux exceptions près, on n'y retrouve pas les mêmes auteurs. Cela prouve que la théorie de Berman est exploitée par des chercheurs de différents horizons, en dépit de leurs langues de travail principales. Au total, dans tous les articles relevés, 45 auteurs font référence à Berman, dont seulement 11 personnes mènent leurs recherches en rapport avec la langue française.

En même temps, il faut souligner le grand rôle de deux romanistes dans la transmission de la théorie de Berman en Pologne. Leur apport se laisse observer dans les chiffres de *MOaP* : il s'agit de Jerzy Brzozowski et Urszula Dąbska-Prokop. Ils ont été les premiers à se référer à Berman dans leurs articles : le premier article trouvé dans la revue est celui de Dąbska-Prokop de 1997¹⁷. De plus, ils l'ont fait de la manière la plus systématique et la plus développée : notamment, dans leurs premiers articles, publiés entre 1997 et 2006, ils expliquent en détail les grands points de la théorie de Berman avant de fonder leurs analyses sur celle-

¹⁷ U. Dąbska-Prokop, « Tłumacz-kanibal ? », *Między Oryginałem a Przekładem* III, 1997, pp. 71–77.

ci. Ces auteurs prolongent ensuite leur réflexion traductologique en s'inspirant de Berman dans d'autres publications. Par exemple, dans sa monographie *Stanęc po stronie tłumacza. Zarys poetyki opisowej przekładu* publiée en 2011, Brzozowski signale qu'il veut « suivre les traces de la pensée de ce grand théoricien français, Antoine Berman, qui, dans son dernier ouvrage, publié après sa mort, *Pour une critique des traductions : John Donne* (Berman 1994), a dessiné le programme d'une analytique positive de l'œuvre traduite »¹⁸. Qui plus est, les deux traductologues polonais semblent avoir inspiré de plus jeunes chercheurs qui, eux aussi, se sont intéressés à la théorie de Berman¹⁹ et, de cette manière, avoir confirmé la pertinence et l'utilité de sa pensée dans les études traductologiques.



Graphique 3. Auteurs et nombres d'articles publiés dans *Rocznik*

C. LECTURES

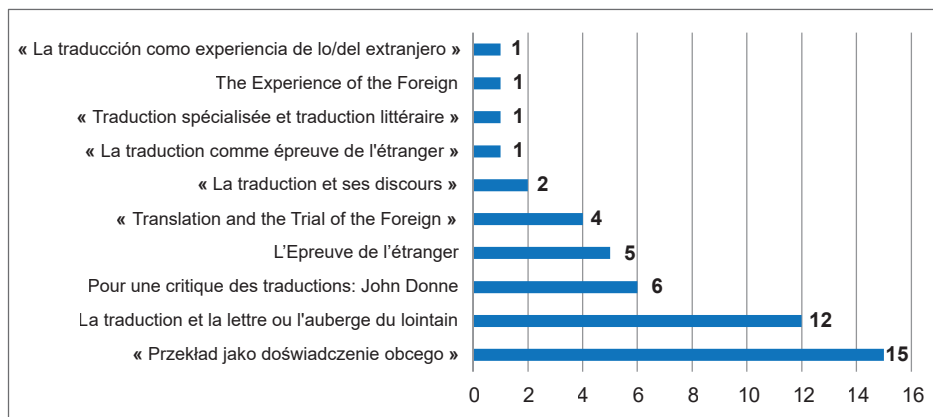
Après cet aperçu des lecteurs de Berman, la question suivante serait de savoir par le biais de quels travaux les chercheurs polonais ont découvert sa pensée, et dans quelle langue ils l'ont fait.

Dans *MOaP* (voir graphique 4), les textes originaux français auxquels les auteurs se réfèrent le plus souvent sont *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (12 articles), suivi de *Pour une critique des traductions : John Donne* (6 articles)

¹⁸ J. Brzozowski, *Stanęc po stronie tłumacza. Zarys poetyki opisowej przekładu*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2011, p. 8 [nous traduisons].

¹⁹ Ainsi, on retrouve de vastes références à Berman dans les articles et, plus tard, dans les monographies de Magdalena Mitura, qui a rédigé sa thèse de doctorat sous la direction de Dąbmska-Prokop, et de Renata Niziolek dont la thèse a été évaluée par Dąbmska-Prokop.

et de *L'Épreuve de l'étranger : culture et tradition dans l'Allemagne romantique* (5 articles). De tous les textes²⁰, le plus souvent cité (dans 15 articles) est la traduction polonaise de 2009 de l'article « La traduction comme épreuve de l'étranger ». Il faut remarquer aussi que certains auteurs se sont servis de deux traductions anglaises du texte de Berman, surtout (dans 4 articles) celle qui figure dans l'anthologie de 2000 dirigée par Lawrence Venuti. Dans cette liste, on retrouve également une version espagnole du texte de Berman, dont s'est servie une chercheuse qui se spécialise en langue espagnole et qui a écrit son article dans cette langue.



Graphique 4. Œuvres de Berman citées dans les articles de *MOaP*

Par comparaison à *MOaP*, dans *Przekładaniec*²¹ (voir graphique 5), un seul auteur se réfère aux travaux de Berman écrits en français et il s'agit – ce qui ne

²⁰ Liste de tous les textes d'Antoine Berman cités dans les articles de *MOaP* (dans l'ordre décroissant du nombre de citations et de références) : « Przekład jako doświadczenie obcego », trad. U. Hrehorowicz, [dans :] P. Bukowski, M. Heydel (dir.), *Współczesne teorie przekładu. Antologia*, Znak, Kraków 2009, pp. 249–266 ; *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions Trans-Europ-Repress, Mauvezin 1985 ; *Pour une critique des traductions : John Donne*, Éditions Gallimard, Paris 1995 ; *L'Épreuve de l'étranger. Culture et tradition dans l'Allemagne romantique*, Éditions Gallimard, Paris 1984 ; « Translation and the Trial of the Foreign », trad. L. Venuti, [dans :] L. Venuti (dir.), *The Translation Studies Reader*, Routledge, London et New York 2000 [1995], pp. 284–297 ; « La traduction et ses discours », *Meta* 34(4), 1989, pp. 672–679 ; « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte* 4, 1985, pp. 67–81 ; « Traduction spécialisée et traduction littéraire », [dans :] A. Lautel (dir.), *La traduction littéraire, scientifique et technique. Actes du colloque international*, La Tilv, Paris 1991, pp. 9–18 ; *The Experience of the Foreign: Culture and Translation in Romantic Germany*, trad. S. Heyvaert, Suny Press, Albany 1992 ; *La traducción como experiencia de lo/del extranjero. La traduction comme épreuve de l'étranger*, trad. C. Ángel, M. Pulido, Universidad de Antioquia Medellín, Escuela de Idiomas Grupo de investigación Traductología, Medellín 2005.

²¹ Liste de tous les textes d'Antoine Berman cités dans les articles de *Przekładaniec* (dans l'ordre décroissant du nombre de citations et de références) : « Przekład jako doświadczenie obcego », *op. cit.* ; *The Experience of the Foreign: Culture and Translation in Romantic Germany*, *op. cit.* ; « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes* 4, 1990, pp. 1–7 ; *La*

devrait pas surprendre – de la seule chercheuse francophone parmi tous les auteurs rassemblés. Les autres auteurs ont accès à la théorie de Berman soit par le biais de la traduction polonaise de son texte, la seule existante (dans 5 articles), soit via les traductions anglaises (dans 4 articles), mais, cette fois-ci, il s'agit de deux traductions des œuvres intégrales de Berman et non pas d'un seul article. Par rapport aux données de *MOaP*, la deuxième revue offre deux autres nouveautés : dans deux articles, les auteurs ne se réfèrent à aucun ouvrage de Berman, mais le citent de façon générale, comme un des personnages emblématiques de la traductologie ; dans deux autres, les auteurs parlent de Berman en se référant à la monographie de Brzozowski déjà mentionnée, basée sur la théorie bermanienne²². Un des auteurs – qui est germaniste – cite également deux monographies d'Urszula Dąbska-Prokop et de Magda Heydel²³ dans lesquelles les auteures exposent le modèle de critique des traductions proposé par Berman, ainsi qu'une monographie en allemand d'Irene Kuhn²⁴ consacrée à la théorie de Berman et complétée par la traduction de la partie théorique de *Pour une critique des traductions*.

Dans le cas de *Rocznik*²⁵, les mécanismes relevés dans les deux revues précédentes se répètent : les chercheurs romanistes citent les travaux de Berman écrits en français, les autres se réfèrent à la traduction polonaise de 2009. De plus, dans 5 articles, les auteurs se réfèrent à Berman indirectement, via des auteurs polonais : cette fois, il s'agit de Dąbska-Prokop²⁶ (à 2 reprises), de Renata Niziołek²⁷ (à 2 reprises aussi, mais dans son cas, il s'agit d'autocitations) et de Marzena Chrobak²⁸.

traduction et la lettre ou l'auberge du lointain, op. cit. ; *Toward a Translation Criticism: John Donne*, trad. F. Massardier-Kennedy, Kent State University Press, Kent-Ohio 2009 [1995].

²² J. Brzozowski, *Stanęc po stronie tłumacza*, op. cit.

²³ U. Dąbska-Prokop, « Czy krytyka „pozytywna” przekładu jest potrzebna ? », [dans :] *Eadem, Warsztat tłumacza i jego pulapki*, Wyższa Szkoła Umiejętności, Kielce 2005, pp. 29–63 ; M. Heydel, *Gorliwość tłumacza. Przekład poetycki w twórczości Czesława Miłosza*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2013.

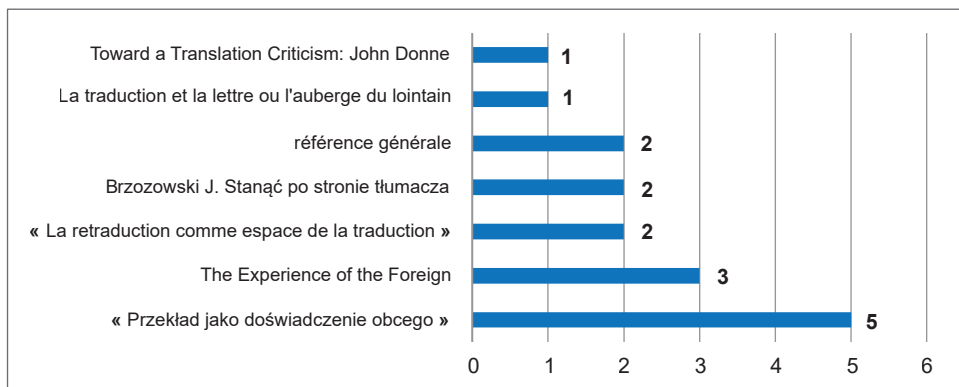
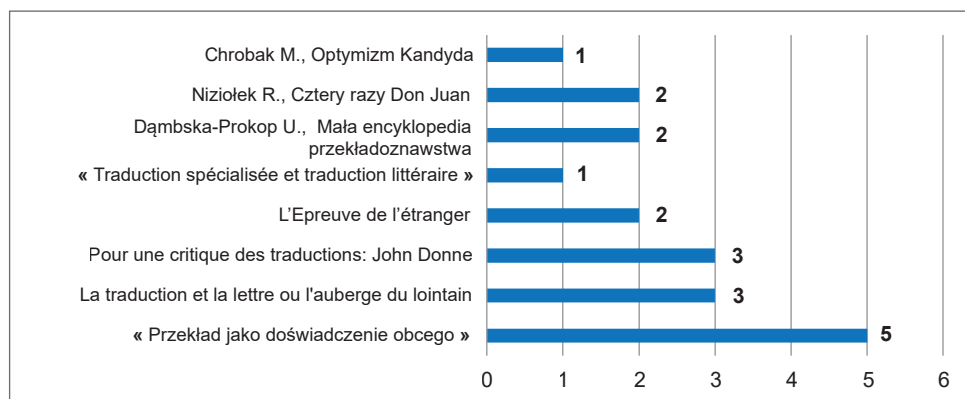
²⁴ I. Kuhn, *Antoine Berman « produktiv » Übersetzungskritik. Entwurf und Erprobung einer Methode. Mit einer Übertragung von Berman Pour une critique des traductions*, Narr, Tübingen 2007.

²⁵ Liste de tous les textes d'Antoine Berman cités dans les articles de *Rocznik* (dans l'ordre décroissant du nombre de citations et de références) : « Przekład jako doświadczenie obcego », op. cit. ; *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, op. cit. ; *Pour une critique des traductions: John Donne*, op. cit. ; *L'Épreuve de l'étranger*, op. cit. ; « Traduction spécialisée et traduction littéraire », op. cit.

²⁶ U. Dąbska-Prokop, *Mała encyklopedia przekładoznawstwa*, Wydawnictwo Wyższej Szkoły Języków Obcych i Ekonomii Educator, Częstochowa 2000.

²⁷ R. Niziołek, *Cztery razy Don Juan. Polskie dwudziestowieczne przekłady dramatu Moliera*, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Pedagogicznego, Kraków 2014.

²⁸ M. Chrobak, *Optyzizm Kandyda oraz inne problemy oświeconych tłumaczy*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2009.

Graphique 5. Œuvres de Berman citées dans les articles de *Przekładaniec*Graphique 6. Œuvres de Berman citées dans les articles de *Rocznik*

Deux constatations majeures s'imposent : la langue de travail influe largement sur le choix des textes théoriques. Les auteurs qui le peuvent préfèrent lire les travaux du théoricien français dans leurs versions originales. Et, au fur et à mesure qu'ils se réfèrent à ses textes, ils peuvent devenir ses « porte-paroles ». L'exemple des romanistes polonais (surtout de Jerzy Brzozowski et d'Urszula Dąbska-Prokop) semble le confirmer. Sinon, les traductologues non francophones profitent également des traductions des textes de Berman dans d'autres langues, avec surtout le polonais en première position et l'anglais qui le suit de près (principalement en raison du plus grand choix de travaux de Berman traduits en anglais, dès les années 1990).

D. PÉRIODES

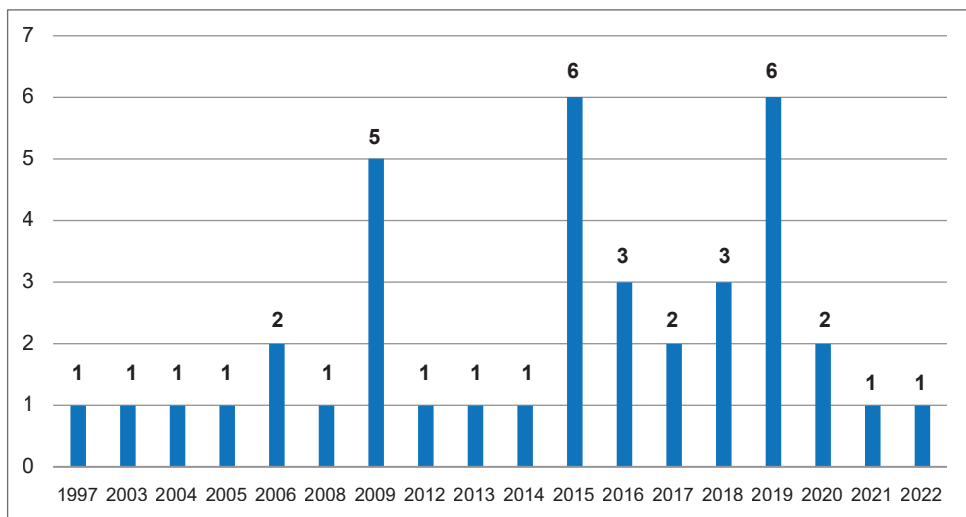
Examinons maintenant l'aspect temporel de la présence d'Antoine Berman et de sa théorie dans les écrits traductologiques polonais. À partir des données recueillies dans *MOaP*, on peut observer deux étapes dans la propagation de la pensée bermanienne en Pologne (voir graphique 7) : avant et après la parution de son texte en version polonaise dans l'anthologie dirigée par Piotr Bukowski et Magda Heydel²⁹. Avant 2009 et encore dans les numéros parus la même année, on trouve dans la revue sept articles d'Urszula Dąbska-Prokop et de Jerzy Brzozowski qui retracent la pensée bermanienne et la présentent aux chercheurs polonais. Ils démontrent également comment les propositions de Berman peuvent être utilisées en pratique : c'est ce que fait Dąbska-Prokop en analysant notamment la traduction d'un article de presse faite par ses étudiants³⁰. Dans cette période encore, on trouve deux articles écrits par des chercheuses francophones ainsi que trois articles écrits par deux spécialistes de la langue anglaise. Ces dernières, d'ailleurs, lisent Berman en anglais et donnent comme référence la traduction anglaise de son texte, publiée en 2000 dans l'anthologie de Venuti, *The Translation Studies Reader*³¹. Après 2009, nous constatons une nette augmentation du nombre d'articles comportant des mentions de Berman, avec, au total, 27 articles contre 12 publiés avant la parution de la traduction polonaise de son texte. Les données recueillies dans la revue *MOaP* permettent d'observer qu'avec la publication du texte de Berman dans sa version polonaise, on assiste à un intérêt croissant pour sa théorie. Même si les romanistes continuent à le lire en français, les autres chercheurs, représentants d'autres langues, profitent largement de la traduction polonaise existante.

L'impact de la traduction polonaise de Berman semble se confirmer lorsqu'on analyse les données de *Przekładaniec* (voir graphique 8) et de *Rocznik* (voir graphique 9). Dans la première revue, avant 2009, un seul texte fait mention de Berman, et c'est celui d'une chercheuse francophone, Elżbieta Skibińska. À partir de 2012, on observe un intérêt croissant pour les propositions théoriques de Berman. Dans *Rocznik*, la grande majorité des articles relevés ont été publiés après la publication de la traduction polonaise.

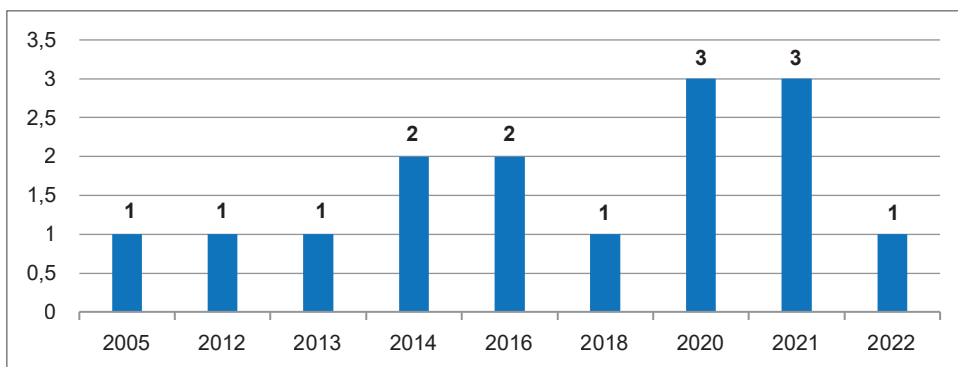
²⁹ A. Berman, « Przekład jako doświadczenie obcego », *op. cit.*

³⁰ Dans : U. Dąbska-Prokop, « O tłumaczeniu tekstu prasowego. *Le Monde* – obserwacje dydaktyka », *Między Oryginałem a Przekładem X*, 2005, pp. 181–201.

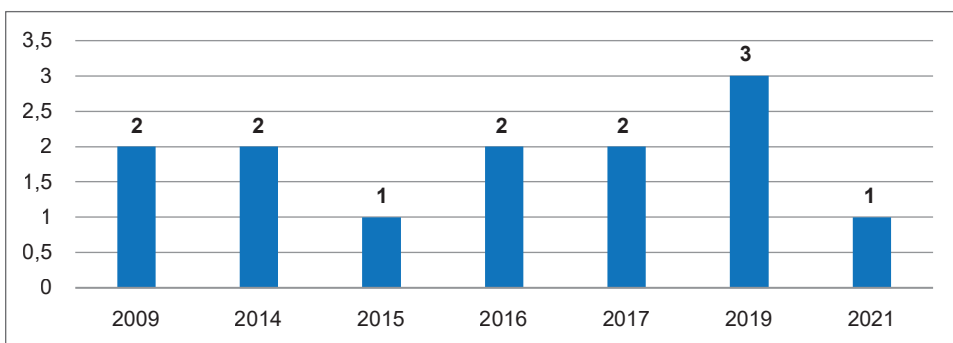
³¹ A. Berman, « Translation and the Trial of the Foreign », *op. cit.*



Graphique 7. Nombre d'articles mentionnant Berman publiés chaque année dans *MOaP*



Graphique 8. Nombre d'articles mentionnant Berman publiés chaque année dans *Przekładaniec*



Graphique 9. Nombre d'articles mentionnant Berman publiés chaque année dans *Rocznik*

Une dernière constatation qui s'impose quand on regarde les trois graphiques est que Berman est toujours lu et cité par les traductologues polonais, surtout par ceux qui s'intéressent à la traduction littéraire. Les inégalités observables entre les différentes années, surtout dans le cas de *MOaP* et de *Przekładaniec*, résultent des thématiques, qui varient d'un numéro à l'autre. Par exemple en 2015, la revue *MOaP* a publié deux numéros portant sur la stylisation ou la problématique de l'Autre en traduction – deux thématiques qui se prêtent bien à l'analyse dans la lignée de la théorie de Berman. Même chose pour le volume 42 de *Przekładaniec* publié en 2022 et consacré à la problématique de la critique des traductions. De toute manière, ce qui importe pour notre analyse, ce n'est pas tellement le nombre d'articles faisant référence à Berman publiés d'un numéro à l'autre, mais plutôt le fait qu'on le mentionne presque constamment, année après année. Toutes ces données semblent confirmer une consolidation de sa position en tant que théoricien reconnu auprès des traductologues polonais.

E. RÉFÉRENCES

Une dernière question que nous nous sommes posée pour cette étude scientométrique était de savoir de quelle manière et dans quelle mesure les chercheurs polonais se sont inspirés de la théorie de Berman. La grande majorité de leurs textes concernent la traduction littéraire. On peut, tout de même, distinguer deux cas de figures quant aux types de références faites aux travaux de Berman.

Tout d'abord, on relève des cas où les auteurs se réfèrent à Berman, souvent à côté d'autres théoriciens de la traduction, sans entrer véritablement dans le détail de sa conception. Les mentions de Berman apparaissent soit dans la partie théorique de l'article, soit au cours de l'analyse, soit tout à la fin, dans la partie conclusive. Elles sont concises et tiennent, le plus souvent, dans quelques phrases au maximum. Dans ce type de cas, Berman apparaît surtout comme le théoricien qui a préconisé le respect du sens et de la lettre de l'original – la fameuse « épreuve de l'étranger » (expression rendue en polonais, dans la plupart des cas, par *doświadczenie obcego/obcości*). Cette situation concerne plus de deux tiers des articles étudiés : 27 articles (sur 39) dans *MOaP*, 12 (sur 15) dans *Przekładaniec* et 9 (sur 13) dans *Rocznik*.

Dans le deuxième cas de figure, les auteurs présentent plus ou moins en détail la théorie de Berman et ses hypothèses les plus importantes. Dans les articles polonais, la thématique des tendances déformantes, telles qu'elles ont été formulées et définies par Berman, semble primer sur les autres sujets (comme, notamment, la retraduction ou son modèle de critique des traductions). Dans quelques articles, l'analyse menée sur des traductions existantes est basée entièrement sur la théorie de Berman – on utilise comme méthode sa classification des tendances déformantes. Une certaine prédilection pour ce sujet plutôt que les autres s'explique probablement par le fait que cette thématique correspond au sujet principal

de l'article de Berman traduit en polonais. Toutefois, deux chercheuses ont apporté ces dernières années un nouveau regard d'ordre thématique : il s'agit de Magdalena Mitura et Renata Niziołek qui, dans leurs articles (surtout ceux publiés dans *Rocznik*), introduisent les concepts de « position traductive, projet de traduction et horizon traductif ». Ces deux auteures sont romanistes, ont eu accès aux textes de Berman dans leurs versions originales et en ont prolongé les réflexions théoriques dans des monographies dans lesquelles elles ont présenté la pensée bermanienne de façon plus détaillée³².

F. TERMINOLOGIE

Pour affiner ce tableau de la présence de Berman dans les écrits traductologiques polonais, nous proposons de nous arrêter encore sur la problématique de la transmission de sa terminologie en polonais. Là encore, le rôle de la traduction polonaise semble prépondérant. Le Tableau 1 présente quelques variantes des termes polonais qui désignent les tendances déformantes proposées par Berman. Avant la publication de la traduction polonaise, les différents auteurs ont utilisé différentes variantes de termes polonais. De plus, le caractère instable de cette terminologie est attesté par certaines formules discursives telles que *jak by powiedział Berman* (« comme le dirait Berman ») ou l'utilisation de l'adjectif *pewny* (« un certain ») précédant le terme en question. Après 2009, on observe, dans les revues analysées, une uniformisation significative des termes utilisés par les divers auteurs : ceux-ci ont systématiquement recours à la terminologie proposée dans la traduction polonaise de Berman (voir 3^e colonne du Tableau 1).

Tableau 1. Les « tendances déformantes » en polonais : équivalents polonais relevés dans trois sources.

| Dąbska-Prokop 2005 ³³ | Sadza 2008 ³⁴ | Anthologie 2009 ³⁵ |
|----------------------------------|--------------------------|-------------------------------|
| tendencje deformujące | tendencje deformacyjne | tendencje deformujące |
| racjonalizacja | racjonalizacja | racjonalizacja |

³² M. Mitura, *Pasja mediacji. Tłumaczenie jako metaoperacja we francuskich przekładach Maryli Laurent*, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie Skłodowskiej, Lublin 2018 ; R. Niziołek, *Cztery razy Don Juan*, *op. cit.*

³³ Source de termes : U. Dąbska-Prokop, « O tłumaczeniu tekstu prasowego », *op. cit.*

³⁴ Source de termes : A. Sadza, « Przekład “dobry” a przekład “wierny” – o “literackości” stylu w kontekście realizacji norm przekładowych na przykładzie *Death in Danzig* (Hanemanna) Stefana Chwina », *Między Oryginałem a Przekładem XIV*, 2008, pp. 129–143.

Dans l'article en question, son auteure se réfère à la traduction anglaise de Berman, ce qui se laisse lire dans les variantes polonaises fortement anglicisantes des termes de Berman (voir par ex. *destrukcja* proposé par Sadza vs. *niszczenie* employé dans la traduction de 2009, ou bien *klaryfikacja* vs. *objaśnianie*).

³⁵ Source des termes : A. Berman, « Przekład jako doświadczenie obcego », *op. cit.*

| Dąbska-Prokop 2005 ³³ | Sadza 2008 ³⁴ | Anthologie 2009 ³⁵ |
|----------------------------------|---|---|
| wyjaśnianie | klaryfikacja | objaśnianie |
| – | rozszerzenie | wydłużanie |
| upiększanie | uszlachetnienie i wulgaryzacja | uszlachetnianie lub wulgaryzacja |
| zubożenie jakościowe | zubożenie jakościowe | zubażanie jakościowe |
| zubożenie ilościowe | zubożenie ilościowe | zubażanie ilościowe |
| naruszenie struktury rytmicznej | destrukcja rytmów | niszczenie rytmu |
| – | destrukcja podskórnych sieci znaczeniowych | niszczenie ukrytych sieci znaczeniowych |
| – | destrukcja struktur językowych (systemu wypowiedzi) | niszczenie systematyczności językowych / niszczenie wewnętrznego usystematyzowania tekstu |
| – | zburzenie rodzimych sieci (osobliwości dialektalnych) lub ich egzotyzacja | niszczenie sieci elementów rodzimych lub ich egzotyzacja |
| – | – | niszczenie zwrotów i wyrażeń idiomatycznych |
| – | zatarcie nakładania się języków | zacieranie superpozycji języków |

CONCLUSION

Le tableau que nous venons de dresser de la présence de Berman dans les articles polonais traitant de traductologie n'est sûrement pas exhaustif, mais il semble tout de même représentatif : les articles publiés sur une période de trente ans par des chercheurs d'horizons variés, reflétés par leurs langues de travail, dans trois revues polonaises renommées (*Między Oryginałem a Przekładem*, *Przekładaniec* et *Rocznik Przekładoznawczy*), consacrées entièrement à la problématique de la traduction, semblent constituer un bon échantillon d'étude scientométrique. Ne serait-ce qu'une étude préliminaire qui démontre qu'Antoine Berman est bien connu parmi les traductologues polonais – il est toujours lu et cité, et sa proposition des tendances déformantes est toujours exploitée en tant qu'outil d'analyse et de critique des traductions (surtout littéraires).

À cela s'ajoutent deux observations quant aux processus et aux facteurs de la transmission du savoir entre les pays, les langues et même les différentes écoles théoriques. Premièrement, il y a lieu de noter le rôle et la figure des chercheurs qui sont eux-mêmes traducteurs dans la transmission des théories scientifiques et de leur circulation internationale. Dans le cas de Berman, il va sans dire que l'intérêt porté à ses travaux sort des établissements universitaires centrés autour de la

langue française. Sans textes « introductifs » comme ceux de Jerzy Brzozowski et Urszula Dąbska-Prokop, Berman n'aurait pas été connu en Pologne, ou du moins, l'aurait été, mais par le biais d'une autre langue (pouvant agir comme un filtre) et probablement plus tardivement. En outre, la continuation de la réflexion traductologique dans la lignée de Berman sous la forme de textes (articles et monographies) des collègues et des disciples de Jerzy Brzozowski et d'Urszula Dąbska-Prokop (comme Marzena Chrobak, Magdalena Mitura ou Renata Niziołek) semble garantir la longévité de la théorie du traductologue français et une meilleure connaissance de ses écrits parmi les chercheurs n'ayant pas accès aux versions originales.

Deuxièmement, un principe semble se dégager de notre étude : même si nous, les chercheurs, nous apportons une contribution importante en véhiculant certaines théories à la suite de nos propres lectures, ce processus doit trouver son aboutissement dans la traduction proprement dite. La traduction doit intervenir pour que les autres chercheurs puissent avoir eux-mêmes accès au texte original, même si cet accès se fait par le biais de la traduction. L'exemple de Berman semble démontrer que pour qu'un chercheur puisse devenir un point de référence pour les autres chercheurs, il doit être traduit : la traduction donne accès au texte dans son intégralité et permet de « l'éprouver »³⁶. Sinon, dans le cas de références, aussi nombreuses soient-elles, faites à un certain théoricien dans différentes publications, ce savoir reste dispersé dans plusieurs textes, et donc inaccessible dans son intégralité. En outre, la traduction permettrait également de systématiser, dans la langue cible, la terminologie associée à un chercheur donné. En fin de compte, la circulation de la théorie bermanienne en Pologne n'est qu'un exemple parmi d'autres : rappelons ici la traduction tardive en anglais de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet³⁷, parue presque quarante ans après la publication de l'original français, qui a garanti aux auteurs la reconnaissance mondiale de leur travail. Un autre exemple significatif est la « voix » de Daniel Gouadec et sa faible « audibilité » dans les pays non francophones pendant presque toute sa carrière académique, en raison principalement du fait que ce chercheur ne publiait qu'en français. Il a fallu attendre la traduction anglaise de sa monographie – *Translation as a Profession* – pour que Gouadec puisse être « entendu » par un plus large éventail de chercheurs³⁸.

³⁶ Et pourtant, comme l'ont démontré Mavina Pantazara et Elżbieta Skibińska, dans le cas polonais, paradoxalement, « la traduction ne sert que dans une très faible mesure à propager les connaissances en traductologie » (M. Pantazara, E. Skibińska, « La traduction sert-elle à propager les connaissances en traductologie ? », *op. cit.*, p. 171).

³⁷ J.-P. Vinay, J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Les éditions Didier, Paris 1958 ; J.-P. Vinay, J. Darbelnet, *Comparative Stylistics of French and English*, trad. J.C. Sager, M.-J. Hamel, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphia 1995.

³⁸ Voir à ce sujet : D. Toudic, « Voices of Theory and Transferability : Daniel Gouadec and the “Rennes Model” of Translator Training », *op. cit.*

Ce qui précède nous amène à une autre réflexion : nous avons conclu que Berman est bien connu des chercheurs polonais. Mais peut-on bien connaître un chercheur en se basant sur la lecture d'un seul ouvrage, d'autant plus que cet ouvrage n'est pas une monographie mais un article ? Il ne s'agit pas de nier l'importance de la publication de recueils de textes théoriques traduits, comme l'anthologie polonaise de 2009, bien au contraire : vu l'intérêt que la pensée de Berman suscite toujours, il serait sans doute souhaitable de traduire au moins une de ses monographies dans son intégralité. Le fait que certains chercheurs polonais non francophones aient eu recours à d'autres traductions des œuvres complètes de Berman, comme celles vers l'anglais ou l'allemand, semble le confirmer. De plus, d'après l'aperçu des sujets traités dans les articles des auteurs polonais, analysés dans cette étude, il ressort que Berman est associé principalement aux tendances déformantes, d'autres grands sujets abordés dans ses œuvres étant très peu présents. C'est le cas notamment de la problématique de la retraduction, pourtant associée habituellement au nom du traductologue français³⁹. Ce ne serait qu'un argument de plus pour traduire en polonais une des œuvres de Berman dans son intégralité.

THE PRESENCE OF ANTOINE BERMAN'S THEORY IN POLISH TRANSLATION RESEARCHERS' WORKS AS SEEN THROUGH THE PRISM OF THREE SELECTED TRANSLATION JOURNALS

Abstract

This study is in line with research projects on the international circulation of knowledge and the role of translation in the transmission of knowledge from one scientific and linguistic community to another. In this article, we propose to trace the presence of the theory of Antoine Berman, a French translator and theorist of translation, in theoretical writings related to translation in Poland. By means of a scientometric method, we analyse all the references to Berman made by Polish theorists of translation of different backgrounds (different universities, working languages, fields of research) in their scientific articles published in three journals: *Między Oryginałem a Przekładem*, *Przekładaniec* and *Rocznik Przekładoznawczy*. Our aim is to study the way in which Berman's thought emerges, functions and circulates in the texts in question, and to emphasize the role of translation in the transmission of Berman's theory among Polish scholars.

Keywords: Antoine Berman, Translation studies, translation, Poland, scientific journal, circulation of knowledge.

Mots-clés : Antoine Berman, traductologie, traduction, Pologne, revue scientifique, circulation du savoir.

³⁹ Voir à ce sujet les articles d'Elżbieta Skibińska et de Kristiina Taivalkoski-Shilov dans ce volume.

ADRIENN GULYÁS
ORCID : 0000-0002-7922-0406
Ludovika – Université du service public, Budapest
adrienn.gulyas@gmail.com

CAPITAL SYMBOLIQUE, CONSÉCRATION ET MARCHÉ DES RETRADUCTIONS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE EN LANGUE HONGROISE ENTRE 2000 ET 2020

INTRODUCTION

La retraduction en tant qu'activité traductive et éditoriale ainsi que les retraductions, produits de cette activité, ont fait l'objet d'un nombre croissant de colloques, d'études, de volumes thématiques¹ ou de monographies² depuis le début des années 2000. Les sujets sont aussi variés que les approches : certains chercheurs se penchent sur des questions terminologiques ou épistémologiques. Il n'est en effet pas évident de déterminer ce qui appartient à la catégorie des retraductions et de savoir si des traductions revues et corrigées ou des adaptations

¹ E. Monti, P. Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*, Orizons, Paris 2011 ; R. Kahn, C. Seth (dir.), *La retraduction*, Publications des universités de Rouen et du Havre, Rouen–Le Havre 2010 ; S.M. Cadera, A.S. Walsh (dir.), *Literary retranslation in context*, Peter Lang, Oxford–Berlin 2017 ; Ö. Berk Albachten, Ş. Tahir Gürçağlar (dir.), *Perspectives on retranslation. Ideology, paratexts, methods*, Routledge, London–New York 2019 ; S. M. Cadera, A. S. Walsh (dir.), *Retranslation and reception. Studies in a European context*, Brill, Leiden 2022 ; ou plus récemment le numéro spécial de *Parallèles* 35(1), paru en 2023, sous la dir. de K. Peeters, P. Van Poucke intitulé *Retranslation, thirty-odd years after Berman*, <<https://www.paralleles.unige.ch/files/4516/8051/1628/Paralleles-35-1.pdf>> [consulté le 15/06/2023].

² S. Deane-Cox, *Retranslation: Translation, literature and reinterpretation*, Bloomsbury Academic, London 2014.

de pièces de théâtre peuvent être considérées comme telles³. Certaines réflexions portent sur la théorisation du concept⁴ et se demandent si les études sur la retraduction peuvent se structurer en un champ d'études à part entière. Beaucoup se concentrent sur l'étude des variantes de textes et adoptent une approche textuelle, souvent comparative. D'autres experts s'intéressent aux conditions sociologiques de la genèse des retraductions⁵, cherchant à établir s'il existe des époques plus propices que d'autres à l'émergence des retraductions⁶, s'il y a des œuvres qui font plus souvent l'objet d'une retraduction ou s'il y a des cultures sources et des auteurs délaissés, peu ou non retraduits⁷. Toujours dans une optique sociologique, on peut explorer la place des retraducteurs dans la hiérarchie du métier⁸ et se demander comment l'activité retraductive s'imbrique dans la pratique éditoriale et quelle part elle y occupe.

Cette recherche s'inscrit dans la lignée des études de sociologie de la traduction et porte sur les retraductions d'œuvres françaises en langue hongroise entre 2000 et 2020. Pour contextualiser cette période, il faut savoir qu'à la fin des années 1990, dix ans après la chute du régime communiste (1989), le marché éditorial hongrois achève d'être privatisé et subit une reconfiguration capitaliste. On assiste à une prolifération de petits éditeurs enthousiasmés par la libre concurrence et la possibilité de fonder leurs propres entreprises. Cette première décennie qui suit le changement de régime est également consacrée au rattrapage éditorial : on officialise la littérature tolérée et/ou interdite sous le communisme. Ceci implique la retraduction des œuvres qui ont circulé en *samizdat* (celles d'Arthur Koestler, d'Isaac Deutsch ou de George Orwell, par exemple), souvent traduites par des amateurs. Entre 2000 et 2020, on peut, au contraire, observer les particularités de la retraduction sur un marché éditorial dépolitisé et capitaliste, toujours en recherche d'un équilibre entre gain de profit matériel et de capital symbolique.

Notre étude se penche sur les questions suivantes : quelles œuvres ont été retraduites pendant ces deux décennies de capitalisme éditorial établi, par quels

³ O. Paloposki, K. Koskinen, « Reprocessing texts. The fine line between retranslating and revising », *Across languages and cultures* 11(1), 2010, pp. 29–49.

⁴ A. Berman, « La retraduction comme espace de traduction », *Palimpsestes* 4, 1990, pp. 1–7.

⁵ C. Alvstad, A. Assis Rosa, « Voice in Retranslation. An overview and some trends », *Target* 27(1), 2015, pp. 3–24 ; J. Milton, P. Bandia (dir.), *Agents of translation*, John Benjamins, Amsterdam–Philadelphia 2009 ; M. Wolf, A. Fukari (dir.), *Constructing a sociology of translation*, John Benjamins, Amsterdam–Philadelphia 2007.

⁶ I. Collombat, « XXI^e siècle : l'âge de la retraduction », *Translation Studies in the New Millenium, An International Journal of Translation and Interpreting* 2, 2004, pp. 1–15.

⁷ Voir notamment les travaux de Piet van Poucke, plus récemment : « Non-retranslation as a Special Case of (Non?-)Reception ? », [dans :] S.M. Cadera, A.S. Walsh (dir.), *op. cit.*, 2022, pp. 23–40.

⁸ Y. Lindqvist, « Institutional consecration of fifteen Swedish translators – 'star translators' or not? » [dans :] K. Kaindl, W. Kolb, D. Schlager (dir.), *Literary translator studies*, John Benjamins, Amsterdam–Philadelphia 2021, pp. 137–154.

traducteurs, par quels éditeurs ont-elles été publiées, et sous quel format. Elle s'intéresse également à la proportion des retraductions par rapport à la totalité des œuvres françaises parues en Hongrie pendant la période en question ainsi qu'à leur répartition dans le temps. À partir de ces données quantitatives et qualitatives, nous tenterons d'évaluer la place des retraductions sur le marché des traductions, le capital symbolique qu'elles représentent pour leurs éditeurs, ainsi que le pouvoir consécrationnaire de leurs traducteurs.

TRAVAIL PRÉALABLE

S'il est important de contextualiser les délimitations chronologiques de notre étude, il semble également pertinent de situer le français en tant que langue source sur le marché des traductions en Hongrie. Des recherches préalables sur le même corpus que nous avons exploité pour la présente étude ont montré que les traductions depuis le français ne représentent en moyenne que 6,2 % de la totalité des traductions, avec une variation annuelle de 3,9 à 11 %, et que cette moyenne lui vaut la troisième place après l'anglais (67,8 %) et l'allemand (8,8 %) ⁹. Avec 2 479 occurrences dans le corpus, réparties sur vingt ans et publiées par plus d'une centaine d'éditeurs, les traductions françaises semblent représenter un marché restreint et extrêmement fragmenté en Hongrie. Ces chiffres nous paraissent d'autant plus surprenants que la littérature française n'a jamais cessé d'inspirer les écrivains et poètes hongrois et n'a pas perdu de son prestige littéraire dans l'imaginaire des lecteurs.

Une deuxième recherche préliminaire et non représentative que nous avons menée sur les retraductions des auteurs classiques américains, britanniques, français, allemands et russes (au total 50 auteurs, 10 par nationalité) ¹⁰ a reconfirmé le rôle hypercentral de la littérature anglophone. Elle a révélé une activité de retranslation moyenne pour le français et l'allemand et très faible pour le russe. Ces rapports de force entre langues sources se manifestent autant par la proportion des auteurs retraduits que par le nombre de textes retraduits ou l'existence de retraductions parallèles. À l'exception du *Petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, seules des œuvres de langue anglaise ont été retraduites plusieurs fois entre 2000 et 2020. Ainsi, il semble que plus une langue source est populaire, plus elle est retraduite dans la culture cible. D'après cette recherche préalable, nous nous attendons à peu d'occurrences des retraductions du français, probablement réparties entre plusieurs éditeurs.

⁹ A. Gulyás, « Tour d'horizon des traductions françaises sur le marché du livre hongrois », *Kwartalnik Neofilologiczny* 70(3), 2023, pp. 402–412, <<https://journals.pan.pl/dlibra/publication/146592/edition/129058/content>> [consulté le 18/06/2024]

¹⁰ *Eadem*, « Retranslation and Retranslators in Hungary between 2000 and 2020 », *Parallèles* 35(1), 2023, pp. 28–46.

CADRE THÉORIQUE

Pour la définition de la retraduction en tant que texte, nous avons adopté celle de Kaisa Koskinen et Outi Paloposki. Dans leur acception, la retraduction est « la seconde traduction ou la traduction ultérieure d'un seul et même texte source vers la même langue cible »¹¹ (nous traduisons). Afin de préciser le terme dans la présente étude, les traductions marquées « revues et corrigées » dans le catalogue de la Bibliothèque nationale n'ont pas été prises en compte, même si les corrections ont été effectuées par un traducteur autre que celui de la traduction révisée.

Pour ce qui est de la retraduction en tant qu'activité traductive et éditoriale, nous nous sommes inspirée de la pensée de Pierre Bourdieu¹² et de son école de sociologie de la littérature et de la traduction¹³. Selon Pascale Casanova, dans la circulation internationale des livres en tant que biens symboliques, « la traduction est l'une des formes de transfert de capital littéraire »¹⁴. L'accumulation de ce capital est aussi bénéfique à l'auteur et l'éditeur du texte source qu'à ses médiateurs : agents littéraires, traducteurs et éditeurs étrangers. Plus une œuvre est traduite, plus elle accumule de capital symbolique et plus elle consacre son auteur, ses traducteurs et ses éditeurs. La traduction constitue ainsi un mode de légitimation tant pour l'auteur et l'œuvre originale que pour leurs médiateurs. Toujours selon Casanova, « plus le prestige du médiateur est grand, plus la traduction est noble, plus elle consacre »¹⁵.

Bien que la consécration fasse indéniablement partie de « l'outillage conceptuel de la sociologie de la littérature », comme le constate Benoît Denis dans son article synthétisant les emplois du terme, on n'en trouve « aucune définition spécifique »¹⁶ ni chez Pierre Bourdieu, pour qui elle est un terme mineur, ni chez

¹¹ K. Koskinen, O. Paloposki, « Retranslation », [dans :] Y. Gambier, L. van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies*, vol. 1, John Benjamins, Amsterdam–Philadelphie 2010, pp. 294–298., p. 294.

¹² P. Bourdieu, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique, Troisième série* 22, 1971, pp. 49–126 ; *Idem, Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris 1992.

¹³ J. Heilbron, G. Sapiro, « Outline for a sociology of translation. Current issues and future prospects » [dans :] M. Wolf, A. Fukari (dir.), *Constructing a sociology of translation*, John Benjamins, Amsterdam–Philadelphie 2007, pp. 93–107 ; J.-M. Gouanvic, « A Bourdieusian theory of translation, or the coincidence of practical instances. Field, “habitus”, capital and “illusio” », *Translator* 11(2), 2005, pp. 147–66. ; G. Sapiro, *La sociologie de la littérature*, La Découverte, Paris 2014 ; P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Le Seuil, Paris 1999.

¹⁴ *Idem*, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la Recherche en sciences sociales* 144, septembre 2002, p. 17.

¹⁵ Sur la position des consacrant, voir : *ibidem*.

¹⁶ B. Denis, « La consécration », *COntEXTES* 7, 2010, <<https://doi.org/10.4000/contextes.4639>> [consulté le 12/10/2023]. Denis évoque *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* de Pierre Bourdieu (Seuil, Paris 1992) et *L'Institution de la littérature* de Jacques Dubois (Labor/Nathan, Bruxelles/Paris 1986).

Jacques Dubois. Chez Denis, la consécration « désigne le passage de l'imprimé à la littérature ... d'un bien matériel, manufacturé et commercialisable à un bien de nature symbolique »¹⁷. Le dénominateur commun des emplois du terme présentés par Benoît Denis ou du sens que lui donne Pascale Casanova lorsqu'elle évoque le marché des traductions peut se résumer dans l'attribution d'une valeur symbolique à une œuvre, un auteur ou un agent littéraire (traducteur, éditeur), qui va les légitimer et leur assurer une position plus avantageuse dans le champ littéraire.

Mais quelle est la place de la retraduction dans ce processus d'accumulation de capital symbolique et de légitimation littéraire ? A-t-elle un pouvoir consécra-toire et, si oui, qui peut en bénéficier ? La retraduction, telle qu'elle a été définie par Koskinen et Paloposki, se rattache plutôt à l'espace de la réception, quoiqu'elle contribue également à accroître le prestige de l'auteur et le capital littéraire du texte source en lui procurant une traduction de plus. Cependant, la retraduction affecte beaucoup plus la dynamique du champ littéraire de la culture cible puisqu'elle propose une nouvelle interprétation à un texte déjà approprié par celle-ci.

Les œuvres retraduites sont souvent des « classiques », ce qui implique que leurs premières traductions sont intégrées au canon littéraire cible. Écarter ces premières traductions canonisées et retraduire les œuvres sources revient donc, d'une certaine manière, à déconstruire, ou pour le moins, à remettre en question le canon, et fait de la retraduction un acte provocateur et subversif. En même temps, la retraduction fait renaître des textes classiques, reconstruit et modernise le canon, tout en mettant en exergue la traduction comme acte interprétatif¹⁸.

De cette double face de la retraduction, il découle que le traducteur qui s'attaque au canon devrait lui-même être consacrant pour légitimer la nouvelle traduction par son savoir-faire et sa position privilégiée dans le champ littéraire. Inversement, le fait de retraduire une œuvre consacrant ajoute à son prestige et à son capital symbolique. Du point de vue de l'éditeur, faire retraduire une œuvre consacrant par un traducteur consacrant devrait représenter un double gain qui, à long terme, devrait augmenter son capital symbolique et, dans l'immédiat, lui valoir l'attention des médias et des cercles littéraires. De plus, la plupart des œuvres consacrant appartiennent au domaine public, les éditeurs étrangers n'ont à financer que la traduction, les préparatifs de l'impression et l'impression.

Vu la taille du corpus, il sera possible d'en extraire l'inventaire complet des retraductions d'œuvres françaises narratives ou théâtrales en Hongrie entre 2000 et 2020. Nous pourrions également vérifier le degré de légitimité et le pouvoir consécra-toire des traducteurs et des textes sources et voir s'il y a des éditeurs particulièrement impliqués dans l'édition des retraductions à partir du français.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ A. Gulyás, « Retranslations and Their Reception in Context », [dans :] S.M. Cadera, A.S. Walsh (dir.), *op. cit.*, pp. 215–232, p. 220.

CORPUS ET MÉTHODE

Notre corpus a été constitué par filtrage du catalogue de la Bibliothèque nationale de Hongrie (*Országos Széchényi Könyvtár*), qui contient 39 792 titres de dépôt légal de traductions d'œuvres appartenant aux genres narratifs et théâtraux, publiées en Hongrie entre 2000 et 2020, toutes langues sources, rééditions, éditions numériques ou audio comprises. Chacune de ces entrées bibliographiques contient le code ISO de la langue source, le nom de l'auteur, le titre original et celui de la traduction, la date et le lieu de publication, ainsi que beaucoup d'autres détails. La plupart des entrées comprennent, par exemple, le nom des traducteurs avec leur date de naissance (et, éventuellement, pour certains, la date de leur décès). Le corpus fournit également des informations sur le genre littéraire (roman, nouvelle, essai, conte, etc.), le support (imprimé/numérique/audio) et le prix de l'œuvre au moment de sa publication. Les options de filtrage à notre disposition permettent donc d'obtenir de nombreuses informations, mais pas de faire ressortir les retraductions.

Il s'agit là d'une difficulté majeure dont témoignent tous les chercheurs qui essaient de constituer une bibliographie des retraductions. Özlem Berk Albachten et Şehnaz Tahir Gürçağlar¹⁹ ainsi que Outi Paloposki et Kaisa Koskinen²⁰, des chercheuses qui ont travaillé sur les retraductions turques et finnoises respectivement, soulignent cette même absence d'indication dans les bases de données bibliographiques. Le signalement des réimpressions, première, seconde ou énième édition reste aléatoire. Il s'ensuit que le repérage des retraductions dans le corpus impose une vérification des titres sources dans le catalogue de la Bibliothèque nationale²¹. Ce dépouillement manuel des données prend beaucoup de temps, mais s'est avéré faisable pour le corpus français²².

Des 2 479 entrées où le français figure dans la rubrique des langues sources, celles où il n'est pas l'unique langue source ont été éliminées : il s'agit d'occurrences où le français fait office de langue intermédiaire, ou est une langue source parmi d'autres dans des recueils de pièces de théâtre, de nouvelles, de contes, d'essais ou d'aphorismes. Il nous est ainsi resté 2 452 occurrences que nous avons

¹⁹ Ö. Berk Albachten, Ş. Tahir Gürçağlar, « The making and reading of a bibliography of retranlations », [dans :] *Eaedem* (dir.), *Perspectives on retranslation*, *op. cit.*, 2019, pp. 212–230.

²⁰ O. Paloposki, K. Koskinen, « Reprocessing texts », *op. cit.*, pp. 29–49, p.36. Sur les questions de méthodologie en histoire de la traduction, voir également les ouvrages d'A. Pym, *Method in translation history*, St. Jerome, Manchester 1998 ; H. Pięta, « À procura de traduções da literatura polaca em português. Algumas questões sobre o uso de fontes bibliográficas na história da tradução », *Itinerarios* 11, 2010, pp. 121–138 ; S. Poupaud, A. Pym, E. Torres Simón, « Finding translations. On the use of bibliographical databases in translation history », *Meta* 54(2), 2009, pp. 264–278.

²¹ En ligne : <https://nektar1.oszk.hu/librivation_hun.html> [consulté le 18/06/2024].

²² Ce travail de double vérification manuelle a duré deux ou trois semaines pour les 2 479 occurrences du corpus français. Pour une langue source comme l'anglais, le dépouillement des 26 825 entrées nécessiterait un effort d'équipe.

vérifiées une à une : soit il ressortait clairement du filtrage que le traducteur était décédé avant 2000 (donc il n'aurait pas pu sortir une nouvelle traduction entre 2000 et 2020), soit il nous a fallu vérifier dans le catalogue de la Bibliothèque nationale si l'œuvre en question existait déjà dans d'autres traductions et si l'édition figurant dans le filtrage n'avait pas paru avant 2000.

Seuls les cas où le texte intégral a été retraduit ont été pris en considération dans cette analyse. Ainsi avons-nous écarté une traduction d'extraits de *L'esprit des lois* par Eszter Kovács, car il était difficile de savoir si la sélection des passages correspondait à celle de la traduction précédente²³. De même, les traductions marquées « revues et corrigées », au nombre de 38, ont été écartées. Parmi ces entrées bibliographiques figurent de grands romanciers tels Alexandre Dumas, avec 8 occurrences, ou Jules Verne, avec 18. Aucun des romans de ces auteurs classiques n'a été retraduit intégralement entre 2000 et 2020.

Les occurrences correspondant à des retraductions ont été étiquetées et analysées à l'aide du logiciel SPSS. Comme on le verra dans ce qui suit, cette étude qui se voulait quantitative et qualitative au départ sera essentiellement qualitative, vu le petit nombre de retraductions et leur manque de force prédictive du point de vue statistique.

ANALYSE DES RÉSULTATS

Des 2 452 occurrences du corpus français, 31 correspondent à des retraductions, rééditions imprimées et éditions numériques comprises (voir la liste bibliographique complète en fin d'article). Au total, on compte 25 nouveaux textes narratifs et théâtraux (dont six retraductions du *Petit prince*) de 16 auteurs français, qui représentent 20 titres différents et ont été retraduits en hongrois entre 2000 et 2020. La part de ces 31 occurrences de retraductions (sur les 2 452 entrées du corpus français) est ainsi de 1,26 %. Ce chiffre, le seul résultat statistiquement pertinent de notre étude, est si peu élevé que l'analyse détaillée des retraductions, quoiqu'elle soit riche en informations sur les œuvres retraduites, leurs traducteurs et leurs éditeurs, ne pourra prétendre tirer de conclusions à force prédictive pour d'autres corpus ou d'autres langues sources.

Si l'on examine les 25 retraductions du point de vue des droits d'auteur, on constate que 80 % des œuvres retraduites étaient déjà dans le domaine public au moment de leur publication en Hongrie, à l'exception des romans d'Albert Camus, d'André Gide et de Robert Pinget (cf. Tableau 1). Le nombre faible des retraductions, le choix d'auteurs à capital symbolique élevé, et le fait que la plupart

²³ Montesquieu, *A törvények szelleméről* [*De l'esprit des lois*], extraits choisis et traduits par E. Kovács, L'Harmattan–SZTE Filozófia Tanszék, Budapest 2016. Et la traduction précédente : Montesquieu, *A törvények szelleméről* [*De l'esprit des lois*], extraits choisis et traduits par I. Nemes et A. Horváth, Kriterion, Bucarest 1987.

des œuvres originales ne soient plus protégées par le droit d’auteur suggèrent une attitude éditoriale extrêmement prudente. Les éditeurs hongrois semblent commander très peu de retraductions et, s’ils le font tout de même, ils minimisent leur risque financier en choisissant des œuvres exemptes de droits d’auteur. En même temps, ils maximisent leur capital symbolique accumulé, puisqu’ils publient des auteurs dits classiques, dont la popularité a résisté à l’épreuve du temps.

Tableau 1. Répartition des retraductions protégées ou non par le droit d’auteur

| | | Retraductions | Total |
|-----------------|------------------------|-------------------------|---------|
| Droits d’auteur | sous protection | 20,0 % (soit 5 textes) | 20,0 % |
| | dans le domaine public | 80,0 % (soit 20 textes) | 80,0 % |
| Total | | 100,0 % (25 textes) | 100,0 % |

En ce qui concerne le genre des 25 retraductions, seules 3 (soit 12 %) sont des pièces de théâtre, le reste appartenant aux genres narratifs (88 %), surtout le roman (16 nouveaux textes dont 13 romans et 3 romans courts). Les six nouvelles retraductions du *Petit prince* sont cataloguées sous l’étiquette de « conte ». Pour les catégories ou sous-catégories de genres (roman, roman court, conte, etc.), nous avons utilisé la catégorisation du catalogue et du thésaurus de la Bibliothèque nationale. Ce dernier est conforme à la norme internationale ISO 2788-86 ainsi qu’au standard hongrois de thésaurus MSZ 3418-87²⁴.

Concernant les trois pièces de théâtre retraduites, *L’Avare* de Molière et *La Folle journée* de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais n’ont été édités que sous format numérique, ce qui épargne à l’éditeur les frais d’impression et les coûts de distribution en librairie. Seule *Athalie*, tragédie de Jean Racine, a paru sous forme imprimée dans l’édition du Théâtre national. Elle n’a, en revanche, pas été sortie en livre numérique.

Nos recherches antérieures ont montré que la proportion de toutes les traductions du français vers le hongrois entre 2000 et 2020 était de 98 % pour les genres narratifs et seulement 2 % pour les genres théâtraux²⁵. La répartition des retraductions selon le genre, 12 % contre 88 % en faveur des textes narratifs, semble plus favorable pour le genre dramatique, mais il faut retenir que deux retraductions théâtrales sur trois ont été publiées uniquement sous format numérique, bien qu’il s’agisse de deux grands classiques de Molière et de Beaumarchais. En revanche, des 22 textes narratifs retraduits, 21 sont parus uniquement sous forme imprimée, à l’exception du *Tiers livre* de Rabelais, qui est sorti en imprimé et en numérique la même année.

On peut donc distinguer une nette préférence pour les retraductions de genres narratifs, par opposition aux genres théâtraux, et surtout des retraductions de ro-

²⁴ En ligne : <<https://mek.oszk.hu/00700/00769/html/>> [consulté le 18.06.2024].

²⁵ A. Gulyás, « Tour d’horizon des traductions françaises », *op. cit.*, p. 406.

mans, qui, contrairement à la logique économique, sortent tous en livres papier, comme si les éditeurs voulaient mettre en valeur ces réinterprétations. Ceci confirmerait notre hypothèse concernant le rôle des retraductions dans la déconstruction et la reconstruction du canon littéraire cible : les éditeurs qui investissent dans la retraduction des classiques et les rééditent en livres papier doivent croire que la réactualisation d'une œuvre classique attirera l'attention des critiques, des médias et des lecteurs sur eux et leurs autres publications. Ils espèrent sans doute accroître leur capital symbolique et économique en misant sur les retraductions consacrantes d'œuvres classiques.

Afin de maximiser leur gain symbolique, les éditeurs doivent également choisir stratégiquement leurs traducteurs. Le capital symbolique ou le pouvoir consécraire du traducteur ne peut que rehausser le prestige du projet et, en fin de compte, apporter du profit matériel et symbolique à l'éditeur. Le Tableau 2 résume ce que l'on peut savoir des traducteurs à qui ces projets de retraduction ont été confiés. Nous avons cherché à connaître le nombre de textes qu'ils ont retraduits, la proportion de traducteurs et de traductrices, leur âge au moment de la retraduction, leur profession autre que la traduction littéraire, et les prix qu'ils ont reçus en reconnaissance de leurs activités de (re)traduction et/ou littéraires.

L'analyse des données du Tableau 2 montre que les retraductions hongroises des 16 auteurs français ont été effectuées par 19 traducteurs hongrois et que pendant la période examinée, 58 % des traducteurs (11) ont retraduit un seul texte, et 31,6 % (6) en ont retraduit deux. Si l'on considère le nombre d'auteurs français retraduits, 31,6 % des traducteurs (6) ont retraduit deux auteurs, tandis que 68,4 % (13), soit un peu plus des deux tiers, n'ont retraduit qu'un seul auteur. La répartition des traducteurs et des traductrices est de 58 % contre 42 % (11 hommes/8 femmes). Leur âge moyen au moment de la parution de leur retraduction était de 51,9 ans²⁶.

En ce qui concerne les professions qu'exercent les traducteurs en dehors de la traduction littéraire, on trouve surtout des écrivains, des éditeurs et des universitaires, mais il y a également des exemples de journaliste, poète, scénariste, professeur de lycée, ethnographe ou directeur de maison d'édition. À l'exception de Gábor Romhányi Török et de deux autres traductrices pour qui nous n'avons trouvé aucune information sur Internet, tous exercent une ou plusieurs professions à côté de la traduction littéraire. Les trois grands domaines professionnels qui se distinguent sont la littérature, l'édition et l'éducation (majoritairement l'enseignement supérieur)²⁷. Les traducteurs se répartissent à parts égales parmi ces trois grands domaines : 5 (4 écrivains/1 poète) viennent du monde littéraire, 5 de l'édition (5 éditeurs, dont un a également été directeur de maison d'édition),

²⁶ Dans nos recherches préliminaires sur une liste non exhaustive de retraductions pour la même période, ce chiffre était de 54 ans pour les traducteurs du français et 54,7 ans pour les traducteurs d'œuvres littéraires britanniques, américaines, allemandes, françaises et russes (A. Gulyás, « Retranslation and Retranslators », *op. cit.*, p. 41.).

²⁷ *Ibidem*, p. 42.

6 de l'éducation, majoritairement de l'enseignement supérieur (5 enseignants universitaires/1 professeure de lycée).

Tableau 2. Noms des traducteurs, nombre de textes retraduits, sexe, âge au moment de la parution de leur retraduction, profession autre que la traduction littéraire et prix littéraires

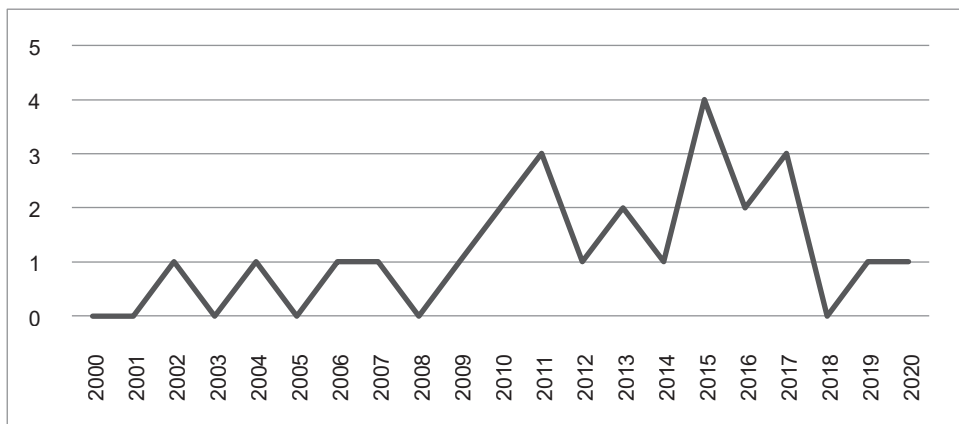
| Traducteur | Texte(s) retraduit(s) | Sexe | Âge | Profession | Prix littéraires |
|----------------------------|------------------------------|------|---------|---|--|
| ÁDÁM Péter | 1,5 Camus ; Saint-Exupéry | H | 69 ; 70 | journaliste, enseignant universitaire | – |
| BÁRDOS Miklós | 1 | H | 35 | écrivain | – |
| BÍRÓ Péter | 1 | H | 48 | écrivain | – |
| BOGNÁR Róbert | 2 Maupassant ; Molière | H | 51 ; 67 | éditeur, journaliste | Prix Wessely László 1983, Prix József Attila 2004 |
| BURJÁN Mónika | 1 | F | 53 | enseignante universitaire | – |
| CSORDÁS Gábor | 1 | H | 67 | poète, édi- teur, directeur de Jelenkor | Prix Wessely László 1986, Prix Déry Tibor 1990, Prix József Attila 2006 |
| DUNAJCSIK Mátyás | 2 Camus ; Saint-Exupéry | H | 32 | écrivain | Prix Bródy Sándor 2008 |
| FORGÁCH András | 1 | H | 59 | écrivain, dramaturge, scénariste | 8 prix dont les Prix József Attila 2006 et Déry Tibor 2007 |
| GULYÁS Adrienn | 2 deux livres de Rabelais | F | 33 ; 38 | enseignante universitaire | Prix Szekeres György 2018 (post-retraduction) |
| JANCSÓ Júlia | 2 Zola ; Proust | F | 58 ; 62 | professeure de lycée | Prix Tengelyi László 2015, Prix Szekeres György 2015 |
| KISS Kornélia | 0,5 Camus | F | 47 | enseignante universitaire | – |
| KOVÁCS Ilona | 1 | F | 56 | enseignante universitaire | Prix Szekeres György 2022 (post-retraduction) |
| PÁLFI Rita | 1 | F | ND | ND | – |
| ROMHÁNYI TÖRÖK Gábor | 2 Flaubert ; Pinget | H | 65 | – | Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres 2002 |

| Traducteur | Texte(s) retraduit(s) | Sexe | Âge | Profession | Prix littéraires |
|-----------------------|-----------------------|--------|------|-------------------------|--|
| SÓVÁGÓ Katalin | 2 Gide ; Sade | F | ND | ND | Prix Wessely László 2002 |
| SZÁLINGER Balázs | 1 | H | 31 | poète | Prix Bródy Sándor 2001, Prix József Attila 2010 |
| TAKÁCS M. József | 1 | H | 54 | éditeur | – |
| TEKEI (VIDA) Erika | 1 | F | 46 | éditrice, ethnologue | – |
| VARGYAS Zoltán | 1 | H | 66 | éditeur | Prix Wessely László 2004, Prix Szekeres György 2023 |
| TOTAL | 25 | 11H/8F | 51,9 | | 11 traducteurs primés |

Pour ce qui est du pouvoir consécrationnaire des traducteurs, 9 sur 19, soit 47 %, étaient déjà lauréats d'un ou de plusieurs prix de traduction (Prix Szekeres György, Prix Wessely László) ou de littérature (Prix József Attila, Prix Déry Tibor) au moment de la sortie de leurs retraductions, et deux autres (Ilona Kovács et Adrienn Gulyás) ont été primés après. Au total, 11 des 19 traducteurs, soit 57,9 %, ont été récompensés pour leurs activités de traduction ou littéraires.

Cette proportion des traducteurs consacrés est assez élevée pour prouver que le capital symbolique du retraducteur n'est pas négligeable pour les éditeurs. On voit néanmoins d'après les données du Tableau 2 que les traducteurs tirent leur capital symbolique de plusieurs domaines intellectuels, tels le monde académique, l'édition, la littérature ou le journalisme. Les deux retraducteurs les plus jeunes sont aussi écrivain (Mátyás Dunajcsik) et poète (Balázs Szálinger), tous les deux récompensés du Prix Bródy Sándor, décerné chaque année à un jeune talent littéraire après la publication de sa première œuvre.

Si l'on considère la distribution temporelle des retraductions de textes narratifs et théâtraux entre 2000 et 2020 (voir Graphique 1), on peut voir que le nombre de retraductions est très faible, oscillant entre 0 et 1, avec une moyenne de 0,6 par an entre 2000 et 2010 et de 1,8 entre 2011 et 2020, et avec un pic exceptionnel de 4 retraductions en 2015. Les données montrent toutefois une augmentation à partir de 2010, deux ans après la crise économique mondiale, et attestent une légère hausse du nombre des retraductions de littérature française en Hongrie.



Graphique 1. Distribution des retraductions du français vers le hongrois entre 2000 et 2020 en nombre de retraductions du français vers le hongrois par an

En général, ces textes sources n'ont connu qu'une seule retraduction, excepté *Le Petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry qui a été retraduit six fois entre 2014 et 2017. Ce qui explique l'intérêt soudain des éditeurs hongrois pour la retraduction du *Petit prince*, indépendamment de la popularité jamais démentie du conte, c'est sans aucun doute l'extinction des droits d'auteur de Saint-Exupéry à partir du 1^{er} janvier 2015²⁸. Néanmoins, vu la taille du marché (25 retraductions en 20 ans), l'existence de six nouvelles interprétations (soit 24 % des textes retraduits) n'a l'air d'obéir à aucune logique économique. Si l'on ajoute que la première traduction de 1970 par György Rónay²⁹ n'a pas cessé d'être rééditée tandis que sortaient les nouvelles traductions (28 rééditions du *Petit Prince* sur 47, soit 60 %, ont repris la traduction de Rónay), le profit des éditeurs des retraductions n'a pu être que symbolique.

Quant à la répartition des éditeurs, résumée dans le Tableau 3, on peut constater que 80 % des maisons d'édition (au nombre de 16) ayant publié des retraductions d'œuvres françaises siègent à Budapest, suivi de Szeged avec 10 % (2 éditeurs), de Csorna et de Gyula avec 5 % (1 éditeur chacun). La prépondérance des éditeurs de la capitale est tout aussi remarquable que le caractère fragmenté de ce marché lilliputien. Un total de 20 éditeurs se partagent 25 retraductions³⁰ sur vingt ans, 75 %, soit 15 éditeurs sur 20, n'ont publié qu'un seul texte retraduit, et

²⁸ Une ruée similaire s'est produite en Turquie où, à la suite de l'extinction des droits d'auteur de Saint-Exupéry, *Le Petit prince* a été retraduit une vingtaine de fois (Ö. Berk Albachten, Ş. Tahir Gürçağlar, « The making and reading of a bibliography of retranslations », *op. cit.*, 2019, p. 225).

²⁹ A. de Saint-Exupéry, *Kis herceg [Le Petit prince]*, Móra, Budapest 1970. Cette traduction en est à sa 45^e édition en 2023, selon le catalogue de la Bibliothèque nationale.

³⁰ On compte 26 textes retraduits dans le Tableau 3, mais il n'y en a que 25. La différence des chiffres s'explique par le fait que *Le Petit prince* de Dunajcsik, donc un seul et même texte, a été publié par deux éditeurs différents (Sztalker et Pájer Donát) entre 2000 et 2020.

20 % ont fait paraître deux textes chacun : Ulpius-ház a fait traduire un roman de Guy de Maupassant et un d'Émile Zola, Jelenkor deux romans d'Albert Camus, Osiris, deux livres de François Rabelais et Napkút, un roman de Robert Pinget et un de Gustave Flaubert. Un seul éditeur, Lazi, a fait paraître trois retraductions, de Claude Jolyot de Crébillon, du marquis de Sade et d'Antoine de Saint-Exupéry.

On observe également des stratégies éditoriales diverses concernant la retraduction. Certains éditeurs optent pour confier leurs retraductions à un même traducteur, tel Atlantisz pour l'intégrale de Proust. D'autres commandent leurs retraductions à des traducteurs différents, comme Jelenkor pour ses retraductions de Camus. Cette solution a l'avantage de permettre la publication de plusieurs œuvres dans un laps de temps relativement court. Chez Napkút, les auteurs changent, mais le retraducteur reste le même : Romhányi Török Gábor a traduit le roman de Pinget et celui de Flaubert. Ulpius-ház a fait traduire différents auteurs français par différents retraducteurs. Ulpius-ház, qui a malheureusement fait faillite en 2015, a également publié des retraductions de romans d'autres langues sources³¹ et a adopté la même stratégie que Jelenkor pour Camus. Lazi semble avoir misé sur le pouvoir d'attraction des œuvres retraduites : la cote du *Petit prince* reste inébranlable et c'est une œuvre pour les lecteurs de tous âges, tandis que les romans de Crébillon et de Sade se vendent comme littérature érotique.

Tableau 3. La répartition du marché des retraductions françaises selon les éditeurs, leur ville et le nombre de retraductions publiées

| Maison d'édition | Ville | Nombre de textes retraduits |
|------------------|----------|-----------------------------|
| Akkord | Budapest | 1 |
| Atlantisz | Budapest | 1 |
| Digi-Book | Gyula | 1 |
| Európa | Budapest | 1 |
| GoodBook | Budapest | 1 |
| Helikon | Budapest | 1 |
| Jaffa | Budapest | 1 |
| Jelenkor | Budapest | 2 |
| Könyvmolyképző | Szeged | 1 |
| Lazi | Szeged | 3 |
| Metropolis | Budapest | 1 |
| Napkút | Budapest | 2 |
| Napraforgó | Budapest | 1 |
| Nemzeti Színház | Budapest | 1 |
| Népszabadság | Budapest | 1 |
| Osiris | Budapest | 2 |

³¹ A. Gulyás, « Retranslation and Retranslators », *op. cit.*, pp. 33–36.

| Maison d'édition | Ville | Nombre de textes retraduits |
|------------------|---|--|
| Pájer Donát | Csorna | 1 |
| Roland | Budapest | 1 |
| Sztalker | Budapest | 1 (même texte que pour Pájer Donát) |
| Ulpus-ház | Budapest | 2 |
| TOTAL : 20 | 16 Budapest 2 Szeged 1 Csorna, 1 Gyula | 26 (1 texte chez deux éditeurs) |

TENTATIVES D'INTERPRÉTATION ET NOUVELLES PISTES DE RECHERCHE

Ces résultats, aussi riches et informatifs soient-ils, laissent le chercheur perplexe sur plus d'une question : pourquoi ces auteurs français et pas d'autres ? Qu'est-ce que cette liste nous apprend sur le canon littéraire français dans la culture cible ? Qu'est-ce qui motive les traducteurs ? Et les éditeurs ? Les projets accomplis ont-ils eu du succès dans l'espace critique ? Ont-ils rapporté à leurs éditeurs ? Bien que répondre à toutes ces questions dépasserait l'objectif et le cadre de cette étude, nous allons tenter de donner quelques éléments de réponse et d'esquisser de nouvelles pistes de réflexion.

D'après nos recherches antérieures sur la genèse et la réception de certaines retraductions³², il semblerait que les initiateurs des projets de retraduction soient les traducteurs. Souvent, ils veulent se débarrasser du style littéraire et de la prudence du début du 20^e siècle, dont l'influence esthétique a perduré jusqu'à la fin de l'époque communiste. Il y a donc de la part des traducteurs une volonté de réformer la langue de la traduction, d'y incorporer la langue courante stylisée ou les grossièretés et obscénités de l'original. C'est le cas des retraducteurs de Camus, de Salinger, de Kerouac et même de Rabelais.

Plus rarement, il s'agit de parachever une œuvre qui n'a jamais été intégralement traduite et de donner une nouvelle interprétation à ses extraits déjà traduits : tel est le cas du Proust hongrois. Après avoir terminé les quatre volumes manquants de *La Recherche*, Júlia Jancsó a entamé la retraduction des trois premiers volumes dont deux sont déjà sortis en 2017 (*Du côté de chez Swann*) et 2021

³² Voir A. Gulyás, « Két klasszikus újrafordítása. Tanulmány Salinger *The Catcher in the Rye* és Camus *L'étranger* című regényének új magyar fordításairól » [La retraduction de deux classiques. Étude sur les nouvelles traductions hongroises des romans *The Catcher in the Rye* de Salinger et *L'Étranger* de Camus], *Filológiai közlöny* 1, 2018, pp. 35–42 et *Eadem*, « Retranslations and Their Reception in Context », *op. cit.*, pp. 215–232.

(*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*). Il est à noter que par ces retraductions, Jancsó se démarque du célèbre traducteur Albert Gyergyai, qui a produit la première version hongroise de *L'Étranger* de Camus, ainsi que de son style marqué par les goûts littéraires du début du XX^e siècle.

Néanmoins, la « pulsion traduisante », pour reprendre le terme de Berman³³, ne peut s'accomplir que si le traducteur trouve un éditeur pour financer son projet. De ce point de vue, la position du traducteur dans le champ éditorial n'est pas négligeable : s'il est en même temps éditeur, propriétaire d'une maison d'édition, comme Gábor Csordás, traducteur du *Tiers livre* de Rabelais, ou une figure littéraire connue, comme Ádám Nádasdy, poète et traducteur de Dante et de Shakespeare, ou les deux en même temps, tel Mátyás Dunajcsik, qui a retraduit Camus et Saint-Exupéry, il a plus de chances de convaincre les éditeurs de l'importance de son projet.

Les quelques chiffres de vente dont nous disposons grâce à Miklós M. Nagy, ancien directeur de la maison d'édition Európa – entre 1 000 et 1 200 exemplaires vendus pour *L'Étranger* de Camus, entre 3 000 et 4 000 pour *On the Road* de Kerouac et entre 5 000 et 6 000 pour *The Catcher in the Rye* de Salinger³⁴ – restent loin derrière et ne peuvent nullement se comparer à ceux des bestsellers (dans les 100 000 et plus). La retraduction des classiques rapporte ainsi aux éditeurs des revenus plus modestes et pas à court terme, à l'inverse des bestsellers. Le financement d'une retraduction peut être plutôt interprété comme un geste généreux ou une récompense de l'éditeur envers le traducteur (comme on peut le voir avec Imre Barna, traducteur de Salinger, qui a travaillé chez Európa pendant toute sa carrière) et représente un compromis entre rentabilité et gain de capital symbolique.

Quant à la distribution temporelle des retraductions, on assiste à une légère hausse à partir de 2010, année qui marque une reprise économique après la crise de 2008. Les années 2010 semblent aussi représenter un *kairos* pour les retraductions de Camus et de Rabelais, grands défenseurs de la liberté intellectuelle et idéologique. Plus récemment, *1984* de George Orwell a été retraduit deux fois en deux ans, par Ágnes Stier en 2021 pour l'éditeur Lazi, et par Laura Lukács en 2022 pour Scolar, ce qui est rare sur le marché éditorial hongrois. Ces nouvelles traductions arrivent à un moment où l'espace littéraire dépolitisé après 1989 redevient politisé et où la Hongrie traverse une époque d'autoritarisme politique.

Pour ce qui est de la réception des retraductions, la réticence, voire l'hostilité initiale des critiques de certains projets, tels *L'Étranger* et le roman culte de Salinger, *The Catcher in the Rye*, se sont beaucoup adoucies. Si, au départ, les critiques accusaient les traducteurs de manquer de style et exprimaient une nostalgie pour l'esthétique largement dépassée du début du XX^e siècle, avec le temps, ils sont devenus beaucoup plus ouverts à l'idée même de la réinterprétation d'un texte

³³ *Ibidem*.

³⁴ Communication orale de Miklós M. Nagy.

canonique dans une langue moderne. Malgré le changement d'attitude incontestablement positif de la critique, la visibilité des projets de retraduction reste très variable. Les projets où l'on change le titre de la traduction font l'objet de plus d'attention des critiques et des médias, comme s'ils touchaient à un tabou, mais d'autres retraductions passent complètement inaperçues.

Les retraductions et leurs empreintes dans l'espace critique laissent toutefois penser que la retraduction vient renforcer la position canonique des auteurs, en les réintroduisant dans la culture cible et leur donnant une nouvelle vie. Elles invitent également les lecteurs à réfléchir sur les grandes questions de la condition humaine en général et de leur propre condition en particulier. Vu la multitude des facteurs qui entrent en jeu dans l'aboutissement et la réussite de ces projets et le manque de systématisme apparente des approches éditoriales, la retraduction ne peut être explorée plus en profondeur qu'avec une méthodologie qualitative, par des entretiens avec les traducteurs et les éditeurs concernés, des études de cas des projets de retraduction et une exploration détaillée et systématique de l'espace critique. Il reste beaucoup de matière à étudier, tant du point de vue des agents de la retraduction (traducteurs, éditeurs, critiques), que du point de vue du changement des paradigmes socioculturels du marché du livre.

CONCLUSION

L'apport peut-être le plus important de cette recherche est qu'elle réussit à recenser et quantifier les retraductions hongroises de textes narratifs et théâtraux français entre 2000 et 2020 et à montrer que ce marché est en réalité infime et très fragmenté. Les retraductions représentent 1,26 % du corpus français, soit 31 occurrences regroupant les 25 nouveaux textes, leurs éditions numériques et leurs rééditions. On observe une préférence très claire pour les retraductions de textes appartenant aux genres narratifs (roman et conte) qui ne sont plus protégés par les droits d'auteur. Au total, 16 auteurs français ont été retraduits par 19 traducteurs et publiés par 20 éditeurs hongrois. Même si la majorité des éditeurs n'ont produit qu'une seule retraduction, ils l'ont publiée sous forme d'ouvrage imprimé, comme pour mettre en avant sa nouveauté et son unicité. On peut se demander si cela ne refléterait pas le prestige symbolique toujours supérieur du livre papier par rapport à l'édition numérique.

Les retraducteurs sont plus souvent des hommes que des femmes (58 % contre 42 %), ont en moyenne 51,9 ans, et exercent, parallèlement au métier de traducteur littéraire, une autre profession dans le monde littéraire, l'édition ou l'enseignement supérieur. Presque la moitié d'entre eux ont été primés avant, et deux d'entre eux, après la sortie de leur retraduction. Ces résultats montrent que les éditeurs confient les projets de retraduction à des traducteurs dotés de capital symbolique, celui-ci provenant soit de leur expérience et de leur ancienneté, soit

de leurs activités professionnelles parallèles. Les prix qui récompensent leurs activités traductives et littéraires ne font qu'accroître leur capital symbolique, ce dont bénéficient également leurs éditeurs.

D'un côté, on distingue la prudence des éditeurs face à la retraduction, d'où le caractère restreint et fragmenté de ce marché : beaucoup de traducteurs et d'éditeurs se partagent relativement peu de textes. D'un autre côté, lorsqu'on regarde de plus près ces projets, on s'aperçoit que les éditeurs investissent dans la retraduction d'auteurs et d'œuvres consacrés et confient celle-ci à des traducteurs consacrés, ce qui augmente leur capital symbolique et contribue à les légitimer.

Malgré la frilosité des éditeurs, le nombre des retraductions du français vers le hongrois est en légère hausse depuis 2010, ce qui corroborerait l'hypothèse que les retraductions sont des projets de grand prestige littéraire dans la culture cible et constituent un moyen d'accumuler du capital symbolique, tant pour les éditeurs que pour les traducteurs. En donnant une interprétation moderne aux textes classiques, les retraductions semblent également revigorer et renforcer le canon littéraire cible.

LISTE DES ŒUVRES FRANÇAISES DES GENRES NARRATIFS ET THÉÂTRAUX RETRADUITES EN HONGROIS ENTRE 2000 ET 2020, RÉÉDITIONS ET ÉDITIONS NUMÉRIQUES COMPRISES

- Balzac, Honoré de (2012), *Goriot apó* [*Le père Goriot*], traduit par Péter Bíró, Akkord, Budapest.
- Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de (2011), *Egy órült nap avagy Figaro házassága* [*La folle journée ou le mariage de Figaro*], traduit par András Forgách, Good Book, Budapest (édition numérique).
- Camus, Albert (2016), *Az idegen* [*L'Étranger*], traduit par Péter Ádám Péter et Kornélia Kiss, Európa, Budapest.
- Camus, A., *A pestis* [*La Peste*], traduit par Zoltán Vargyas, Jelenkor, Budapest.
- Camus, A. (2020), *A bukás* [*La Chute*], traduit par Mátyás Dunajcsik, Jelenkor, Budapest.
- Crébillon, Claude Jolyot de (2004), *Egy pamlag emlékiratai* [*Le Sopha*], traduit par Ilona Kovács, Lazi, Szeged.
- Flaubert, Gustave (2010), *November* [*Novembre*], traduit par Gábor Romhányi Török, Napkút, Budapest.
- France, Anatole (2006), *A vörös liliom* [*Le Lys rouge*], traduit par Miklós Bárdos, Kossuth/Népszabadság Kv., Budapest.
- Gide, André (2011), *A nők iskolája* [*L'École des femmes*], traduit par Katalin Sóvágó, Metropolis, Budapest.
- Maupassant, Guy de (2007), *A szépfű* [*Bel-ami*], traduit par Róbert Bognár, Ulpius-ház, Budapest.
- Molière (2013), *A fősvény* [*L'Avare*], traduit par Róbert Bognár, Digi-Book Magyarország, Gyula (édition numérique).
- Pinget, Robert (2011), *Passacaglia* [*Passacaille*], traduit par Gábor Romhányi Török, Napkút, Budapest.
- Proust, Marcel (2017), *Swannék oldala* [*Du côté de chez Swann*], traduit par Júlia Jancsó, Atlantisz, Budapest.

- Rabelais, François (2010), *Pantagruel* [*Pantagruel*], traduit par Adrienn Gulyás, vers traduits par Zsuzsanna N. Kiss, Osiris, Budapest.
- Rabelais, Rabelais, F. (2015), *Gargantua* [*Gargantua*], traduit par Adrienn Gulyás, vers traduits par András Imreh, Osiris, Budapest.
- Rabelais, Rabelais, F. (2017), *A derék Pantagruel hősi cselekedeteinek és mondásainak harmadkönyve* [*Le Tiers livre des faits et dicts héroïques du bon Pantagruel*], traduit par Gábor Csordás, Jaffa, Budapest.
- Rabelais, Rabelais, F. (2017), *A derék Pantagruel hősi cselekedeteinek és mondásainak harmadkönyve* [*Le Tiers livre des faits et dicts héroïques du bon Pantagruel*], traduit par Gábor Csordás, Jaffa, Budapest (édition numérique).
- Racine, Jean (2009), *Atália* [*Athalie*], traduit par Balázs Szálinger et par Tibor Bánföldi, Nemzeti Színház, Budapest.
- Sade, Donatien Alphonse François de (2002), *Juliette története avagy a bűn virágzása* [*La Nouvelle Justine, suivie de l'Histoire de Juliette, sa sœur*], traduit par Katalin Sóvágó, Lazi, Szeged.
- Saint-Exupéry, Antoine de (2014), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par Rita Pálfi, Napraforgó, Budapest.
- Saint-Exupéry, A. de (2015), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par József Takács M., Helikon, Budapest.
- Saint-Exupéry, A. de (2019), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par József Takács M., Helikon, Budapest.
- Saint-Exupéry, A. de (2019), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par József Takács M., Libri Helikon, Budapest.
- Saint-Exupéry, A. de (2020), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], avec les dessins de l'auteur, traduit par József Takács M., Helikon, Budapest.
- Saint-Exupéry, A. de (2015), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par Mátyás Dunajcsik, Pájer Donát, Csorna.
- Saint-Exupéry, A. de (2018), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par Mátyás Dunajcsik, Sztalker, Budapest.
- Saint-Exupéry, A. de (2015), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par Péter Ádám, Lazi, Szeged.
- Saint-Exupéry, A. de (2017), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], 2^e éd., traduit par Péter Ádám, Lazi, Szeged.
- Saint-Exupéry, A. de (2016), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par Erika Vida, Roland, Budapest.
- Saint-Exupéry, A. de (2017), *A kis herceg* [*Le Petit prince*], traduit par Mónika Burján, Könyvmolyképző, Szeged.
- Zola, Émile (2013), *Nana* [*Nana*], traduit par Júlia Jancsó, Ulpius-ház, Budapest.

SYMBOLIC CAPITAL, LEGITIMATION AND RETRANSLATIONS OF FRENCH LITERATURE INTO HUNGARIAN BETWEEN 2000 AND 2020

Abstract

This study discusses retranslations of French prose and drama into Hungarian between 2000 and 2020, in a Bourdieusian framework, using mixed methods, based on data provided by the National Library of Hungary. The results show that retranslations constitute 1.26% of the French corpus, i.e. 31 records out of 2452, with a very clear preference for retranslations of narrative works, mostly novels, that are no longer protected by copyright. Although they represent a highly limited

and fragmented market, Hungarian retranslations of French literature increase the publishers' and translators' symbolic capital and have been on the rise since 2010.

Key words: retranslation, French literature, sociology of translation, literary translators, legitimation, symbolic capital

Mots-clés : retraduction, littérature française, sociologie de la traduction, traducteurs littéraires, consécration, capital symbolique

JOANNA JAKUBOWSKA
ORCID 0000-0002-4720-3687
Université de Wrocław
Faculté des langues, littératures et cultures
joanna.jakubowska@uwr.edu.pl

LES ENJEUX DE LA CITATION DANS DEUX PRÉFACES MÉTATRADUCTIVES D'ANDRÉ GIDE

André Gide, prix Nobel de littérature (1947), l'un des fondateurs de la *Nouvelle Revue Française*, s'est fait connaître aussi dans le domaine de la traduction. Il s'y est initié avec enthousiasme, mais aussi avec certains soucis intérieurs. Comme il l'a admis dans sa *Lettre à André Thérive* : « L'épineuse question des traductions est une de celles sur lesquelles j'ai le plus, et depuis longtemps, réfléchi »¹. En effet, Gide était très attentif à la qualité de la traduction des œuvres étrangères qu'il lisait ; il surveillait les traductions de ses propres écrits et signalait l'absence de traduction en français des auteurs étrangers qu'il jugeait incontournables². Traducteur lui-même, il se vouait entièrement à son travail, parfois « le nez contre les mots »³, comme il l'a formulé, en évoquant son cheminement dans la version française de *Hamlet*. Il a partagé ses observations sur la traduction dans de nombreux écrits, entre autres dans son *Journal*, sa correspondance et de nombreux péri-textes⁴ accompagnant les œuvres qu'il a traduites. Dans ce riche répertoire de textes métatraductifs, ce sont deux préfaces qui vont nous intéres-

¹ A. Gide, « Lettre à André Thérive (Lettre sur les traductions) », [dans :] *Œuvres complètes d'André Gide*, t. 15, Éditions de la NRF, Paris 1932, p. 541.

² Cf. P. Schnyder, « André Gide, traducteur paradoxal », *Romanica Wratislaviensia* LIX, 2012, pp. 229–236.

³ A. Gide, *Journal 1887–1925*, t. 1, É. Marty (dir.), Éditions Gallimard, Paris 1996, p. 1177.

⁴ Nous employons le terme de péri-texte dans le sens que lui attribue Gérard Genette, c'est-à-dire comme un message qui accompagne le texte littéraire dans l'espace du même volume, par

ser particulièrement, à savoir l'avant-propos à *La Dame de Pique* de Pouchkine (1923)⁵ et l'avant-propos au *Théâtre* de Shakespeare (1938)⁶. Dans notre analyse, nous adoptons une perspective énonciative qui permettra non seulement d'envisager le contenu sémantique explicite du message, mais aussi de relever les marques de point de vue et de prise de position particulière par rapport au texte traduit, et surtout, aux discours extérieurs relatifs à l'œuvre de départ. Comme le précise Alain Rabatel :

L'énonciateur est l'instance qui se positionne par rapport aux objets du discours auxquels il réfère, et, ce faisant, qui les prend en charge. La notion d'énonciateur correspond à une position (énonciative) qu'adopte le locuteur, dans son discours, pour envisager les faits, les notions, sous tel ou tel PDV [point de vue – J.J.] pour son compte ou pour le compte des autres. De la sorte, l'énonciateur est défini comme l'instance aux PDV⁷.

Nous focaliserons notre étude sur une des manifestations de la subjectivité de l'énonciateur, à savoir la reprise de la parole d'autrui sous forme de citation. Le choix des énoncés rapportés ainsi que la façon dont l'énonciateur les intègre dans son discours contribue inévitablement à l'expression (voulue ou inconsciente) de sa subjectivité par rapport aux textes (et ses paratextes) qu'il commente. L'ancrage des paroles autres n'est pas une simple question de style, mais relève toujours d'une négociation des rôles entre l'énonciateur premier, qui rapporte les mots d'un autre, et les énonciateurs secondaires, dont les paroles sont déplacées dans une autre situation d'énonciation. Remarquons que Gide recourt dans les deux péritextes uniquement aux différentes modalités du discours direct, implantant les mots d'autrui dans son discours sous la forme de citations. Selon Antoine Compagnon, la citation,

[c]ette pierre de touche de l'écriture [...] a le statut d'un critère de validité, d'un contrôle de l'énonciation, d'un dispositif de régulation, parfois d'autorégulation [...]. Loin d'être un détail du livre, un trait périphérique de la lecture et de l'écriture, la citation représente un enjeu capital, un lieu stratégique et même politique dans toute pratique du langage, quand elle assure sa validité, garantit sa recevabilité, ou au contraire les réfute⁸.

opposition à l'épitéxte, qui est extérieur au livre. G. Genette, *Seuils*, Éditions du Seuil, Paris 1987, pp. 7–20.

⁵ A. Pouchkine, *La Dame de Pique* (abrégé « DP » dans l'article), traduction de J. Schiffrin, B. de Schloezer et A. Gide, Éditions de la Pléiade/J. Schiffrin et Cie, Paris 1923, p. 9–11. Dans l'article, nous faisons référence à la reprise de l'avant-propos dans : A. Gide, *Essais critiques*, P. Masson (dir.), Éditions Gallimard, Paris 1999, pp. 656–658.

⁶ W. Shakespeare, *Théâtre complet* (abrégé « TC » dans l'article), vol. 1, Gallimard, Paris 1938, pp. I–XV. Dans l'article nous faisons référence à la reprise de l'avant-propos dans : A. Gide, *Essais critiques*, op. cit., pp. 727–733.

⁷ A. Rabatel, « Retour sur les relations entre locuteurs et énonciateurs. Des voix et des points de vue », [dans :] M. Colas-Blaise, M. Kara, L. Perrin, A. Petitjean (dir.), *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*, Ceted/Université de Metz, Metz 2010, p. 370. Voir aussi A. Rabatel, « Les relations Locuteur/Énonciateur au prisme de la notion de voix », *Arts et Savoirs* 2, 2012, <<http://journals.openedition.org/aes/510>> [consulté le 28/11/2023].

⁸ A. Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Éditions du Seuil, Paris 1979, p. 12.

Nous proposons une étude comparative des deux péri-textes mentionnés ci-dessus, ce qui nous permettra de repérer les changements qui s'opèrent dans leur dimension argumentative et pragmatique. « La Dame de Pique » de Pouchkine, connue initialement en France grâce à la traduction de Prosper Mérimée⁹, paraît dans une nouvelle traduction en 1923, à l'initiative de Jacques Schiffrin, traducteur d'écrivains russes, éditeur et créateur des prestigieuses éditions de la Pléiade. Comme Gide le signale dans la N.R.F d'avril 1935, il ne s'est pas enthousiasmé tout de suite pour l'entreprise :

Lorsque, en 1923, Schiffrin me proposa de traduire *La Dame de pique*, je commençai par refuser. Il me paraissait impertinent de chercher à refaire ce qu'avait déjà si bien fait Mérimée. Je n'acquiesçai qu'après que Schiffrin m'eut montré quantité de menues inexactitudes dues non point à une connaissance insuffisante du russe, mais à un parti pris d'enjolivement et d'élégance répondant au goût de l'époque, et qui risquait de compromettre Pouchkine avec le vieillissement de la mode¹⁰.

Gide, qui figure comme l'un des co-traducteurs de la nouvelle, ne savait pas le russe. Son rôle a consisté à fournir une bonne adaptation en français de la traduction littérale proposée par Schiffrin et Schloezer. Il commence son avant-propos par des formules de modestie, qualifiant son travail d'impertinence :

Les lettres françaises connaissent déjà *La Dame de pique* de Pouchkine par la traduction que nous en donna Mérimée. Il pourrait paraître impertinent d'en offrir aujourd'hui une version nouvelle ; et je ne doute pas que la première ne paraisse plus élégante que celle-ci, qui n'a d'autre mérite que sa très scrupuleuse exactitude (DP, p. 656).

Cette retenue est caractéristique de l'approche du travail de traducteur de Gide¹¹. Pourtant, une tonalité légèrement moqueuse transparait quand il expose des motifs justifiant ce travail audacieux de retraduction. En témoigne la façon dont il se sert de courtes citations :

Nous nous sommes défendu d'ajouter rien au style net et dépouillé de Pouchkine, dont la grâce est la sveltesse et qui vibre comme une corde tendue. Quand il dit : « Hermann frémissait comme un tigre », Mérimée ajoute : « à l'affût ». Quand il penche Lisaveta sur un livre, Mérimée dit : « gracieusement » (DP, p. 656).

Dans ce petit « duel » entre l'auteur de l'original et Mérimée, ce sont les faiblesses du second qui sont exposées. Même si Gide défend par la suite les démarches qu'il a adoptées, accusant plutôt les goûts de l'époque, soumise à l'impératif du « style fardé », l'auteur de *Carmen* se trouve, en tant que traducteur, en position d'instance dépendante, ne pouvant pas se permettre les solutions qu'il aurait peut-être voulu adopter spontanément. Dans la suite de son avant-propos, Gide

⁹ La nouvelle est parue dans *La Revue des Deux Mondes* en 1849. Voir à ce sujet P. Masson, « Gide traducteur de Pouchkine », *Bulletin des Amis d'André Gide* 107(23), 1995, pp. 441–447.

¹⁰ Cité d'après : P. Masson, « Notes et variantes », [dans :] A. Gide, *Essais critiques, op. cit.*, p. 1172.

¹¹ « On devine bien ce scrupule à travers les différents textes dont Gide entoure alors son travail de traducteur, comme si, tout en définissant sa conception de la traduction, il cherchait également à s'excuser de ce qui pouvait apparaître comme un sacrilège littéraire » (P. Masson, « Gide traducteur de Pouchkine », *op. cit.*, p. 442).

donne la voix à Pouchkine, dont la qualité des énoncés repose sur la simplicité du style. Ainsi, les citations servent de double justification de la retraduction, tant par leur contenu sémantique que par le fait que l'énonciateur premier du message est l'auteur de l'original même, posé ici en autorité incontestable :

La netteté de Pouchkine [...] le [Mérimée, J.J.] gêne, et rien de mieux que l'étude de cette traduction ne nous instruit. « Les poètes, écrivait Pouchkine, pèchent souvent par défaut de simplicité et de vérité, ils poursuivent toutes sortes d'effets extérieurs. Cette recherche de la forme les entraîne vers l'exagération et l'emphase. » Il reprochait à Hugo, que pourtant il admirait, son absence de simplicité. « La vie lui manque, écrivait-il, autrement dit : la vérité » (DP, p. 656).

Cette citation lui permet d'ailleurs de biaiser habilement sa réflexion méta-traductive par des remarques sur l'art poétique en tant que tel. Dès ce moment, Gide choisit des citations qui attestent l'éducation universelle de Pouchkine et soulignent l'effacement volontaire de son idiosyncrasie dû à son attachement à la culture « européenne ». Dans la suite de l'avant-propos, pour mieux appuyer son argumentation, Gide donne la parole à un autre écrivain, Fiodor Dostoïevski, auquel il s'intéresse à l'époque et qu'il fait connaître aux lecteurs français¹². C'est d'ailleurs probablement sa fascination pour Dostoïevski qui a éveillé chez Gide l'intérêt pour l'œuvre de Pouchkine¹³. Il cite abondamment Dostoïevski, lui permettant de dominer l'espace énonciatif : exception faite de courtes insertions à l'intérieur du paragraphe prises en charge par Gide, c'est la parole de Dostoïevski qui domine tout un passage constituant à peu près un tiers de l'avant-propos¹⁴. Ainsi, choisissant les propos d'un autre pour s'exprimer, Gide se positionne en sous-énonciateur et témoigne d'une vraie « modestie énonciative »¹⁵. Paradoxalement, cet effacement énonciatif du Gide « traducteur » de Pouchkine permet de mieux faire ressortir la quête personnelle du Gide écrivain, car la reprise des mots de deux écrivains russes semble refléter ses propres impératifs esthétiques et éthiques : sa quête de l'équilibre entre l'individualisme et l'universalisme, ainsi que son idée d'un « classicisme personnel », liée surtout au style dans sa dimension éthique. Comme le rappelle Pierre Masson, Gide, à cette époque, accordait de l'importance « à la question du style comme moyen d'approcher au plus près la vérité d'un être ou d'un sentiment »¹⁶.

¹² « Dostoïevski » [article] [dans :] P. Masson, J.-M. Wittmann (dir.), *Dictionnaire Gide*, Classiques Garnier, Paris 2011, pp. 126–127.

¹³ P. Masson, « Gide traducteur de Pouchkine », *op. cit.*, p. 444.

¹⁴ Dans son étude sur le travail de Gide sur la traduction de la nouvelle de Pouchkine, Pierre Masson attire lui aussi l'attention sur cette particularité de ce périphrase : « Et justement, dans son avant-propos à sa traduction de *La Dame de Pique*, Gide ne trouve rien de mieux, pour présenter Pouchkine, que de redonner la parole à Dostoïevski (...) ». *Ibidem*.

¹⁵ Nous reprenons le terme de « modestie énonciative » de L. Rosier, *Le discours rapporté en français*, Ophrys, Paris 2008, p. 42. Sur le thème de la co-, de la sur- et de la sous-énonciation, voir aussi *Langages* 156, 2004.

¹⁶ P. Masson, « Gide traducteur de Pouchkine », *op. cit.*, p. 445.

Le deuxième texte, paru en 1938, est un avant-propos au *Théâtre* de Shakespeare, un volume contenant notamment des traductions de François-Victor Hugo¹⁷, mais aussi, deux traductions de Gide, à savoir *Antoine et Cléopâtre* et *Hamlet*. Le rôle de préfacier qu'endosse ici Gide est ambigu : est-ce le traducteur de ces deux pièces incluses dans le volume qui parle, ou plutôt l'écrivain reconnu, dont le nom aurait pour but de canoniser l'édition proposée par Gallimard ? Dans ce péri-texte, beaucoup plus long que la préface à la retraduction de Pouchkine, Gide met l'accent sur les difficultés de la traduction : il explique les questions lexicologiques, syntaxiques et culturelles pour prouver que la densité du texte de départ ainsi que l'incompatibilité des systèmes linguistiques français et anglais constituent les difficultés majeures de la traduction du poète anglais. Évidemment, c'est l'expérience personnelle de Gide comme traducteur de Shakespeare qui alimente ce texte. Examinant la façon dont il y recourt à la parole autre, on peut vite constater que par rapport à l'avant-propos à la *Dame de Pique*, ce texte est plus polyphonique et énonciativement plus diversifié. Aussi, la position de Gide en tant qu'énonciateur y est-elle plus marquée. Tout d'abord, il n'exprime pas de marques de scrupules, qui caractérisaient la préface antérieure. Au contraire, il se permet une certaine désinvolture en avouant que dans le discours citant, il ne se soucie pas trop de l'exactitude de la citation qu'il propose (« je ne sais si je cite exactement ses paroles »). Il se permet aussi, tout au début, de marquer ouvertement sa distance, sinon son désaveu de la parole citée (« mais je préfère entendre ») :

Lorsque Théophile Gautier affirmait (je ne sais si je cite exactement ses paroles) : « En art, l'inexprimable n'existe pas », il voulait dire, sans doute, qu'il n'est rien qu'un artiste accompli ne soit à même d'exprimer ; mais je préfère entendre : ce que nous ne pouvons exprimer n'est pas (TC, pp. 727–728).

Il a aussi fréquemment recours aux citations de l'œuvre originale (tantôt en français, tantôt en anglais), qui sont syntaxiquement absorbées par la parole citante :

(...) une même scène réunit Lear à demi dément, Gloucester aveugle et souhaitant la folie comme un refuge, conduit lui-même par un vieillard « à la fois mendiant et fou », et que va relayer Edgar, fils de Gloucester, qui, lui, simule la folie. [...] Or voici la difficulté exemplaire : le roi Lear, à la fin du drame, s'écrie : *My poor fool is hanged*, et voici les commentateurs aux abois (TC, p. 730).

Les citations extensives disparaissent totalement de la préface, et les appels à l'autorité y jouent une fonction différente. Même si Gide cite les paroles des critiques shakespeariens qui constituent un point de référence majeure dans l'interprétation de l'œuvre du poète anglais, il n'attribue à aucun d'eux une place particulière dans son espace énonciatif. Qui plus est, il énumère différents énonciateurs dans une sorte de liste ayant pour fonction de montrer les divergences et

¹⁷ W. Shakespeare, *Théâtre complet*, trad. de l'anglais par S. Bing, J. Copeau, E. Fleg, A. Gide, F. Holland, F.-V. Hugo, P. J. Jouve, P. Leyris, M. Maeterlinck, E. Morand, G. Pitoëff et M. Schwob, vol. 1–2, Gallimard, Paris 1938.

le manque d'unanimité dans le discours métacritique shakespearien anglophone. Dans la proposition introductive du paragraphe, Gide explique, avec un clin d'œil ironique typique de son écriture, qu'il rapporte les gloses des commentateurs « pour l'édification du lecteur » :

[...] César, dans Alexandrie, vient d'apprendre la mort d'Antoine ; survient un messager : « Qui es-tu ? » lui demande César [...]. L'autre répond : *A poor Egyptian yet*. Et, là-dessus, chacun d'ergoter. Qu'est-ce que signifient ces quatre mots, d'apparence si limpide ? [...] « Prise dans ce contexte, explique R.-H. Case, la réplique semble vouloir dire : “Je viens du pays qui reste l'Égypte, aussi longtemps que tu n'as pas décidé de son sort” ». Voici l'explication de Johnson : « Je suis *encore* un serviteur de la reine d'Égypte, mais appelé à devenir bientôt sujet romain. » Deighton suggère : « Bien que conquis par toi, César, et si misérable que je puisse être, tu ne pourras faire que je ne sois pas un Égyptien ». Et le *yet*, dès lors, prend une intonation de défi. [...] et la phrase entière, ainsi reconstituée, peut être traduite ainsi : « Ma maîtresse, la reine, qui n'est plus désormais qu'une pauvre Égyptienne ». Telle est l'interprétation de Schmidt (TC, p. 731).

Les verbes introducteurs et les locutions introductives dont se sert Gide pour rapporter les propos des commentateurs (« explique », « semble vouloir dire », « l'explication », « suggère », « peut être traduite », « l'interprétation ») mettent en avant l'opacité de l'original et la difficulté que pose son interprétation même pour les lecteurs spécialisés dans le domaine. Ainsi solidifie-t-il l'argumentation qu'il poursuit tout au long de l'avant-propos où il dévoile sa propre éthique de la traduction, en vertu de laquelle les trahisons de la lettre du texte de départ sont justifiées, voire nécessaires¹⁸. Ce passage peut être aussi interprété en suivant la proposition de Martina Della Casa qui, à partir d'un autre fragment du texte, considère l'argumentation de Gide comme « une réponse anticipée à de possibles critiques à venir sur ses traductions publiées dans le volume »¹⁹.

Une autre différence entre les textes de 1938 et de 1923 repose sur le statut ontologique de certaines citations. Dans l'avant-propos à Pouchkine, Gide a rapporté uniquement des paroles réellement produites, ancrées dans une réalité extratextuelle. Dans l'avant-propos à Shakespeare, il invente des répliques, plausibles, mais non attestées²⁰, entre « le traducteur » d'une part et « le lecteur » et « les uns », tous anonymes, d'autre part :

Alors le problème se pose, pour le traducteur : doit-il choisir, entre ces sens divers, opter en faveur de celui qui lui paraît le plus raisonnable ? ou le plus poétique ? ou le plus évocateur ? ou chercher à maintenir, dans sa traduction, une ambiguïté, ou même : une incompréhensibilité, dont le lecteur le fera sûrement responsable ?

« Votre texte, ici, n'est pas bien clair.

Croyez-vous donc que le texte de Shakespeare le soit davantage ? »

[...]

¹⁸ Voir M. Della Casa, « Sur Antoine et Cléopâtre. J'épouse avec ravissement le texte de Shakespeare », [dans :] V. Mazza (dir.), *André Gide et le Théâtre, Classiques Garnier*, Paris 2021, p. 284-285.

¹⁹ *Ibidem*, p. 285.

²⁰ Dans le cas des discours inventés, mais vraisemblables, il faudrait parler plutôt de pseudo-discours rapporté. Voir L. Rosier, *op. cit.*, p. 19.

Le traducteur, lui, doit opter. Les uns proposeront : « Mon pauvre fou s'est pendu », ramenant la pensée chancelante de Lear vers un passé dont le spectateur se souvient à peine ; et si le traducteur opte pour Cordélie, le mot « folle » convient-il bien à celle que précisément la folie n'a pas atteinte, et ne sied-il pas de remplacer ici le mot « folle » par quelque terme *of pity and endearment* (comme disent les commentateurs), acception à laquelle se prête fort bien le mot *fool* anglais (TC, pp. 729–730).

On observe, surtout dans la deuxième partie de l'exemple ci-dessus, une certaine tension entre deux pôles énonciatifs, celui du singulier (« le traducteur ») et celui du pluriel (« les uns »), ce qui renforce un climat d'affrontement entre des parties qui sont inégales en nombre. D'une certaine manière, c'est aussi l'isolement du traducteur qui se détache de cette confrontation. Or, même si dans cette polémique, la voix du traducteur est exposée au péril de la critique, celle du préfacier ne l'est pas. Les démarches citationnelles introduisant les éléments de fiction témoignent d'une aisance stylistique plus poussée, par rapport à une certaine rigidité de l'avant-propos de 1923. C'est le Gide écrivain qui semble intervenir et régner : il narrativise et dramatise son récit en le dotant d'une tonalité ironique relevant de son idiolecte littéraire. C'est aussi lui qui domine l'espace énonciatif tout au long de l'énonciation, non seulement par l'étendue de sa parole, mais aussi, par les relations grammaticales qui ordonnent l'ancrage des énoncés d'autrui. Dans la plupart des cas, ce sont des citations courtes, intégrées²¹ syntaxiquement et typographiquement à l'énonciation du préfacier. Tous les énonciateurs secondaires se trouvent dans une position de sous-énonciation. Ajoutons que d'autres éléments, tels que les embrayeurs et certaines locutions modalisatrices, consolident la position du préfacier face aux paroles et points de vue d'autrui (par ex. « Quant à moi », « Je crois que », « Je ne pense pas »).

À partir de ces deux textes qui ont été publiés à un intervalle de quinze ans, on peut observer une évolution visible des modalités de la prise en charge de la parole de Gide en tant que préfacier, ainsi que la façon dont se négocient les voix convoquées dans la construction de ces deux discours métatraductifs. Dans le premier, Gide témoigne d'une véritable modestie énonciative, ce qui contribue à l'authenticité du contenu sémantique de ses paroles, qui manifestent une certaine timidité par rapport à son entreprise traductive. Dans le second texte, le recours aux citations a un but argumentatif à tendance polémique. Gide marque visiblement sa position et la soumet à la confrontation avec les autres points de vue. On pourrait supposer que c'est son expérience personnelle de traducteur qui a influencé cette prise de position plus affirmée. Mais ce qui est commun aux deux textes, c'est son impossibilité de se détacher de son rôle d'écrivain. Dans la première préface, il relègue la parole à Pouchkine et Dostoïevski pour mieux ex-

²¹ Nous nous référons ici à la distinction que fait Rosier entre « la citation intégrée » et « la citation exhibée » : « Dire citation (...) suppose qu'il y a un discours antérieur qu'on va reproduire (...), discours de longueur variable, qu'on a extrait d'un texte et qu'on recontextualise, soit en l'absorbant dans la syntaxe du texte second soit en le « greffant » comme un bloc homogène mais pointé comme extérieur (caractère plus petit, paragraphe décalé, italiques...) ». *Ibidem*, p. 112.

primer sa propre quête littéraire. Dans la seconde, beaucoup plus focalisée sur les questions de la traduction même, c'est par son style ironique et des procédés quasi romanesques ravivant le texte et le dotant aussi d'une certaine acuité que l'écrivain se détache. Bien que dans aucun de ces textes Gide ne soulève explicitement la question d'une priorité éventuelle entre ses rôles de traducteur et d'écrivain, on peut y voir en filigrane que le premier ne peut se passer du second. C'est d'ailleurs ce qui caractérise, d'une manière beaucoup plus problématique, sa pratique de la traduction. Comme l'a démontré Peter Schnyder, les exigences éthiques et stylistiques qu'il se pose comme écrivain sont incompatibles avec les exigences de la traduction : « Ce qui mérite d'être retenu, c'est que le traducteur sera rapidement censuré par l'écrivain. (...) Gide est l'auteur de la *démultiplication* des discours. Il est certes un traducteur plutôt inspiré et souvent passionné à ses heures (notamment si l'écrivain est en difficulté), mais il est aussi, et surtout écrivain»²².

THE ROLE OF QUOTATION IN TWO METATRANSLATIVE FORWORDS BY ANDRÉ GIDE

Abstract

André Gide was very attached to the question of translation, both as an attentive reader of foreign authors and as a translator himself. He shared his translational observations in numerous writings, two of which we have chosen as the subject of our analysis. These are the foreword to Pushkin's *La Dame de Pique* retranslation (1923) and the foreword to Shakespeare's *Théâtre* published in French by Gallimard in 1938. In a comparative approach drawing on the methods of enunciative analysis, we study the modalities and stakes of the quotation in the two texts in order to show the evolution in the way Gide constructed his enunciative position and point of view.

Key words : André Gide, enunciative analysis, translation, quotation.

Mots-clés : André Gide, énonciation, traduction, citation.

²² P. Schnyder, *op. cit.*, pp. 232–234.

ENRICO MONTI
ORCID : 0000-0003-1103-3708
Université de Haute-Alsace, Mulhouse
Institut de recherche en Langues et Littératures Européennes
enrico.monti@uha.fr

LA RETRADUCTION, OU L'HISTORICITÉ DES TRADUCTIONS : UN ÉLAN FRANCOPHONE ?

Antoine Berman voyait dans la constitution d'une histoire de la traduction « la première tâche d'une théorie *moderne* de la traduction »¹. S'il y a un phénomène qui inscrit la traduction dans l'histoire, c'est bien la retraduction, c'est-à-dire la nouvelle traduction d'un texte déjà traduit dans la langue cible en question. Car la retraduction se fait le plus souvent pour une autre époque, pour une autre génération de lecteurs, et inscrit donc de manière claire et nette la dimension historique dans l'acte de traduire. Nous nous proposons d'analyser dans cette étude l'apport de la traductologie francophone à cette question, qui a soulevé beaucoup d'intérêt au cours de ces 30 dernières années.

PROLÉGOMÈNES D'UNE RÉFLEXION

Notre réflexion se doit de commencer par l'histoire de ce terme en français, qui fait aujourd'hui le consensus dans la communauté des traductologues, mais pas au-delà. Le *TLFi* retrace la première occurrence du concept de « retraduire » dans les *Épîtres d'Ovide*, retraduites par Charles Fontaine en 1552–1556². *Le Ro-*

¹ A. Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris 1984, p. 12. L'italique est de l'auteur.

² À vrai dire, le mot « retraduire » n'est pas présent dans ce texte, mais le concept de retraduction est bien articulé dans l'Avant-propos au lecteur.

bert et le *Grand Larousse*, quant à eux, citent Nicolas Boileau (1695) et sa critique de la retraduction des *Confessions* de saint Augustin.

Dans les deux cas, on prend retraduire/retraduction dans son premier sens (et le plus ancien), celui de « nouvelle traduction d'un texte déjà traduit dans la même langue cible ». On exclura ainsi d'autres sens qui sont parfois attachés à ces termes et attestés dans les dictionnaires, à savoir la traduction d'une traduction (qu'on qualifiera de « traduction indirecte »), la traduction d'un texte à rebours vers sa langue de départ (« rétrotraduction »)³, ou encore la « réédition » d'une traduction existante⁴. Il convient aussi de rappeler que les termes « retraduction » ou « retranslation », consolidés dans la littérature traductologique⁵, sont absents du lexique du monde de l'édition, qui préfère systématiquement l'appellation « nouvelle traduction ».

La première « réflexion » sur la question en contexte francophone est donc attribuée à Charles Fontaine, qui dans l'« Avertissement aux lecteurs » de sa retraduction des *Épîtres d'Ovide* (1556), nous dit ceci :

D'avantage ce n'est pas nouveauté ny blasme que deux personnes traduisent une même œuvre, en divers ou même tēps: ains plustost honneur à eux, & plaisir à vous lecteurs, pour la diversité des traductiōs, lesquelles vous pouvez conferer, & en iuger avec bon jugement & à loisir, aussi avec recreation d'esprit, car nature se recree en diversité⁶.

Il convient de rappeler qu'une petite quinzaine d'années s'est écoulée depuis la première occurrence du mot « traduire » par Étienne Dolet dans son célèbre *De la manière de bien traduire d'une langue en aultre* (1540) et la canonisation du français avec l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539). Il faut situer aussi la situa-

³ Le deuxième sens de « retraduire » dans le *TLFi* est « traduire en une autre langue ce qui est déjà une traduction », qui semble recouper la définition de « traduction indirecte » (l'adjectif « autre » excluant qu'il puisse s'agir de la langue de départ). Le *Grand Larousse* propose aussi en deuxième sens celui de traduction indirecte (« traduire un texte en partant non du texte original, mais d'une traduction »), qui est par ailleurs le seul sens proposé pour le substantif « retraduction » : « traduction d'un texte lui-même traduit d'une autre langue ». Le *Littré* propose comme unique définition « traduire de nouveau », mais la phraséologie proposée semble pointer vers des cas particuliers de rétrotraduction.

⁴ Pour une réflexion sur ces différents points, nous renvoyons à notre étude de 2011 et au volume collectif qu'elle introduit. La présente étude reprend et développe certains des points présentés dans cette étude, qui se voulait un état des lieux de la réflexion sur cette question traductologique à l'aube d'un surgissement d'intérêt sur la question, qui n'a pas cessé de s'accroître depuis. E. Monti, « La retraduction : un état de l'art », [dans :] E. Monti, P. Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction : Perspectives littéraires européennes*, Orizons, Paris 2011.

⁵ Fait exception la traductologie allemande, qui a recours au concept de nouvelle traduction, « Neueubersetzung », le terme « Rückübersetzung » étant réservé à la rétrotraduction (*backtranslation*).

⁶ Ch. Fontaine, *Les Épîtres d'Ovide*. [plus] *Response à icelles epistres*, nouvellement mises en vers françois par M. Charles Fontaine, avec les préfaces & annotations, vol. 1, Jean Temporal/Philibert Rollet, Lyon 1552, p. 19, <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k791643/f11.item>> [consulté le 01/06/2023]. Propos retranscrit à partir du fac-similé disponible sur Gallica.

tion d'énonciation, qui est celle des paratextes traductologiques : on retrouve dans l'avertissement de Fontaine la posture, somme toute assez courante, du traducteur qui défend son travail devant ses lecteurs. Le concept de retraduction est abordé avant tout comme quelque chose qui n'est ni nouveau ni honteux ; Fontaine passe d'ailleurs tout de suite à énumérer ses prédécesseurs dans cet exercice. Mais surtout, la retraduction est présentée ici comme étant une richesse pour le lecteur (à qui il s'adresse explicitement dans cet avertissement), car ce dernier pourra librement choisir quelle traduction lire et profiter ainsi d'une diversité qui est source de vie, et de récréation. La pensée sur la retraduction en langue française semble donc démarrer sur un ton positif et constructif, malgré la partialité de son défenseur.

En réalité, la position de Fontaine n'est pas du tout partagée par Nicolas Boileau, qui, en 1695, affirme ceci :

tout ce que je sais, c'est qu'il a eu la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confessions de saint Augustin après messieurs de Port-Royal ; et qu'étant autrefois leur humble et rampant écolier, il s'étoit tout-à-coup voulu ériger en maître (Lettre XII, 1695)⁷.

Cette position, antithétique par rapport à celle de Fontaine, exprime le reproche le plus couramment opposé aux retraducteurs, à savoir leur impudence ou immodestie, cette même impudence que saint Augustin avait attribuée et reprochée à saint Jérôme, plusieurs siècles auparavant :

Quant à traduire en latin la sainte littérature canonique, je souhaiterais que tu n'y travailles pas, sinon selon la méthode que tu as employée pour traduire Job, à savoir que – par le moyen de sigles appropriés – tu fasses apparaître toutes les différences qui existent entre cette traduction, qui est ton œuvre, et la traduction des Septante, dont l'autorité est très importante⁸.

Ces deux positions antithétiques – celle de Charles Fontaine d'un côté, et celle de Nicolas Boileau et saint Augustin de l'autre – nous permettent une bonne entrée en matière, en nous montrant les deux facettes de cette opération à la fois essentielle et controversée.

LES RAISONS D'UN SUCCÈS THÉORIQUE

Si on peut trouver des amorces de réflexion sur cette question depuis au moins le XVI^e siècle, dans le contexte francophone, c'est à partir de la fin du XX^e siècle que la question reçoit un traitement systématique. Et la traductologie d'expression

⁷ Œuvres complètes de Boileau : collationnées sur les anciennes éditions et sur les manuscrits, avec des notes historiques et littéraires et des recherches sur sa vie, sa famille et ses ouvrages, Tome 4, éd. M. Berriat-Saint-Prix, Paris 1695, p. 69, <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bp-t6k5450665r.texteImage>> [consulté le 01/06/2023].

⁸ Saint Augustin dans *Lettres de St Jérôme* (t. III, 1953, pp. 50–51), cité dans : M. Ballard, «La traduction comme conscience linguistique et culturelle : quelques repères», [dans :] M. Ballard (dir.), *Europe et traduction*, Artois Presses Université, Arras 1998, version en ligne : <<http://books.openedition.org/apu/6388>> [consulté le 01/06/2023].

française a été pionnière dans l'explosion de l'intérêt pour cette question. Mais pourquoi la retraduction a-t-elle attiré autant l'attention des traductologues au cours de ces trente dernières années ? Et pourquoi seulement si tard dans l'histoire de la traductologie ? Nous essayerons d'en esquisser quelques raisons.

Tout d'abord, il convient de rappeler que la retraduction est une pratique constante dans l'histoire de la traduction, comme le relève à juste titre Michel Ballard⁹. Son omniprésence en fait évidemment une problématique incontournable de la traductologie, ce qui peut expliquer un surgissement d'intérêt naturel pour la question.

Ensuite, la retraduction est, encore plus que la traduction, une activité extrêmement « consciente », qui exige une prise de position de la part du traducteur. Si une première traduction se justifie presque naturellement en ce sens qu'elle donne accès au texte à des lecteurs qui ne maîtrisent pas la langue du texte de départ, ce n'est pas le cas pour les retraductions, qui ne répondent pas à ce besoin primaire. Ainsi, c'est l'objectif même de la traduction comme moyen d'accès linguistique à un texte qui est remis en question : force est de constater que souvent la retraduction n'a pas d'utilité immédiate, voire qu'elle est presque redondante. Il s'agit donc d'un texte de faible utilité, dont la présence demande à être justifiée auprès des lecteurs. À partir de ce « différentiel d'utilité », qui en fait la spécificité par rapport aux premières traductions, découle l'attention que la retraduction porte sur elle-même, et par conséquent sur l'aspect de la traduction, souvent invisible ou reléguée au second plan. Les retraductions apportent un surplus de visibilité à l'acte de traduction, le transposant pour une fois sur la scène, comme nous avons pu l'observer dans nos études sur la présence de la traduction dans la presse culturelle¹⁰.

Si la retraduction peut être « scandaleuse » dans son dévoilement de la relativité de toute traduction, elle est en même temps l'antidote idéal à la vision idéalisée de la traduction parfaite et immobile. La retraduction nous apprend que la traduction est, par nature, vivante et donc aussi « mortelle », comme nous le rappelle Jean-René Ladmiral revisitant les vers de Paul Valéry¹¹. Toute traduction est inscrite dans l'histoire des relations qu'elle entretient, à la fois, avec le texte source et le contexte socio-littéraire de sa parution. C'est ainsi que les retraductions successives deviennent tout naturellement un outil précieux de la littérature comparée, dans leur capacité de nous livrer une image composite des options de lecture d'un texte. Il suffit de penser aux *Hexaples (Tà Hexaplâ)* d'Origène (env. 245), ouvrage philologique dont seulement quelques fragments nous restent

⁹ M. Ballard, *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, De Boeck, Bruxelles 2013, p. 209.

¹⁰ E. Monti, « Échos de la traduction dans la presse culturelle : États-Unis, France et Italie », *Synergies Pologne* 10, 2013, pp. 109-121 ; *Idem*, « La traduction dans la presse culturelle. Une étude contrastive : France, États-Unis, Royaume-Uni », *Atelier de traduction* 26, 2016, pp. 121-135.

¹¹ J.-R. Ladmiral, « Nous autres traductions nous savons maintenant que nous sommes mortelles... », [dans :] E. Monti, P. Schnyder (dir.), *op. cit.*, pp. 29-48.

aujourd'hui et qui présentait sur 6 colonnes le texte hébraïque de l'Ancien Testament, sa translittération en grec et 4 traductions en grec, dont la canonique *Septuaginta*. Encore de nos jours, dans les cours de traduction, le recours aux séries traductives est fréquent pour montrer aux apprentis traducteurs les variations et les possibilités de la traduction, et à quel point il s'agit d'un acte historicisé. Par ailleurs, si la retraduction tarde à devenir un domaine de recherche à part entière au sein de la traductologie, cela est en partie dû au fait qu'elle était surtout un moyen pour analyser d'autres aspects de la traduction.

C'est seulement à la fin du XX^e siècle, bien après la constitution de la traductologie en tant que discipline autonome, qu'on trouve une élaboration théorique complète sur la retraduction. Par ailleurs, un premier indice de ce retard nous vient de l'absence de l'entrée « retranslation » dans la plupart des ouvrages encyclopédiques qui apparaissent à partir de la fin des années 1990 : *Dictionary of Translation Studies* (1997), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies – 1st edition* (1997), *Key Terms in Translation Studies* (2009), *Routledge Companion to Translation Studies* (2009), *Oxford Handbook of Translation Studies* (2011), aucun de ces ouvrages ne consacre d'entrée à la retraduction¹². On retrouve l'entrée « retranslation » seulement dans la deuxième édition de la *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (2004), ou encore dans le premier volume du *Handbook of Translation Studies* (2010) et, plus récemment, dans l'encyclopédie en ligne *ENTI – Encyclopedia of Translation and Interpreting* (2024).

ANTOINE BERMAN ET L'HYPOTHÈSE CONTROVERSÉE

Notre cartographie de la question de la retraduction démarre en 1990, avec la figure d'Antoine Berman, dont le rôle de pionnier dans la thématique est attesté par la plupart des études dans ce domaine, et ceci à l'échelle internationale. Il n'est sans doute pas le premier à l'époque moderne à aborder la question : quelques années avant les écrits de Berman, Paul Armin Frank et son équipe ont imaginé, dans le cadre du projet REAL, la métaphore de la queue de comète pour identifier la traînée de traductions, retraductions et rééditions d'un ouvrage¹³. Reprise ensuite par quelques études, cette approche n'aura pas eu, pour autant, l'impact de l'étude de Berman.

En 1990, la revue *Palimpsestes* consacre à la retraduction un numéro thématique (le 4^e de la revue), dirigé par Paul Bensimon et Didier Coupaye. Antoine

¹² À vrai dire, l'entrée « retranslation » est présente dans le *Dictionary of Translation Studies*, mais uniquement dans le sens de « traduction indirecte ».

¹³ P. Armin Frank and team, « Towards a Cultural History of Literary Translation: An Exploration of Issues and Problems in Researching the Translational Exchange between the USA and Germany », [dans :] H. Grabes, H.J. Diller, H. Bungert (dir.), *REAL*, n° 4, De Gruyter, Berlin, Boston 1986, pp. 317–380.

Berman se voit confier le texte d'ouverture, où il inscrit la retraduction dans l'espace de l'«accomplissement» : «toute action humaine, pour s'accomplir, a besoin de la répétition», et ainsi «c'est seulement aux retraductions qu'il incombe d'atteindre — de temps en temps — l'accompli»¹⁴. Revisitant le schéma triadique de Goethe (traduction intralinéaire, libre, littérale), Berman voit dans la répétition un schéma qui peut mener, en présence des circonstances idéales (le *kairos*), à la «grande traduction». Cette grande traduction ne peut qu'être, selon Berman, qu'une retraduction : «toute grande traduction, elle, est une retraduction»¹⁵. Berman est à l'origine, plus ou moins directement, d'une hypothèse très controversée, qui est partiellement formulée par Paul Bensimon dans l'introduction au numéro et qui a fini par être identifiée avec le nom que lui a attribué Andrew Chesterman : *retranslation hypothesis*, hypothèse de la retraduction. Ladite «hypothèse de la retraduction» est ainsi énoncée par Bensimon : «La retraduction est généralement plus attentive que la traduction-introduction, que la traduction-acclimation, à la lettre du texte source, à son relief linguistique et stylistique, à sa singularité»¹⁶. Il s'agit d'une hypothèse téléologique simpliste, qui ne rend pas compte de la multiplicité des facteurs en jeu, mais qui a suscité beaucoup d'intérêt traductologique et qui a été testée sur plusieurs séries traductives au cours de ces dernières années. Cette hypothèse est confirmée par certaines retraductions délibérées (ou retraductions-contre) au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, déterminées par une insatisfaction vis-à-vis des traductions précédentes. Mais les contre-exemples sont légion, à partir de l'époque des dites «belles infidèles» et de ses retraductions hyper-ciblistes des classiques grecs et latins. Ainsi, il a paru vite évident qu'une telle vision ne pouvait pas rendre compte d'un phénomène qui a traversé toutes les périodes de la traduction et qui est soumis à des impératifs disparates, qui finissent par déterminer l'orientation et le cours des séries traductives.

YVES GAMBIER ET LA CARTOGRAPHIE

La première remise en discussion de l'hypothèse vient d'Yves Gambier, qui publie dans la revue *Meta* en 1994 un petit texte de 5 pages, rédigé autour du 22 novembre 1991, date de la mort d'Antoine Berman, et qui se veut justement un hommage au traductologue prématurément décédé. Gambier y propose une première cartographie de la question qui avait intéressé Berman ; il s'agit quelque part du «Name and Nature of Retranslation Studies», sans avoir la prétention programmatique et cartographique de l'étude de Holmes (1972). Il s'agissait tout de même pour Gambier d'esquisser les questions qui restaient à aborder pour

¹⁴ A. Berman, «La retraduction comme espace de la traduction», *Palimpsestes* 4, 1990, pp. 1–7, <<https://journals.openedition.org/palimpsestes/596>> [consulté le 01/06/2023].

¹⁵ *Ibidem*, p. 2.

¹⁶ P. Bensimon, «Présentation», *Palimpsestes* 4, 1990, pp. IX–XIII, ici p. X.

une étude systématique de la retraduction. Toutes les questions, ou presque, qui animeront le débat retraductologique y figurent déjà : périodicité, motifs, enjeux, caractéristiques communes, vieillissement, genres, y compris les cas particuliers des autoretraductions et des pseudo-retraductions.

Le texte de Gambier souligne combien les théories de la traduction de l'époque (Nida, Vermeer, Seleskovitch) « n'aident guère à comprendre, à expliquer le phénomène de la retraduction. Elles ignorent encore d'ailleurs les conditions et les contraintes d'une histoire de la traduction »¹⁷. Cette même critique avait été déjà avancée contre la cartographie de James Holmes, qui n'attribuait pas une place assez importante à l'histoire dans son schéma des Translation Studies (1972)¹⁸.

Gambier reviendra sur la question quinze ans plus tard, lors d'un colloque et d'un volume collectif que nous avons dirigé avec Peter Schnyder dans le cadre du réseau « La traduction comme moyen de communication interculturelle ». Dans son texte, Gambier propose une mise en perspective de l'hypothèse bermanienne, avec une meilleure prise en compte des conditions socioculturelles à la base des retraductions. Il prône également une ouverture des études retraductologiques aux textes non littéraires, qui étaient jusque-là restés à la marge de la plupart des études retraductologiques¹⁹, et propose une classification qui complète celle avancée par Pym en 1990, qui distinguait les retraductions actives (concurrentes sur le même marché) et passives (éloignées dans le temps)²⁰. Gambier propose de diviser les retraductions passives en retraductions délibérées (en réponse à des traductions lacunaires) et réinterprétations (sans connaissance ou consultation des traductions précédentes)²¹. L'effort cartographique et taxonomique vaut à Gambier une certaine reconnaissance dans la recherche sur la retraduction et nombreux seront les chercheurs qui suivront les pistes indiquées dans ses études, en faisant explicitement référence à ses indications théoriques.

HENRI MESCHONNIC ET LA POÉTIQUE DU RETRADUIRE

La retraduction occupe une place importante dans l'activité d'Henri Meschonnic, comme on peut le deviner dès l'introduction de son recueil de textes le plus connu, *Poétique du traduire* : « Poétique du traduire [...] Plutôt, presque, poétique

¹⁷ Y. Gambier, « La retraduction, retour et détour », *Meta* 39(3), 1994, pp. 413–417, ici p. 416.

¹⁸ A. Pym, *Methods in Translation History*, St. Jerome, Manchester 1998.

¹⁹ La seule exception notable était, à l'époque, la retraduction audiovisuelle : J.J. Zaro, F. Ruiz Noguera (dir.), *Retraducir, una nueva mirada*, Miguel Gómez Ediciones, Málaga 2007.

²⁰ Anthony Pym a suggéré une distinction entre retraductions actives (présentes en même temps sur le marché éditorial) et passives (éloignées dans le temps) dans son étude de 1998 (A. Pym, *op.cit.*).

²¹ Y. Gambier, « La retraduction : Ambiguïtés et défis », [dans :] E. Monti, P. Schnyder (dir.), *op. cit.*, pp. 29–48, ici p. 56.

du retraduire»²². Dans son texte «Pourquoi je retraduis la Bible?», la réponse ne se fait pas attendre, car il démarre son propos par une phrase qui résume bien l'esprit de ses écrits, et leur force polémique : «Je retraduis la Bible pour donner à entendre ce que toutes, je dis bien toutes, les autres traductions effacent [...] C'est pourquoi, poétiquement, autant que je peux, je retraduis»²³. Sa retraduction est ainsi fortement délibérée : il s'agit d'une retraduction contre les précédentes, non sans une veine polémique. L'accent est mis, comme souvent, sur le rythme, la prosodie, la poésie du texte : «c'est le rythme qui est le pourquoi. Le pourquoi et le comment. C'est pourquoi il faut retraduire. Le comment et le pourquoi sont inséparables. Mais le pourquoi commande le comment»²⁴. Ou encore :

«Retraduire ne change, ne transforme et n'est transformé que dans l'écoute du continu rythme et prosodie, le continu entre corps et langage, entre langue et pensée. Il n'a même que là sa justification. Sinon retraduire ne fait que recommencer ce que le signe fait depuis toujours, auquel cas on ne peut même pas parler d'un retraduire.»²⁵

On retrouve ici une attaque contre la pensée de la langue fragmentaire, discontinuë, et la revendication d'une pensée capable de conceptualiser ce continu qu'est le texte, littéraire en particulier.

Un autre aspect important de la pensée retraductologique de Meschonnic est l'accent mis sur la réflexivité de la retraduction. Dans «Traduire : écrire ou désécrire», on lit :

«Retraduire suppose sans doute plus fortement encore une théorie d'ensemble que traduire ce qui n'a encore jamais été traduit. Quoique l'historicité même de tout acte de traduction fasse d'avance de tout traduire un traduire situé par l'histoire du traduire»²⁶.

Ce qui l'amène à évoquer la «traduction désécriture» (la grande majorité des traductions, à son dire, quoi qu'en disent les défenseurs de la traduction comme réécriture) : «La plupart, l'immensité des traductions sont des désécritures. Et c'est pourquoi on dit, sans savoir ce qu'on dit, qu'elles vieillissent»²⁷. On retrouve ici, réarticulé, le concept bermanien de «grande traduction» et une tentative d'explication du supposé vieillissement des traductions, qui est souvent cité parmi les motifs principaux de la retraduction. À l'origine du phénomène du vieillissement, on trouverait ainsi la traduction-désécriture, cette langue «mineure» des traduc-

²² H. Meschonnic, *Poétique du traduire*, Verdier, Paris 1999, p. 12.

²³ *Idem*, «Pourquoi je retraduis la Bible», [dans :] *Idem, Éthique et politique du traduire*, Verdier, Paris 2007, pp. 133, 140.

²⁴ *Idem*, «Le rythme, prophétie du langage», *Palimpsestes* 15, 2004, <<http://journals.openedition.org/palimpsestes/1567>> [consulté le 01/06/2023].

²⁵ *Ibidem*. On trouve les deux dernières citations aussi dans : H. Meschonnic, «Textes religieux en traduction : Dieu ou Allah», [dans :] *Éthique et politique du traduire*, Verdier, Paris 2007, pp. 130–131..

²⁶ *Idem*, «Traduire : écrire ou désécrire», [dans :] *Idem, Éthique et politique du traduire*, Verdier, Paris 2007, p. 70.

²⁷ *Ibidem*.

tions que la traductologie de corpus nous a confirmé être un trait récurrent dans la traduction littéraire²⁸, en ligne avec un des supposés universaux de la traduction qu'est la standardisation. Jean-Pierre Lefebvre évoque, quant à lui, une forme de désécriture particulière aux retraductions, qu'il qualifie de « distraduction »²⁹ : il s'agirait de la volonté de certains retraducteurs de traduire « différemment » pour se démarquer des traductions précédentes, sous l'influence de la peur du plagiat qui hante toute retraduction, ou bien sous l'impulsion de projets éditoriaux plus ou moins opportunistes (notamment lorsqu'un ouvrage tombe dans le domaine public).

BALLARD ET LA CONSTANCE DE LA RETRADUCTION

Si la perspective historique imprègne naturellement toute réflexion traductologique sur cette question, notamment à partir de Berman, c'est avec Michel Ballard qu'elle devient centrale dans l'analyse de la retraduction. Dans ses études historiques, Ballard est confronté à maintes reprises à la retraduction, au point d'identifier dans ce phénomène une des trois « constantes » de l'histoire de la traduction³⁰. Le concept affleure déjà dans son ouvrage *De Cicéron à Benjamin* (1992)³¹, mais c'est dans son *Histoire de la traduction* (2013) qu'il prend de l'ampleur, devenant le deuxième constat majeur d'un excursus dans quelques millénaires de traduction, tout de suite après le constat de l'importance de la traduction dans l'histoire. Une telle constante n'est pas sans faire scandale, car Ballard nous rappelle à juste titre comment « avec Jérôme, l'Occident chrétien découvre l'exégèse et surtout le scandale de la retraduction »³². Le scandale du relativisme dans la parole divine est sans doute à la base des reproches de saint Augustin, dont nous avons cité plus haut le passage où il exprimait d'abord le souhait que Jérôme abandonne son entreprise (qu'il qualifie de « son » œuvre et non pas de la parole de Dieu). En deuxième recours, si vraiment la pulsion traductrice ne pouvait pas

²⁸ À partir de Mona Baker, plusieurs recherches ont comparé, au sein d'une même langue, des corpus de littérature traduite et des corpus littéraires autochtones, finissant par observer moins de variété et de richesse lexicale dans les corpus traduits. Voir M. Baker, « Corpus Linguistics and Translation Studies : Implications and Applications », [dans :] M. Baker, F. Gill, E. Tognini-Bonelli (dir.), *Text and Technology. In Honour of John Sinclair*, John Benjamins, Amsterdam-Philadelphia 1993, pp. 233–250.

²⁹ J.-P. Lefebvre, « Retraduire », *Traduire* 218, 2008, p. 7, <<http://journals.openedition.org/traduire/891>> [consulté le 01/06/2023].

³⁰ M. Ballard, *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, De Boeck, Bruxelles 2013, p. 209. Pour une étude plus approfondie de l'apport de Michel Ballard à la retraduction, nous renvoyons à notre étude de 2019 : E. Monti, « La traduction, une constante variable de l'histoire de la traduction », [dans :] C. Wecksteen-Quinio, M. Mariaule et L. D'hulst (dir.), *Hommage à Michel Ballard*, Artois Presses Université, Arras 2019, pp. 131–141.

³¹ M. Ballard, *De Cicéron à Benjamin*, Presses Universitaires du Septentrion, Lille 1992, p. 268.

³² *Idem*, *Histoire de la traduction*, *op. cit.*, p. 26.

être réprimée (comme il devait le pressentir), il lui suggérerait d'opter pour une édition « philologique », qui n'aurait pas l'ambition de remplacer l'autorité précédente (celle de la *Septuaginta*), mais plutôt de dialoguer avec celle-ci³³, ce qui aurait de facto rendu la nouvelle version inutilisable en soi.

Ce rappel du relativisme et des questions de réception que la retraduction soulève dans la critique et dans la communauté des lecteurs est essentiel pour comprendre les controverses liées à cette constante de l'histoire de la traduction.

ANNIE BRISSET ET ISABELLE COLLOMBAT : REPENSER LES CATÉGORIES DANS L'ÂGE DE LA RETRADUCTION

La dimension historique mise en avant par Berman et Ballard est aussi à la base de la réflexion d'Annie Brisset qui, en 2004, dans le deuxième numéro de *Palimpsestes* consacré à la thématique, voit dans cette dimension les raisons du retard traductologique sur la question :

On peut s'étonner que le phénomène si fréquent de la retraduction ait donné lieu à une réflexion critique somme toute assez mince. Cette carence reflète, semble-t-il, l'absence d'une réflexion sur le *travail de l'histoire* (au sens de Gadamer) dans le champ propre de la traductologie³⁴.

La retraduction est en effet un phénomène qui inscrit naturellement l'histoire dans l'acte traductif ; or, la « contextualisation historique » de tout jugement sur la traduction n'était pas encore pratique courante. L'étonnement de Brisset vient du fait qu'il s'agit d'un phénomène « ancien, fréquent et polymorphe » et d'un sujet d'étude extrêmement fécond, car, comme elle le rappelle, « [la retraduction] conduit à interroger quelques-unes des croyances qui organisent la pensée du traduire : vérité de l'original, conception déréalisée de son interprétation (c'est-à-dire coupée des réalités historiques), schéma téléologique de sa reproduction... »³⁵. Brisset invite à dépasser le schéma téléologique classique de la retraduction comme pulsion vers le progrès et à sortir de la logique temporelle, qui ordonnerait toutes les autres catégories d'analyse de la question. Elle suggère ainsi de laisser davantage d'espace dans la réflexion à une perspective synchronique, « de simultanéité », pour mieux saisir les relations et interactions qui produisent une retraduction et faire « émerger l'acte cognitif, l'acte de créativité du traducteur »³⁶. La retraduction ne serait pas à penser comme un espace d'accomplissement (et donc de perfectionnement ou d'échec, dans le sillage de Berman), mais de représentation, qui assume son inachèvement et dégage ainsi un potentiel retra-

³³ Voir note 8.

³⁴ A. Brisset, « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance : sur l'historicité de la traduction », *Palimpsestes* 15, 2004, pp. 39–67.

³⁵ *Ibidem*, p. 53.

³⁶ *Ibidem*, p. 65.

ductif. Par ailleurs, s'appuyant sur la genèse de *The Origin of Species* de Darwin, elle montre combien la stabilité que l'on attribue traditionnellement à l'original est parfois illusoire.

Isabelle Collombat, quant à elle, remarque l'amplitude que le phénomène prend à partir des années 1990, avec une « vague universelle de retraductions »³⁷ qui attire de plus en plus d'attention dans l'espace littéraire. Collombat inscrit cette vague à la fin du « court XX^e siècle » (Hobsbawm) et y voit le début d'une nouvelle ère, après l'« âge de la traduction » (étiquette attribuée par Edmond Cary au XX^e siècle). Même si l'étude évoque plusieurs cas récents de retraductions (vers le français), elle ne fournit pas de chiffres bibliométriques qui justifient un tel essor. Mais au-delà des chiffres, Collombat souligne que cette vague semble aussi imposer de nouvelles motivations et de nouveaux postulats, qui deviennent par ailleurs de plus en plus variés et conscients, avec la libération de la parole des retraducteurs.

EXPLORATIONS DANS LES SUBJECTIVITÉS

Un des concepts les plus féconds dans les études récentes sur la retraduction a été la question de la subjectivité, qui semble être un des traits essentiels de cette opération de réécriture. En 2007, Elżbieta Skibińska³⁸ voit dans la retraduction l'espace de manifestation de la subjectivité du traducteur, ouvrant la voie à des études qui insistent sur cet aspect intrinsèque de la retraduction³⁹. La retraduction, par sa nature superfétatoire, conduit naturellement à réfléchir au rôle de ses initiateurs, les retraducteurs, qui se retrouvent mis en avant dans le rapport complexe qu'ils entretiennent avec les auteurs et leurs prédécesseurs. Tiphaine Samoyault parle à ce sujet de la retraduction comme d'une « polytraduction »⁴⁰, même lorsqu'elle est individuelle, car elle sort de la relation duelle traditionnelle entre auteur et traducteur. Un numéro (bilingue) de *TTR* (à paraître en 2024, sous la direction de Carole Fillière et Enrico Monti) se penche sur la question de l'expression de la subjectivité dans le cas particulier de la retraduction collective⁴¹.

³⁷ I. Collombat, « Le XXI^e siècle : l'âge de la retraduction », *Translations Studies in the New Millennium II*, 2004, pp. 1–15, ici p. 13.

³⁸ E. Skibińska, « La retraduction, manifestation de la subjectivité du traducteur », *Doletiana* 1, 2007, p. 1–10.

³⁹ Le concept de « voix » est exploré par exemple dans le numéro thématique de *Target Voice in Retranslation* en 2015.

⁴⁰ T. Samoyault, « Retraduire Joyce », [dans :] R. Kahn, K. Seth (dir.), *La Retraduction*, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, Rouen 2010, p. 233.

⁴¹ *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 37(2), 2024, le numéro intitulé *La subjectivité dans la retraduction à plusieurs / Subjectivity in Collaborative Retranslation* (à paraître).

UN ÉLAN FRANCOPHONE ?

En ligne avec la thématique du numéro de la revue, nous avons essayé dans ces pages de retracer les grandes étapes d'une pensée francophone sur la retraduction. Il s'agit d'un parcours forcément sélectif, qui vise à dégager un filon francophone de recherche, sans vouloir pour autant juxtaposer une traductologie francophone à une traductologie anglophone. Une telle opposition serait par ailleurs tout aussi stérile que vide de sens, si l'on pense aux contacts et aux échanges au sein de la communauté traductologique internationale, ou encore au fait que plusieurs auteurs cités (Gambier et Brisset notamment) ont beaucoup écrit en anglais aussi.

Ce qu'on peut observer, c'est que la traductologie d'expression française s'est emparée rapidement de la thématique de la retraduction et en a fait, à partir des années 1990, et surtout dans les années 2010, un domaine de recherche à part entière, comme en témoigne la pléthore de publications sur cette question. La présence importante de la traductologie francophone dans ce domaine est d'ailleurs reconnue aussi dans les études anglophones sur la retraduction, qui commencent à paraître, nombreuses, vers le milieu des années 2010⁴². Une telle pléthore de publications en français est d'autant plus surprenante si on la compare à la présence, de plus en plus écrasante, des études anglophones en traductologie à l'échelle internationale. Pourquoi donc la traductologie francophone s'est-elle emparée de cette question ?

Antoine Berman a eu sans doute une influence importante sur le développement de la réflexion⁴³, grâce notamment à l'hypothèse controversée qu'il a lancée et qui a eu pour effet de déclencher le débat, en offrant aux chercheurs un postulat à corroborer (ou plus souvent à démentir) avec des études de cas. L'héritage de Berman est à chercher aussi, et plus largement, dans l'attention qu'il a portée à la constitution d'une histoire de la traduction, « première tâche d'une théorie moderne de la traduction » (Berman 1984). Comme le souligne Annie Brisset, le travail de l'histoire n'a pas été une des prérogatives de la traductologie à ses débuts, et quelques figures clés du panorama francophone (dont Berman, mais aussi Ballard, Christian Balliu, Lieven D'hulst) ont été capitales dans l'établissement

⁴² On remarquera en particulier la monographie de Susan Deane-Cox de 2014 (*Retranslation. Translation, Literature and Reinterpretation*, London, Bloomsbury) et le numéro monographique de la revue *Target* intitulé *Voice in Retranslation* (vol. 27(1), 2015, dir. C. Alvstad, A. Assis Rosa), ou encore une série de publications issues du réseau *Retranslation in Context* à partir aussi des années 2015. Il y a évidemment des articles ou chapitres sur cette thématique (par Pym et Venuti, entre autres) avant cette date, mais aucune étude systématique de la question d'une certaine ampleur qui ait un fort impact sur le débat traductologique.

⁴³ La revue bilingue *Parallèles* vient de consacrer à la retraduction un numéro monographique sous la dir. de K. Peeters, P. Van Poucke (vol. 35(1), 2023) qui porte comme titre *Retranslation, thirty-odd years after Berman*, <<https://www.paralleles.unige.ch/files/4516/8051/1628/Paralleles-35-1.pdf>> [consulté le 01/06/2023]. Sur l'impact de Berman, au-delà du domaine de la retraduction, voir aussi l'article de Kristiina Taivalkoski-Shilov dans ce numéro.

d'une historiographie de la traduction, qui a débouché sur la monumentale *Histoire des traductions en langue française (HTLF)*, coordonnée par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson (en 4 volumes, 2015–2019).

Il ne faut pas non plus négliger le rôle de la revue *Palimpsestes* et de ses directeurs dans l'analyse de la thématique de la retraduction, grâce aux deux numéros thématiques que la revue y a consacrés, avant toute autre revue de traductologie (numéros 4 [1990] et 15 [2004], à 15 ans de distance)⁴⁴. Par ailleurs, on remarquera que, dans les deux numéros de la revue, la parole est donnée aussi, dès le début, aux retraducteurs eux-mêmes. Peut-être qu'une vague de retraductions en France à cette époque (observée par Collombat) a favorisé l'approfondissement d'une question qui commençait à gagner la scène publique, grâce aussi à la prise de parole des retraducteurs, traditionnellement plus loquaces que les traducteurs. Tous ces éléments ont contribué à la fortune de la thématique, qui a fait par la suite l'objet d'une série de colloques ou de séminaires dans le sillage de celui de Paris de 2000, à l'origine du deuxième numéro de *Palimpsestes* : Rouen 2006, Nantes 2006–2008, Mulhouse 2009, Paris 2011, Toulouse 2021. Ces rencontres ont donné vie à plusieurs volumes collectifs⁴⁵, qui ont contribué à alimenter la réflexion et à faire de la retraduction un domaine d'étude qui, plus de trente ans après Berman, ne semble pas avoir perdu de son intérêt, ni épuisé ses multiples facettes.

RETRANSLATION, OR THE HISTORICITY OF TRANSLATIONS: A FRENCH MOMENTUM?

Abstract

Our paper aims to revisit retranslation studies through a few key figures from the French-speaking world. Interestingly enough, almost all the major figures in francophone translation studies have dealt with this topic. Berman opened the way by seeing retranslation as a space for translation's fulfilment. Meschonnic proclaimed: "as much as I can, I retranslate". Ballard identified it as one of the constant elements in the history of translation, while Gambier was the first to outline a map of retranslation studies. In the 2010s, retranslation has become a major research topic in translation studies, and francophone translation studies have been a driving force behind it.

Keywords: retranslation, history of translation, Francophone, retranslation studies.

Mots-clés : retraduction, histoire de la traduction francophone, traductologie.

⁴⁴ *Retraduire* sous la dir. de P. Bensimon et C. Didier (*Palimpsestes* 4, 1990) et *Pourquoi donc retraduire ?* sous la dir. de P. Bensimon et D. Coupaye (*Palimpsestes* 15, 2004).

⁴⁵ Voici les volumes collectifs issus de ces échanges, dans leur ordre de parution : R. Kahn, C. Seth (dir.), *La Retraduction*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, Rouen 2010 ; E. Monti, P. Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction*, Paris, Orizons, 2011 ; Ch. Lombez (dir.), *Retraductions. De la Renaissance au XXI^e siècle*, Éditions Cécile Defaut, Nantes 2011 ; J-P. Courtois (dir.), *De la Retraduction*, La lettre volée, Bruxelles 2014.

NATALIA PAPROCKA
ORCID : 0000-0001-8178-8116
Université de Wrocław
Faculté des langues, littératures et cultures
natalia.paprocka@uwr.edu.pl

KATARZYNA BIERNACKA-LICZNAR
ORCID : 0000-0003-0541-5005
Université de Wrocław
Faculté des langues, littératures et cultures
katarzyna.biernacka-licznar@uwr.edu.pl

APRÈS LA RÉVOLUTION : LES ÉDITEURS LILLIPUTIENS POLONAIS ET LEUR OFFRE DANS LES ANNÉES 2016–2020

INTRODUCTION

Le terme de « maisons d'édition lilliputiennes » a été inventé par Joanna Olech¹ pour désigner un ensemble d'éditeurs polonais spécialisés dans le livre de jeunesse, qui présentent les cinq caractéristiques suivantes : (1) ils ont fait leur apparition sur le marché de l'édition dans la première décennie du XXI^e siècle, (2) ce sont de petits éditeurs, (3) ils sont indépendants, (4) ils publient exclusivement ou principalement des livres de jeunesse, (5) leurs livres sont considérés comme bons, c'est-à-dire de bonne qualité littéraire, artistique et éditoriale².

¹ J. Olech, « Wydawnictwa lilipucie », *Tygodnik Powszechny* 14, 2005, pp. 20–21.

² Caractéristiques distinguées par K. Biernacka-Licznar, N. Paprocka, « Polscy wydawcy lilipuci jako *idea-makers* ? », *Przekładaniec* 32, 2016, p. 149.

Dans nos études précédentes³, nous avons distingué seize maisons d'édition répondant à ces critères : Babaryba, Czerwony Konik, Dwie Siostry, EneDue-Rabe, Entliczek, Ezop, Format, Fro9, Hokus-Pokus, Muchomor, Tako, Tatarak, Widnokrag, Wytwornia et, avec quelques réserves, Zakamarki. Nous avons aussi montré que, dans les quinze premières années de leur activité, à savoir 2000–2015, ces petits éditeurs ont proposé aux jeunes lecteurs polonais une offre novatrice, constituée de livres d'auteurs et d'illustrateurs inconnus, en révolutionnant ainsi le marché du livre de jeunesse polonais et en modifiant l'approche des jeunes lecteurs dans ce pays. Les traductions, qui représentaient plus des deux tiers de leur catalogue, ont joué un rôle crucial dans ce processus.

Dans le présent article, nous nous intéresserons au sort des éditeurs lilliputiens dans les cinq années suivantes (2016–2020). Nous analyserons les données bibliographiques de tous leurs livres publiés dans cette période, nous les comparerons aux quinze années précédentes, et nous discuterons les résultats obtenus à la lumière de la théorie des champs de Pierre Bourdieu⁴, qui a déjà été appliquée au contexte polonais⁵ et à la littérature de jeunesse⁶. Les concepts développés par le sociologue français nous permettront d'apporter des éléments de réponse aux questions suivantes : comment et pourquoi la position des éditeurs lilliputiens dans le champ éditorial polonais a-t-elle changé au cours des dernières années ? les éditeurs lilliputiens ont-ils gardé leur rôle de novateurs dans la période la plus récente ?

Dans notre étude, nous ferons référence au concept de champ éditorial compris de la manière suivante :

[c'est un] espace social relativement autonome – c'est-à-dire capable de retraduire selon sa logique propre toutes les forces externes, économiques et politiques notamment –, dans lequel les stratégies éditoriales trouvent leur principe⁷.

Dans ce champ, les acteurs luttent pour la domination et prennent différentes positions en fonction du volume et de la composition du capital détenu. Comme tout champ faisant partie de l'univers de la production culturelle, le champ édito-

³ *Ibidem* ; Eaedem, « Children's Book in Translation : An Ethnographic Case-Study of Polish Lilliputan Publishers' Strategies », *International Research in Children Literature* 9(2), 2016, pp. 179–196 ; E. Jamróz-Stolarska, K. Biernacka-Licznar, N. Paprocka, *Lilipucia rewolucja. Awangardowe wydawnictwa dla dzieci i młodzieży w Polsce w latach 2000–2015. Produkcja wydawnicza. Bibliografia*, SBP, Warszawa 2018.

⁴ P. Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales* 126–127, mars 1999, pp. 3–28.

⁵ G. Jankowicz *et al.*, *Literatura polska po 1989 roku w świetle teorii Pierre'a Bourdieu. Raport z badań*, Ha!art, Kraków 2014.

⁶ D. Delbrassine, « Évolutions récentes du marché du roman pour la jeunesse », *Les Cahiers du Centre de lecture publique de la communauté française de Belgique* 7, 2003, pp. 27–31 ; N. Paprocka, *Sto lat przekładów dla dzieci i młodzieży w Polsce. Francuska literatura dla młodych czytelników, jej polscy wydawcy i ich strategie (1918–2014)*, Universitas, Kraków 2018, pp. 310–312.

⁷ P. Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *op. cit.*, p. 6.

rial est structuré par deux oppositions principales. La première oppose les acteurs « dominants » aux « dominés », c'est-à-dire les grandes maisons d'édition, les plus riches en capitaux, aux petites maisons d'édition en phase d'accumulation de leur capital. Ce clivage, remarque Gisèle Sapiro, recoupe le plus souvent l'opposition entre « vieux » et « jeunes », ou encore, entre « orthodoxes », ayant intérêt à maintenir en l'état les rapports de force, et « hétérodoxes », qui cherchent à le subvertir en rompant avec les conventions établies⁸.

La seconde opposition s'appuie sur la logique selon laquelle peut être perçue la valeur du livre publié. Ainsi, selon la logique hétéronome, elle est ramenée à sa valeur marchande ou, éventuellement, pédagogique, suivant des critères moraux ou idéologiques ; la vente des livres sert ainsi aux éditeurs à accumuler du capital économique. Par contre, selon la logique autonome, c'est la valeur proprement esthétique de l'œuvre qui est primordiale, et la production des livres permet donc d'accumuler du capital symbolique, sous forme de reconnaissance des spécialistes⁹. De ce point de vue, les stratégies possibles des éditeurs se situent donc « quelque part entre les deux extrêmes : la soumission réaliste ou cynique aux considérations commerciales et l'indifférence héroïque ou insensée aux nécessités de l'économie »¹⁰.

En nous appuyant sur la conception de Bourdieu, nous expliquerons d'abord le phénomène des maisons d'édition lilliputiennes, en esquissant le contexte dans lequel elles sont apparues et en présentant brièvement leur activité jusqu'en 2015. Ensuite, nous étudierons leur production éditoriale dans les années 2016–2020 et nous l'interpréterons du point de vue de la théorie des champs, en situant les éditeurs lilliputiens dans le champ éditorial polonais et en retraçant leurs trajectoires diachroniques.

1. LE CONTEXTE D'APPARITION DES MAISONS LILLIPUTIENNES

1.1. LA POLOGNE POPULAIRE (1946–1989) : LE MONOPOLE

L'instauration du régime communiste en Pologne après la seconde guerre mondiale a bouleversé la façon de percevoir la culture et son rôle. Tout le champ de la production culturelle a perdu son autonomie et a été subordonné au champ du pouvoir. L'activité éditoriale, considérée comme « un terrain de confrontation

⁸ G. Sapiro, « Le champ littéraire. Penser le fait littéraire comme fait social », *Histoire de la recherche contemporaine* 10(1), 2021, § 7, <<https://journals.openedition.org/hrc/5575>> [consulté le 15/07/2023].

⁹ *Ibidem*, § 9.

¹⁰ P. Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *op. cit.*, p. 16.

politique et idéologique »¹¹, a été rapidement centralisée et mise sous le contrôle de l'État¹². Ainsi, un groupe restreint de maisons d'édition directement subordonnées à l'État et dites « socialistes »¹³ détenaient le monopole dans un système principalement caractérisé par une absence de concurrence. Le demi-siècle de Pologne populaire a aussi été une période de fermeture du marché national à la littérature des pays capitalistes, pour des raisons idéologiques.

Les livres de jeunesse étaient publiés presque exclusivement par deux maisons d'édition : Nasza Księgarnia et Iskry. Cependant, comme le souligne Olech¹⁴, dans ce domaine, le monopole s'est paradoxalement révélé favorable à l'activité artistique, car il libérait les créateurs et les éditeurs des préoccupations matérielles. À cette époque, les directeurs artistiques des maisons d'édition qui publiaient les livres de jeunesse étaient des professeurs de l'Académie des Beaux-Arts (par exemple Jan Marcin Szancer ou Janusz Stanny). Ces conditions particulières ont permis à l'école polonaise de l'illustration d'atteindre un niveau élevé dans les années 1960 et 1970. L'âge d'or du livre de jeunesse a cependant pris fin dans les années 1980, quand le marché éditorial s'est enfoncé dans la crise. Les livres de jeunesse sont alors devenus difficilement accessibles et leur qualité d'impression s'est détériorée.

1.2. LES ANNÉES 1990 : LE DÉLUGE

La situation a radicalement changé après la chute du régime communiste en Pologne en 1989. Le champ de la production culturelle a regagné son autonomie par rapport aux contraintes idéologiques imposées par l'État ; par contre, il est redevenu subordonné à la loi du marché et à la libre concurrence. De nombreuses maisons d'édition privées, souvent éphémères, sont apparues, encouragées par l'« euphorie du marché libre »¹⁵ et le « boom éditorial »¹⁶. La demande était énorme, car les Polonais, avides de livres, achetaient par centaines de milliers des

¹¹ S.A. Kondek, *Władza i wydawcy. Polityczne uwarunkowania produkcji książek w Polsce w latach 1944–1949*, Biblioteka Narodowa, Warszawa 1993, p. 18.

¹² Voir par ex. : K. Fordoński, « Polski przekład literacki w warunkach wolnego rynku. Spojrzenie nieobiektywne, prowokacyjne i stronnicze », *Przekładaniec* 7, 2000, pp. 131–149 ; P. Kitrasiewicz, Ł. Gołębiowski, *Rynek książki w Polsce 1944–1989*, Biblioteka Analiz, Warszawa 2005 ; E. Skibińska, « La place des traductions sur le marché éditorial polonais après 1989 », [dans :] G. Sapiro (dir.), *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Nouveau monde, Paris 2009, pp. 335–367.

¹³ A. Bromberg, *Książki i wydawcy*, PIW, Warszawa 1966.

¹⁴ J. Olech, « Ilustracja polska po potopie », [dans :] D. Świerczyńska-Jelonek, G. Leszczyński, M. Zając (dir.), *Po potopie. Dziecko, książka i biblioteka w XXI wieku. Diagnozy i postulaty*, Warszawa 2008, p. 189.

¹⁵ P. Marecki, E. Sasin, « “Cieężkie książki” vs. “lekką i tania informacja”. Warunki produkcji książki w Polsce po 1989 roku », *Przegląd Kulturoznawczy* 24(2), 2015, p. 123.

¹⁶ P. Kitrasiewicz, Ł. Gołębiowski, *Rynek książki w Polsce 1944–1989*, op. cit., p. 277.

titres auparavant indisponibles, principalement de la littérature de divertissement traduite de l'anglais.

En analysant la situation du marché éditorial polonais après 1989, Tomasz Warczok, Alicja Pałęcka et Piotr Marecki¹⁷ ont constaté que la nouvelle réalité économique et la marchandisation rapide des pratiques éditoriales dès la fin des années 1980 avaient généré des impulsions économiques jusque-là absentes, qui avaient fait émerger le futur pôle hétéronome du champ éditorial. Mais il a fallu attendre encore presque une décennie pour que le pôle autonome du champ éditorial polonais se manifeste, né d'un besoin de rejeter les facteurs économiques et de lutter pour l'autonomie (l'art pour l'art)¹⁸.

Le marché du livre de jeunesse a aussi subi une reconfiguration radicale. Les grandes maisons d'édition monopolistes de l'époque communiste ont été, pour employer l'expression d'Olech, « submergées par la déferlante du changement »¹⁹. C'est par référence à cette image métaphorique que, dans le domaine de la littérature de jeunesse polonaise, la période des années 1990 a été nommée « déluge »²⁰. Dans la nouvelle situation du marché libre, les anciennes maisons d'édition se sont retrouvées confrontées à la concurrence d'une multitude de nouveaux éditeurs privés dont l'objectif était de faire du profit, car la publication de livres de jeunesse était devenue un moyen de gagner de l'argent. En conséquence, pendant toute une décennie, le marché a été inondé de « camelote de mauvais goût, de kitsch asiatique, de traductions d'amateurs et de réimpressions illégales, en violation des droits d'auteur »²¹. Cette période est largement considérée comme « une décennie peu glorieuse de l'histoire du marché polonais du livre de jeunesse »²², car les rayons des librairies ployaient sous le poids de livres aux couleurs attirantes, mais qui relevaient tous d'une même esthétique kitsch, de qualité artistique et littéraire médiocre.

1.3. LA RÉVOLUTION LILLIPUTIENNE

Il a fallu attendre que le marché soit saturé, voire sursaturé de ces « éditions bon marché qui copiaient avec une belle uniformité les manières de Disney »²³

¹⁷ T. Warczok, A. Pałęcka, P. Marecki, « Pole literackie w Polsce po 1989 roku », [dans :] G. Jankowicz et al., *Literatura polska po 1989 roku...*, op. cit., pp. 91–162.

¹⁸ *Ibidem*, p. 110.

¹⁹ J. Olech, « Ilustracja polska po potopie », op. cit., p. 190.

²⁰ Voir par ex. : D. Świerczyńska-Jelonek, G. Leszczyński, M. Zając (dir.), *Po potopie...*, op. cit. ; G. Leszczyński, « Literatura dla młodych odbiorców 1990–2006 », *Guliwer* 1, 2007, pp. 33–36.

²¹ J. Olech, « Ilustracja polska po potopie », op. cit., p. 192.

²² M. Zając, « Polski rynek książki dla dzieci i młodzieży. Era Pottera i czas zmian », *Poradnik Bibliotekarza* 9, 2008, pp. 1–6.

²³ *Ibidem*.

pour que le besoin d'une littérature plus ambitieuse se fasse sentir. C'est en réponse à cette demande – ou à ce vide – que des maisons d'édition lilliputiennes ont commencé à apparaître à partir de l'an 2000. Dans la plupart des cas, ces petites maisons d'édition sont nées d'une initiative de jeunes parents qui ne pouvaient trouver de livres valables à lire à leurs enfants, et qui se sont donc mis à publier eux-mêmes les ouvrages qui manquaient en Pologne : des albums éveillant l'imagination des plus jeunes et formant leur sensibilité artistique.

La principale différence entre les nouveaux petits éditeurs d'un côté, et de l'autre, les grandes et moyennes maisons d'édition généralistes de l'époque tient dans leur autre approche des objectifs. Dès le départ, ces éditeurs novateurs ne se sont pas fixé pour objectif de faire de l'argent, mais considéraient leurs activités comme une « mission » : celle d'introduire sur le marché local de beaux livres pour les plus jeunes, des livres de qualité. Ce qui comptait pour eux, c'était « l'idéalisme, l'idée qu'on peut changer les choses »²⁴. Paradoxalement, leur méconnaissance des règles du marketing s'est révélée être un atout au moment où ils ont introduit leurs propres propositions sur le marché polonais : c'est en effet elle qui a permis leurs décisions audacieuses et leurs choix hors norme. L'album est devenu le genre de prédilection des éditeurs lilliputiens, avec pour caractéristiques une qualité éditoriale, artistique et littéraire, et une grande diversité, leurs catalogues comprenant des livres d'auteurs polonais et étrangers, anciens et nouveaux, présentant des thématiques, des techniques d'édition et des styles d'illustration et de narration variés.

Les éditeurs lilliputiens agissaient alors selon la logique autonome qui « fait primer la valeur proprement esthétique de l'œuvre, valeur que seuls les spécialistes, c'est-à-dire les pairs et les critiques, sont en mesure d'apprécier »²⁵. En résultat, bien que d'abord démunis de toutes les formes de capital, ils ont rapidement accumulé un capital symbolique considérable. En effet, leur production a vite été reconnue dans le pays et à l'étranger, comme en témoignent les prix les plus prestigieux du secteur décernés tantôt aux éditeurs (par exemple, la nomination de la maison d'édition Dwie Siostry au Children's and Young Adult Trade Publisher Award 2016), tantôt à leurs livres (par exemple, le BolognaRagazzi Award 2008, 2011 et 2012).

La période de l'apparition des éditeurs lilliputiens sur le marché polonais coïncide avec la période où, en Pologne, la littérature de jeunesse est devenue un domaine littéraire spécifique, relativement autonome du champ de la littérature générale, quoique demeurant en étroite relation avec lui²⁶. Ce processus a com-

²⁴ E. Dłużniewska, « Wydawnictwo Dwie Siostry. Piękne książki dla dzieci doceniane na świecie », *Gazeta Wyborcza*, le 16/01/2017, <<http://warszawa.wyborcza.pl/warszawa/1,34862,21241166,skarbu-nie-znalazlyśmy-ale-mamy-przygody.html>> [consulté le 27/01/2018].

²⁵ G. Sapiro, « Le champ littéraire », *op. cit.*, § 9.

²⁶ Le même processus a été observé par Daniel Delbrassine en France à partir des années 1980. Voir : « Évolutions récentes du marché du roman pour la jeunesse », *op. cit.*, p. 27.

mencé au milieu de la première décennie du nouveau millénaire, lorsqu'un système de consécration indépendant a émergé, constitué d'instruments spécialisés (notamment des foires²⁷ et des prix²⁸) qui ont permis sa légitimation progressive. Son apparition est due au fait que ses acteurs le considéraient comme distinct²⁹. Le champ ainsi constitué fonctionnait, comme le remarque Daniel Delbrassine à propos du champ de la littérature de jeunesse en France, comme « une espèce de microcosme dont les usages et les valeurs sont calqués sur ceux de la littérature des adultes »³⁰. Toutefois, le champ de la littérature de jeunesse est en relation étroite avec les champs artistique et pédagogique, ce qui résulte des dimensions multimodale et didactique des livres pour jeunes lecteurs. Les acteurs actifs dans ce champ ne comprennent donc pas seulement les auteurs, les éditeurs, les critiques ou les libraires, mais aussi les artistes-illustrateurs et les pédagogues.

Parallèlement à la constitution de ce système de consécration, un sous-champ spécifique de l'édition pour la jeunesse a fait son apparition. Dans les années 1990 et au début du XXI^e siècle, les éditeurs de la littérature de jeunesse suivaient une logique hétéronome, selon laquelle la valeur du livre pour enfants était ramenée principalement à sa valeur marchande, ou, plus rarement, à sa valeur pédagogique. Les grands éditeurs généralistes, qui se sont lancés dans des collections de littérature de jeunesse vers 2000, étaient, eux aussi, animés par la volonté de renouveler le succès commercial d'Harry Potter, c'est-à-dire par la rentabilité potentielle de ce type de production littéraire. Le pôle hétéronome s'est donc formé en premier.

En ce qui concerne le pôle autonome, nous sommes d'avis qu'il ne s'est constitué qu'à partir de l'an 2000, avec l'apparition des maisons d'édition lilliputiennes. C'est justement leur arrivée qui a dynamisé tout l'univers du livre et qui a permis la création du sous-champ éditorial du livre de jeunesse. Leur force révolutionnaire résulte donc du fait que non seulement elles sont entrées dans le champ éditorial, mais qu'elles l'ont créé.

²⁷ Parmi les foires, on peut énumérer : la Foire Dobry Strony qui, depuis 2010, a lieu à Wrocław ; la Foire du livre de jeunesse (Targi Książki dla Dzieci) qui a lieu à Cracovie depuis 2011 et qui fait partie de la Foire du Livre depuis 2014 ; le Festival de la littérature de jeunesse qui est organisé, depuis 2014, successivement dans quatre villes polonaises : à Gdańsk, à Varsovie, à Wrocław et à Cracovie.

²⁸ Parmi de nouveaux prix, on peut énumérer, par exemple, le concours Empik pour le meilleur livre de jeunesse « Przecinek i Kropka », lancé en 2010. Les prix lancés dans les années 1990 ont acquis beaucoup plus de « pouvoir consacrant », par exemple en 2007, le concours PS IBBY Book of the Year a « absorbé » les prix Dong décernés depuis 1991 et est devenu un point de référence pour les acteurs du sous-champ émergent. Voir : M. Zajac, « Rynek książki dla dzieci i młodzieży », *op. cit.*

²⁹ N. Paprocka, *Sto lat...*, *op. cit.*, p. 311.

³⁰ D. Delbrassine, « Évolutions récentes du marché du roman pour la jeunesse », *op. cit.*, pp. 27–28.

2. APRÈS LA RÉVOLUTION : QUE DISENT LES CHIFFRES ?

Afin de pouvoir formuler de premières observations concernant le sort des éditeurs lilliputiens dans les années 2016–2020, nous avons créé une base de données des livres publiés en édition papier par les lilliputiens qui sont demeurés en activité pendant la période de cinq ans analysée. Ils sont au nombre de treize, car trois des seize éditeurs évoqués dans notre étude précédente ont suspendu leurs activités (EneDueRabe, Fro9 et Ładne Halo)³¹. Notre base de données repose sur des informations en accès libre trouvées dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de Varsovie et sur les sites web des maisons d'édition.

Nous nous sommes ensuite concentrées sur cinq catégories de données révélatrices de la position des éditeurs concernés dans le champ éditorial polonais :

(1) le nombre de livres publiés annuellement par les maisons d'édition lilliputiennes, qui peut donner une indication de leur taille et donc du volume du capital économique accumulé ;

(2) la part de nouveautés dans l'offre des lilliputiens, qui permet d'estimer si les éditeurs restent du côté hétérodoxe du champ et continuent à chercher à subvertir les conventions par l'introduction de nouveaux livres, auteurs ou styles ;

(3) les langues de traduction préférées, qui peuvent indiquer la position des éditeurs dans le champ : en effet, la prédominance de traductions de l'anglais est interprétée comme signe de dépendance de la mondialisation économique³² ;

(4) le nombre de livres et d'auteurs primés, qui permet de déterminer si les éditeurs restent motivés par une volonté d'accumuler du capital symbolique ;

(5) et finalement, le nombre de livres dont la publication a été subventionnée par des institutions diverses, qui indique dans quelle mesure les éditeurs cherchent à s'affranchir du capital économique, ce qui leur permet de mettre l'accent sur leur objectif de formation active du champ littéraire et des goûts du public.

Deux autres indicateurs révélateurs du positionnement dans le champ éditorial pourraient être le nombre d'exemplaires imprimés (le tirage) ou le volume d'exemplaires vendus pour chaque titre. Cependant, ces données ne sont pas indiquées dans les livres publiés, et les éditeurs ne souhaitent pas les divulguer (par ex. lors des entretiens).

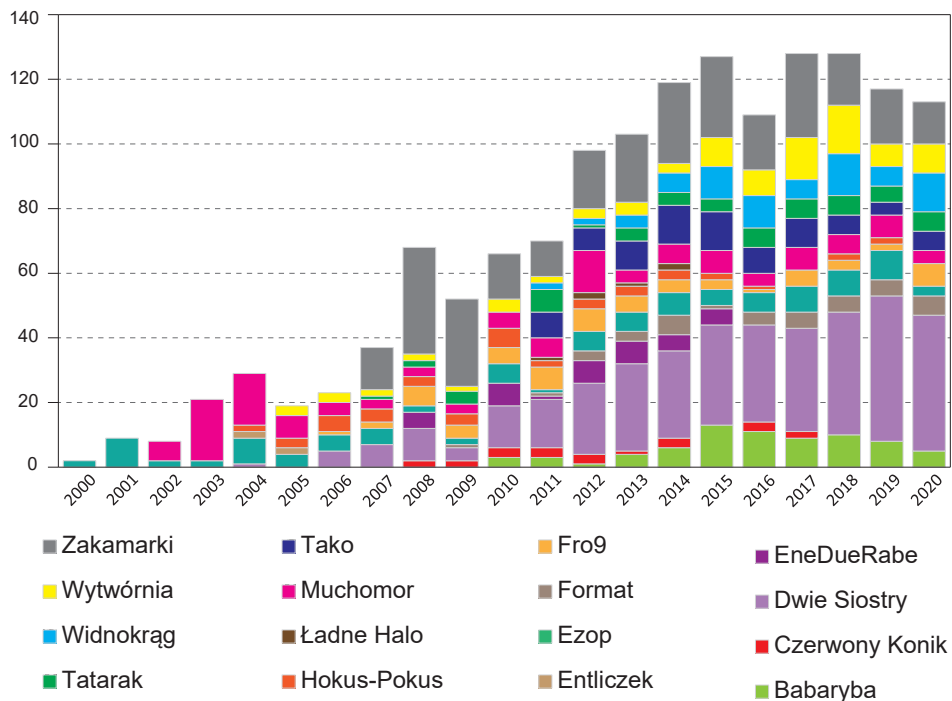
Pour chacun des cinq critères relevés, nous comparerons les données des années 2016–2020 avec celles des années 2000–2015, et, dans certains cas, nous nous référerons en outre à l'ensemble du secteur de la littérature de jeunesse.

³¹ Signalons que de nouvelles maisons d'édition du même profil et présentant une approche semblable de la publication des livres de jeunesse sont apparues entre-temps sur le marché polonais (Łajka, Poławiacze Pereł, Tibum, Mamania, Literówka, Polarny Lis, Adamada, etc.), mais nous n'en tenons pas compte dans la présente étude.

³² Voir à ce propos : P. Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *op. cit.*, pp. 15, 23–26 ; G. Jankowicz *et al.*, *Literatura polska po 1989 roku...*, *op. cit.*, p. 98.

2.1. NOMBRE DE PUBLICATIONS

Dans les années 2000–2015, les seize maisons d'édition lilliputiennes ont proposé aux lecteurs polonais 851 livres pour le jeune public, soit en moyenne plus de 53 titres par an (premières éditions) (voir : graphique 1, tableaux 1 et 2). L'apport des éditeurs à ce résultat global a été très varié : les plus grands ont publié plus de 100 titres chacun (Zakamarki : 187, Dwie Siostry : 162, Muchomor : 102), l'un a proposé plus de 50 titres (Ezop : 72), deux autres, plus de 40 (Tako : 48, Format : 44), quatre, entre 30 et 40 titres (Hokus-Pokus, EneDueRabe, Wytwórnia et Babaryba), et les autres, moins de 30. Seuls 82 de ces 851 livres ont été réédités, généralement une à deux fois, avec toutefois un « champion », *Bardzo głodna gąsienica* [titre français : *La chenille qui fait des trous*] d'Eric Carle, qui a connu pas moins de dix éditions. Les rééditions de titres déjà présents dans les catalogues des lilliputiens représentent un total de 134 livres, soit 15,7 %. En général, ces maisons d'édition ont donc publié 985 livres (premières éditions et rééditions comprises).



Graphique 1. Production des éditeurs lilliputiens dans la période 2000-2020 : premières éditions.

Au cours des cinq années suivantes, 2016–2020, les treize éditeurs subsistants ont publié 595 titres, soit en moyenne 119 premières éditions par an. Leur offre annuelle a donc été plus de deux fois supérieure à celle des quinze années précédentes. Cependant, un ralentissement global de la tendance à la hausse se fait sentir : en 2015, 2017 et 2018, l'offre était plus élevée, avec près de 130 titres par an ; les deux années suivantes, elle est tombée sous la barre des 120.

Tableau 1 : Production des éditeurs lilliputiens dans la période 2000–2020 (premières éditions), par années

| Maison d'édition | 2000 | 2001 | 2002 | 2003 | 2004 | 2005 | 2006 | 2007 | 2008 | 2009 | 2010 | 2011 | 2012 | 2013 | 2014 | 2015 | 2016 | 2017 | 2018 | 2019 | 2020 |
|---------------------|----------|----------|----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|------------|------------|------------|------------|------------|------------|------------|------------|
| Babaryba | | | | | | | | | | | 3 | 3 | 1 | 4 | 6 | 13 | 11 | 9 | 10 | 8 | 5 |
| Czerwony Komik | | | | | | | | | 2 | 2 | 3 | 3 | 3 | 1 | 3 | | 3 | 2 | | | |
| Dwie Siostry | | | | | 1 | | 5 | 7 | 10 | 4 | 13 | 15 | 22 | 27 | 27 | 31 | 30 | 32 | 38 | 45 | 42 |
| EneDueRabe | | | | | | | | | 5 | | 7 | 1 | 7 | 7 | 5 | 5 | | | | | |
| Entliczek | | | | | | | | | | 1 | | 1 | 3 | 3 | 6 | 1 | 4 | 5 | 5 | 5 | 6 |
| Ezop | 2 | 9 | 2 | 2 | 8 | 4 | 5 | 5 | 2 | 2 | 6 | 1 | 6 | 6 | 7 | 5 | 6 | 8 | 8 | 9 | 3 |
| Format | | | | | | | 1 | 2 | 6 | 4 | 5 | 7 | 7 | 5 | 4 | 3 | 1 | 5 | 3 | 2 | 7 |
| Fro9 | | | | | 2 | 2 | | | | | | | | | | | | | | | |
| Hokus-Pokus | | | | | 2 | 3 | 5 | 4 | 3 | 3,5 | 6 | 2 | 3 | 3 | 3 | 2 | 1 | 0 | 2 | 2 | 0 |
| Ładne Halo | | | | | | | | | | | | 1 | 2 | 1 | 2 | | | | | | |
| Muchomor | | | 6 | 19 | 16 | 7 | 4 | 3 | 3 | 3 | 5 | 6 | 13 | 4 | 6 | 7 | 4 | 7 | 6 | 7 | 4 |
| Tako | | | | | | | | | | | | 8 | 7 | 9 | 12 | 12 | 8 | 9 | 6 | 4 | 6 |
| Tatarak | | | | | | | | 1 | 2 | 4 | | 7 | 1 | 4 | 4 | 4 | 6 | 6 | 6 | 5 | 6 |
| Widnokrag | | | | | | | | | | | | 2 | 2 | 4 | 6 | 10 | 10 | 6 | 13 | 6 | 12 |
| Wytwornia | | | | | | 3 | 3 | 2 | 2 | 1,5 | 4 | 2 | 3 | 4 | 3 | 9 | 8 | 13 | 15 | 7 | 9 |
| Zakamarki | | | | | | | | 13 | 33 | 27 | 14 | 11 | 18 | 21 | 25 | 25 | 17 | 26 | 16 | 17 | 13 |
| Total par an | 2 | 9 | 8 | 21 | 29 | 19 | 23 | 37 | 68 | 52 | 66 | 70 | 98 | 103 | 119 | 127 | 109 | 128 | 128 | 117 | 113 |

Le nombre élevé de publications est principalement le fait de la maison d'édition Dwie Siostry (187), qui se positionne loin devant Zakamarki (87). Les places suivantes sont occupées par Wytwórnia (52), Widnokraż (47), Babaryba (43), Ezop (34) et Tako (33). Dans cette période de cinq ans, 105 titres sur 595 ont été réédités, ce qui représente une légère augmentation de la part des rééditions (17,6 %) : les éditeurs en question ont donc publié au total 700 livres (premières éditions et rééditions).

Tableau 2. Production des éditeurs lilliputiens dans la période 2000–2020 (premières éditions) : comparaison de la période 2000–2015 et de la période 2016–2020

| Maison d'édition | 2000–2015 | 2016–2020 | Total par éditeur |
|---------------------|------------|------------|-------------------|
| Babaryba | 30 | 43 | 73 |
| Czerwony Konik | 17 | 5 | 22 |
| Dwie Siostry | 162 | 187 | 349 |
| EneDueRabe | 37 | 0 | 37 |
| Entliczek | 15 | 25 | 40 |
| Ezop | 72 | 34 | 106 |
| Format | 44 | 18 | 62 |
| Fro9 | 4 | 0 | 4 |
| Hokus-Pokus | 39,5 | 5 | 44,5 |
| Ładne Halo | 6 | 0 | 6 |
| Muchomor | 102 | 28 | 130 |
| Tako | 48 | 33 | 81 |
| Tatarak | 27 | 29 | 56 |
| Widnokraż | 24 | 47 | 71 |
| Wytwórnia | 36,5 | 52 | 88,5 |
| Zakamarki | 187 | 89 | 276 |
| Total par an | 851 | 595 | 1446 |

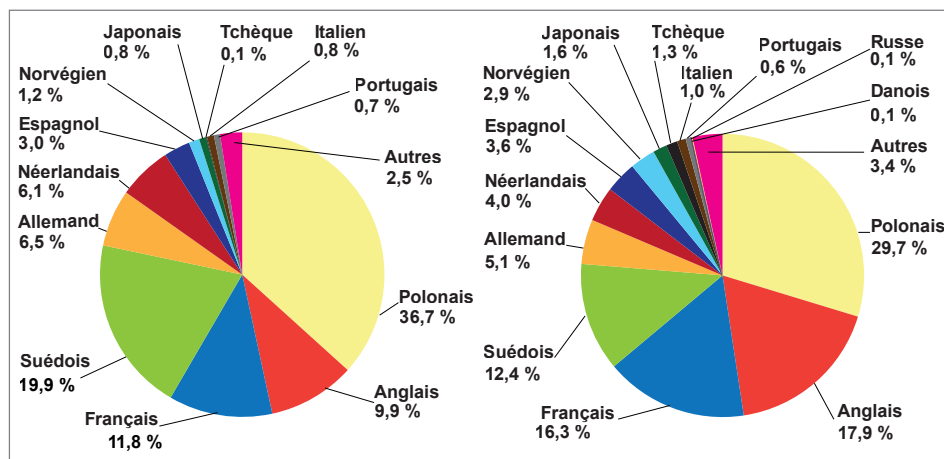
2.2. NOUVEAUTÉS

Dans la période 2000–2015, pas moins de 749 titres proposés par les éditeurs lilliputiens (soit plus de 88 %) étaient des nouveautés sur le marché polonais. Dans les années 2016–2020, la proportion de titres jusque-là inédits a encore augmenté, passant à 95 % (568 titres). Nous pouvons en déduire que les éditeurs lilliputiens continuent à se concentrer principalement sur l'introduction de nouveautés en Pologne.

2.3. LANGUES DE TRADUCTIONS

Premières éditions et rééditions comprises, dans les années 2000–2015, les livres polonais représentaient plus d'un tiers de l'offre des lilliputiens (36,7 %) et les traductions en polonais, un peu moins des deux tiers (63,3 %). Dans cette période, les éditeurs ont proposé à leurs lecteurs polonais des traductions de 18 langues, dont principalement le suédois (près de 20 %), le français (près de 12 %) et l'anglais (un peu moins de 10 %) (graphique 2, à gauche).

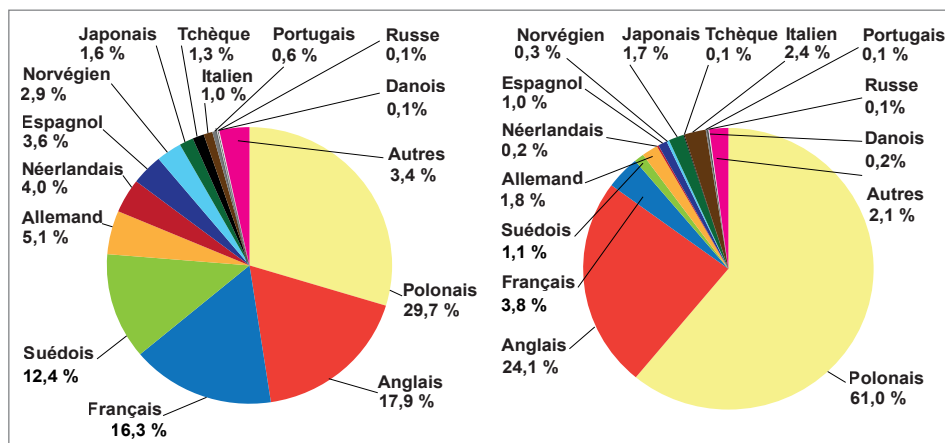
Au cours de la période de cinq ans suivante (2016–2020), la part des traductions a augmenté, passant de 63,3 à 70,3 % (graphique 2, à droite). Le nombre de langues à partir desquelles les livres proposés étaient traduits a également augmenté, passant de 18 à 20. Les trois premières langues sources des traductions sont restées les mêmes, mais leur distribution a changé : la part de l'anglais a augmenté de manière significative, cette langue étant passée de la troisième à la première place (près de 18 %), le suédois a chuté à la troisième place (12,4 %), et le français a conservé sa deuxième place, mais avec une part accrue (16,3 %). À côté de celles-ci, les lilliputiens ont proposé des traductions de l'allemand (plus de 5 %), du néerlandais (4 %), de l'espagnol (3,6 %), du norvégien (un peu moins de 3 %), du japonais (1,6 %), du tchèque (1,3 %), de l'italien (1 %), ainsi que du finnois, de l'estonien, du portugais, du slovène, du coréen, du lituanien, de l'islandais, du danois, du letton, du russe et de l'ukrainien.



Graphique 2. Pourcentages des originaux en polonais et des traductions des différentes langues dans l'offre des éditeurs lilliputiens, périodes 2000–2015 (à gauche) et 2016–2020 (à droite)

Il faut souligner que l'offre des éditeurs lilliputiens se distingue de celle des autres éditeurs polonais de littérature de jeunesse à la fois par sa forte part de traductions et par la diversité de provenance des œuvres importées, avec une pro-

portion notable de traductions du suédois et du français. Pour comparer : dans la période 2016–2020, la part des traductions dans l’offre totale de livres de jeunesse en Pologne (hors offre des éditeurs lilliputiens) n’était que de 39 %, les traductions de l’anglais représentant pas moins de 24 %, et les traductions du français et du suédois, respectivement 3,8 % et 1,1 % (graphique 3)³³.



Graphique 3. Pourcentages des originaux en polonais et des traductions des différentes langues (premières éditions et rééditions) dans l’offre des éditeurs lilliputiens (à gauche) et des autres maisons d’édition polonaises (à droite), période 2016–2020

2.4. PRIX

Les prix et nominations des livres sont un indicateur du capital symbolique accumulé par les éditeurs. Ce capital peut être augmenté de deux manières : soit il est transféré, quand l’éditeur publie l’œuvre après que celle-ci ou son auteur a déjà reçu la récompense, soit il est « produit », quand le livre ou son auteur sont d’abord publiés par l’éditeur, agissant alors en découvreur, et ensuite récompensés. Nous prenons en considération ces deux méthodes, parce que les deux augmentent les fonds des éditeurs.

Sur les 595 titres publiés dans la période 2016–2020 par les éditeurs lilliputiens, 80 sont des livres d’auteurs primés ou des livres primés ou nominés. Outre de nombreux prix locaux, il s’agit aussi de récompenses figurant parmi les plus prestigieuses dans le domaine de la littérature de jeunesse, voire de la littérature tout court.

Les lilliputiens ont donc, dans leurs catalogues des cinq années étudiées, deux livres de lauréats du prix Nobel. Le premier est *Księga pytań* (titre original : *Libro*

³³ Calculs basés sur les données de la revue *Ruch Wydawniczy w Liczbach* pour les années 2016–2020.

de las preguntas) [*Le livre des questions*] de Pablo Neruda, prix Nobel 1971, publié par Tako en 2018. C'est un livre qui se compose de 316 strophes-questions, généralement de deux vers, qui forment 74 textes, avec des illustrations d'Isidro Ferrer. Le deuxième est *Zgubiona dusza* [*Une âme égarée*] d'Olga Tokarczuk, illustré par Joanna Concejo et édité par Format en 2017. Le cas est particulièrement intéressant, car c'est Dorota Hartwich, la directrice des éditions Format, qui est à l'origine du livre. En 2015, elle a téléphoné à l'écrivaine (qui, à l'époque, n'avait pas encore reçu le prix Nobel) pour lui demander si elle ne pourrait pas lui proposer « un conte ou quelque chose qui pourrait bien passer pour un conte »³⁴. Tokarczuk lui a envoyé un petit texte et lui a suggéré de le faire illustrer par Concejo.

Une autre récompense prestigieuse du secteur de la littérature de jeunesse est la médaille Hans-Christian-Andersen. Surnommée parfois le petit prix Nobel de littérature, elle est décernée tous les deux ans par l'Union internationale pour les livres de jeunesse (IBBY). Six auteurs de livres publiés dans les années 2016–2020 par les éditeurs lilliputiens sont lauréats du petit Nobel : Mitsumasa Anno (1984), Tomi Ungerer (1998), Anthony Browne (2000), Rotraut Susanne Berner (2016), Albertine (2020) et Marie-Aude Murail (2022). Les deux derniers sont entrés au catalogue des lilliputiens avant de recevoir leur prix.

Le prix BolognaRagazzi est décerné chaque année par un jury constitué de personnalités internationales reconnues pour leur expertise dans le domaine de la littérature de jeunesse, pendant La Foire du livre de jeunesse de Bologne, qui est le plus important salon international consacré à la littérature pour la jeunesse. Dans la période 2016–2020, les lilliputiens ont publié six livres polonais primés ensuite à Bologne (Dwie Siostry : 5, Format : 1), ils ont aussi introduit dans leurs catalogues trois traductions de livres précédemment récompensés (Dwie Siostry : 2, Wytwórnia : 1).

Huit livres publiés par les éditeurs lilliputiens pendant les cinq années analysées ont été ensuite inscrits sur la prestigieuse liste The White Ravens, qui est publiée chaque année par la Bibliothèque internationale pour la jeunesse de Munich (Dwie Siostry : 4, Format : 1, Hokus-Pokus : 1, Widnokrąg : 1, Wytwórnia : 1). La maison d'édition Dwie Siostry a également publié les traductions de deux « corbeaux blancs ».

2.5. SUBVENTIONS

Sur les 595 nouveaux titres proposés par les éditeurs lilliputiens dans la période 2016–2020, 74 (soit 12,4 %) ont reçu des subventions d'origines diverses.

³⁴ Entretien de M. Nogaś avec O. Tokarczuk et J. Concejo, « *Zgubiona dusza* Joanny Concejo i Olgi Tokarczuk. Ludzie najczęściej gubią dusze na lotniskach. Ta historia jest właśnie dla nich », *Gazeta Wyborcza*, le 21/11/2017, <<https://wyborcza.pl/ksiazki/7,154165,22671842,zgubiona-dusza-joanny-concejo-i-olgi-tokarczuk-ludzie-najczesciej.html>> [consulté le 15/07/2023].

Parmi les livres subventionnés, 66 sont des traductions, principalement du français (13), du néerlandais (11), de l'anglais (7), du finnois et du norvégien (6 chacun), du suédois (5) et de l'espagnol (4), mais aussi de l'estonien (3), du tchèque, de l'allemand, du portugais et du slovène (2 chacun) et du lituanien, du letton et de l'italien (1 chacun).

Si pendant les quinze premières années de l'activité des lilliputiens, les programmes de subvention des publications pour la jeunesse provenaient principalement des ministères de la culture, ainsi que d'instituts et fondations de promotion de la lecture des jeunes, au cours des cinq années suivantes, le nombre de publications subventionnées par la Commission européenne dans le cadre du programme Culture de l'Europe créative a en outre augmenté. L'objectif de ce programme est de promouvoir la publication (y compris la traduction) de la littérature des pays sous-représentés ; il soutient particulièrement les œuvres littéraires des langues de moindre diffusion. Ses fonds ont permis aux maisons d'édition Ezop, Format et Widnokrag de publier onze traductions à partir des langues des pays baltes, du slovène et du français.

Il n'est pas possible de déterminer le type de subvention obtenue sur la base des seules données bibliographiques. Assez rarement (dans 16 cas seulement), les éditeurs indiquent clairement, dans des notices figurant dans les livres, que la traduction a été financée. Plus souvent (dans 27 cas), ils mentionnent de manière générale une subvention à la publication. Plus souvent encore (dans 39 cas), ils se limitent à mentionner l'institution qui a accordé la subvention, sans toutefois préciser le but de cette dernière.

Les éditeurs lilliputiens, d'après leurs dires, sont généralement informés des financements accordés après avoir sélectionné le livre. Par conséquent, la subvention ne constitue pas un critère décisif de choix des livres à traduire et à publier, mais reste plutôt une forme de récompense supplémentaire, permettant éventuellement d'autres choix non commerciaux par la suite³⁵.

3. TRAJECTOIRES DIACHRONIQUES PARTICULIÈRES

Les maisons d'édition lilliputiennes, bien que leurs débuts aient été très semblables, se sont ensuite développées différemment, ce qui se traduit par les diverses trajectoires diachroniques qu'elles ont suivies au cours du temps et les diverses positions qu'elles occupent actuellement dans le champ éditorial polonais. Les deux plus grands éditeurs lilliputiens, Zakamarki et Dwie Siostry, ont suivi des parcours différents. La première maison d'édition, à ses débuts (de 2007 à 2011), a fonctionné grâce à une participation financière du groupe d'édition suédois Norstedts (elle n'était donc pas totalement indépendante), et c'est elle qui

³⁵ E. Jamróz-Stolarska, K. Biernacka-Licznar, N. Paprocka, *Lilipucia rewolucja*, op. cit., p. 33.

a publié le plus grand nombre de livres de tout le groupe d'éditeurs lilliputiens. Dans les années suivantes, elle s'est cependant affranchie des capitaux étrangers et son nombre de titres publiés a diminué, ce qui pourrait indiquer qu'elle s'est rapprochée du pôle autonome du champ.

La maison d'édition Dwie Siostry a connu une évolution inverse : après de premières années inégales, à partir de 2010, elle a augmenté année après année son nombre de nouveaux titres. En 2015, celui-ci a dépassé les 30 titres par an, et en 2019, les 40 titres. À titre de comparaison, les plus grands éditeurs polonais du secteur de la littérature de jeunesse (Zielona Sowa, Olesiejuk, Egmont) publient chaque année plus de 200 livres³⁶ et Nasza Księgarnia, le plus ancien éditeur pour la jeunesse, détenteur de monopole sous la Pologne Populaire, de 60 à 70 livres. Évidemment, le processus de « croissance » d'une maison d'édition a une incidence sur sa position dans le monde de l'édition, car en grandissant, elle se déplace vers le pôle dominant. Le changement de position de cet éditeur peut également être indiqué par l'augmentation de la part des traductions de l'anglais dans la période 2016–2020 par rapport aux quinze années précédentes (de 20,6 à 25,7 %). La maison d'édition Dwie Siostry a sans doute su convertir son capital symbolique en profits économiques : certaines de ses publications polonaises sont des initiatives économiquement rentables, et la vente de droits à l'étranger lui rapporte également des bénéfices. Cependant, la réussite économique ne semble pas signifier que l'éditeur ait renoncé à son objectif d'accumulation de capital symbolique, puisque de tous les éditeurs polonais de livres de jeunesse, ce sont ses livres qui reçoivent le plus de prix prestigieux.

Les plus petits lilliputiens ont également connu des évolutions différentes, en se constituant des catalogues d'œuvres variées. Babaryba, Widnokrağ et Wytwórnia ont augmenté leur nombre de titres dans les années 2016–2020. Le premier éditeur publie des livres pour les plus jeunes, principalement d'Hervé Tullet ; Wytwórnia se concentre sur les albums et romans de quelques auteurs choisis, majoritairement français et polonais ; Widnokrağ, en revanche, publie surtout des livres d'auteurs et illustrateurs polonais, avec toutefois une part notable de traductions d'œuvres en provenance des pays baltes. Cette direction d'importation a également été choisie par Ezop, qui a légèrement augmenté son offre annuelle en y incluant, grâce à des subventions, des traductions de livres estoniens, lituaniens et lettons, mais aussi slovènes.

La production annuelle de Muchomor, Tako et Tatarak se maintient à un niveau moyen, sans dépasser les dix titres par an. Le premier éditeur publie des traductions du français et des livres d'auteurs polonais, le second se concentre sur les traductions de l'espagnol et du japonais, et le troisième, sur les traductions de l'anglais (principalement des œuvres d'Eric Carle) et de l'espagnol. Entliczek, lui, publie depuis 2016 environ cinq nouveaux titres par an, généralement traduits du français, de l'anglais ou du tchèque.

³⁶ Données de la revue *Ruch Wydawniczy w Liczbach* pour les années 2016–2020.

Enfin, certains lilliputiens ont réduit leur activité éditoriale. C'est le cas de Format, qui semble préférer se concentrer sur des projets ambitieux et d'avant-garde : l'éditeur est, comme nous l'avons mentionné, à l'origine d'un livre de jeunesse de la lauréate du prix Nobel Olga Tokarczuk, et propose des traductions de romans à sujets « difficiles », pour les jeunes adultes, voire les adultes. La propriétaire de Hokus-Pokus, maison d'édition assez active pendant la première période de quinze ans, a également réduit son nombre de publications et poursuit quelques projets, très peu nombreux mais choisis avec soin, comme une collaboration avec l'écrivaine Agnieszka Wolny-Hamkało. Quant à Czerwony Konik, l'éditeur a cessé de publier de nouveaux titres en 2017.

CONCLUSION

L'analyse des données bibliographiques semble indiquer que dans la période 2016–2020, les éditeurs lilliputiens n'ont pas fondamentalement changé de stratégie éditoriale par rapport aux quinze années précédentes. Ils continuent d'introduire pratiquement toujours des nouveautés sur le marché polonais, c'est-à-dire des œuvres qui n'ont jamais été publiées précédemment en Pologne, et leur pourcentage a même augmenté par rapport à la période précédente. L'offre des éditeurs lilliputiens fait aussi toujours la part belle aux traductions de nombreuses langues, parmi lesquelles l'anglais n'est pas prédominant.

Même sans avoir étudié selon la même méthode la production des éditeurs de livres de jeunesse qui se situent au pôle hétéronome, on peut supposer que la position des lilliputiens dans le champ éditorial polonais a changé. Tout d'abord, ils ont accumulé davantage de capital symbolique, et ce, pour deux raisons. La première est l'ancienneté : en effet, tous les éditeurs analysés sont dans le champ depuis au moins dix ans et ne sont donc plus des nouveaux-venus. La deuxième est qu'ils ont continué leur stratégie d'accumulation de capital symbolique à travers leurs choix éditoriaux. Ils transfèrent donc le capital symbolique des auteurs primés qu'ils publient ; les prix reçus par les livres en langues étrangères restent également pour eux un critère de sélection en vue de leur traduction. Mais ils publient aussi de nouveaux auteurs inconnus au départ, qui ne sont primés qu'après cette publication, et qui d'ailleurs sont souvent ensuite attirés dans l'orbite de plus grands éditeurs. De l'autre côté, la part des traductions de l'anglais, qui a augmenté ces dernières années, pourrait signaler un léger glissement de position vers le pôle hétéronome du champ éditorial.

Quant au rôle de révolutionnaires qu'ont joué les petits éditeurs, il a aussi changé. En effet, si l'on admet que « toute activité littéraire et artistique a un caractère relationnel et conflictuel »³⁷ et se forme en opposition avec l'offre des concurrents, on s'aperçoit que la production des éditeurs lilliputiens ne se diffé-

³⁷ G. Jankowicz *et al.*, *Literatura polska po 1989 roku...*, *op. cit.*, p. 99.

rence plus tellement de la production des autres maisons d'édition. Comme le constatent plusieurs observateurs du marché du livre de jeunesse en Pologne³⁸, depuis au moins une décennie, les grands éditeurs de livres de jeunesse ont copié un certain nombre d'idées, formats, styles et genres des éditeurs lilliputiens, ils ont aussi attiré une partie des auteurs et illustrateurs renommés. Bref, ils se sont mis à accumuler, eux aussi, du capital symbolique. Et, comme l'a dit Sapiro, « les innovations introduites par les groupes d'avant-garde tendent, lorsqu'elles sont adoptées plus largement, à se routiniser tout en diluant le message hérétique »³⁹. Les éditeurs lilliputiens ne constituent donc plus une avant-garde, car ils ont déjà été canonisés. Dès lors, même s'ils poursuivent la même stratégie, leur influence révolutionnaire et le dynamisme qu'ils insufflent au champ éditorial polonais ne sont plus les mêmes.

AFTER THE REVOLUTION : THE POLISH LILLIPUTIAN PUBLISHERS AND THEIR OFFER IN THE YEARS 2016-2020

Abstract

In the years 2000–2015, sixteen publishers, called the “Lilliputians”, revolutionised the Polish children's book market by offering innovative works by avant-garde authors and illustrators. Translations, which represented more than two-thirds of their offer, played a crucial role in this process.

In this article, we examine the evolution of these publishers over the next five years (2016–2020). We seek to identify their position(s) in the Polish publishing field and check whether they have kept their role as innovators. We therefore analyse, in the light of Pierre Bourdieu's fields theory, the number of books published annually, the proportion of new titles in the catalogues, the preferred original languages in the case of translation, the number of award-winning books and authors, and the number of books whose publication was subsidised.

The results of this study suggest that the position of the Lilliputian publishers in the Polish publishing field and their role have changed, although they have not modified their strategy. One of the reasons for this is the appropriation of their practices by other publishers.

Keywords: Lilliputian publishers, children's book publishers, Polish publishing field.

Mots-clés : éditeurs lilliputiens, éditeurs de jeunesse, marché de l'édition polonais.

³⁸ Voir par ex. J. Olech, « Liliputy rosna », *Tygodnik Powszechny*, le 11/05/2010, <<https://www.tygodnikpowszechny.pl/liliputy-rosna-145069?language=pl>> [consulté le 31/03/2024] ; Ł. Gołębiowski, *Rynek książki w Polsce 2013*, Biblioteka Analiz, Warszawa 2013, p. 149 ; A. Czarnowska-Łabędzka, « Edytorskie perełki. Książki dla dzieci z najwyższej półki », *Magazyn Literacki Książki* 224, 2015, <<http://rynek-ksiazki.pl/czasopisma/edytorskie-perelki/>> [consulté le 31/03/2024] ; E. Jamróz-Stolarska, K. Biernacka-Licznar, N. Paprocka, *Lilipucia rewolucja, op. cit.*, pp. 29–30.

³⁹ G. Sapiro, « Le champ littéraire », *op. cit.*, § 7.

ELŻBIETA SKIBIŃSKA
ORCID 0000-0002-3484-3984
Université de Wrocław
Faculté des langues, littératures et cultures
elzbieta.skibinska@uwr.edu.pl

REVISITER LES RETRADUCTIONS FRANÇAISES DE *PAN TADEUSZ* : AUTORÉFLEXIVITÉ DANS LES PÉRITEXTES DES (RE)TRADUCTEURS

I.

Parmi les apports les plus productifs de la pensée française à la réflexion sur la traduction, deux thèmes sont sans doute à évoquer : la retraduction, abordée en 1990 dans le numéro devenu canonique de *Palimpsestes*¹, et le rôle des paratextes de la traduction. Les noms d'Antoine Berman, dont l'article paru dans la revue parisienne est l'une des références les plus citées dans les études sur la retraduction², et celui de Gérard Genette, qui a jeté les bases théoriques des études sur l'« ensemble hétéroclite de pratiques et de discours » qui constituent un « seuil

¹ Voir à ce propos : « Originally – from the 1980s onwards – and to an extent even today, retranslation research was dominated by French traductologie, with the publication of the special issue of *Palimpsestes* (1990) as a corner stone constantly referred to in retranslation literature even today. » (K. Koskinen, O. Paloposki, « New directions for retranslation research : lessons learned from the archaeology of retranslations in the finnish literary system », *Cadernos de Tradução* 39(1), 2019, p. 24).

² A. Berman, « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes* 4, 1990, pp. 1–7. Sur l'influence de cette « étude fondatrice », voir Kris Peeters, Piet Van Pouck, « Retranslation, thirty-odd years after Berman », *Parallèles* 35(1), 2023, pp. 3–27. Voir aussi les articles d'Enrico Monti et de Kristiina Taivalkoski-Shilov dans ce volume.

entre le texte et le hors-texte »³, continuent à être des incontournables dans les bibliographies des travaux (pas seulement francophones) qui explorent différents aspects de chacun des deux phénomènes. En effet, si, en 2004, on ne pouvait qu’être d’accord avec les propos d’Annie Brisset : « On peut s’étonner que le phénomène si fréquent de retraduction ait donné lieu à une réflexion critique somme toute assez mince »⁴, en 2023, la liste des travaux sur la retraduction est bien plus longue⁵. Il suffit aussi de consulter la première partie de l’ouvrage de Kathryn Batchelor, *Translation and Paratexts* (2018), qui présente la façon dont la notion de paratexte a été traitée et développée dans différentes disciplines, dont la traductologie, pour voir la place qu’occupe toujours *Seuils* de Genette⁶.

En m’appuyant sur les acquis récents dans la recherche sur la retraduction et sur les paratextes de la traduction, je reprends, dans la suite, l’examen des traductions françaises du poème épique d’Adam Mickiewicz, *Pan Tadeusz* (1834). Il y a plus de vingt ans, des données empiriques concernant des éléments spécifiques à la culture polonaise, fournies par les six versions françaises de l’épopée m’avaient permis de montrer que l’hypothèse de la retraduction (*Retranslation Hypothesis*)⁷ ne marche pas en tant que modèle explicatif général des mécanismes qui sous-tendent ce phénomène⁸. Aujourd’hui, en soumettant à l’analyse les péritextes des traducteurs successifs (les notes des traducteurs et leurs préfaces ou avant-propos, lorsqu’ils existent), je m’intéresserai à la façon dont ils utilisent ce moyen qui, comme le constate Theo Hermans, offre un lieu où l’autoréférence inhérente à la traduction peut être « élevée au rang d’autoréflexivité »⁹.

³ G. Genette, *Seuils*, Seuil, Paris 1987, p. 7.

⁴ A. Brisset, « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance. Sur l’historicité de la traduction », *Palimpsestes* 15, 2004, p. 41.

⁵ Remarquons au passage que parmi les titres souvent cités, se trouve le volume *Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*, sous la dir. de E. Monti et P. Schnyder (Orizons, Mulhouse 2011), fruit de la rencontre du réseau « Traduction comme moyen de communication interculturelle » à Mulhouse en 2009.

⁶ « As Chapter 3 in particular will make clear, Genette’s hope that his research might prompt further enquiry has been more than fulfilled, giving rise to studies of paratextual elements in other national literary traditions as well as in relation to other domains of cultural expression » (K. Batchelor, *Translation and Paratext*, Routledge, London–New York 2018, p. 8).

⁷ Selon cette hypothèse (attribuée à Berman), chaque nouvelle retraduction serait un mouvement vers le texte source (voir E. Monti, « Introduction. La retraduction, un état des lieux », [dans :] *Autour de la retraduction*, op. cit., pp. 20–21).

⁸ E. Skibińska, *Przekład a kultura. Elementy kulturowe we francuskich tłumaczeniach “Pana Tadeusza”*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 1999, pp. 206–207.

⁹ « [...] self-referentiality may be raised to self-reflexiveness [...] » (T. Hermans, *The Conference of the Tongues*, Routledge, London–New York 2007, p. 51). Rappelons que Hermans considère la traduction comme une forme intrinsèquement autoréférentielle, ce qui est signalé dès la page de titre où apparaît le mot *traduction* et/ou le nom du traducteur. Cette autoréférentialité devient autoréflexivité (« version renforcée de l’autoréférentialité ») lorsque, dans ses péritextes, le traducteur, considère et explique ses décisions (*Ibidem*, pp. 41–51).

On pourrait s'attendre à ce que l'autoréflexivité traductive soit particulièrement riche et intéressante dans le cas de *Pan Tadeusz*, œuvre emblématique et problématique. En effet, l'un des traits essentiels du « poème national polonais », vu comme un point de repère et une référence dans la construction de l'identité polonaise, est son enracinement dans l'histoire de la noblesse de l'Ancienne Pologne. L'abondance de détails évoquant les traditions ou les éléments de la nature, mais aussi des personnages ou événements historiques, a fait que le poème a bien vite été perçu comme un miroir très fidèle de la réalité, voire une source de connaissances ethnographiques ou botaniques¹⁰.

Cet enracinement a aussi une autre conséquence : ce qui fonde l'importance du poème pour les Polonais, en fait un véritable exploit pour celui qui entreprend de le traduire. La présence même des détails spécifiquement polonais, étrangers et étranges aux yeux d'un lecteur non polonais, fait que *Pan Tadeusz* semble *a priori* frappé du sceau de l'intraduisibilité. Les réactions à la première traduction française le montrent déjà, comme en témoigne, en 1850, le commentaire de Jean Julvécourt, collaborateur de Mickiewicz : « *Messire Thadée* est une épopée domestique trop locale pour pouvoir être bien comprise par des étrangers »¹¹. Remarquons que le poète lui-même a pressenti que les lecteurs polonais de *Pan Tadeusz*, dont l'action se déroule une vingtaine d'années avant la publication du poème, et qui évoque des usages ou événements qui remontent aux 17^e ou 18^e siècles, pourraient avoir besoin d'explications ; aussi a-t-il muni son texte de 68 notes auctoriales qui apportent des compléments documentaires (*Objaśnienia*, 'éclaircissements').

On ne s'étonnera donc pas que les sept traductions de l'« épopée domestique trop locale pour pouvoir être bien comprise par des étrangers », la dernière datant de 2020, ont, elles aussi, été dotées de notes et de préfaces ou d'avant-propos de leurs auteurs.

II.

Avant de présenter les résultats d'une lecture exploratoire des péri-textes de ces sept versions françaises de *Pan Tadeusz*, je voudrais préciser les principes qui ont guidé mon travail :

1. je m'intéresse non pas à la traduction comme paratexte de l'original (possibilité que suggère Genette dans *Seuils*, p. 408), mais aux péri-textes dont les traducteurs

¹⁰ Voir E. Skibińska, *Przekład a kultura*, op. cit., pp. 50–53 et passim.

¹¹ J. Julvécourt, « Littérature polonaise », [dans :] *Adam Mickiewicz aux yeux des Français*, textes réunis, établis et présentés avec l'introduction, commentaires, et notes par Z. Mitosek, PWN, Warszawa 1992, p. 124.

- dotent leur traduction et dont ils assument la paternité, c'est-à-dire aux péritextes traductifs, pour emprunter le terme proposé par Evelyn Dueck en 2014¹² ;
2. je traite chacune des sept traductions comme un texte à part, créé par le traducteur, que je considère comme *auteur du texte de traduction* (ainsi, Adam Mickiewicz est l'auteur du texte *Pan Tadeusz...*, et Richard Wojnarowski, celui du texte *Messire Thaddée, Pan Tadeusz, ou Le dernier raid exécutif en Lituanie : une histoire de gentilshommes polonais des années 1811 et 1812 en douze livres et en vers*) ; il y a lieu de distinguer aussi les auteurs des paratextes : les *Objaśnienia* sont un péritexte auctorial de Mickiewicz, les notes en bas de page, imprimées en italiques dans le livre *Messire Thaddée, Pan Tadeusz [...]* sont des notes auctoriales de Wojnarowski ;
 3. pour rappeler les mots de Genette lui-même, le paratexte est « ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public »¹³ ;
 4. tout comme l'original, la (re)traduction est traitée ici en tant que *publication* : résultat de l'activité éditoriale qui conditionne la diffusion de l'œuvre et qui porte sur sa présentation matérielle. La question de la présentation matérielle n'est pas anodine, car la disposition des péritextes (notamment des notes du traducteur : en bas de page, en fin du chapitre, après le texte...) en fait partie¹⁴ ;
 5. la méthode de lecture que j'ai appliquée aux notes des traducteurs est inspirée de l'essai *This Is Not an Oral Footnote* de Jacques Derrida, selon qui, de par sa subordination au texte et sa position topologique (en bas de page, après le texte...), la note jouit paradoxalement d'une autonomie et peut être traitée comme un texte en soi, capable de créer son propre contexte, qui peut être lu à part, rapidement et directement¹⁵. Ainsi, j'ai lu les notes de chacune des sept traductions comme sept ensembles autonomes et distincts, pour voir dans quel but leur auteur s'en était servi¹⁶ ;
 6. la comparaison des fonctions des notes du traducteur ainsi établies permet de voir les différences et les similitudes d'attitudes de chacun des traducteurs et d'éventuelles relations entre eux ou entre leurs textes ;

¹² E. Dueck, *L'Étranger intime : les traductions françaises de l'œuvre de Paul Celan (1971–2000)*, De Gruyter, Berlin–Boston 2014. Cité d'après K. Batchelor, *op. cit.*, pp. 30–31.

¹³ G. Genette, *op. cit.*, pp. 7–8, c'est moi qui souligne.

¹⁴ On peut remarquer ici que si le texte de Mickiewicz, accompagné de ses *Objaśnienia*, publié pour la première fois à Paris en 1834 par Aleksander Jełowicki, a ensuite connu des centaines d'éditions, seuls les textes de deux traductions ont été réédités (celui de Christien Ostrowski, 3 éditions, chez des éditeurs différents, et celui de Paul Cazin, deux éditions).

¹⁵ J. Derrida, « This Is Not an Oral Footnote », [dans :] S. A. Barney (dir.), *Annotation and Its Texts*, Oxford University Press, New York, Oxford 1991, p. 199 ; cf. aussi K. Batchelor, *op. cit.*, p. 156 *et sq.*

¹⁶ J'ai examiné l'élément du texte principal auquel se rapporte la note quand cela s'est révélé indispensable pour identifier sa fonction. En analysant les péritextes traduits, je les ai comparés avec leur original.

7. en cherchant les marques de l'autoréférence et de l'autoréflexivité inscrites dans les péri-textes des traducteurs, pour les besoins de cette contribution, je me suis intéressée aux éléments par lesquels la présence du traducteur est manifeste : elle se révèle par les formes de la première personne, par des éléments de valorisation subjective (adjectifs ou adverbes évaluatifs), par des expressions à caractère modal (*sans doute, il faut*), par un appel au lecteur, ou encore – *last but not least* – par l'évocation d'autres traductions ou traducteurs.

III.

1. La première traduction, de Christien Ostrowski, a été publiée en 1845 dans le deuxième tome des *Œuvres poétiques complètes de Adam Mickiewicz* ; ici, j'ai utilisé la version publiée à Paris par la Librairie Firmin Didot en 1859, basée sur l'édition posthume du poème de 1858¹⁷. Le texte de la traduction du poème est muni de deux ensembles de notes : une partie se trouvant en bas de page, une autre après le texte.

Les notes en bas de page, signalées par un astérisque, sont brèves et très peu nombreuses. Elles concernent principalement des questions lexicales : elles donnent le sens des emprunts utilisés dans le texte de la traduction (*chołodziec*, p. 136, *Robak*, p. 143, *zrazy*, p. 175...), elles apportent des explications concernant les décisions du traducteur : « *Królik* a la double signification de lapin et de petit roi. Nous avons préféré la première », p. 291. Enfin, aux pages 295 et 417, on trouve des explications que l'on pourrait traiter d'encyclopédiques.

La place principale de celles-ci se trouve cependant dans le deuxième ensemble de notes, en fin du volume, qui contient *Konrad Wallenrod*, *Les Pèlerins* et *Thadée Sopliça* et qui est clos par les *Notes du tome second* ; une note de bas de page, à laquelle renvoie un astérisque, informe le lecteur : « Le signe (f) est adopté pour les notes de la main de Mickiewicz » (p. 434). Parmi celles qui se rapportent à l'épopée (elles portent les numéros de 51 à 120), vingt sont marquées de ce signe. On constate ainsi que seule une partie du péri-texte de Mickiewicz aurait été traduite (et serait devenue ce que Dueck appelle du *péri-texte traduit*). Une lecture plus scrupuleuse permet cependant de constater que certaines notes sont des traductions d'*Objaśnienia* qui n'ont pas été signalées comme telles (ex. 1). On remarque aussi que le contenu de certaines explications a été modifié : on y voit des coupures, des reformulations significatives et des ajouts comme dans (1) à (3), où sont marquées en gras les parties qui viennent du traducteur :

- (1) ⁵⁶ Le Woyski (*decurio v. tribunus*) était un officier palatinal ou territorial, dont les fonctions consistaient à surveiller les femmes des gentilshommes qui montaient à cheval pour aller com-

¹⁷ A. Mickiewicz, *Thadée Sopliça, ou Le dernier procès en Lithuanie. Récit historique en douze livres* [dans :] *Œuvres poétiques complètes de A. Mickiewicz, ancien professeur de littérature et de langue slave* [!] *au Collège de France*, Traduction du polonais, d'après l'édition posthume de 1858, par Ch. Ostrowski, Paris, Librairie Firmin Didot, 1859.

battre. Ne pouvant mieux faire, nous l'avons traduit par *sénéchal* ; de même que nous l'avons fait pour le *porte-clefs*, qui n'était rien moins qu'un géôlier, mais plutôt un majordome, un *Caleb de haute volée de la maison des Horeszko*. (p. 460) [c'est moi qui souligne – ES].

- (2)⁸⁸ Les *kolomyiki* de la Russie Rouge (Galicie) et les *mazourki* de la Mazovie (Grande Pologne) sont des airs populaires qui se chantent et se dansent à la fois. Le peuple polonais serait le plus joyeux de tous s'il n'était le plus opprimé. Rien n'égale l'entrain et la gaieté de nos chansons populaires [...] (p. 463).
- (3)⁵¹ La sainte vierge Marie, reine de Pologne et grande duchesse de Lituanie, a plusieurs tableaux miraculeux en Pologne. Les plus renommés sont celui de Częstochowa, petite ville fortifiée dans le palatinat de Kalisz, et celui de la Porte-ostra, dans Vilno, objet d'un culte particulier pour les Lithuaniens [sic!]. Le premier a été peint d'après nature, par saint Luc, évangéliste, selon la tradition populaire. Il en est d'autres encore d'une moindre célébrité, comme ceux du château à Nowogródek, de Zyrowiec, de Berdyczew et de Borun (p. 459).

On constate ainsi que les deux catégories de péri-textes – ceux du traducteur et ceux de l'auteur, traduits – sont confondues dans ce livre, la confusion naissant non seulement de l'incohérence de la typographie (que l'on pourrait attribuer à l'éditeur), mais aussi de l'élimination d'une bonne partie des *Objasnienia* et des interventions non signalées du traducteur dans les éclaircissements auctoriaux, faits relevant de sa décision. Remarquons que les notes auctoriales (éclaircissements), de caractère encyclopédique, destinés au lecteur polonais du texte original, devaient lui apporter des compléments de connaissances que Mickiewicz jugeait nécessaires. Les interventions du traducteur visent un autre lectorat, dont les besoins de compléments documentaires sont différents. Aussi garde-t-il les *Objasnienia* qui lui sont utiles, élimine-t-il ceux qu'il juge superflus, et introduit-il ses propres notes censées faciliter la lecture du poème :

- (4)⁵² Thadée Reytan fut, en 1793 (*sic* ! Reytan est décédé en 1780 ; ES), le chef de l'opposition nationale contre la faction moscovite. Grand citoyen comme Caton, il mourut de la même manière (p. 459).
- (5)⁶² Les deux premiers mots de toute langue d'homme, les mots Patrie et Liberté ne se trouvent point dans le russe [...] (p. 461)¹⁸.
- (6)¹¹² Lech et Russe étaient frères, en effet, comme Abel et Caïn (p. 466).

Ces notes – de caractère principalement encyclopédique, mais qui ne sont pas exemptes d'éléments de valorisation ou de préjugés propres au traducteur – voisinent avec celles qui offrent un commentaire, voire une interprétation fort subjective d'un passage du poème :

- (7)⁵⁹ Notre poète excelle dans la peinture de ces types grandioses de prêtres polonais [...] Dans tous les ouvrages de Mickiewicz, le prêtre joue un grand rôle ; mais le prêtre comme la Pologne seule, de nos jours, pouvait lui en offrir des modèles. Le frère Robak n'est pas le moine espagnol cachant un

¹⁸ Le dictionnaire de Gribojedov (« Словарь языка А.С. Грибоедова »), <<http://feb-web.ru/feb/concord/abc/>> [consulté le 19/06/2024], contient les mots свобода, родина, отчизна et отечество. Le contenu de la note est donc non fondé.

poignard sous le froc, ni le jésuite français glissant dévotement à ses ouailles un conseil politique parmi ses exhortations religieuses, ni l'inquisiteur italien excommuniant les proscrits que son glaive ne peut atteindre ; c'est le guerrier, c'est le citoyen devenu prêtre sans cesser d'être homme [...] (p. 460).

(8)⁸⁷ Cette architecture juive, très fidèlement décrite, est tout ce que les Juifs nous ont apporté pour le prix d'une hospitalité de cinq siècles. Ce sont les Juifs et les jésuites qui ont le plus activement coopéré à la chute de l'ancienne Pologne [...] (p. 462).

(9)¹¹⁷ Disons-le franchement, Télémaque est une figure au pastel empruntée à la société moscovite et non polonaise, dans laquelle notre poète exilé n'a pas vécu, et qu'il ne connaissait que par oui-dire. C'est malheureusement le type de ces femmes du monde dégénérées, dignes de pitié plutôt que de mépris, qui se trouvent à leur aise partout ailleurs qu'en Pologne. [...] (p. 466).

La présence des éléments qui renvoient au traducteur ou à ses jugements rompt ce que Hermans appelle « l'illusion de la traduction », effet d'un « contrat » qui permet au lecteur de lire le texte comme une simulation d'un discours dans une autre langue et « d'oublier » l'existence de l'original, distinct de la traduction¹⁹. La répétition de l'expression « notre poète » renforce aussi la distinction entre l'auteur et le traducteur, faisant de celui-ci un commentateur de l'œuvre de celui-là.

On peut être frappé par la présence, dans ces notes, d'une forte composante idéologique, très polonocentrique et anti-russe, véhiculant les opinions personnelles du traducteur sur la place exceptionnelle des Polonais parmi les autres peuples. Elles correspondent au contenu de l'introduction par laquelle le traducteur ouvre le premier volume de ses traductions des œuvres Mickiewicz (reprise dans l'édition de 1859) et dans laquelle on lit :

La Pologne et la Russie, ce sont plus que deux races, ce sont deux principes : c'est la lutte originelle de la lumière et des ténèbres, de l'esclavage et de la liberté, du bien et du mal, de l'intelligence et de la matière : lutte qui se poursuit à travers les siècles, et qui se perpétue sans cesse par l'égarement ou la lâcheté des hommes²⁰.

De même, on constate que les notes apportent parfois – comme dans l'exemple (7) – un éloge du poète qui les rapproche des considérations de l'introduction : selon le traducteur, les écrits de Mickiewicz ont exercé sur les destinées de la Pologne une influence incalculable²¹, et « [...] les Slaves, cette troisième partie du monde chrétien, le considèrent généralement comme leur poète le plus vénéré. Son nom se trouve dans toutes les bouches, ses vers dans toutes les mémoires [...] »²².

Ces contenus fortement subjectifs des commentaires du traducteur semblent dépasser les limites « normales » de l'autoréflexivité et poussent à se poser la question de la relation traducteur-auteur : en effet, on pourrait croire que le second se trouve sous la protection du premier.

¹⁹ T. Hermans, *op. cit.*, p. 41.

²⁰ Ch. Ostrowski, [introduction sans titre], [dans :] *Œuvres poétiques complètes de Adam Mickiewicz...*, *op. cit.*, p. XV.

²¹ *Ibidem*, p. III.

²² *Ibidem*.

2. Les retraductions sont toujours, d'une manière ou d'une autre, une réponse à une traduction antérieure. Et, comme le constatent Kaisa Koskinen et Outi Paloposki, « La figure du premier traducteur, qu'il soit considéré comme personne réelle, ou comme image mentale ou construction textuelle, est une source potentielle évidente de dépendance pour le deuxième traducteur »²³. Les péri-textes des retraductions de *Pan Tadeusz* révèlent les différences d'attitude de leurs auteurs face aux traductions précédentes, et en particulier la première.

Ainsi, Charles de Noire-Isle, l'auteur de la première retraduction²⁴, annonce dès son avant-propos :

Ne voulant pas énumérer toutes les beautés de cette œuvre magistrale, j'en offre ici, en français, sinon tout le texte, du moins un résumé très étendu et développé de chacun des douze chants du poème, ayant même osé traduire en vers les morceaux les plus saillants, qui peuvent intéresser davantage [...] le lecteur français. **Pour ma prose, j'ai mis à contribution l'excellente et consciencieuse traduction des œuvres complètes de Mickiewicz, par M. Christien Ostrowski**, parue à Paris chez Firmin Didot et Cie (p. 16).

L'extrait cité, tiré de l'*Avant-propos* – une présentation élogieuse du poète et de l'œuvre offrant aussi une description quelque peu didactique des personnages principaux –, peut être traité comme un projet de traduction en miniature, exposant ses principes de base : il s'agit non pas d'une traduction au sens strict mais d'un résumé, de forme hybride, poétique et en prose, avec des passages inspirés, voire copiés de la traduction précédente.

« L'endettement » du retraducteur est ainsi ouvertement déclaré, et confirmé par son texte qui contient des « incrustations » empruntées à son prédécesseur (sans être clairement indiquées)²⁵. Ces emprunts ne vont cependant pas jusqu'à reproduire les péri-textes qui accompagnent la première traduction. Qui plus est, aucune des quarante notes placées en bas de page ne signale l'existence des éclaircissements dont Mickiewicz avait accompagné son poème. Le lecteur de la retraduction trouvera dans ces notes des compléments d'information encyclopédiques portant sur des personnages (Baka), des lieux (Słuck), des batailles historiques (Podhajce), des coutumes (« noir potage »), des explications du sens d'un emprunt (*hetman*, *Mopanku*, *zrazy*), ou une traduction littérale (*comme j'aime maman*), bref, des contenus habituels. Une note se distingue en ce sens qu'elle propose une

²³ « The figure of the first translator, either as a real-life person, as a mental image or a textual construction, is one obvious potential source of dependency for the second translator » (K. Koskinen, O. Paloposki, « Anxieties of influence. The voice of the first translator in retranslation », *Target* 27(1), 2015, p. 26).

²⁴ *Monsieur Thadée de « Sopllica » ou Le dernier procès en Lithuanie sui generis. Récit historique en douze chants. Par A. Mickiewicz, Préface et traduction Ch. de Noire-Isle*, T. 1–2. Paris, Typographie de E. Plon et Cie, 1876–1877, coll. « Poètes illustres de la Pologne au XIXe siècle ».

²⁵ On peut citer l'exemple du passage du Livre IX, Chant Neuvième, p. 107, reprenant un paragraphe de la page 341 de la traduction par Ostrowski, ou Chant Douzième, p. 274 de Przewdziecki, p. 417 de Ostrowski.

version « corrigée » d'un vers et pourrait être considérée comme une manifestation indirecte d'autoréférence et d'autoréflexion :

(10) Chien sans queue est pareil à noble mal à l'aise ¹

¹ Plus juste, mais plus grivois :

Chien sans queue est pareil à noble c... sans chaise.²⁶

3. Venceslas Gasztowtt présente une attitude bien différente. Sa retraduction²⁷ est dotée de 240 notes de bas de page, dont une partie est la traduction des éclaircissements de Mickiewicz, qui, cependant, ne sont signalés que très irrégulièrement comme « (Note de l'auteur) »²⁸. Les deux catégories de périclèses, traductifs et traduits, ne sont nullement distingués par des moyens typographiques, et il arrive qu'ils soient fondus en une même note, comme dans l'exemple (11) où les parties en gras viennent du traducteur alors que le reste est la traduction d'une partie d'un long éclaircissement de Mickiewicz :

(11) [...] J'allais aux foires, dans les diètes, / Partout (1) [...]

(1) **Et en particulier dans les expéditions judiciaires ou *zajazdy***. L'exécution des arrêts des tribunaux était très difficile en Pologne au temps de la République. Dans un pays où le pouvoir exécutif n'avait pour ainsi dire aucune force armée à ses ordres, où les grands entretenaient des troupes à leur solde (quelques uns, comme les princes Radziwiłł, au nombre de plus de 10000 hommes), le plaignant qui voulait obtenir justice était obligé de s'adresser à la noblesse. Ses parents, ses voisins, tous en armes, suivaient l'huissier chargé de l'exécution de l'arrêt et faisaient littéralement la conquête des terres que le tribunal avait adjugées au plaignant. Cette exécution s'appelait *zajazd*. **On trouvera le récit du dernier *zajazd* au livre VIII** (p. 33).

Le contenu des notes du traducteur est varié et révèle parfois une attitude de ce dernier que l'on pourrait qualifier de didactique. Elle se manifeste par des indications métatextuelles qui guident la lecture, comme les dernières phrases des exemples (11) et (12) :

(12) Père Robak

Mot à mot *ver de terre*. **On verra plus tard** pourquoi le bon moine a pris, par humilité, cet étrange surnom (p. 13).

Elle prend aussi la forme de commentaires que j'appelle *interprétatifs* : le traducteur donne son explication des attitudes ou motivations des personnages, comme s'il craignait que son texte seul ne rende pas tous les éléments nécessaires pour comprendre l'histoire; il propose ainsi son interprétation du poème:

(13) [...] Le chien nommé *Sprawnik* (1), la chienne, *Strapczyzna* (2) [...]

(1) Le capitaine *Sprawnik* est le chef de la police du district.

(2) *Strapczyzna* est le féminin de *Strapczy*, espèce du procureur. Ces deux fonctions policières ne sont pas en odeur de sainteté parmi les citoyens : **c'est ce qui fait que le Podkomorzy a bap-**

²⁶ Dans le texte original : « Chien sans queue est pareil à un noble sans office ».

²⁷ A. Mickiewicz, *Thadée Soplica (Pan Tadeusz), ou la Lithuanie en 1812. Poème traduit en vers français par V. Gasztowtt*, Imprimerie A. Reiff, Paris 1899.

²⁸ Certaines notes de Mickiewicz ont été traduites sans que leur auteur soit signalé (exemple : la note 1, à la page 33).

tisé ses chiens de leurs noms (p. 64).

- (14) [...] Robak, mais à voix basse (1), a prononcé ces mots : [...]
 (1) Thadée n'entend pas cette conversation, et **ne saura qu'après la mort du Bernardin** que Robak est son père (p. 153).
- (15) Il faut [...] l'appeler Sophie et non Zosia (1)
 (1) *Zosia* est un diminutif caressant de *Zofia* (Sophie) : **Gervais le trouve trop peu respectueux pour une fiancée de si noble origine** [...] (p. 220).
- L'exemple (15) contient une information métalinguistique qui vise à faciliter la compréhension du texte (suivie d'un commentaire interprétatif, en gras). On peut cependant s'interroger sur la fonction d'autres notes portant sur les mots polonais. Autant l'utilité de la définition d'un emprunt utilisé dans le texte (tels *Moskal*, *kontusz* ou *zrazy*) n'éveille pas de doutes, autant les exemples (16) à (19), qui contiennent une sorte de rectification, font penser plutôt à une attitude particulière du traducteur qui veut « montrer » le texte polonais, ou du moins certains de ses composants, « tels qu'ils sont » :
- (16) Elle l'a baptisé *Temple du Souvenir* (6)
 (6) Mot à mot : le *Sanctuaire de la Réverie* (Świątynia dumania) (p. 54)
- (17) Je l'ai dans ma console (2)
 (2) En polonais *biórko* [sic!], sans doute *un petit bonheur du jour* (p. 39)
- (18) [...] Sommes-nous donc des Carmes ? (2)
 (2) Le Woiski dit exactement : des pères capucins (p. 103).
- (19) [...] comme une carpe frite (3)
 (3) « Comme un brochet dans le safran », dit exactement le texte. Qu'on nous pardonne la licence poétique de notre traduction (p. 76).

La présence des expressions comme *sans doute* dans l'exemple (17), ou des appels au lecteur, comme en (19), peut être comprise aussi comme le signe d'un doute du traducteur quant au choix effectué.

Si ces exemples peuvent être pris pour une autoréflexion critique du traducteur faite en filigrane, son *Avant-propos* en donne une certitude :

Cette traduction n'était pas destinée à paraître avant une dizaine d'années. A l'occasion du centenaire de Mickiewicz, la Rédaction du Bulletin Polonais [...] connaissant l'existence de ce travail, le demand[er] au traducteur, qui dut, malgré lui, céder à leurs instances. C'est donc là, en quelque sorte, une édition provisoire. L'édition définitive viendra en son temps, dûment revue et corrigée [...] (sans numéro de page).

Le temps de « l'édition définitive » n'est pas venu, seuls quelques extraits de la traduction de Gasztowtt ont été repris dans une brochure publiée en 1929. Aussi est-il impossible de vérifier si les péritextes du traducteur ont connu les corrections annoncées.

4. En 1934, cent ans après la publication de l'original, et pour la commémorer, sort le volume qui contient une quatrième traduction du poème, la plus

connue, celle de Paul Cazin²⁹. Elle est précédée de plusieurs préfaces, dont celle du traducteur. Dans son *Avant-propos*, Cazin expose les principes de son projet de traduction, dont le plus important, celui de traduire le poème en prose. En l'argumentant, il recourt à l'exemple de la traduction en vers de son prédécesseur :

Le digne Venceslas Gasztowtt a eu grand courage pour aligner ses 10.000 alexandrins. Dès le premier, nous voyons que la concision, la sobriété, dont on fait honneur à la versification, est d'une concision de guillotine. En traduisant : « Patrie, il est de toi comme de la santé », il commence par supprimer cette Lithuanie [sic!] à laquelle le poète tenait tant, puisque c'est elle, le pays natal, la « petite patrie », qu'il nomme, pour évoquer, ressusciter la grande patrie perdue, la Pologne. Ajoutez que la tournure « il est de » pour « il en est de », n'est point de très bon aloi (p. XL).

La critique est adoucie : *Je dois néanmoins à cette traduction de Gasztowtt [...] plus d'une indication utile* (p. XL), mais on ignore quelles sont précisément les « indications utiles », comme on ne sait pas non plus en quoi Cazin s'est aidé de la traduction de Christien Ostrowski, dont il dit :

C'est une traduction contemporaine, où circule encore l'air du temps. On y respire l'arôme de 1840, un goût romantique, légèrement guimauve, qu'il serait malaisé d'inventer aujourd'hui (p. XL).

Le traducteur rappelle aussi l'existence des traductions du poème en d'autres langues que le français ; sans parler de leur utilité pour son travail, il souligne ainsi que « le retraducteur n'est pas un homme seul »³⁰.

Enfin, il explique pourquoi il n'a pas jugé nécessaire de doter son texte de nombreuses notes :

On me reprochera peut-être d'avoir été trop sobre de commentaires. Fallait-il charger d'un lourd appareil d'érudition ces pages, « aussi simples que les chansons du peuple » [...] ? Les bons auteurs sont en général plus explicites, clairs et complets, qu'on ne veut le croire. Il importe seulement de les lire avec attention et patience. On apprendra sans peine, par le contexte, que la tchamara et le kontouch sont des vêtements [...] Le prodigieux « réaliste » qu'était Mickiewicz n'a garde de laisser trop de points obscurs. Il nous explique tout au long ce qu'est la « bourgade noble » et l'état social de ses habitants [...] (p. XLI–XLII).

Il finit le passage cité par une invitation à parcourir les notes générales en fin du volume.

Celles-ci sont introduites par une information sur les éclaircissements dont le poète a accompagné son texte et dont la traduction ne reproduit que « les plus indispensables à l'intelligence du texte » (p. 389). Mais parmi les 49 notes, certaines sont indubitablement de la plume du traducteur ; quelques-unes rappellent directement la version de Gasztowtt, par exemple :

(20) On pourrait traduire, comme le fait Gasztowtt : « Madame Poule, née Dindonska » (p. 392)

²⁹ A. Mickiewicz, *Pan Tadeusz*, traduction de P. Cazin. Préfaces de L. Barthou, J. Kaden Bandrowski, M. Kridl, Librairie Félix Alcan, Paris 1934.

³⁰ M. Papadima, « Le retraducteur : un traducteur pas comme les autres ? » *Romanica Wratislaviensia* 59, 2012, p. 127.

ou font allusion aux notes de ce dernier par leur caractère interprétatif :

- (21) Le « *sprawnik* » était le chef de la police russe du district ; le « *strapczy* » une espèce du procureur. C'est par mépris que le Président a ainsi baptisé ses chiens (p. 392).
- (22) [...] Le vieux Mathieu donne ici à entendre que les théories de Buchman mènent à confier le pouvoir à des incapables [...] (p. 394).

5. En septembre 1992, deux nouvelles retraductions de *Pan Tadeusz* sont publiées³¹ ; elles présentent des attitudes différentes des traducteurs et des éditeurs.

Le volume sorti à Montricher par les soins conjoints des Éditions « Noir sur Blanc » et de La Librairie Polonaise, contenant le texte de Robert Bourgeois, est le premier – et le seul – à distinguer clairement le péri-texte traductif et le péri-texte auctorial. Ce dernier, intitulé *Explication de l'auteur*, suit directement le Chant Douzième³². Les *Notes du traducteur* se trouvent en fin du volume et s'ouvrent par des informations sur la prononciation des mots polonais, les principes de versification adoptés, le traitement des noms propres. Les notes elles-mêmes apportent principalement des informations encyclopédiques ou linguistiques ; quelques-unes pourraient être qualifiées de métatextuelles :

- (25) Il s'agit de Wilno, ainsi qu'il est précisé plus loin dans le chant (vers 721) (p. 446)

ou interprétatives :

- (26) ... il s'est fait fonctionnaire.
C'est-à-dire qu'il est au service des Russes (p. 448)

et considérées comme une manifestation de la fibre « didactique » du traducteur, qui rappelle celle de Gasztowtt.

Mais ce qui attire l'attention, c'est la présence parmi ces notes de celles que le traducteur a empruntées au premier traducteur. En effet, dans une de ses premières notes, portant sur le personnage de Jakub Jasiński³³, il avoue :

- (27) Je ne résiste pas au plaisir de recopier quelques notes figurant dans la traduction de *Pan Tadeusz* de Christien Ostrowski, parue à Paris en 1845 :

L'héroïque Jasinski périt le 4 novembre 1794 sur les remparts de Praga, avec Korsak, Grabowski et vingt mille habitants égorgés par Souvarov (p. 447).

³¹ A. Mickiewicz, *Pan Tadeusz ou La dernière expédition judiciaire en Lithuanie. Scènes de la vie nobiliaire des années 1811 et 1812 en douze chants*, traduit du polonais par R. Bourgeois. Préface de Cz. Miłosz. Les Éditions « Noir sur Blanc » – La Librairie Polonaise, Montricher 1992 ; *Idem, Pan Tadeusz ou La dernière incursion judiciaire dans la Lithuanie, au sein de la noblesse, pendant années 1811 et 1812*, en douze livres, en vers, traduction, préface et notes par R. Legras, L'Âge d'Homme, Lausanne 1992, coll. « Classiques Slaves ».

³² Et précède l'*Épilogue*, publié après la mort de Mickiewicz et ajouté par les éditeurs successeurs du poème.

³³ Poète, participant à l'insurrection de Kościuszko, tué en 1794 par des Russes lors d'une bataille particulièrement féroce dite *rzeź Pragi*, le « massacre de Praga ».

D'autres périclives d'Ostrowski sont repris dans la suite, dont ceux cités dans les exemples (4) et (5), et les explications concernant le « statut lituanien », qui finit par ces mots :

(28) À cette organisation [...] les Russes ont substitué leur infernale hiérarchie mongolienne, dans laquelle respire le calme du désert et le silence de la mort (C. Ostrowski) (p. 453).

On a l'impression que c'est une aversion pour les Russes qui a dicté la sélection des commentaires empruntés à Ostrowski ; fait surprenant aussi, leur contenu n'a pas été rectifié : la légende de « Lech et Russe » (évoquée dans l'exemple 6) est en réalité celle de trois frères, Lech, Czech et Rus, élément de la mythologie slave qui souligne les origines communes de trois nations ; l'évocation de la rivalité fratricide biblique relève de l'interprétation personnelle du premier traducteur, tout comme son opinion selon laquelle le russe ne connaît pas de mots correspondant à *patrie* et *liberté*.

On trouve aussi une note empruntée à Cazin (p. 391), sans que cela soit signalé :

(29) Ce bernardin, qu'il ne faut pas prendre pour un moine de saint Bernard, appartenait à la branche de l'ordre franciscain réformée par saint Bernard de Sienna (p. 447).

Ainsi, la voix de Bourgeois n'est pas la seule à résonner dans les périclives de sa traduction.

6. La deuxième retraduction parue en 1992, de la plume de Roger Legras, publiée à Lausanne par la maison L'Âge d'Homme se distingue de celle de Bourgeois d'abord par la place des *Notes* : elles se trouvent après chacun des livres dont se compose le poème. Comme on peut le lire, en introduction à celles qui apparaissent après le *Premier livre*,

elles sont basées :

- 1) Sur les « éclaircissements » d'A. Mickiewicz lui-même (dans ce cas, elles sont précédées d'un astérisque : *).
- 2) Sur les explications du traducteur, utilisant à l'occasion les notes de deux autres traducteurs [...] (p. 41).

Les « deux autres traducteurs » en question sont les auteurs des versions italienne (de 1955) et anglaise (de 1966). Ainsi, il semblerait que Legras ait ignoré les traductions françaises ou n'en ait pas tenu compte. Il a tenu compte, par contre, en les mentionnant, des commentaires dont Stanisław Pigoń a muni son édition du poème³⁴.

³⁴ Cette édition a été publiée pour la première fois en 1925 dans la prestigieuse collection « Biblioteka Narodowa » et est considérée, avec des modifications introduites dans les éditions successives, comme une version canonique. Legras est le seul à avoir indiqué la version de l'original à partir de laquelle il a travaillé (il le précise dans sa *Préface*, p. 13).

Les notes du traducteur contiennent, pour la plupart, des informations encyclopédiques et linguistiques habituelles. On en trouve aussi qui ont une fonction didactique et métatextuelle :

- (30) « Les nobles les tiraient à la ceinture, en braves », c'est-à-dire qu'ils prenaient leurs ceintures de soie et d'or en guise de courroies ! Nous retrouverons cette pratique plus loin. (p. 68),

ou interprétative :

- (31) « Qui donc alla chercher les Russes, aux villages ?

Vite ameuta les nobliaux du voisinage ? »

La question n'est pas facile à résoudre ! Ce ne peut être Jankiel, bon patriote, que Plut va indirectement disculper. Ce pourrait être plutôt l'Assesseur qui accourt au début de l'incursion [...] Le Comte lui donne alors un coup de plat de sabre : l'Assesseur tombe inconscient puis se cache dans les orties... Par la suite, il peut avoir alerté la garnison moscovite. Il semblerait que Jankiel [...] se soit précipité pour alerter Robak et que celui-ci ait décidé d'anticiper l'insurrection contre les Russes... avertissant Vieux Mathieu et Prussien (?) (p. 228),

ou encore celle de « montrer » le texte original :

- (32) « On dirait qu'une Ondine est là... »

Dans le texte : Switezianka, naïade ou nymphe de Switez, lac dans les bois près de Nowogródek [...] (p. 205).

On ne s'étonnera pas non plus de la présence des explications du traducteur, parfois succinctes, concernant le choix de techniques utilisées :

- (33) « Comticle ! » : nous avons essayé de rendre : Grafiątko ! (p. 148)

Mais c'est dans sa *Préface* qu'il expose sa manière de lire le poème (il esquisse une image de la société humaine et des personnages que son lecteur va rencontrer), présente les qualités artistiques du texte et, enfin, les bases de son projet de traduction :

- (33) Nous avons voulu [...] une version pratiquement juxtalinéaire [...] Notre texte contient, pour chaque livre, exactement la même quantité de vers que l'original. Nous nous sommes aussi efforcé de garder à chaque partie sa tonalité propre [...] (p. 12).

7. Le texte de la dernière traduction, de Richard Wojnarowski³⁵, est précédé d'un *Avertissement* dans lequel le traducteur annonce d'emblée ce qu'il considère comme une faiblesse de son travail ou une justification de l'inefficacité naturelle ou fatale de ses efforts en matière poétique :

La présente traduction ne comporte ni rime ni raison. Son auteur avait le choix entre trahir le fond en l'enfermant dans une forme qui ne lui est pas forcément adaptée, ou trahir la forme en respectant au mieux le fond. Quitte à renoncer à la merveilleuse musique du poème, il a choisi la deuxième solution, mais en traduisant tout de même strictement vers par vers et s'en tenant au plus près de

³⁵ A. Mickiewicz, *Messire Thaddée, Pan Tadeusz, ou Le dernier raid exécutif en Lituanie : une histoire de gentilshommes polonais des années 1811 et 1812 en douze livres et en vers* ; poème traduit du polonais et annoté par R. Wojnarowski, Editions BoD, Paris 2020.

l'original. De toute façon *traduttore, traditore* ! (p. 7).

Mais les 414 notes en bas de page (et une carte de la Pologne de 1772 sur laquelle sont tracées les frontières actuelles, qui précède le texte) témoignent de son souci d'apporter de l'aide à son lecteur qui risque de se perdre dans les aléas de l'histoire de la Pologne à l'époque des événements narrés dans *Pan Tadeusz*³⁶ :

Les explications que l'auteur a jointes à son poème font l'objet de notes de bas de page. Le traducteur a pris la liberté d'en rajouter quelques autres, qui seront peut-être utiles au lecteur. Elles sont imprimées en italique pour pouvoir être distinguées de celles du poète (verso de la page de grand titre).

On voit ainsi que le traducteur et son éditeur essaient de ne pas confondre les péri-textes traduits et les péri-textes du traducteur. Cependant, nombreuses sont les notes de Mickiewicz dans lesquelles on voit des interventions du traducteur, comme dans l'exemple (34) :

(34) Tout le monde en Pologne connaît l'icône miraculeuse de la Vierge de Jasna Góra (« la Claire Colline ») à Częstochowa. En Lituanie sont célèbres pour leurs miracles les icônes de la Vierge de la Porte de l'Aurore (« *Ostra Brama* ») à Wilno (*aujourd'hui Vilnius, capitale de la Lituanie*), de la Vierge du Château à Nowogródek (*aujourd'hui Navahroudak en Biélorussie, ou le poète fut baptisé et passa son enfance et son adolescence*), ainsi que de la Vierge de Żyrowicze et de Boruny (*ces localités se trouvent aujourd'hui en Biélorussie*) (p. 13).

Ces interventions pourraient être traitées comme une troisième catégorie : celle des péri-textes traductifs de péri-textes auctoriaux... Leur examen révèle qu'elles ont les mêmes fonctions que les péri-textes traductifs se rapportant au texte : elles indiquent très souvent la situation géographique actuelle d'une localité, elles donnent le sens d'un emprunt, elles apportent des informations encyclopédiques, comme on peut le voir dans l'exemple (34) ; il arrive aussi qu'elles commentent un choix de technique utilisée, comme en (35) :

(35) [...] Une telle exécution armée d'une décision de justice s'appelait « *zajazd* » (*que nous traduisons faute de mieux par « raid exécutif »*) [...] (p. 9).

Enfin, les péri-textes du traducteur peuvent avoir un caractère interprétatif :

(36) [...] cols rouges⁵⁰

⁵⁰ **Sans doute** les fonctionnaires de la police tsariste (p. 43).

(37) Le Chambellan s'adresse **vraisemblablement** au Substitut, qui ainsi se prénommerait Thadée, comme le héros du poème (p. 223).

ou encore exprimer une incertitude du traducteur quant au sens du texte, déjà observée chez les traducteurs précédents :

(38) Monsieur le curé remplissait activement cet office

³⁶ Il peut aussi, selon le traducteur, manquer de connaissances en mythologie grecque et latine, comme en témoignent les notes concernant Niobé, Didon, etc.

Et Madame, et Mademoiselle⁷⁰, et les demoiselles de la cour ;
Il y avait trois tireurs⁷¹ [...]

⁷⁰ Qui est cette demoiselle ? La fille du Sénéchal ?

⁷¹ Qui est le troisième tireur ? (p. 58)

Ces exemples confirment que pour le dernier traducteur du poème, les notes sont aussi un lieu où se manifeste son autoréflexivité.

CONCLUSION

Cette observation comparant les péri-textes des traducteurs français de *Pan Tadeusz* confirme leur intérêt en tant que lieu où transparait l'autoréflexivité du traducteur.

Elle révèle des disparités qui se manifestent dans la façon dont ils sont utilisés : leur nombre, leur emplacement et leur contenu varient, de même que les manières dont les retraducteurs se situent dans la « chaîne traductive qui se forme autour d'une même œuvre », *Pan Tadeusz* en l'occurrence. Cependant, au-delà des différences, le nombre d'« autocorrections » ou de justifications concernant les techniques utilisées ainsi que les passages « interprétatifs » présents dans les péri-textes de tous traducteurs témoignent d'un même souci d'exactitude et du respect porté au texte original, qui prodigue son lot de gageures et de défis. Enfin, il est frappant de constater à quel point les liens entre les traducteurs successifs, qui prennent la forme d'emprunts aux maillons précédents de la chaîne, sont forts. Ils révèlent une attitude des retraducteurs que l'on pourrait considérer comme opposée à celle de « l'angoisse de l'influence »³⁷, mais aussi comme le rejet ou l'affaiblissement de l'émulation, fréquemment citée comme motivation d'une nouvelle traduction³⁸.

REVISITING THE FRENCH TRANSLATIONS OF PAN TADEUSZ: SELF-REFLEXIVITY IN THE (RE)TRANSLATORS' PERITEXTS

Abstract

Among the most important contributions of French thought to translation studies, two themes are indisputable: retranslation, addressed as early as 1990 in the now canonical issue of *Palimpsestes*, and the role of paratexts of translation. The names of Antoine Berman and Gérard Genette

³⁷ Cette notion a été empruntée à Harold Bloom par Koskinen et Paloposki pour parler de la relation ambiguë des retraducteurs avec le traducteur initial. Elles constatent que l'angoisse de l'influence est rarement, voire jamais, totalement absente, et qu'elle devrait être considérée comme un facteur qui détermine la pratique de la retraduction (K. Koskinen, O. Paloposki, « Anxieties of influence », *op. cit.*, p. 37).

³⁸ Voir S. Barańczak, *Ocalone w tłumaczeniu : szkice o warsztacie tłumacza poezji z dołączeniem malej antologii przekładów*, Wydawnictwo a5, Poznań 1992, p. 33.

are now an “obligatory element” of the bibliographies of studies that explore different aspects of these two phenomena.

Using recent advances in research on retranslation and the paratexts of translation, the author focuses on the peritexts added by retranslators to their translations of *Pan Tadeusz*. She shows that these peritexts are a place where the translator’s subjectivity and self-reflexivity are displayed, as manifested by (1) the choice of elements commented on in the encyclopaedic notes and the way these elements are valued in the comments; (2) the number of “self-corrections” or justifications for the techniques used; (3) the passages interpreted by the translator in the footnotes; (4) a strong link between successive translations, in the form of borrowings from previous versions, particularly the first one.

Key words: retranslation; paratext; Mickiewicz; *Pan Tadeusz*; French translation.

Mots-clés : retraduction; paratexte; Mickiewicz; *Pan Tadeusz*; traduction française.

KRISTIINA TAIVALKOSKI-SHILOV

ORCID : 0000-0002-3299-0817

Université de Turku

kristiina.taivalkoski-shilov@utu.fi

LA RETRADUCTION : LE SORT DE LA CONCEPTION BERMANIENNE EN FINLANDE

INTRODUCTION

Antoine Berman (1942–1991) a marqué la théorie et l'éthique de la traduction en bien des points, mais ce sont ses écrits concernant la retraduction qui lui ont apporté une renommée internationale. Selon un article récent de Kris Peeters et Piet Van Poucke, qui font le bilan des études sur la retraduction des années 1990 jusqu'à nos jours, l'inverse est aussi vrai : c'est grâce à Berman que la retraduction est devenue un objet d'étude proprement dit. Peeters et Van Poucke estiment que le volume *Retraduire de Palimpsestes* (1990) et surtout l'article de Berman qui y était publié, « La retraduction comme espace de la traduction »¹, marquent le début des études consacrées à la retraduction qui prolifèrent de nos jours².

Or, d'après Peeters et Van Poucke, les idées de Berman sur la retraduction ont souvent été mal comprises. Faute de traduction anglaise de l'article de Berman, ses idées ont circulé principalement en seconde main. Peeters et Van Poucke accusent notamment deux traductologues mondialement connus – Andrew Chesterman et Yves Gambier, qui ont influé sur la traductologie depuis la Finlande – d'avoir simplifié les idées de Berman. Ce serait surtout Chesterman et « l'hypothèse de

¹ A. Berman, « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes* 4, 1990, <<https://doi.org/10.4000/palimpsestes.5961990>> [consulté le 10/09/2023].

² K. Peeters, P. Van Poucke, « Retranslation, thirty-odd years after Berman », *Parallèles* 35(1), avril 2023, pp. 3, 13.

la retraduction » qu'il a formulée sur la base du numéro spécial de *Palimpsestes* – et, selon Peeters et Van Poucke, plutôt sur sa lecture de l'introduction rédigée par Paul Bensimon³ que d'après l'article de Berman – qui auraient entraîné la propagation d'une interprétation erronée de la conception bermanienne⁴.

En filigrane de l'article de Peeters et Van Poucke, se dessine un aspect intéressant concernant la traductologie en Finlande, sur lequel nous nous pencherons dans cet article. D'une part, leur article témoigne de l'importance de quelques traductologues qui présentent une affiliation finlandaise dans les études sur la retraduction à l'échelle mondiale : outre Chesterman et Gambier, Peeters et Van Poucke mentionnent les articles marquants sur la retraduction de Kaisa Koskinen et Outi Paloposki⁵. En effet, comme nous l'avons constaté précédemment, la Finlande occupait une place plutôt centrale sur la carte de la traductologie au tournant du millénaire⁶. Cette situation est donc perceptible également dans les études sur la retraduction, qui commençaient à se propager à l'époque. D'autre part, il semble que ce que Peeters et Van Poucke considèrent comme une fausse interprétation de la conception bermanienne – ils lui reprochent de négliger la conception dialectique de l'histoire de Berman et d'engendrer une opposition binaire entre les premières traductions « ciblistes » et les retraductions « sourcières » –, vienne de Finlande. Peeters et Van Poucke semblent être d'avis que Chesterman et Gambier ont rendu un mauvais service à Berman. Ils écrivent : « '[l]'hypothèse de la retraduction' a éloigné l'argument de Berman de son niveau de réflexion philosophique vers un niveau méthodologico-procédural, avec lequel il a très peu d'affinités »⁷. Cette hypothèse a eu la vie dure, ce qui, selon Peeters et Van Poucke, a même entravé l'évolution des études sur la retraduction. Ils proposent de rejeter cette hypothèse pour de bon⁸.

Le but de cet article est d'étudier, à la lumière de la notion des théories voyageuses, la médiation de la conception bermanienne sous les plumes de Gambier (1994), Chesterman (2000, 2004) et Koskinen & Paloposki (2003, 2004 [Palo-

³ P. Bensimon, « Présentation », *Palimpsestes* 4, 1990. <<https://doi.org/10.4000/palimpsestes.598>> [consulté le 10/09/2023].

⁴ K. Peeters, P. Van Poucke, *op. cit.*, pp. 4–8.

⁵ *Ibidem*, pp. 4, 8–9, 12–17.

⁶ K. Taivalkoski-Shilov, « Périphéries vs centres : le cas de la traductologie en Finlande », *Romanica Wratislaviensia* LXVIII, 2021, pp. 208–209, <<https://doi.org/10.19195/0557-2665.68.13>> [consulté le 04/12/2023].

⁷ « The 'retranslation hypothesis' has taken Berman's argument away from its philosophical level of reflection, to a methodological-procedural one, with which it has but very little affinity », K. Peeters, P. Van Poucke, *op. cit.*, p. 6.

Dans cet article, toutes les traductions de l'anglais et du finnois ont été faites par K.T.-S., assistée de DeepL Pro.

⁸ *Ibidem*, pp. 8, 11–12.

poski & Koskinen], 2010, 2015)⁹. Dans un premier temps, nous allons discuter la critique de Peeters et Van Poucke concernant « l'hypothèse de la retraduction » en relisant les textes concernés de Gambier et de Chesterman. Ensuite, nous allons examiner l'interprétation que font Koskinen & Paloposki (2015) de la conception bermanienne dans leurs premiers articles écrits en commun, et plus tard dans leur monographie sur la retraduction, parue uniquement en finnois. Dans un second temps, nous allons étudier l'impact de la théorie de Berman en Finlande à travers le corpus que nous avons collecté pour cette étude. Nous avons parcouru un ensemble de thèses de doctorat qui utilisent une approche plus ou moins traductologique. Nous avons ensuite étudié l'influence de Berman dans les thèses qui portent sur les retraductions. Nos questions de recherche sont les suivantes : comment les médiateurs mentionnés plus haut traitent-ils la retraduction, l'hypothèse de la retraduction et Berman ? Quelle influence la conception bermanienne a-t-elle eue parmi les doctorants finlandais qui travaillaient sur les retraductions / la retraduction ? Quel est le rôle de l'hypothèse de la retraduction dans ces thèses ?

LES THÉORIES VOYAGEUSES

Le concept clé de notre recherche, celui des théories voyageuses lancé par Edward Saïd (1935–2003) dans son article « Traveling Theory », a eu une influence non négligeable sur les études concernant le transfert des théories entre les cultures, dont la plupart ont été menées dans le cadre des études littéraires et culturelles. La théorie de Saïd n'a pas été acceptée telle quelle par les traductologues, étant donné que, comme le dit Şebnem Susam-Sarajeva, l'auteur néglige le fait que pour voyager, une théorie a besoin d'être traduite. Pourtant, Saïd a le mérite de remettre en cause l'idée reçue selon laquelle l'écriture théorique serait objective, universelle et généralisable¹⁰. Il fait remarquer que les théories et les idées sont influencées par les circonstances dans lesquelles elles sont nées, et qu'elles ne restent pas les mêmes lorsqu'on les utilise dans des circonstances différentes et pour des raisons nouvelles. Par conséquent, une théorie créée par un théoricien et dans une discipline scientifique, une période historique ou une culture données ne reste pas immuable lorsqu'elle est transférée dans un autre contexte. La recontext-

⁹ Dans la suite, les travaux finlandais qui traitent de la conception bermanienne de la retraduction sont indiqués par leur date de parution, renvoyant à la bibliographie en fin de texte.

¹⁰ Selon Susam-Sarajeva, le manque d'attention de Saïd à l'égard de la traduction a également été critiqué précédemment par James Clifford et Lydia H. Liu. Ş. Susam-Sarajeva, *Theories on the Move: Translation's Role in the Travels of Literary Theories*, Rodopi, Amsterdam 2006, pp. 3, 8, 11–12 ; K. Taivalkoski-Shilov, « Reading, Voicing and Rewriting Foucault in Finnish. The Case of *Histoire de la Sexualité* », [dans :] I. Génin, I. Klitgård (dir.), *Translating the Voices of Theory / La traduction des voix de la théorie*, Vita Traductiva 8, Éditions québécoises de l'œuvre, Montréal 2015, pp. 31, 49.

tualisation modifie les mots, les énoncés, les textes et, partant, les idées et les théories qui circulent, parce qu'en fin de compte, toute signification est négociée dans la situation d'énonciation¹¹.

Du point de vue de notre étude, une autre observation pertinente de Saïd concerne le mouvement des idées et des théories, qui serait plutôt intermittent que linéaire. Selon lui, ce mouvement comporte différentes étapes : la naissance de l'idée au point d'origine, le passage de l'idée « à travers la pression de divers contextes », l'acceptation ou la résistance graduelle dans l'ensemble des circonstances qui la reçoivent, et l'adaptation (ou l'intégration) totale ou partielle ainsi que la légère transformation de l'idée ou de la théorie dans un nouveau contexte¹². Il est important de retenir cette idée de transformation et d'absence de linéarité liée au mouvement des théories. En fait, on n'est pas loin ici des idées de Berman sur la traduction. Ce que ce dernier dit de la traduction semble s'appliquer aussi à la circulation des théories :

Il faut retraduire parce que les traductions vieillissent, et parce qu'aucune n'est *la* traduction : par où l'on voit que traduire est une activité soumise au temps, et une activité qui possède une temporalité propre : celle de la caducité et de l'inachèvement¹³.

De même, aucune interprétation d'une théorie élaborée par autrui n'est l'interprétation. D'où le besoin de relire, discuter et réinterpréter les théories.

Enfin, outre le fait que les théories ont tendance à être modifiées selon le contexte et que leur passage du contexte d'origine à d'autres contextes se fait graduellement, elles semblent également voyager de façon isolée, au moins au début. Comme le dit Susam-Sarajeva, les théories tendent à circuler de manière partielle et sans contexte, même si le contexte, c'est-à-dire le texte intégral, la production entière du théoricien et même d'autres textes qui éclaircissent cette théorie seraient cruciaux pour leur compréhension :

Alors que les textes littéraires sont généralement censés présenter une unité individuelle et ne sont donc pas forcément placés dans le contexte d'évolution de la carrière de leurs auteurs, les textes théoriques semblent précisément exiger un tel effort de mise en contexte. Cela est d'autant plus vrai que les idées théoriques ont tendance à voyager davantage sous la forme de citations, d'extraits, de paraphrases, de références bibliographiques... plutôt que sous la forme de textes complets¹⁴.

¹¹ E. W. Saïd, *The World, the Text, and the Critic*, Harvard University Press, Cambridge 1983, pp. 226, 230, 236–237 [le chapitre : *Traveling Theory*] ; A. Chesterman, *Memes of Translation: The Spread of Ideas in Translation Theory*, Benjamins, Amsterdam 1997, p. 14 ; K. Taivalkoski-Shilov, « Reading, Voicing and Rewriting Foucault in Finnish », *op. cit.*, p. 32.

¹² E. W. Saïd, *op. cit.*, pp. 226–227 ; K. Taivalkoski-Shilov, « Reading, Voicing and Rewriting Foucault in Finnish », *op. cit.* 32.

¹³ A. Berman, *op. cit.*, § 3.

¹⁴ « While literary texts are usually supposed to carry an individual unity in themselves, and thus, are not necessarily placed against the background of their writers' developing careers, theoretical texts seem to call precisely for such an effort to situate. This is especially so because theoretical ideas tend to travel more in the form of quotations, excerpts, paraphrases, references, etc. than in the form of full texts », S. Susam-Sarajeva, *op. cit.*, p. 207.

C'est surtout l'aspect partiel et contextualisé de la circulation des théories qui explique pourquoi elles sont susceptibles d'être altérées lorsqu'elles passent d'une situation d'énonciation, d'une discipline, d'une culture à une autre. Les chercheurs qui interprètent une théorie donnée le font « *pour et dans une situation* »¹⁵. Cette interprétation, qui est souvent plus étroite que la théorie initiale, est ensuite reprise par d'autres chercheurs, ce qui peut déclencher une chaîne de malentendus, comme dans le cas de l'hypothèse de la retraduction. Évidemment, le risque de malentendus est encore plus grand lorsqu'il s'agit d'une barrière linguistique ou culturelle et lorsque la théorie voyage sans être traduite intégralement.

DÉTOUR ET RETOUR ? BERMAN MÉDIATISÉ PAR GAMBIER, CHESTERMAN ET KOSKINEN & PALOPOSKI

GAMBIER

Commençons par Gambier, dont l'article « La retraduction, retour et détour » (1994) a précédé ceux des autres médiateurs dont il est question ici. Dans ce texte influent, Gambier examine les rapports entre la retraduction, la révision des traductions et l'adaptation. Il esquisse plusieurs pistes de recherche dans le domaine de la retraduction qui, selon Koskinen et Paloposki (2015, pp. 100-101), permettent d'avancer dans l'étude des retraductions. Gambier discute la théorie de Berman dans le contexte de l'intraduisibilité et de la temporalité.

Selon Peeters et Van Poucke, c'est déjà dans la définition de la retraduction que Gambier s'écarte des idées de Berman. Si pour Berman une retraduction est « [t]oute traduction faite après la première traduction d'une œuvre »¹⁶, pour Gambier (1994, p. 413) une retraduction est une « nouvelle traduction, dans une même langue, d'un texte déjà traduit, en entier ou en partie »¹⁷. Cette définition a été adoptée par un grand nombre de chercheurs qui ont étudié la retraduction par la suite. Il faut pourtant tenir compte du fait que dans cet article introducteur, Gambier entend par retraduction également ce que nous entendons par traduction indirecte de nos jours. N'oublions pas qu'il a été écrit au début des années 1990, alors que la recherche sur la retraduction en était à ses premiers stades.

La fausse attribution des idées de Bensimon à Berman aurait initialement été induite par Gambier. D'après Van Poucke et Peeters, la logique binaire que présente Gambier dans son article est celle de Bensimon et non celle de Berman. En outre, la notion de grandes traductions serait également plus absolue chez Gambier

¹⁵ E. W. Saïd, *op. cit.*, p. 236 ; K. Taivalkoski-Shilov, « Reading, Voicing and Rewriting Foucault in Finnish », *op. cit.*, p. 32.

¹⁶ A. Berman, *op. cit.*, § 2.

¹⁷ K. Peeters, P. Van Poucke, *op. cit.*, p. 5.

que chez Berman, car elle serait liée uniquement aux retraductions¹⁸. Pourtant, si l'on pense à la sévérité avec laquelle Peeters et Van Poucke critiquent l'hypothèse de la retraduction, il est frappant de noter qu'ils omettent de dire que le premier (au moins par rapport à Chesterman) à avoir parlé d'une hypothèse de la retraduction et à avoir cité Berman dans ce contexte est en fait Gambier (1994, p. 414) :

La retraduction travaille sur des textes déjà introduits en langue-culture d'arrivée. La relation que le traducteur établit avec ces premières versions mériterait une double analyse, fondée sur les écrits eux-mêmes et sur les opinions des traducteurs, des éditeurs, des lecteurs – de manière à saisir jusqu'où il y a détachement par rapport à la première traduction et comment les différences d'une traduction à la suivante sont perçues. Faute de cette double analyse, on en est encore réduit à faire des hypothèses, des supputations.

Ainsi, à la suite de Berman (1986 et 1990), on peut prétendre qu'une première traduction a toujours tendance à être plutôt assimilatrice, à réduire l'altérité au nom d'impératifs culturels, éditoriaux : on fait des coupures, on réarrange l'original au nom d'une certaine lisibilité, elle-même critère de vente. La retraduction dans ces conditions consisterait en un *retour* au texte-source¹⁹.

Plus tard, Gambier reviendra sur le sujet de la retraduction dans son article « La retraduction : ambiguïtés et défis » (2011), dans lequel il discute également le livre posthume de Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne* (1995). Même s'il présente une lecture polyvalente de la conception bermanienne, il parle systématiquement de « l'hypothèse bermanienne » en entendant par cela l'hypothèse de la retraduction, qu'il considère comme simpliste (Gambier 2011, pp. 54–59). Ainsi, dans ses deux articles sur la retraduction, Gambier a attribué l'hypothèse de la retraduction à Berman.

CHESTERMAN

Notre relecture de l'article « A Causal Model for Translation Studies » (2000) de Chesterman nous a fait soupçonner que celui-ci avait tiré l'hypothèse de la retraduction de l'article de Gambier, parce qu'il parle de « ladite » hypothèse de la retraduction (voir plus bas) et que c'est Gambier qui utilise le mot « hypothèse » dans ce contexte, à la différence de Bensimon, de Berman et des autres contributeurs de *Palimpsestes* 4²⁰. Il faut aussi souligner que, dans cet article, Chesterman, qui ne traite de la retraduction qu'à titre d'exemple, présente plusieurs hypothèses

¹⁸ *Ibidem*, pp. 5, 7.

¹⁹ Ici, Gambier fait référence à « Berman 1986 ». Pourtant, sa bibliographie ne mentionne pas Berman 1986, mais Berman 1985, c'est-à-dire « BERMAN, A. (1985) "La traduction et la lettre — lointain" [sic], *Les Tours de Babel*, TER, Mauvezin 1985, 35–150 ». Y. Gambier, « La retraduction, retour et détour », *Meta*, 39(3), 1994, p. 417.

²⁰ Dans *Palimpsestes* 4, Anne-Françoise Benhamou lance une hypothèse inspirée des travaux de Berman, mais elle concerne la « troisième langue » du traducteur. A.-F. Benhamou, « Quel langage pour le théâtre ? (À propos de quelques traductions d'Othello) », *Palimpsestes* 4, 1990, <<https://doi.org/10.4000/palimpsestes.599>> [consulté le 01/09/2023].

potentielles liées à la (re)traduction et ne mentionne Berman qu'une seule fois, dans le passage suivant (Chesterman 2000, p. 22) :

Prenons quelques exemples tirés de l'étude de la retraduction, c'est-à-dire les cas où il existe plus d'une traduction, dans la même langue cible, d'un texte source donné. (Pour plus d'informations sur la retraduction, voir Gambier 1994 et le numéro spécial de *Palimpsestes* 1990 (4)). Voici quelques hypothèses interprétatives :

- (a) La retraduction peut être distinguée de la révision comme suit : la révision se concentre sur une traduction antérieure, la retraduction sur le texte original.
- (b) Les trois phases de Goethe peuvent être réduites à une double opposition entre « plus libre avant » et « plus proche après ».
- (c) La distance entre le texte source et le texte cible peut être mesurée de façon fiable selon les critères suivants...
 - la fréquence des stratégies ABC
 - l'analyse de l'équivalence formelle / sémantique / stylistique
 - le modèle d'analyse des transèmes de Leuven-Zwart (1989 / 1990)...
- (d) Seules les retraductions peuvent devenir de grandes traductions (A. Berman 1990)²¹.

Ce passage, qui combine les idées de Berman et de Gambier sur la retraduction (c'est Gambier, et non Berman qui parle de la révision des traductions par rapport à la retraduction), n'est pourtant pas celui dans lequel Chesterman présente l'hypothèse qui deviendra célèbre. Celle-ci est présentée plus bas et sans référence explicite à Berman (Chesterman 2000, p. 23, nous soulignons) :

En ce qui concerne la retraduction, *ladite hypothèse de la retraduction* est une hypothèse descriptive qui peut être formulée comme suit :

Les traductions ultérieures (même texte source, même langue cible) tendent à être plus proches de l'original que les traductions antérieures (Voir par exemple *Palimpsestes* 4, 1990).

Le jury n'a pas encore fini de se prononcer sur cette question : il semble qu'il y ait à la fois des preuves pour et contre. Bien entendu, tout dépend de la manière dont la « proximité » est mesurée²².

²¹ « Let us look at some examples from the study of retranslation, that is, situations where there is more than one translation, in the same target language, of a given source text. (For some background on retranslation, see Gambier 1994, and the special issue of *Palimpsestes* 4, 1990.) Here are some interpretive hypotheses:

(a) Retranslation can be distinguished from revision as follows: revision focuses on a previous translation, retranslation on the original.

(b) Goethe's three phases can be reduced to a dual opposition between 'freer earlier' and 'closer later'.

(c) The distance between ST and TT can be validly measured in terms of...

- frequency of strategies ABC
- analyses of formal/semantic/stylistic equivalence
- Leuven-Zwart's model of transeme analysis...

(d) Only retranslations can become great translations (A. Berman 1990) ».

²² « With respect to retranslation, *the so-called retranslation hypothesis* is a descriptive hypothesis that can be formulated as follows:

- Later translations (same ST, same TL) tend to be closer to the original than earlier ones. (See, for example, *Palimpsestes* 4, 1990)

The jury is still out on this one: there seems to be evidence both for and against. Much depends on how 'closeness' is to be measured, of course ».

Vu la genèse probable de cette hypothèse, il est intéressant de noter que les propos de Chesterman sont évoqués avec bien plus d'acharnement que ceux de Gambier dans l'introduction de Van Poucke et Peeters, même si celui-là n'a pourtant pas vraiment discuté la théorie de Berman concernant la retraduction. Peeters et Van Poucke écrivent :

L'hypothèse de la retraduction a été formulée dix ans après l'article fondateur de Berman, par Andrew Chesterman (2000). Chesterman fait référence à Berman, mais ses idées reposent principalement sur la « Présentation » de Paul Bensimon dans le numéro de *Palimpsestes* de 1990. Dans cette présentation – qui n'est pas disponible en anglais non plus – Bensimon formule tous les éléments que Chesterman transformerait en une hypothèse, sans toutefois les relier explicitement à l'article de Berman, ni les présenter comme une hypothèse²³.

En réalité, il semble que ce soit Gambier qui ait formulé l'hypothèse en 1994 et que les idées de Chesterman reposent partiellement sur Berman (les stades de Goethe), partiellement sur Bensimon (l'opposition binaire entre les premières traductions et les retraductions) et partiellement sur Gambier (la retraduction par rapport à la révision ; l'hypothèse de la retraduction). En outre, Chesterman ne semble pas avoir été particulièrement occupé par la question de la retraduction. Le sujet qu'il traitait dans les articles qui font partie de notre corpus était les universaux de la traduction et les modèles de recherche en traductologie. Dans son article intitulé « Hypotheses about translation universals », que Peeters et Van Poucke mentionnent aussi, Chesterman (2004, p. 8) ne fait que répéter l'hypothèse de la retraduction sous une forme simplifiée : « [...] les traductions ultérieures tendent à être plus proches du texte source ; voir *Palimpsestes* 4, 1990 », parmi douze autres hypothèses. Cela dit, comme le font observer Koskinen et Paloposki (2015, pp. 66–67), c'est pourtant Chesterman qui a « cimenté » la renommée internationale de l'hypothèse de la retraduction en la présentant comme exemple d'une hypothèse descriptive dans son guide pour la recherche co-écrit avec Jenny Williams, *The Map. A Beginner's Guide to Doing Research in Translation Studies*. Chesterman a donc contribué de façon primordiale à la circulation de l'hypothèse, mais ici non plus, le nom de Berman n'est pas mentionné, du moins de façon explicite (Williams & Chesterman 2002, pp. 71–73)²⁴.

²³ « The 'retranslation hypothesis' was formulated ten years after Berman's seminal paper, by Andrew Chesterman (2000). Chesterman referred to Berman, yet his ideas rest mainly on Paul Bensimon's "Présentation" in the 1990 *Palimpsestes* issue. In that introduction – which is not available in English either – Bensimon formulates all elements that Chesterman would turn into a hypothesis, without however explicitly relating any of these to Berman's paper, nor presenting these elements as a hypothesis », K. Peeters, P. Van Poucke, *op. cit.*, p. 6.

²⁴ Ils écrivent : « On the retranslation hypothesis, see Gambier and the papers in *Palimpsestes* 4 (1990); for a refutation, see Susam-Sarajeva (forthcoming) ». J. Williams, A. Chesterman, *The Map. A Beginner's Guide to Doing Research in Translation Studies*, Manchester & Kinderhook, St. Jerome 2002, pp. 72–73.

KOSKINEN ET PALOPOSKI

Les premiers articles sur la retraduction publiés par Koskinen et Paloposki corroborent notre observation concernant le rôle primaire de Gambier dans la circulation de l'hypothèse de la retraduction, hypothèse qu'elles ont remise en question dès le début en démontrant que la raison d'être des retraductions est bien plus complexe que le ciblisme ou la défektivité des premières traductions, et en insistant sur le fait que le profil textuel de toute traduction ne peut être expliqué par l'ordre chronologique de la parution.

Dans leurs articles publiés en 2003, 2004 et 2010 (révisé en 2016), Koskinen & Paloposki attribuent d'abord l'hypothèse de la retraduction directement à Gambier, mais formulent leur critique à l'égard de Berman de façon graduelle. En 2003, le duo – qui ne cite ni Berman, ni Chesterman, ni *Palimpsestes* 4 – introduit l'hypothèse en se référant uniquement à Gambier :

Pourquoi fait-on de nouvelles traductions à partir de textes déjà traduits, et comment ces retraductions diffèrent-elles des premières traductions ? Une réponse possible, proposée par l'hypothèse de la retraduction (HR), est que les retraductions marquent un retour au texte source, après une prétendue assimilation effectuée par les premières traductions. Yves Gambier (1994, p. 414) la formule comme suit : « [...] » (Koskinen & Paloposki 2003, p. 21)²⁵.

Dans un article paru un an plus tard – mais qui a été écrit avant celui de 2003²⁶ –, elles s'interrogent plus longuement sur l'hypothèse et son origine, en l'attribuant à Gambier, mais en l'associant également à Berman et à Bensimon :

La prise de position de ces deux chercheurs, Bensimon et Berman, constitue, en bref, la base de « l'hypothèse de la retraduction », telle que nous l'entendons ici. Elle a été formulée le plus explicitement par Yves Gambier (1994 : 414) qui estime « [qu'] une première traduction a toujours tendance à être plutôt assimilatrice, à réduire l'altérité au nom d'impératifs culturels, éditoriaux [...]. La retraduction dans ces conditions consisterait en un *retour* au texte source » (Paloposki & Koskinen 2004, pp. 27–28)²⁷.

Ainsi, par le biais de cet article, le duo a également contribué à la fausse attribution de l'hypothèse de la retraduction à Berman. Il en est de même de leur article « Retranslation » [« Retraduction »], paru dans le manuel traductologique *Handbook of Translation Studies* de Benjamins :

L'une des tentatives les plus connues pour expliquer pourquoi on fait des retraductions est celle d'Antoine Berman (1990), qui affirme que les premières traductions sont en quelque sorte faibles et

²⁵ « Why are new translations made out of texts which have already been translated, and how do these retranslations differ from first translations? One possible answer, posited by the so called Retranslation Hypothesis (RH), is that retranslations mark a return to the source text, after an alleged assimilation carried out by first translations. Yves Gambier (1994, p. 414) formulates it as follows: “[...]” ».

²⁶ L'article de 2004, basé sur une communication présentée lors d'une conférence en 2001, a été écrit avant celui de 2003. K. Koskinen, communication personnelle, le 13/09/2023.

²⁷ « The position of these two scholars, Bensimon and Berman, is briefly what constitutes the basis for 'the retranslation hypothesis' (RH), as we understand it here. It is formulated most explicitly in an evaluation by Yves Gambier (1994: 414): “[...]” ».

insuffisantes, alors que les traductions ultérieures peuvent profiter de la voie pavée par la première traduction en faisant ressortir à travers la langue cible le caractère véritable du texte source. La première traduction (domestiquante) ayant introduit le texte, la seconde traduction (aliénante) peut rester véritablement fidèle à l'esprit du texte source. Selon Berman, les premières traductions ne peuvent jamais être de grandes traductions. Cette idée concernant les premières et les deuxièmes traductions est souvent désignée par « l'hypothèse de la retraduction », peut-être parce que l'idée a été opérationnalisée de cette manière par Chesterman en 2000. Des études récentes ont fourni de nombreuses preuves pour et contre l'hypothèse de la retraduction (par exemple, Brisset 2004 ; Brownlie 2006 ; Paloposki & Koskinen 2004). Aujourd'hui, il est généralement reconnu que le schéma de Berman n'est pas suffisant pour expliquer la retraduction (Koskinen & Paloposki 2010, pp. 295–296)²⁸.

Peeters et Van Poucke n'en disent rien²⁹, mais les auteures elles-mêmes écriront plus tard : « nous, les autres traductologues, avons péché par mécanisation [...], en réduisant l'approche holistique de Berman à des classifications plutôt simples » (Koskinen & Paloposki 2015, p. 69)³⁰.

L'ITINÉRAIRE DE LA CONCEPTION BERMANIENNE

Si l'on observe la propagation de la conception bermanienne à la lumière de la théorie de Saïd, on voit qu'au début, elle s'est transformée sous « la pression de divers contextes », surtout sous celle de la traductologie empirique proposée par Chesterman. Cela est naturel, étant donné que Berman est mort en 1991 et que ses idées semblent avoir circulé au moins partiellement en seconde main (notamment par les articles de Bensimon et de Gambier qui ont fait circuler la conception tout seuls ou bien ont servi de paratextes à l'article de Berman). De plus, comme le constatent Koskinen et Paloposki (2015, p. 68), « le texte [1990] de Berman est extrêmement opaque et, en partie, hors de portée empirique, voire métaphysique »³¹. Notons que même les chercheurs francophones de naissance en ont fait des interprétations que Peeters et Van Poucke considèrent comme égarées. Plus tard, lorsque quelques théoriciens de la retraduction se sont familiarisés avec ses

²⁸ « One of the best-known attempts at explaining why retranslations are made is Antoine Berman's (1990) claim that first translations are somehow poor and lacking, whereas subsequent translations can make use of the first translation's paving the way and bringing the source text's true essence through to the target language. The first (domesticating) translation having introduced the text, the second (foreignizing) translation can be truly loyal to the spirit of the source text. According to Berman, first translations can never be great translations. This idea of first and second translations is often referred to as the Retranslation Hypothesis, possibly because the idea was operationalized in that way in Chesterman 2000. Recent research has provided ample evidence both in support and in opposition to the Retranslation Hypothesis (e.g., Brisset 2004; Brownlie 2006; Paloposki & Koskinen 2004). It is now generally agreed that Berman's scheme is not sufficient to explain retranlation ».

²⁹ K. Peeters, P. Van Poucke, *op. cit.*, pp. 8, 12, 13.

³⁰ « [...] me muut olemme käännöstieteessä syyllistyneet samanlaiseen mekanisointiin, kun Bermanin holistista ajattelutapaa on redusoitu varsin yksinkertaisiksi luokitteluiksi [...] ».

³¹ « Bermanin teksti on perin vaikeaselkoinen ja osin tyystin empiirisen otteen tuolla puolen, jopa metafyyminen. »

autres écrits et avec les sources qu'il a utilisées, elles/ils ont lu la théorie de façon moins catégorique. Il en va de même pour Koskinen et Paloposki (2015, pp. 66–67) qui, dans leur livre, présentent une image bien différente de la conception bermanienne et de sa relation à la fameuse hypothèse :

[...] ce n'est pas Berman qui a présenté ses idées sur la retraduction sous la forme d'une hypothèse, mais il s'est penché sur les causes, la signification et les facteurs qui influencent les retraductions, et a ensuite exprimé son propre point de vue concernant l'orientation des retraductions en fonction du texte source. Cependant, aujourd'hui, l'idée qui remonte à Berman d'un continuum chronologique vers des traductions plus proches du texte source est largement connue sous le nom d'hypothèse de la retraduction [...]. De nombreux chercheurs connaissent l'hypothèse de la retraduction principalement sous sa forme étroite et formelle, qui trouve son origine dans la littérature secondaire. Le texte clé de Berman qui sous-tend l'hypothèse peut donc surprendre par sa nature philosophique et essayiste³².

Dans leur monographie – qui est devenue en Finlande un guide pour les thèses portant sur la retraduction ou la révision des traductions déjà imprimées –, Koskinen & Paloposki relisent l'article de Berman à la lumière de ses ouvrages *L'épreuve de l'étranger* (1984), *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain* (1985/1999) et surtout de son ouvrage posthume *Pour une critique des traductions : John Donne* (1995), auquel elles se réfèrent en citant la traduction anglaise par Françoise Massardier-Kenney datant de 2009. Parallèlement, elles relisent Goethe (qu'elles interprètent de manière différente de Berman) et Schleiermacher, qui ont inspiré la pensée de Berman et d'autres théoriciens qui ont été influencés par celui-ci, dont Lawrence Venuti. Elles font remarquer que l'ouvrage posthume de Berman qui combine l'analyse empirique et les considérations théoriques sur la retraduction est peut-être l'étude la plus étendue qui existe sur la retraduction. Selon elles, Berman y étudie la retraduction notamment dans le contexte de la critique des traductions et fait observer que toute retraduction est nécessairement une critique de la traduction précédente, dont elle met en lumière les défauts (Koskinen & Paloposki 2015, pp. 62–63). Elles observent des différences entre les textes de Berman de 1990 et de 1995. Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, dans le second ouvrage, Berman ne met pas en pratique sa théorie esquissée en 1990 et ne considère pas les retraductions de son corpus comme des améliorations par rapport aux traductions antérieures. C'est que, comme le remarquent Koskinen et Paloposki (2015, p. 69), son approche est herméneutique : il rejette l'approche « scientifique » de Gideon Toury dans *Descriptive Translation Studies*, parce qu'elle ferait perdre la capacité d'observer la spécificité des phénomènes.

³² « [...] Berman ei itse esittänyt uudelleenikäntämiseen liittyviä ajatuksiaan hypoteesin muodossa vaan pohti uudelleenikäntösten syntyä, niihin vaikuttavia tekijöitä ja uudelleenikäntösten merkitystä ja esitti uudelleenikäntösten alkutekstisuuntautuneisuudesta oman näkemyksensä. Pohjaltaan bergmanilainen ajatus kronologisesta jatkumosta kohti lähtötekstiuskollisempia käännöksiä tunnetaan kuitenkin nykyisin laajalti uudelleenikäntöshypoteesina [...]. Monet tutkijat tuntevatkin uudelleenikäntöshypoteesin lähinnä sen suppeassa ja formaalissa muodossa, joka on peräisin sekundäärikirjallisuudesta. Hypoteesin taustalla oleva Bermanin oma avainteksti saattaa sen vuoksi yllättää filosofisuudellaan ja esseistisyydellään ».

Pour terminer cette partie, on peut constater qu’au fur et à mesure qu’on lit les textes de Koskinen & Paloposki sur la retraduction, on voit une transition dans leur acceptation de la conception bermanienne. Dans leurs articles de 2004 et de 2010, elles l’ont assimilée à l’hypothèse de la retraduction. En revanche, dans leur monographie parue en 2015, leurs conclusions sont similaires à celles que feront Peeters et Van Poucke (qui ne discutent certes pas l’ouvrage posthume de Berman) en 2023 : elles soulignent la réflexion philosophique de Berman. Il nous semble que c’est surtout la mise en contexte de l’article de Berman de 1990 qui a contribué à ce changement de perspective.

L’IMPACT DE BERMAN EN FINLANDE À TRAVERS LE PRISME DES THÈSES DE DOCTORAT

Berman est probablement le théoricien de la traduction français le plus connu des traductologues en Finlande : dans une étude qui analysait les articles écrits par les chercheurs présentant une affiliation finlandaise dans six revues de traductologie internationales, Berman, cité dans 11 articles, était de loin le plus mentionné des « vieux maîtres » français³³. En ce qui concerne les traductions des théoriciens de la traduction en langue française, c’est Jacques Derrida qui est le plus traduit en finnois. Un texte de Berman (2007) a pourtant été publié dans une anthologie sur la philosophie de la traduction³⁴. L’article ne traite pas de la retraduction, mais présente l’idée bermanienne de la caducité et, partant, la pluralité des traductions par rapport au texte original, qui sous-tend ses arguments sur la retraduction. Ce texte, avec l’article de *Palimpsestes* de 1990, est cité dans un ouvrage influent de Liisa Tiittula et Pirkko Nuolijärvi (2013, pp. 377–379) qui porte sur la traduction littéraire et consacre plus de 70 pages à l’étude des retraductions en Finlande. Pourtant, en basant leur discussion principalement sur Koskinen et Paloposki (2010) et Chesterman (2000), elles associent la conception bermanienne à l’hypothèse de la retraduction, qu’elles mettent en question. Dans un autre ouvrage marquant concernant les retraductions, *Liisa, Liisa ja Alice* [Liisa, Liisa et Alice] de Riitta Oittinen (1997), ni Berman ni l’hypothèse de la retraduction ne sont mentionnés. Oittinen y examine les trois traductions d’*Alice’s Adventures in Wonderland* en fonction de leur contexte temporel.

Dans la seconde partie de notre étude, nous avons examiné l’influence de Berman en Finlande à travers un corpus qui consiste en des thèses de doctorat

³³ Le corpus comprenait 94 articles relevés dans *Meta* (1966–2020), *Target* (1989–2020), *Perspectives* (1993–2020), *The Translator* (1995–2020), *trans-kom* (2008–2020) et *Translation Studies* (2008–2020). K. Taivalkoski-Shilov, « L’influence de Berman et des autres “vieux maîtres” français en Finlande », communication présentée au colloque *La traductologie en langue française : un tour d’horizon*, Université Jagellonne de Cracovie, le 29 octobre 2022.

³⁴ L’anthologie réunit des textes de Friedrich Schleiermacher, Walter Benjamin, Derrida, Berman, Jean-René Ladmiral, Ana Agud, Marina Bykova, Alexis Nouss et Henri Meschonnic.

soutenues entre 1984 et 2023. À l'aide de quelques listes non officielles concernant les thèses soutenues en Finlande, que nous avons corrigées et compilées en consultant nos collègues³⁵, nous avons parcouru un ensemble de 89 thèses de doctorat qui utilisent une approche plus ou moins traductologique. Parmi celles-ci, 41 portent sur la traduction littéraire et 19 utilisent des retraductions comme matériau de recherche. Notons qu'aucune thèse n'est explicitement consacrée au phénomène de la retraduction en Finlande, peut-être parce que Koskinen et Paloposki ont déjà abordé ce sujet dans maintes publications. Lors de notre analyse, nous avons examiné les 19 thèses en vérifiant si les écrits de Berman sur la retraduction y étaient mentionnés et, si tel était le cas, en examinant comment les auteurs présentaient les idées de ce dernier.

Les thèses qui ne mentionnent pas du tout les écrits de Berman sur la retraduction sont au nombre de dix : celles de Marja Jänis (1991), Tiina Puurtinen (1995), Pekka Kujamäki (1998), Éva Gerevich-Kopteff (2003), Päivi Kuusi (2011), Nestori Siponkoski (2014), Larry Walker (2015), Irene Wichmann (2015) et Laura Leden (2021). Ces études ont en commun de ne pas porter sur la problématique de la retraduction du point de vue strictement théorique. Risto Jukko (2016, p. 20) évoque brièvement l'hypothèse de la retraduction – en se référant uniquement à Gambier (1994). Trois thèses, celles de Melissa Garavini (2014, pp. 131, 134, 304), Anne-Marie Lindfors (2015, p. 111) et Tatiana Bogrdanova (2019, pp. 32, 74), mentionnent Berman, soit en le citant à travers d'autres sources, soit en se référant à ses autres écrits qui ne concernent pas la retraduction.

Pour ce qui est des six thèses qui évoquent la théorie de Berman sur la retraduction, la majorité ne le font qu'en passant, attribuant l'hypothèse de la retraduction totalement ou partiellement à Berman. Dans la thèse de Paloposki (2002, pp. 19, 53, 65), qui cite dans ce contexte article de Berman de 1990, Gambier (1994), Poltermann (1992)³⁶, Hermans (1999)³⁷ et Bensimon (1990), l'hypothèse est remise en question. Deux autres thèses testent l'hypothèse comme objectif secondaire de l'étude. Elle est corroborée dans l'étude de Kristiina Taivalkoski-Shilov ([2003] 2006, pp. 10, 103, 166, 242, 247), qui examine la retraduction en se référant à Berman (1990) et (1995), Gambier (1994) et Koskinen & Paloposki (2003)³⁸. Il en est de même dans la thèse de Ljuba Tarvi (2004, pp. 30, 170–177),

³⁵ Nous voudrions remercier Leena Kolehmainen, Annikki Liimatainen, Kaisa Koskinen et Outi Paloposki pour leur aide.

³⁶ A. Poltermann, « Normen des literarischen Übersetzens im System der Literatur », [dans:] H. Kittel (dir.), *Geschichte, System, Literarische Übersetzung*, Erich Schmidt Verlag, Berlin 1992, pp. 5–31.

³⁷ T. Hermans, *Translation in Systems. Descriptive and System-oriented Approaches Explained*, St. Jerome, Manchester 1999.

³⁸ Taivalkoski-Shilov utilise l'approche bermanienne (article « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte* 4, 1985, pp. 67–81) également dans sa discussion concernant la traduction des sociolectes. K. Taivalkoski-Shilov, *La tierce main. Le discours rapporté dans les traductions françaises de Fielding au XVIIIe siècle*, Artois Presses Université, Arras 2006, pp. 18, 62, 65.

qui conteste l'hypothèse en se référant à Berman (1990), Bensimon (1990) et Paloposki et Koskinen (2004), et établit un parallèle intéressant entre l'hypothèse et la notion de *translation stock* (Rabin 1958³⁹) introduite en traductologie par James S. Holmes (1988)⁴⁰. Minna Ruokonen (2010, p. 194) constate qu'une partie de son analyse corrobore l'hypothèse qu'elle associe à Berman (1990), à Gambier (1994) et à Koskinen & Paloposki (2003). Ruokonen fait pourtant remarquer que les études récentes, parmi lesquelles elle mentionne celles de Paloposki et Koskinen (2004) et de Brownlie (2006)⁴¹, ont mis en évidence la complexité des causes de la retraduction. Enfin, Vesa Lahti (2022, pp. 158–159), qui parle de la retraduction dans le contexte de la formation des traducteurs littéraires, évoque l'hypothèse sans pourtant la lier explicitement à Berman, dont la théorie sur la retraduction (1990) est mentionnée dans le cotexte. Seule la thèse de Lauri Niskanen (2021), symptomatiquement citée par Peeters et Van Poucke⁴², fait véritablement appel à la conception bermanienne proprement dite. Dans cette thèse, Niskanen crée un modèle polyphonique pour l'analyse des retraductions. La thèse de Niskanen est une étude multidisciplinaire, soutenue en littérature comparée. En ce qui concerne ses sources dans le domaine de la traductologie, il écrit :

[...] cette étude est ancrée dans les théories de la traduction et surtout de la retraduction d'Antoine Berman, d'Outi Paloposki & Kaisa Koskinen. En outre, je critique certains outils méthodologiques et analogiques développés sur la base de la pensée de Berman, tels que l'hypothèse de la retraduction, proposée par Andrew Chesterman, et la distinction entre aliénation et domestication proposée par Lawrence Venuti. Il a déjà été démontré que l'hypothèse de la retraduction n'avait pas de valeur explicative, et la dichotomie domestication / aliénation, tirée de la vision romantique de Berman de la traduction comme épreuve de l'étranger, est, dans son usage courant, assez simpliste (Niskanen 2021, pp. 17–18)⁴³.

Niskanen préfère emprunter comme méthode la « critique productive de la traduction » de Berman. Il lit Berman en se servant des traductions anglaises de *L'épreuve de l'étranger* (trad. S. Heyvaert) et de *Pour une critique des traductions : John Donne*, ainsi que de plusieurs études qui ont remis en question l'hypothèse

³⁹ C. Rabin, *The Linguistics of Translation*, Secker and Warburg, London 1958, pp. 144–145.

⁴⁰ J.S. Holmes, *Translated! Papers on Literary Translation and Translation Studies*, Rodopi, Amsterdam 1988, pp. 13, 20.

⁴¹ S. Brownlie, « Narrative Theory and Retranslation Theory », *Across Languages and Cultures* 7(2), 2006, pp. 145–170.

⁴² K. Peeters, P. Van Poucke, *op. cit.*, p. 14.

⁴³ « [...] this study is rooted in the translation and especially retranslation theories of Antoine Berman, Outi Paloposki, and Kaisa Koskinen. I also take a critical view of some methodological and analogical tools developed on the basis of Berman's thinking, such as the so-called retranslation hypothesis, proposed by Andrew Chesterman, and the distinction of foreignization and domestication by Lawrence Venuti. The retranslation hypothesis has already been shown not to have strong explanatory power, and the domestication/foreignization dichotomy, drawn from Berman's considerations on the Romantic view of translation as the experience (or struggle with) the foreign, is in its common usage quite simplistic ».

de la retraduction et son attribution à Berman. Ici aussi, on peut observer qu'une vision plus polyvalente de la théorie résulte d'une soigneuse mise en contexte.

CONCLUSION

Dans cette étude, nous avons démontré comment quatre médiateurs qui étaient des traductologues influents à l'échelle mondiale ont tous contribué à la propagation de ce que Peeters et Van Poucke considèrent comme une fausse interprétation de la conception bermanienne. C'est surtout Gambier et Koskinen et Paloposki qui ont attribué l'hypothèse de la retraduction explicitement à Berman. Ces deux dernières ont pourtant considérablement nuancé leur lecture de Berman dans leurs publications plus récentes sur la retraduction. Notre analyse a également fait ressortir que Chesterman, à qui il a été reproché d'avoir déformé la conception bermanienne en lançant l'hypothèse de la retraduction, n'est finalement pas à l'origine de la fameuse hypothèse. Ainsi, non seulement les écrits de Berman, mais également ceux de Chesterman ont parfois été mal compris par les chercheurs qui ont fait circuler leurs idées. En fait, il est naturel que dans les sciences humaines, les théories soient comprises de différentes manières. La façon dont elles sont interprétées dépend de leur clarté, mais aussi des circonstances dans lesquelles elles sont lues et des objectifs des chercheurs. Ainsi, nous avons constaté que la vision bermanienne de la caducité et de l'inachèvement de la traduction semble s'appliquer aussi à la circulation des théories ; aucune interprétation d'une théorie élaborée par autrui n'est l'interprétation, les théories demandent à être relues, discutées et réinterprétées.

Quant à l'influence de Berman en Finlande, constatons que la diffusion de sa théorie confirme les observations faites par Saïd et Susam-Sarajeva sur les théories voyageuses. Les idées de Berman ont d'abord circulé sous la forme de références qui altéraient ses propos. Ensuite, grâce à la multitude d'études sur la retraduction qui ont porté sur la théorie bermanienne, et peut-être aussi en raison de la parution des traductions de ses ouvrages en anglais, les interprétations de sa théorie ont été moins catégoriques. Enfin, l'effet de Berman sur les thèses de doctorat qui ont étudié les retraductions semble assez modeste. La majorité des thèses qui ont fait usage de la théorie de Berman sur la retraduction – dont la nôtre – ne l'ont fait que superficiellement, attribuant l'hypothèse de la retraduction totalement ou partiellement à Berman. Une seule thèse, celle de Niskanen, utilise véritablement l'approche bermanienne. Le rôle de Berman semble toutefois important, si l'on pense à son influence sur Koskinen et Paloposki, les théoriciens les plus importants de la retraduction en Finlande.

TEXTES ANALYSÉS

LIVRES ET ARTICLES

- Berman, Antoine (2007), « Kääntämisen platonistinen olemus » [« L'Essence platonicienne de la traduction » 1986], trad. Eetu Viren, [dans :] T. Kilpeläinen (dir.), *Kääntökirja: Kirjoituksia kääntämisen filosofiasta* [Livre de traduction/livre réversible : écrits sur la philosophie de la traduction], Eurooppalaisen filosofian seura, Tampere 2007, pp. 79–102.
- Chesterman, Andrew (2004), « Hypotheses about Translation Universals », [dans :] G. Hansen et al. (dir.), *Claims, Changes and Challenges in Translation Studies*, Benjamins, Amsterdam, pp. 1–13.
- Chesterman, A. (2000), « A Causal Model for Translation Studies », [dans :] M. Olohan (dir.), *Intercultural Faultlines: Research Models in Translation Studies I Textual and Cognitive Aspects*. St. Jerome, Manchester & Kinderhook, pp. 15–27.
- Gambier, Yves (2011), « La retraduction : ambiguïtés et défis », [dans :] E. Monti & P. Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*, Orizons, Paris, pp. 49–66.
- Gambier, Y. (1994), « La retraduction, retour et détour », *Meta* 39(3), pp. 413–417.
- Koskinen, Kaisa & Outi Paloposki (2015), *Sata kirjaa, tuhat suomennosta: kaunokirjallisuuden uudelleenkääntäminen* [Cent livres, mille traductions : la retraduction littéraire], Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, Helsinki.
- Koskinen, K. & O. Paloposki (2010 [révisé en 2016]), « Retranslation », [dans :] Y. Gambier, L. van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies* 1, pp. 294–298.
- Koskinen, K. & O. Paloposki (2003), « Retranslations in the Age of Digital Reproduction », [dans :] J. Milton, M.-H. C. Torres (dir.), « Tradução, retradução e adaptação », *Cadernos de Tradução* XI, , pp. 19–38.
- Oittinen, Riitta (1997), *Liisa, Liisa ja Alice: Matkakirja* [Liisa, Liisa et Alice : carnet de voyage], Tampere University Press, Tampere.
- Paloposki, O. & K. Koskinen (2004), « A thousand and one translations: Revisiting retranslation », [dans :] G. Hansen et al. (dir.), *Claims, Changes and Challenges in Translation Studies: Selected contributions from the EST Congress, Copenhagen, 2001*, John Benjamins, Amsterdam, pp. 27–38.
- Taivalkoski-Shilov, Kristiina (2006), *La tierce main : le discours rapporté dans les traductions françaises de Fielding au XVIII^e siècle*, Artois Presses Université, Arras.
- Tiittula, Liisa & Pirkko Nuolijärvi, (2013), *Puheen illuusio suomenkielisessä kaunokirjallisuudessa* [L'illusion de la parole dans la littérature finlandaise], Suomalaisen kirjallisuuden seura, Helsinki.
- Williams, Jenny & Andrew Chesterman (2002), *The Map: A Beginner's Guide to Doing Research in Translation Studies*, St. Jerome, Manchester & Kinderhook.

THÈSES

- Bogrdanova, Tatiana (2019), *Translators of folklore in the British-Russian interaction: cultural mediators' agency at the turn of the twentieth century*, University of Eastern Finland, Joensuu.
- Garavini, Melissa (2014), *La traduzione della letteratura per l'infanzia dal finlandese all'italiano : l'esempio degli albi illustrati di Mauri Kunnas* [Translating Children's Literature from Finnish into Italian: Mauri Kunnas's Picturebooks as a Case Study], University of Turku, Turku.
- Gerevich-Kopteff, Éva (2003), *Madách Az ember tragédiája és finnfordításai a nemzeti kultúrák, az irodalmi recepció és fordításelemzés tükrében* [The Tragedy of Man and its Finnish translations in the mirror of national cultures, literary reception and translation studies], Helsingin yliopiston suomalais-ugrilainen laitos & Suomalais-Ugrilainen Seura, Helsinki.

- Jänis, Marja (1991), *Kirjallisuutta ja teatteriteksti: tutkimus näytelmien kääntämisestä esimerkkiaineistona Anton Tšehovin Kolmen sisaren suomennokset* [Script and literature: a study of translation of drama with special reference to translations into Finnish of Anton Chekhov's play *Three Sisters*], Université de Joensuu, Joensuu.
- Jukko, Risto (2016), *Culture, Translation, and Intertextuality: An Exploratory Rereading of Cultural-Religious Southern Elements in William Faulkner's Light in August and its Translations in Finnish*, University of Helsinki, Helsinki.
- Kujamäki, Pekka (1998), *Deutsche Stimmen der Sieben Brüder: Ideologie, Poetik und Funktionen literarischer Übersetzung*, Lang, Frankfurt am Main.
- Kuusi, Päivi (2011), *Miksi näkökulma muuttuu käännöksessä? eksplisiittistämisen ja normaalistamisen selitysvoima ja seuraukset* [Why does point of view shift in translation?: the explanatory power and effects of explicitation and normalization], Tampere University Press, Tampere.
- Lahti, Vesa (2022), *Prosessikirjoittaminen kaunokirjallisuuden kääntämisen ohjaamisessa* [Process writing in guiding literary translation], Jyväskylän yliopisto, Jyväskylä.
- Leden, Laura (2021), *Adaption av flickskap: Normbegräntande och normbrytande i flickböcker översatta från engelska till svenska och finska 1945–1965* [Adaption of Girlhood: Norm-Confirming and Norm-Breaking in Girls' Books Translated from English to Swedish and Finnish 1945–1965], Helsingfors universitet, Helsingfors.
- Lindfors, Anne-Marie (2015), *West African Novels in Finnish Translation: Strategies for Africanised English*, University of Helsinki, Helsinki.
- Niskanen, Lauri (2021), *A Hubbub of Phenomenon: The Finnish and Swedish Polyphonic Translations of James Joyce's Ulysses*, University of Helsinki, Helsinki.
- Paloposki, Outi (2002), *Variation in Translation: literary translation into Finnish 1809–1850*, University of Helsinki, Helsinki.
- Puurtinen, Tiina (1995), *Linguistic acceptability in translated children's literature*, University of Joensuu, Joensuu.
- Ruokonen, Minna (2010), *Cultural and textual properties in the translation and interpretation of allusions. An analysis of allusions in Dorothy L. Sayers' detective novels translated into Finnish in the 1940s and the 1980s*, University of Turku, Turku.
- Siponkoski, Nestori (2014), *Translation under negotiation: the textual interplay of translators and editors in contemporary Finnish Shakespeare translation*, University of Vaasa, Vaasa 2014.
- Taivalkoski-Shilov, Kristiina (2003), *La tierce main : Discours rapporté, traduction et Fielding en France au XVIIIe siècle*, Université de Helsinki, Helsinki.
- Tarvi, Ljuba (2004), *Comparative translation assessment: quantifying quality*, University of Helsinki, Helsinki.
- Walker, Larry (2015), *Unbinding the Japanese novel in English translation: the Alfred A. Knopf program, 1955–1977*, University of Helsinki, Helsinki.
- Wichmann, Irene (2015), *Unkarin kirjallisuus 1800-luvun Suomessa Petöfin ja Jókain teosten valossa: Ikkuna suomentamisen varhaisvaiheisiin* [Translation of Hungarian Literature in 19th-Century Finland in the Light of Sándor Petöfi's and Mór Jókai's Works. A Window to the early Stages of Finnish Translation History], Helsingin yliopisto, Helsinki.

RETRANSLATION: THE FATE OF BERMAN'S CONCEPTION IN FINLAND

Abstract

The purpose of this article is to examine the impact of Antoine Berman's theory of retranslation in Finland. The role of Yves Gambier, Andrew Chesterman and Kaisa Koskinen & Outi Paloposki as mediators of Berman's theory is explored. The close reading of their articles on retranslation from

the 1990s and early 2000s shows that they all have contributed to linking Berman to the “retranslation hypothesis” that is nowadays considered a simplification of his complex theory (K. Peeters, P. Van Poucke, « Retranslation, thirty-odd years after Berman », *Parallèles* 35(1), 2023, pp. 3–27). Furthermore, contrary to what is usually claimed the notorious hypothesis does not originate from Chesterman. Secondly, the study investigates Berman’s influence in Finland by analyzing doctoral dissertations that have examined retranslations. It is concluded that although few Finnish dissertations properly use the Bermanian framework, his influence in Finland has been significant through Koskinen & Paloposki’s studies that have adopted the complex Bermanian framework from the 2010s onwards. Finally, it suggests that Berman’s ideas on the incompleteness of translation and the need for retranslation can also be applied, with modifications, to the study of the transmission of theories.

Key words: retranslation, retranslation hypothesis, Antoine Berman, history of translation, Translation Studies in Finland.

Mots-clés : retraduction, hypothèse de la retraduction, Antoine Berman, histoire de la traduction, traductologie en Finlande.

JOANNA WARMUZIŃSKA-ROGÓŻ

ORCID : 0000-0001-8195-0099

Université de Silésie à Katowice

joanna.warmuzinska-rogoz@us.edu.pl

TRADUCTRICES – CHERCHEUSES – AUTRICES ET ENTRE-DEUX-LANGUES : LA SPÉCIFICITÉ CANADIENNE

*La traduction nous offre des mondes*¹.

Le paysage littéraire et traductif canadien, et en particulier québécois, est peuplé de personnes qui lient dans leur travail (et dans leur vie) l'activité de traduction, d'écriture et de recherche scientifique. Cette tendance s'est donnée à voir dans les années soixante-dix et quatre-vingts du XX^e siècle quand les féministes canadiennes et québécoises travaillaient de concours en traduisant, commentant et écrivant des textes. Bien que ce courant ait cessé d'être populaire dans les années quatre-vingt-dix, il continue à inspirer d'autres traductrices-chercheuses. Parmi elles, Lori Saint-Martin, décédée subitement en octobre 2022, professeure à l'Université du Québec à Montréal, qui a choisi le français comme langue d'écriture et de travail. Sur la base du parcours professionnel et créatif de quelques personnalités d'envergure, autrices, traductrices, chercheuses, nous mettrons en lumière les tendances qui constituent sans aucun doute la spécificité canadienne² et qui gravitent autour d'un incessant va-et-vient entre les langues et entre différentes activités : traduction, recherche et écriture.

¹ L. Saint-Martin, *Un bien nécessaire. Éloge de la traduction littéraire*, Boréal, Montréal 2022, p. 12.

² Voir aussi l'article d'Annie Brisset dans ce volume, qui passe au crible les cinq décennies (1970–2020) de la traductologie canadienne.

LE PAYS DES TRADUCTEURS...

Le Canada est perçu traditionnellement comme un pays bilingue, avec ses deux langues officielles, bien qu'il s'agisse sûrement plutôt d'un pays multilingue : qu'il suffise de rappeler le grand nombre de langues propres aux Premières Nations, mais également aux immigrants qui y sont arrivés du monde entier. Cette vision de la réalité bilingue vient du passé du Canada, certes, mais aussi des aléas du rôle de la traduction, qui a toujours été essentiel. À en croire Pierre Cardinal, [p]artout la langue est une institution sociale nettement caractérisée par sa fonction première : la communication entre les hommes. Il est donc normal que, dans des pays à population hétérogène comme le Canada, le moyen essentiel de communication interlinguistique qu'est la traduction se voie, lui aussi, promu au rang d'institution³.

Côté, Marcoux et Stratford, pour leur part, parlent des liens forts entre la traduction et l'identité : « il ne fait aucun doute que la traduction littéraire a maintenant une tradition et qu'elle a jusqu'ici joué un rôle clé dans la formation identitaire du pays, sur les plans culturel, économique, politique, social, etc. »⁴ L'activité traductive, en effet, s'est manifestée dès les tout débuts du Canada. Grant et Mezei évoquent à ce propos un acte violent de Jacques Cartier qui, en 1534, capture les deux fils du chef iroquois de Stadaconé pour les amener en France en vue de faire d'eux des interprètes pendant des voyages suivants⁵. Les chercheuses voient dans cet événement une preuve de l'appropriation culturelle et de l'exploitation coloniale qui, d'une certaine manière, aura aussi ses répercussions sur la traduction dans les siècles à venir.

Ainsi, sous une facette officielle de pays des traducteurs où la formation de professionnels de qualité et les conditions de travail sont perçues comme exemplaires, se cachent des tensions sous-jacentes⁶. Selon Sherry Simon, la traduction, comprise littéralement et métaphoriquement, est liée à « une longue et persistante frustration à l'égard des rapports entre le français et l'anglais au Québec »⁷. De plus, toujours selon la chercheuse, « [d]ire que la traduction au Québec ne jouit pas d'une bonne presse, c'est rester bien en deçà de la vérité. Les mauvais sou-

³ P. Cardinal, « Regard critique sur la traduction au Canada », *Meta* 2(23), 1978, p. 141.

⁴ N. Côté, D. Marcoux, M. Stratford, « La traduction littéraire et le Canada : présentation », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 28(1-2), 2015, p. 133.

⁵ Cf. P. Grant, K. Mezei, « Establishing an online bibliographic database for Canadian literary translation studies », [dans:] Y. Gambier, M. Shlesinger & R. Stolze (dir.), *Doubts and directions in translation studies*, John Benjamin Publication Company, Amsterdam-Piladelphia, pp. 73-84.

⁶ Voir aussi J. Warmuzińska-Rogóz, « Le bilinguisme peut-il être excluant ? Les enjeux créatifs et traductionnels dans la littérature au Canada », [dans :] D. Drewniak, E. Feldman-Kołodziejuk, P. Sadkowski, J. Warmuzińska-Rogóz (dir.), *Inclusion & Exclusion au/in Canada*, Vandenhoeck & Ruprecht unipress, Göttingen 2024, pp. 61-70.

⁷ S. Simon, « Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 1(1), 1988, p. 64.

venirs remontent à la Conquête »⁸. Parmi plusieurs tensions et inégalités, Simon évoque l’hégémonie de l’anglais et le statut incertain du français.

Bref, on peut constater que c’est de l’histoire de la traduction au Canada, dès le début, ainsi que de la spécificité du développement des démarches propres à l’organisation du marché de la traduction, l’institutionnalisation y comprise, que découle un état de tension entre les « deux solitudes » et entre les deux langues.

... ET DES TRADUCTRICES. FÉMINISTES, AVANT-GARDISTES. LE CAS DE SUZANNE DE LOTBINIÈRE-HARWOOD

Il semble que les facteurs que sont la forte institutionnalisation de la traduction au Canada et une certaine inégalité entre l’anglais et le français soient mis en doute par les féministes québécoises et canadiennes, qui ont proposé un projet social et linguistique tout à fait particulier. Premièrement, comme nous le verrons ci-dessous, elles sont ouvertes au dialogue entre les deux langues et ne s’obligent pas à en choisir une. Deuxièmement, elles ont le courage d’agir sans appui institutionnel.

Comme le fait remarquer Sarah Théberge :

Dans les années 1960 et 1970, au cours de la seconde vague de féminisme, au Québec et au Canada, la traduction devient un outil de revendication. La féminisation des termes, le choix d’un vocabulaire égalitaire, l’utilisation de substantifs et d’adjectifs qualificatifs féminins et la traduction de certaines idées illustrant une perspective féminine, une subjectivité féminine, forment le centre de ce mouvement de traduction : la traduction féministe⁹.

L’initiative des femmes – écrivaines, théoriciennes, traductrices, philosophes, aussi bien francophones qu’anglophones – a pris ses racines dans un grand mouvement social en faveur de l’égalité des sexes, mais a trouvé aussi son écho dans l’écriture et la pratique de la traduction¹⁰. Ainsi, les féministes voient une analogie

⁸ *Ibidem*, p. 63.

⁹ S. Théberge, « Une approche linguistique vers l’égalité des genres / sexes grâce à la traduction féministe et l’exercice de réécriture : *Le désert mauve* de Nicole Brossard », *ScriptUM* 1, 2015, p. 71, <<http://scriptum.vocum.ca/index.php/scriptum/article/view/33>> [consulté le 19/06/2024].

¹⁰ À ce propos, il faut absolument évoquer Barbara Godard, une des premières personnes à s’être hasardée dans le territoire de la théorie et de la pratique de la traduction féministe. C’est grâce à ses propos que l’on a reconnu au Canada anglais que la traduction est une activité par excellence littéraire (cf. K. Mezei, « Transformations of Barbara Godard », [dans :] A. Whitfield (dir.), *Writing between the Lines: Portraits of Canadian Anglophone Translators*, Wilfrid Laurier University Press, Waterloo 2006, pp. 203–224). C’est elle notamment qui s’est décidée à ne pas s’effacer sous l’auteur(e) de l’original, en démontrant ainsi son engagement créatif dans le processus. Son œuvre a été amplement décrite, entre autres, par Anne-Sophie Voyer dans son article : « Of Her Own Volition: Barbara Godard as a Case Study of the Translator’s Agency », *Studies in Canadian Literature*, 41(1), 2016, <<https://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/25418>> [consulté le 19/06/2024].

dans la relation homme-femme, où cette dernière est toujours inférieure, et original-traduction, où cette dernière, à son tour, ne peut être que secondaire et, à la limite, belle mais nécessairement infidèle. En détruisant cette image injuste, les écrivaines-féministes forgent l'« écriture au féminin », ayant force de démolir le modèle patriarcal du monde présent dans le discours¹¹. Puis, en déconstruisant une neutralité apparente et fautive du monde, les féministes québécoises, de concours avec leurs collègues canadiennes, proposent une « traduction au féminin », soit un ensemble de procédés qui dépasse largement le processus de traduction proprement dit, qui lie la traduction et la création (la réécriture) et qui permet ainsi de souligner et de mettre en évidence la présence et le rôle des femmes. Selon Théberge :

En fait, nous assistons à une structuration du genre dans un système linguistique, culturel et politique phallogentrique, le tout en tentant de désamorcer les relations de pouvoir. On utilise la traduction littéraire à des fins politiques ; il s'agit, pour reprendre la formulation de Nicole Brossard, de Poetic Politics¹².

Suzanne de Lotbinière-Harwood, une des théoriciennes et praticiennes de la traduction au féminin, souligne que « [c]omme l'écriture au féminin, dont elle est tributaire, la traduction au féminin se présente comme une activité politique visant à faire apparaître et vivre les femmes dans la langue et dans le monde »¹³. Ainsi, la traduction n'est plus secondaire par rapport à l'original, tout au contraire, c'est un acte créatif qui fait dialoguer les deux textes : on dit souvent qu'il s'agit d'un continuum¹⁴. Les autrices et traductrices ne distinguent pas nettement ce qui est premier et ce qui suit : elles dialoguent, se traduisent, se citent, se répondent. On est donc loin de l'institutionnalisation décrite plus haut. Ce phénomène que Luise von Flotow, une autre figure éminente de la traduction féministe, appelle *split practice*, revalorise la position de la femme et de la traduction¹⁵. Il va sans dire que les contacts mutuels, eux aussi spontanés et loin de l'institution, entre les féministes québécoises et canadiennes, constituent l'un des avantages de ce phénomène propre au Canada¹⁶.

¹¹ M. S. Córdoba Serrano, *Le Québec traduit en Espagne. Analyse sociologique de l'exportation d'une culture périphérique*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa 2017, p. 97.

¹² S. Théberge, *op. cit.*, p. 71.

¹³ S. de Lotbinière-Harwood, *Re-Belle et Infidèle / The Body Bilingual*. Canadian Scholars Press, Montréal– Toronto 1991, p. 11.

¹⁴ N. Bjerring, « Feminism as Framework for Investigating Canadian Multiculturalism », *Mosaic* 29(2), 2002, p. 169.

¹⁵ L. von Flotow, « Feminist Translation. Contexts, Practices and Theories », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 4(2), 1991, p. 64.

¹⁶ B. Godard, « La traduction comme réception : les écrivaines québécoises au Canada anglais », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 15(1), 2022, p. 71.

UN AMALGAME DE THÉORIE ET DE PRATIQUE

À part des relations fructueuses entre les anglophones et les francophones, la traduction au féminin apporte aussi une réflexion traductologique hors pair. L’amalgame de la théorie et de la pratique en est l’un des traits caractéristiques. Il va sans dire que l’un des exemples les plus originaux de ce type d’écriture est l’ouvrage de Suzanne de Lotbinière-Harwood intitulé *Re-belle et infidèle : La traduction comme pratique de réécriture au féminin / The Body Bilingual: Translation as a Rewriting in the Feminine* (1991). C’est dans ce manifeste que la traductrice décrit la traduction féministe, qu’elle voit comme en opposition à la pratique traductive conventionnelle basée sur une neutralité et une absence apparente du traducteur. Pour elle, la traduction au féminin constitue une sorte de re-création et une présentation explicite de la conscience féministe au sein même du texte traduit. Le titre dévoile déjà l’objectif de l’autrice : il s’agit d’un seul texte écrit en français et en anglais dans lequel de Lotbinière-Harwood décrit ses propres stratégies et procédés de traduction qui découlent des principes de la traduction féministe. Comme l’explique Claude Tatilon :

[l]’ouvrage de Susanne de Lotbinière-Harwood intrigue dès l’abord par son titre bilingue et sa construction en miroir — première partie en français, seconde en anglais reprenant à peu près les mêmes thèmes que la première. Très vite, il séduit par l’aisance de son style, la finesse de ses observations¹⁷.

Dans son manifeste, de Lotbinière-Harwood a souvent recours à ses propres expériences de traductrice, elle illustre ses réflexions à l’aide d’exemples tirés des œuvres qu’elle a traduites. Ce texte tout à fait original fait penser à d’autres activités de l’autrice, entre autres aux performances. Rappelons qu’en 2001, à La Centrale / Galerie Powerhouse, elle a proposé une exhibition, *Nos vieux papiers / Transformance Papers*, dans laquelle on a pu voir des objets liés à l’activité de traduction (des manuscrits, des notes, etc.) ainsi qu’une présentation sur l’acte de traduction. On pouvait ainsi y voir le lieu de travail du traducteur : le bureau, la chaise, la lampe, les dictionnaires, le papier, et ainsi de suite, et le samedi, de Lotbinière-Harwood venait y jouer son rôle de traductrice. Voici sa propre description de cette expérience inédite :

Back at my performative work table... I have given myself a stage, brought the translator out of the performance metaphor so beloved of postmodernism (due to its fascination with the body and representation) into real space and time. I have given her a physical stage, a live [typed: love] audience. This matters because, contrary to all other interpretive performers, the translator’s consummate achievement is to be invisible! So: out of the metaphor, out of the solitude, but still – no one can see the difficult language performance: I look just like a writer¹⁸.

¹⁷ C. Tatilon, « Susanne de Lotbinière-Harwood. „Re-Belle et Infidèle / The Body Bilingual” », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 5(1), 1992, pp. 278–288.

¹⁸ S. de Lotbinière-Harwood, *Pink Link ou La proposition rose*, Éd. A.Gauthier, Montréal 2001, p. 53.

PARCOURS LINGUISTIQUE

Incontestablement, la réflexion de Suzanne de Lotbinière-Harwood se lie au choix d'une langue d'expression, une question importante au Canada francophone, et particulièrement au Québec. Cette question langagière avait déjà préoccupé Lise Gauvin, écrivaine, critique littéraire et professeure à l'Université de Montréal. C'est elle qui a forgé la notion de « surconscience linguistique », qu'elle définit comme une

réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littérature dans des contextes différents. La complexité de ces rapports, les relations généralement conflictuelles – ou tout au moins concurrentielles – qu'entretiennent entre elles deux ou plusieurs langues, donnent lieu à cette *surconscience* dont les écrivains ont rendu compte de diverses façons. Écrire devient alors un véritable « acte de langage ». Plus que de simples modes d'intégration de l'oralité dans l'écrit, ou que la représentation plus ou moins mimétique des langages sociaux, on dévoile ainsi le statut d'une littérature, son intégration/définition des codes et enfin toute une réflexion sur la nature et le fonctionnement du littéraire¹⁹.

De Lotbinière-Harwood, qui se déclare nomade, « outsid(h)er », flotte sans cesse entre les deux langues. Elle réfléchit souvent sur cet état incertain qu'elle a connu dès l'enfance. Cette incertitude est une expérience que partage une autre anglophone, traductrice, poète et chercheuse originaire d'Ontario, qui se retrouve dans la langue française, mais aussi dans l'entre-deux-langues. Agnès Whitfield²⁰ propose, dans son poème *Ô cher Émile, je t'aime ou L'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille* (Le Nordir, 1995), « une traduction sans original » qui repose dans la transmission de la perspective anglophone à travers la langue française²¹. Elle forge la notion de « translature », soit un « assemblage translatif plus vaste, ce tissu vivant composé de représentations de l'Autre, d'échanges formels et informels et dont les traductions proprement dites ne forment qu'une composante »²². Le français devient donc une « langue d'échange »²³, une langue « de la non-appartenance »²⁴, propre à un territoire intermédiaire, toujours entre les deux langues, les deux cultures, les deux identités. Ce qui est important,

¹⁹ L. Gauvin, *Langagement. L'Écrivain et la langue au Québec*, Boréal, Montréal 2000, p. 8.

²⁰ Pour plus de détails, voir : J. Warmuzińska-Rogóz, « Écriture, traduction, hybridation dans le contexte canadien ou peut-on traduire une traduction sans original ? : *O cher Émile je t'aime ou l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille* d'Agnes Whitfield », *TransCanadiana*, Vol. 4/2011, pp. 31–45.

²¹ A. Whitfield, « Le syndrome des Plaines d'Abraham : traduction et translature », [dans :] L. Jolicoeur (dir.), *Traduction et enjeux identitaires dans le contexte des Amériques*, PUL, Québec 2007, p. 178.

²² *Ibidem*, p. 180.

²³ S. Harel, *L'étranger dans tous ses états. Enjeux culturels et littéraires*, XYZ, Montréal 1992, p. 84.

²⁴ S. Simon, « Interférences créatrices : poétiques du transculturel », *Revista Mexicana de Estudios Canadienses (nueva época)* 10, décembre 2005, p. 116.

c’est que Whitfield lie cette pratique de l’écriture au travail de traductrice et au travail universitaire. C’est un parcours souvent observable au Canada.

Quelques-unes des réflexions ci-dessus sont propres également à Lori Saint-Martin²⁵, professeure à l’UQAM, écrivaine (*Les Portes closes*, 2013), essayiste (*Pour qui je me prends*, 2020), et traductrice chevronnée qui a signé, avec son conjoint Paul Gagné, une centaine de traductions littéraires de l’anglais vers le français, et les derniers temps, de l’espagnol vers le français, quatre fois lauréate du Prix du Gouverneur général du Canada.

Dans son dernier essai paru en mars 2022, intitulé *Un bien nécessaire. Éloge de la traduction littéraire*, Saint-Martin a décrit sa propre voie vers la langue française, originale et en même temps partagée par d’autres traductrices et autrices canadiennes :

J’ai vécu le coup de foudre initial en cinquième année du primaire quand, petite fille anglophone du sud de l’Ontario, j’ai entendu pour la première fois quelques mots de français. J’avais déjà le sentiment confus de ne pas être chez moi là où j’étais née, et au cours de cette première leçon de français, j’ai compris qu’il y avait d’autres mots, d’autres mondes, une autre vie qui m’attendait quelque part, et qu’il me revenait de partir à sa recherche. Je me suis mise à travailler, à apprendre, à aller plus loin, toujours plus loin, vers ce but encore indéfini qui, au fond, était de me réinventer, de renaître grâce à la langue française²⁶.

Il convient de souligner que Lori Saint-Martin choisit de traduire non pas vers sa langue maternelle, mais en sens inverse, ce qui n’est pas une décision simple, mais plutôt le fruit d’une longue métamorphose :

Il m’a fallu encore plus de temps pour comprendre une chose toute simple, la raison pour laquelle je traduis de l’anglais vers le français et non l’inverse. Chaque fois, je reprends, je revis ma trajectoire d’origine : je chemine de l’anglais, langue de départ, langue quittée, abandonnée, vers le français. Chaque fois, je m’affirme un peu plus en tant que créatrice de langue française. En même temps, chaque fois que je retourne à l’anglais, je retourne aussi vers mes origines, pour les transformer, les refaire ailleurs. Cette alchimie linguistique a gouverné ma vie²⁷.

Sans aucun doute, c’est un vrai parcours identitaire possible grâce à la traduction :

J’ai donc commencé ma vie en anglais. Je suis devenue francophone vers mes vingt ans, à force de travail et d’un désir-besoin urgent, violent. Ce que j’ai trouvé dans la traduction, c’est moi. Une personne hybride, métissée, provisoire, flottante, une personne heureuse. Tout mon travail est à la fois la source et le reflet de cette seule réalité : je suis ma propre traduction²⁸.

²⁵ Pour la description plus détaillée du dernier essai de Lori Saint-Martin, voir : J. Warmuzińska-Rogóż, « Tłumaczki i ich przekłady – różnorodność ról w kontekście kanadyjskim. Przykład Lori Saint-Martin », *Między Oryginałem a Przekładem* 59(1), 2023, pp. 107–126.

²⁶ L. Saint-Martin, *op. cit.*, p. 20.

²⁷ *Ibidem*, p. 33.

²⁸ *Ibidem*, p. 259.

RÉFLÉCHIR SUR LA TRADUCTION DANS TOUS SES ÉTATS

Ce qui découle aussi du rôle particulier de la traduction au Canada, c'est notamment une réflexion tout à fait exceptionnelle sur les pratiques traductives, perçues de manière très vaste. À ce propos, il convient d'évoquer un essai de Sherry Simon, qui a fait paraître en 1994 *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Voici comment la chercheuse commence ses réflexions :

Littérature québécoise, traduction, rapports interculturels : la présente étude s'inscrit au croisement de trois champs d'intérêt que j'ai d'abord tenus pour distincts. À force de les fréquenter, je me suis rendu compte qu'ils portent en eux une même conscience des frontières de l'espace culturel et une même sensibilité à la différence telle qu'elle prend forme dans le langage. Ils ont en commun de s'intéresser aux rencontres et aux passages où l'identité culturelle se construit²⁹.

Le travail de Simon, qui se veut une illustration d'intercroisements et d'hybridité, doit beaucoup, ce que l'auteur souligne elle-même, à l'œuvre de Régine Robin et à sa réflexion sur la question « 'des langues' de toutes ses dimensions historique, affective et éthique »³⁰, ainsi qu'à la pensée d'Antoine Berman qui a su « transformer l'étude de la traduction en un terrain stimulant, désormais essentiel pour comprendre la vie de la culture »³¹. Déjà un premier coup d'œil sur la table des matières donne une idée de la perception de la traduction par la chercheuse et de l'étendue du phénomène qu'elle représente : « La traduction inachevée », « Le Québec : une culture traduite ? », « Le trouble de la traduction », « La traductrice, héroïne postmoderne », « Écrire le paradoxe du temps présent », « La langue blessée », « Les langues antagoniques de la ville », « Traduire l'étranger en nous ». Simon se penche sur différents types de « pratiques déviantes de la traduction », que ce soit la traduction proprement dite ou la traduction comme un acte créateur, la traduction présente au niveau thématique ou encore perçue comme une manière d'écrire. Simon insiste en même temps sur le fait que les deux, la traduction et l'écriture, sont fortement liées à l'identité canadienne.

Par ailleurs, la chercheuse, qui est connue des traductologues grâce à son essai d'envergure *Gender in Translation*, paru en 1996, traitant de l'approche féministe dans la traductologie, s'intéresse beaucoup dans tout son travail à la culture, l'identité et la traduction. C'est ce qui l'a amenée à s'intéresser aux villes multiculturelles et multilingues. Elle a décrit notamment sa ville natale dans *Translating Montreal : Episodes in the Life of a Divided City* (McGill-Queen's University Press, 2006, Prix Gabrielle-Roy) et différentes villes dans *Cities in Translation: Intersections of Language and Memory* (New York, Routledge, 2011).

L'œuvre de Sherry Simon semble se caractériser entre autres par un regard vaste et original sur les enjeux traductifs, sa vue d'ensemble des phénomènes

²⁹ S. Simon, *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*, Boréal, Montréal 1994, p. 11.

³⁰ *Ibidem*, p. 12.

³¹ *Ibidem*, p. 13.

culturels et sociaux qui y sont associés, mais également un certain engagement personnel, qui découle certes de la passion, mais aussi de son attachement particulier aux endroits et aux cultures décrites.

LORI SAINT-MARTIN, AMBASSADRICE DES TRADUCTRICES

Il va sans dire que l’on peut retrouver plusieurs des traits évoqués ci-dessus dans l’essai de Lori Saint-Martin. Premièrement, l’autrice devient ambassadrice des traductrices, en suivant ainsi les traces de ses prédécesseures, féministes, traductrices, chercheuses, notamment de S. de Lotbinière-Harwood qui a lutté avant elle en faveur de la présence des femmes dans la langue et dans le discours. Il peut sembler quelque peu surprenant que Saint-Martin se sente obligée de le faire au Canada, qui a fait plus que tout autre pays francophone en faveur de la féminisation de la langue. L’autrice d’*Un bien nécessaire* explique son idée unique d’utiliser dans son essai la forme féminine, « traductrice », pour parler de tous les traducteurs et traductrices dans la préface intitulée « Un mot sur la féminisation » :

Comme je crois au pouvoir des mots pour instaurer – ou nier – la justice, la question de la féminisation s’est imposée. J’ai longuement hésité entre différentes formules. Écrire « le traducteur » ou même « les traducteurs » aurait effacé le féminin, et je ne m’y résignais pas ; les formules mixtes (« les traducteurs et les traductrices » ou l’inverse) lassent et alourdissent. Au bout du compte, sachant que la majorité des traducteurs littéraires sont en fait des traductrices, j’ai opté pour un féminin pluriel dont je précise d’emblée qu’il englobe en général le masculin : c’est ma manière de respecter la justice démocratique. Logiquement, pour éviter de reconduire la vieille hiérarchie sexiste entre original (puissant et masculin) et traduction (secondaire et féminine), j’ai également opté pour « les écrivaines » ou « les autrices » et, du côté de la production du livre, « les réviseuses » et « les éditrices », puis, enfin, « les lectrices ». Quand il est question de personnes particulières de sexe masculin, j’écris bien sûr « traducteur », « écrivain », « auteur », etc. Aucune solution n’est parfaite, mais celle que j’ai adoptée a au moins l’avantage de remettre en question le pernicieux amalgame masculin-universel et de rendre visibles celles qui ont doublement vécu à l’ombre³².

En tant que chercheuse qui s’est penchée dans ses travaux scientifiques sur l’écriture des femmes, notamment dans *Le nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin* (Édition Nota Bene, 1999), Saint-Martin devient aussi une porte-parole des femmes-traductrices et lutte en faveur de leurs droits. Elle le fait notamment à travers la description d’une position subalterne des femmes dans l’univers de la traduction, en parlant par exemple de « la dévalorisation conjointe du féminin et de la traduction »³³ et critique les stéréotypes, qui bien qu’injustes et inappropriés, sont toujours présents, comme celui des « belles infidèles » :

³² L. Saint-Martin, *op. cit.*, pp. 9–10.

³³ *Ibidem*, p. 98.

La piètre réputation de la traduction, selon certaines, s'explique en partie par une longue tradition qui associe textes traduits et femmes, de manière peu glorieuse pour les deux. Les œuvres adaptées aux normes littéraires du pays d'arrivée au point d'en être dénaturées ont longtemps porté le nom de « belles infidèles », d'où des mots d'esprit sans fin sur le modèle suivant : « La traduction est comme une femme. Si elle est belle, elle n'est pas fidèle. Si elle est fidèle, elle n'est pas belle »³⁴.

Dans son essai, Lori Saint-Martin se place aussi du côté de tous ceux qui sont exclus : les femmes, mais aussi les minorités, y compris les minorités culturelles ou ethniques. Il va sans dire que le Canada est actuellement un terrain où la voix des personnes jusqu'alors dépourvues du droit de s'exprimer librement est de plus en plus entendue. Tel est le cas des communautés autochtones qui participent de nos jours à la réflexion sur l'écriture des femmes, mais aussi de la traduction, comprise dans un sens très large. Différents phénomènes y participent : la traduction au sens propre, mais aussi par l'autotraduction ou la retraduction par le biais d'une troisième langue. Et ici, il convient d'évoquer *Halfbreed*, les mémoires de Maria Campbell, texte fondateur de la littérature autochtone au Canada, qui, un demi-siècle après avoir été publié en anglais et réédité dans une version cette fois non censurée, a paru en français. La parution de ce texte incite à réfléchir sur les possibilités offertes par la publication du texte en anglais et en français, mais aussi sur le problème de la censure à laquelle le texte de Campbell a été soumis. Le parcours que de tels textes semblent devoir suivre pour être connus incite à une réflexion sur l'identité ou plutôt les identités multiples et remet en question la perception traditionnelle de la traduction et de l'original telle qu'elle a existé durant des décennies au Canada, pays officiellement bilingue.

CONCLUSION

Suite à ce rapide survol qui n'a pas du tout été exhaustif, il est possible d'établir toutefois quelques traits caractéristiques de l'univers des traductrices / autrices féministes engagées au Canada : il se veut tout d'abord féminin et féminisé. De plus, les traductrices conjuguent souvent plusieurs rôles : à côté de la traduction, elles écrivent, réfléchissent sur les questions théoriques et partagent leurs expériences personnelles. Ce qui est aussi significatif, c'est leur parcours linguistique, souvent de la langue maternelle à l'autre langue ou marqué par un va-et-vient entre les langues. Quant au paysage traductif canadien, force est de constater le courage des traductrices, qui n'hésitent pas à se hasarder dans des actions qui vont au-delà de la traduction, ou encore, qui tout en s'inspirant de la traduction, posent des actes véritablement créatifs, avec en retour un intérêt théorique que l'on accorde à ces types de création. L'engagement personnel et la passion propres au paysage de la traduction au Canada méritent certainement d'être distingués.

³⁴ *Ibidem*, p. 24.

FEMALE TRANSLATORS – RESEARCHERS – AUTHORS
AND THE BETWEEN-TWO-LANGUAGES:
THE CANADIAN SPECIFICITY

Abstract

The article presents the specificity of translation in Canada, taking into account the important role of female translators who are often also researchers. The author aims to show the interpenetration of different activities: translation, research, theoretical reflection and translation practice. In addition, she draws attention to the important issue of choosing the direction of translation. These features are described on the example of a few important figures from the world of translation, including S. de Lotbinière-Harwood, A. Whitfield and L. Saint-Martin. Their achievements have many features in common: an indispensable combination of theory and practice, an important feminist background and an extended vision of translation perceived not only as a transfer, but also as a creative practice.

Key words : literary translation, feminists, Canada, Quebec, theory of translation.

Mots-clés : traduction littéraire, féministes, Canada, Québec, théorie de la traduction.

VARIA

JOANNA KOTOWSKA-MIZINIAK
ORCID: 0000-0002-5891-6578
Université de Wrocław
Faculté des langues, littératures et cultures
joanna.kotowska@uwr.edu.pl

LE TEMPS, LE MOUVEMENT ET L'IMMOBILITÉ DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES ET PHOTOGRAPHIQUES DE CLAUDE SIMON*

Le temps est ce qui se fait, et même ce qui fait que tout se fait.
Henri Bergson, *La Pensée et le mouvant*

0. INTRODUCTION : SIMON ÉCRIVAIN ET PHOTOGRAPHE

À travers les époques, la notion de temps – tout comme ses notions corollaires d'espace et de mouvement –, a fait l'objet des nombreuses réflexions scientifiques (mathématiques, physiques, astronomiques) et philosophiques (sur la durée, l'instant et l'instantanéité, la continuité et la discontinuité de l'expérience temporelle, etc.). L'art, et surtout la littérature et les arts visuels, se l'est aussi approprié, donnant ainsi lieu à des réalisations du motif du temps les plus diverses, à commencer par les tableaux de Marcel Duchamp ou de Salvador Dali, en passant par la chronophotographie d'Eadweard Muybridge et Étienne-Jules Marey, et en terminant avec l'art conceptuel de Roman Opalka.

* Le présent article a été réalisé dans le cadre du programme boursier Miniatura 6 du Centre National pour la Science (NCN) polonais, n° du projet : 2022/06/X/HS2/00510. / Niniejszy artykuł został napisany w ramach grantu Miniatura 6, ufundowanego przez Narodowe Centrum Nauki (NCN), numer projektu: 2022/06/X/HS2/00510.

Écrivain, peintre, dessinateur, photographe, collagiste et cinéaste, Claude Simon travaille, lui aussi, sur le motif du temps en variant les moyens artistiques : dans le présent article, nous le montrerons à travers ses œuvres littéraires et photographiques. Dans les premières, qui comprennent une vingtaine de romans, une trentaine de fragments romanesques et une pièce de théâtre, Simon brouille la chronologie, favorise la cyclicité de la narration, superpose les axes temporels à la manière d'un palimpseste, immobilise le temps et le mouvement dans l'éternel « présent de l'écriture », atomise l'instant en multipliant les perspectives, ou accélère fabuleusement le moment en sautant des décennies entières... Bref, il joue avec la plasticité du temps avec l'agilité d'un artiste plasticien.

Quoique la photographie ne soit pas le premier moyen d'expression vers lequel se tourne Simon – en effet, il commence, dans les années trente, par une formation de peintre à l'école du cubiste André Lhote –, elle le fascinera pendant de longues décennies. Initié par son cousin André Vick-Mengus¹, l'écrivain pratiquera la photographie toute sa vie, sans jamais l'abandonner comme la peinture (arrêtée définitivement au début des années cinquante, faute de pouvoir se trouver un style), à côté de la littérature, qui deviendra très vite son domaine de prédilection et qui lui apportera la reconnaissance mondiale avec le prix Nobel en 1985. Ses récits garderont néanmoins des traces picturales, témoignant de l'influence indéniable des arts visuels sur sa perception du monde. À ce propos, Brigitte Ferrato-Combe constate que Simon « écrit en peintre »² (tout comme il « s'intéresse à la photographie en peintre »³, d'après Joëlle Gleize et David Zemmour) et Annie Clément-Perrier souligne le côté visuel de l'écriture simonienne, en l'appelant une « photographie sans appareil »⁴.

Certains des clichés de Simon seront publiés juste avant la guerre (comme ses « Danseuses » dans la revue *Verve* n° 4/1938), d'autres seront regroupés dans deux recueils photographiques, en l'occurrence : *Album d'un amateur* (1988) et *Photographies, 1937–1970* (1992), sans oublier l'apport de Simon dans la conception et la réalisation d'un numéro 691 de la revue zurichoise *DU* (1999), dont le titre français est « Claude Simon – Images du récit »⁵, ainsi que dans un petit livre

¹ Voir, à ce sujet, l'article de L. Laborie, « Claude Simon et André Vick-Mengus : matière photographique et affinités primitivistes », *Cahiers Claude Simon* 15, 2020, pp. 155–170, <<http://journals.openedition.org/ccs/2958>> [consulté le 04/03/2024].

² B. Ferrato-Combe, *Écrire en peintre. Claude Simon et la peinture*, ELLUG, Grenoble 1998. Voir également, à ce propos : M. Calle-Gruber, *Claude Simon : être peintre*, Paris, Hermann 2021.

³ J. Gleize, D. Zemmour, « *Photographies* : un album à double préface », *Cahiers Claude Simon* 15, 2020, pp. 33–36, p. 33, <<https://journals.openedition.org/ccs/2711>> [consulté le 04/03/2024].

⁴ A. Clément-Perrier, « La photographie chez Claude Simon : un objet mélancolique ? », *Cahiers Claude Simon* 5, 2009, pp. 67–83, <<https://journals.openedition.org/ccs/2711>> [consulté le 04/03/2024].

⁵ Voir, à ce sujet, deux articles : I. Albers, « Le dossier spécial Claude Simon de la revue *Du* », *Cahiers Claude Simon*, 15, 2020, pp. 193–194, <<https://journals.openedition.org/ccs/3116>> [consulté le 04/03/2024], ainsi que B. Basting, « “Mais c'est peu... !” », *Cahiers Claude Simon* 15, 2020, pp. 195–208, <<https://journals.openedition.org/ccs/3124>> [consulté le 04/03/2024].

d'artiste qu'il fait avec Yves Peyré, *Mythologie* (2002). Dans le présent article, nous nous appuyerons sur *Photographies, 1937–1970*, le seul recueil accessible au grand public, contrairement à l'*Album d'un amateur* (1988) dont le tirage reste confidentiel (inférieur à mille exemplaires), afin de comparer la réalisation du motif temporel sur les clichés et dans les textes littéraires de Simon. Au lieu d'une méthode théorique stricte et rigoureuse, nous y proposerons l'approche plus souple d'un raisonnement fondé sur un double processus analytique et comparatif.

1. LE TEMPS – L'ESPACE – LE MOUVEMENT

Dans *Temps et récit*, Paul Ricœur affirme que « la spéculation sur le temps est une rumination inconclusive à laquelle seule réplique l'activité narrative »⁶. Écrire un récit peut donc apporter un secours à la réflexion philosophique, souvent condamnée aux paradoxes dès qu'elle cherche à exprimer la nature du temps et à concilier ses représentations contradictoires relatives à l'expérience humaine (temps cosmique et personnel⁷). Nous nous demandons ce qu'il en est de la photographie. Est-ce que l'« activité photographique » ne serait pas, tout comme la littérature, une réponse matérielle aux spéculations théoriques sur le sujet, une sorte de « narration visuelle » ?

Pour analyser la problématique temporelle dans les œuvres littéraires (surtout romanesques, mais aussi une pièce de théâtre) et photographiques de Simon, nous avons choisi de nous appuyer essentiellement sur deux grands penseurs du XX^e siècle, Gaston Bachelard et Henri Bergson, auteurs d'ouvrages remarquables sur le temps et/ou le mouvement : il s'agit, respectivement, de *La Dialectique de la durée* (1936) et de *La Pensée et le mouvant* (1938). Nous allons nous référer également à des théoriciens « classiques » du médium photographique, comme Siegfried Kracauer et Roland Barthes, ainsi qu'à des auteurs plus récents, tels que Philippe Dubois ou Arnaud Claass. Les idées de tous ces penseurs, parfois complémentaires et parfois contradictoires, nous aideront à comprendre la dimension temporelle paradoxale des œuvres de Simon, que nous approcherons, dans le présent article, par le biais du mouvement et de sa suspension, de la continuité malgré la segmentation du temps.

Pour Bachelard comme pour Bergson, il est impossible de concevoir le temps sans avoir recours à d'autres notions, comme celles de l'espace, qui apporte au temps immatériel un cadre physique, et du mouvement (du changement), qui matérialise l'écoulement du temps, le rend perceptible. Dans l'avant-propos à sa *Dialectique de la durée*, Bachelard note une forte corrélation entre les dimensions

⁶ P. Ricœur, *Temps et Récit. La Configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil 1984, p. 24.

⁷ Cf. N. Roy, « Chaos temporel et chaos romanesque dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma », *Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature* 63, 2004, p. 118 et seq.

spatiale et temporelle (et surtout leur influence mutuelle : « l'action de l'espace sur le temps et la réaction du temps sur l'espace »⁸). Deux ans plus tard, Bergson constate, dans *La Pensée et le mouvant*, que « quand nous évoquons le temps, c'est l'espace qui répond à l'appel »⁹. En effet, l'homme ne perçoit l'écoulement des instants qu'indirectement, à travers les changements dans son entourage. Le mouvement s'avère être particulièrement efficace à visualiser le (passage du) temps, car il se déroule naturellement dans un cadre quadridimensionnel : aux trois dimensions spatiales, s'ajoute encore le *chronos*, ce temps physique que ses aspects quantitatif et linéaire différencient de ses deux autres formes – ou isotopes – mythologiques : le *kairos*, le temps qualitatif, défini comme un « moment opportun », et l'*aiôn*, le temps cosmique, cyclique, identifié à l'éternité.

Quoique Bergson sépare le temps et le mouvement¹⁰, les deux phénomènes entretiennent tout de même une relation étroite, étant donné que le second est fonction du premier. Par conséquent, le moindre changement sur l'axe chronologique influence automatiquement le mouvement, en l'accélérant, le décélérant, voire l'arrêtant complètement. Quant à ce dernier état, le philosophe de l'« élan vital » ajoute que l'immobilité véritable n'existe pas¹¹, puisque même la mort n'est autre chose que « le mouvement vidé de la mobilité qui en faisait la vie »¹². Cette constatation paraît paradoxale, car la mobilité est par définition la faculté essentielle du mouvement, sa condition *sine qua non*. À moins de préciser que dans la nomenclature de Bergson, héritier de la pensée héraclitienne du *pánta rheî*, la mobilité est synonyme de changement continu, installé dans la durée¹³ et décliné en variations infiniment petites¹⁴.

Dans ce contexte de mobilisme universel, quelle est la place de la photographie, instrument par excellence de la fixité ? D'après le théoricien de la république de Weimar Kracauer, la réponse à cette question est claire : « la photographie [...] est née d'un désir [...] de représenter les choses en mouvement »¹⁵. Elle est aussi le premier moyen technique pour analyser ce mouvement. En effet, dans les années 1820, l'inventeur français Nicéphore Niépce démontre les stades successifs dans lesquels se trouve un objet en mouvement, capturé par un appareil photogra-

⁸ G. Bachelard, *Dialectique de la durée*, PUF, Paris 1936, p. VIII.

⁹ H. Bergson, *La Pensée et le mouvant*, PUF, Paris 1938, rééd. 1996, p. 5. Aymeric Glacet est d'accord avec Bergson sur ce point, en remarquant à propos du motif temporel dans les romans simoniens : « Qui ne se sert donc plus de l'heure que pour reconnaître les lieux qu'il traverse, se situer dans l'espace qui l'entoure [...]. Demandez l'heure et l'espace s'ouvre devant vous » (*Claude Simon chronophotographe*, Septentrion, Villeneuve d'Ascq 2007, p. 58).

¹⁰ H. Bergson, *op. cit.*, p. 7.

¹¹ *Ibidem*, p. 159.

¹² *Ibidem*, p. 208.

¹³ *Ibidem*, p. 166.

¹⁴ J. Benda, *Le Bergsonisme ou une philosophie de la Mobilité*, Mercure de France, Paris 1912, p. 13.

¹⁵ S. Kracauer, « L'approche photographique » [1^{re} éd. 1932], [dans :] *Idem, Sur le seuil du temps : essais sur la photographie*, PUM, Montréal 2014, pp. 60-79, p. 61.

phique, puis projeté sur l'espace plane d'une feuille de papier argentique. Tout changement spatial ou temporel étant devenu impossible, l'objet en question perd ses qualités dynamiques (ou énergétiques) et prend, par la force des choses, cette « immobilité véritable » que Bergson rejette.

Mais est-il vraiment immobile ? Dans l'esprit du raisonnement de Bachelard, où l'imaginaire l'emporte sur le scientifique (rappelons son affirmation aphoristique tirée de *La Psychanalyse du feu* : « Le rêve est plus fort que l'expérience »¹⁶), on pourrait avoir l'impression que l'objet qui a été photographié en mouvement (tel un ballon lancé en l'air ou un verre en train de se briser sur le sol) suspend temporairement sa mobilité, mais conserve son côté énergétique dans la « mémoire » de la matière. Si tel est bien le cas, l'immobilité sur le cliché ne serait ni le contraire du mouvement ni, à plus forte raison, son arrêt absolu, mais plutôt une pause qui transpose sa dynamique extérieure, visible, à l'intérieur de l'objet, où l'énergie motrice se dissimule, latente, prête à se libérer à tout moment. Songeons, à ce propos, aux mots du photographe et théoricien du médium, Arnaud Claass, qui ouvrent sa monographie *Du temps dans la photographie* :

les images photographiques les plus captivantes sont habitées par le mouvement du temps et des choses. La passion inentamée, et même accrue, dont elles sont l'objet [...] est due en grande partie à leur étrange pouvoir d'animation interne. Il y a une éloquence de la mobilité dans le mutisme de l'image fixe. Fixe ? Mais l'est-elle vraiment ? À son meilleur, la photographie procure justement le plaisir inépuisable d'une image (ou de tout objet) immobile, mais contenant le mouvement physique et temporel à l'état implicite : trouble attaché à la dynamique lorsqu'elle est suggérée plutôt que montrée¹⁷.

La suggestion serait donc la notion-clé pour parler du temps dans la photographie, mais aussi, bien sûr, dans un texte littéraire qui se sert des verbes de mouvement pour créer une illusion d'action. Il suffit d'une suggestion verbale ou visuelle pour que l'imagination du lecteur/spectateur redonne de la dynamique – et donc de la vie – à la scène présentée sur un cliché ou décrite sur une page. Dans l'acte de lire ou celui de regarder une photographie, deux réalités différentes se rencontrent et deux temporalités s'entremêlent. Lire signifie perdre conscience de son propre espace-temps pour s'immerger dans un univers imaginaire, où règnent d'autres lois contrôlant l'axe temporel (les analepses, les prolepses, les jeux sur la durée dans de longues descriptions prolongent infiniment le moment ou le ré-écrivent en plusieurs versions alternatives, etc.). Regarder une photographie signifie plonger son regard dans celui d'autrui, devenir un observateur au second degré, qui est transporté en un clin d'œil dans un autre temps (celui du passé) et dans une autre réalité (non pas fictionnelle, mais ayant existé matériellement ; on ne prend pas ici en considération les photomontages). Les œuvres littéraires ainsi que celles des photographes offrent donc un accès à des temporalités plurielles qui s'emboîtent, se combinent ou se superposent, bref, qui s'animent au contact du lecteur/spectateur.

¹⁶ G. Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard 1949 [1938], p. 40.

¹⁷ A. Claass, *Du temps dans la photographie*, Paris, Filigranes éditions, 2014, p. 9.

2. LA SUSPENSION DU TEMPS ET DU MOUVEMENT

Dans son essai « À la frontière d'hier » paru en 1932 dans la *Frankfurter Zeitung*, Kracauer écrit que la vocation première de la photographie est de « consacrer le caractère passager d'un monde promis à disparaître [...] en immobilisant de manière magique un phénomène fugace »¹⁸. Le mouvement, par exemple. Songeons, à cet égard, à l'un des clichés les plus connus de Claude Simon, intitulé « Danseuses »¹⁹ et publié avec un poème d'Henri Michaux en 1938 dans la revue *Verve*. Nous allons en faire une petite description ekphrastique : réalisée à Paris, la photo en question montre trois petites filles en train de sautiller sur deux tapis posés l'un au-dessus de l'autre sur une chaussée pavée et, en arrière-plan, on voit des musiciens, l'un avec une trompette ou un saxhorn, l'autre jouant de l'accordéon, ainsi que quelques passants et des bâtiments de l'avenue de Vincennes. Par chance – ou peut-être par un travail minutieux de recadrage dans la chambre noire –, les danseuses reflètent une géométrie particulière : placées au centre de la composition, elles forment un triangle dans lequel les trois figures se font écho – chacune des filles a une jambe et au moins un bras levés en l'air, leurs robes blanches d'été s'agitent au gré des évolutions de leur danse, leurs visages sans expression évitent l'objectif...²⁰

Du point de vue de la terminologie de Barthes, l'*Operator* – c'est-à-dire le photographe – a saisi le moment d'une dynamique extrême et l'a éternisé²¹. Le *Spectrum* – autrement dit, le sujet représenté – capturé sur un film photographique, devient spectre, un être fantomatique suspendu entre la vie et la mort, dans l'impossibilité de poursuivre un mouvement qui restera à jamais inaccompli. Et pourtant, dans l'œil du *Spectator*, la magie opère et la scène semble s'animer d'une vie intérieure secrète, dissimulée « sous cette forme rassurante et perfide de l'apparente immobilité »²², comme la décrit Simon dans son roman *L'Herbe* (1958). Loin de la philosophie de Bachelard qui affirme que « s'immobiliser c'est mourir »²³, l'écrivain prix Nobel opte plutôt pour la conception du « champ aveugle » de Barthes, c'est-à-dire le postulat que (le sujet de) la photographie peut

¹⁸ S. Kracauer, « À la frontière d'hier » [1^{re} éd. 1932] [dans :] *Idem, Sur le seuil du temps*, *op. cit.*, pp. 45–52, p. 46.

¹⁹ C. Simon, *Photographies 1937–1970*, Maeght, Paris 1992, p. 33.

²⁰ Voir, à ce propos, la description que Simon donne à cette photographie dans son *Album d'un amateur*, Rommerskirchen, Remagen–Rolandseck 1988, p. 8.

²¹ Dans *La Chambre claire*, Barthes écrit : « profitant de son action instantanée, la photographie immobilise une scène rapide dans son temps décisif » (*La Chambre claire. Note sur la photographie*, Gallimard, Paris 1980, p. 814).

²² « [L]e monde (choses, animaux, gens) non pas s'arrêtant, s'interrompant de vivre, mais poursuivant son existence compliquée, inquiétante et incompréhensible sous cette forme rassurante et perfide de l'apparente immobilité » (C. Simon, *L'Herbe*, Minuit, Paris 1958, p. 17).

²³ G. Bachelard, *La Dialectique de la durée*, *op. cit.*, p. 2.

continuer à vivre en-dehors du cadre, à condition qu'elle soit pourvue d'un *punctum* (un détail poignant qui attire particulièrement le regard de l'observateur) :

Lorsqu'on définit la Photo comme une image immobile, cela ne veut pas dire seulement que les personnages qu'elle représente ne bougent pas ; cela veut dire qu'ils ne *sortent* pas : ils sont anesthésiés et fichés, comme des papillons. Cependant, dès qu'il y a *punctum*, un champ aveugle se crée (se devine) [...] Le *punctum* fait fantasmatiquement sortir le personnage [...] de la photographie, il pourvoit cette photo d'un champ aveugle. [...] Le *punctum* est alors une sorte de hors-champ subtil, comme si l'image lançait le désir au-delà de ce qu'elle donne à voir²⁴.

Contrairement au *studium* – sujet général – de « Danseuses », décrit plus haut de manière ekphrastique, le *punctum* est très subjectif et sa détermination est relative au niveau de la sensibilité de l'individu ; nous n'allons donc pas trop nous y attarder. Il suffit de dire que certains chercheurs, tels qu'Irene Albers, sont particulièrement attirés par le visage d'une des trois filles, renversé en arrière, qui « rappelle ceux de ces saintes que l'on voit représentées en état d'extase dans les tableaux »²⁵. Ce détail frappant, ou *punctum*, emprisonne le regard du *Spectator* et – pour paraphraser Barthes – redirige son attention vers un hors-champ métaphysique, incitant ainsi son désir de connaître ce qui se trouve au-delà de ce que l'image donne à voir.

Qui plus est, l'immobilité des « Danseuses » paraît avoir sa propre dynamique ; la photographie vibre, comme si la pellicule avait conservé non seulement l'image du mouvement, mais aussi son énergie cinétique. Celle-ci, ne pouvant pas se dissiper, sature le cliché d'une tension presque palpable. Jean-Claude Vareille note, à ce propos, que l'« immobilité est l'énergie condensée, densifiée, hypertrophiée, amenée à l'état explosif »²⁶ (nous y reviendrons dans la suite de l'article). Les trois fillettes, dans « Danseuses », ne bougent pas, et pourtant tout sur cette photographie suggère le mouvement : leurs silhouettes prennent des postures inhabituelles, elles sont à moitié suspendues en l'air, leurs robes flottant autour d'elles, agitées par les gestes brusques des jambes ou des bras, dont les contours sont légèrement floutés par la vitesse ; la netteté de l'image est parfois « brouillée comme la trace imprécise d'une nébuleuse saisie au passage par le déclic de l'appareil, intrusion insolite et choquante de l'idée de mouvement »²⁷, pour citer un passage de *Gulliver* (1952) de Simon. La photographie et la fiction littéraire se complètent.

L'illusion du mouvement atteint son apogée avec la photographie intitulée « Apesanteur » (p. 32), qui reprend la même scène mais sous un autre angle, laissant voir une des trois filles en train d'exécuter un saut acrobatique. Le *Spectator*

²⁴ R. Barthes, *La Chambre claire*, op. cit., p. 834.

²⁵ Cf. I. Albers, « Digression – Claude Simon photographe : *Album d'un amateur* (1988) et *Photographies* (1992) », [dans :] *Idem, Claude Simon moments photographiques*, Septentrion, Villeneuve d'Ascq 2007, pp. 135–149.

²⁶ J.-C. Vareille, *Fragments d'un imaginaire contemporain. Pinget, Robbe-Grillet, Simon*, Corti, Paris 1989, p. 123.

²⁷ C. Simon, *Gulliver*, Calmann-Lévy, Paris 1952, p. 98.

est tenté d'appliquer presque par réflexe la loi de Newton : un corps propulsé en l'air doit, tôt ou tard, retomber... Il y a du suspense dans la suspension et de l'anxiété dans la rupture de l'ordre établi des lois physiques : la chute ne se produira pas, la fillette restera pour toujours *hic et nunc*, dans un espace-temps défini et inamovible, interchangeable. Et puisque le changement est la qualité primordiale de la vie, la gamine ne vieillira jamais, hibernée dans un entre-deux indéfinissable, aussi bien protégée de la mort que de la vie. Ainsi, au moment où le photographe appuie sur le déclencheur de l'obturateur, l'axe temporel se dédouble, laissant coexister le présent de l'*Operator* et le présent (éternel) du *Spectrum*. La beauté sublime et inquiétante – on n'est pas loin de l'*Unheimlichkeit* (l'« inquiétante étrangeté ») freudienne – de cet instant, contenu à l'intérieur de la bobine de pellicule et transposé ensuite sur une épreuve argentique, n'a pas échappé à Clément Chéroux, directeur du département photographie du Centre Pompidou, qui s'est exprimé ainsi à l'occasion de l'exposition « Claude Simon photographe, extension de durée » au Musée national d'art moderne (2 octobre 2013 – 10 mars 2014) : « il y a toujours dans les photographies de Claude Simon une forme de suspension, de beauté épiphanique [...]. Elles ont la qualité des images mentales qu'il essayait aussi de retrouver dans ses livres, par l'écriture »²⁸.

3. L'IMMOBILITÉ COMME SUPERLATIF DU MOUVEMENT

En effet, les idées représentées dans les clichés « Danseuses » et « Apesanteur » trouvent leur écho dans les romans suivants : *L'Herbe* (1958), *Gulliver* (déjà cité), *Leçon de choses* (1975), *La Route des Flandres* (1960), *La Bataille de Pharsale* (1968), *Triptyque* (1973) ou la pièce de théâtre *La Séparation* (publiée à titre posthume en 2019, mais mise en scène pour la première et la dernière fois au Théâtre de Lutèce à Paris en 1963). Dans *L'Herbe*, la description d'un chat sert de prétexte pour des réflexions sur le mouvement et le temps. D'après le narrateur, le félin, qui se tient parfaitement immobile et fixe des yeux Louise, incarne l'idée même du mouvement, pérennisé par le temps solidifié :

comme s'il [le chat] pouvait passer sans transition du mouvement à l'immobilité ou plutôt comme si l'immobilité était en quelque sorte le prolongement du mouvement, ou, mieux encore, le mouvement lui-même éternisé : capable sans doute de cela (transformer la vitesse même en sa représentation immobile) n'importe quand : au milieu d'un saut, d'une chute, en l'air, ne reposant sur rien d'autre que sur le temps pour ainsi dire solidifié [...] se tenant dans cette posture semblable à une foudroyante condensation de la vitesse²⁹.

Le chat devient ainsi l'incarnation même de l'oxymore « mouvement immobile » et symbolise la continuité entre ces deux états de la matière, qui, en

²⁸ Le texte est disponible en ligne : <<https://associationclaudesimon.org/actualites/expositions/article/claude-simon-photographe-extension?lang=fr>> [consulté le 11/07/2023].

²⁹ C. Simon, *L'Herbe*, *op.cit.*, pp. 17–18.

apparence complètement différents, ne sont, au fond, que parfaitement complémentaires. Albers constate à ce propos que chez Simon, « mouvement et immobilité s'unissent dans la synthèse paradoxale d'une 'immobilité à très grande vitesse' »³⁰. L'écrivain s'était peut-être inspiré du poème « Le Cimetière marin » (1920) de Paul Valéry, dont il a repris le vers « Achille immobile à grands pas »³¹ pour le placer en épigraphe de *La Bataille de Pharsale* (1968). Déjà une quinzaine d'années plus tôt, dans le roman *Gulliver*, Simon aborde le même motif, mais cette fois-ci dans le contexte cosmique, où toute la perfidie de la matière en mouvement semble s'exprimer par le faux-semblant du repos qui n'est, en vérité, que le superlatif de la vitesse : « [...] le temps s'engrène sur la plus folle [vitesse], celle où les hélices [...] se transforment en disques scintillants, perfides, figés dans une immobilité vertigineuse »³².

À part le chat de *La Séparation*, l'univers simonien est peuplé d'autres figures temporelles animales relevant de différentes espèces. Dans *Triptyque*, c'est tantôt la truite, tantôt la mouche qui « pass[ent] sans transition de l'immobilité au mouvement »³³. Aymeric Glacet explique le paradoxe zénonien du poisson en faisant implicitement référence à la théorie de la relativité d'Einstein : « pour être immobile dans le courant [la truite] doit être en mouvement et c'est parce qu'elle est en mouvement qu'elle est immobile »³⁴. La mouche, elle, progresse différemment, imprévisible « comme matérialisée à partir du néant »³⁵, son vol est brusque et irrégulier. Quant à *La Route des Flandres*, c'est la figure animale centrale du roman, le cheval, qui présente un jeu avec l'axe temporel. Ce jeu consiste à désynchroniser le temps de l'histoire en accélérant un événement particulier par rapport aux autres, ce qui affecte directement la cohérence du récit et introduit ainsi du surnaturel. Dans un cadre limité à une journée à peine, le cheval mort subit une métamorphose magique qui élimine la période habituelle de transition entre l'animal et le minéral. Comme par un saut temporel, la carcasse de l'équidé (re)devient de la matière inorganique,

sans apparemment avoir eu besoin de passer par le stade intermédiaire de la putréfaction, c'est-à-dire par une sorte de transmutation ou de transsubstantiation accélérée, comme si la marge de temps normalement nécessaire au passage d'un règne à l'autre (de l'animal au minéral) avait été cette fois franchie d'un coup³⁶.

Cette « fossilisation instantanée »³⁷ court-circuite le temps et dérègle l'horloge de la Nature. Immobile mais mû par une vitesse incroyable – une vitesse *géologique*

³⁰ I. Albers, *Claude Simon moments photographiques, op. cit.*, p. 112.

³¹ P. Valéry, « Le cimetière marin » [dans :] *Idem, Œuvres*, N.R.F., Paris 1933, pp. 157–163.

³² C. Simon, *Gulliver, op. cit.*, pp. 89–90.

³³ *Idem, Triptyque*, Minuit, Paris 1973, p. 18 (truite) et p. 87 (mouche).

³⁴ A. Glacet, *Claude Simon chronophotographe : ou les onomatopées du temps*, Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2007, <<http://books.openedition.org/septentrion/14277>> [consulté le 20/07/2023].

³⁵ C. Simon, *Triptyque, op. cit.*, p. 86.

³⁶ *Idem, La Route des Flandres*, Minuit, Paris 1960, p. 99.

³⁷ P. Janssens, *Faire l'histoire, Claude Simon*, Septentrion, Villeneuve d'Ascq 1998, p. 86.

qui parcourt des années entières, sinon des décennies, en seulement vingt-quatre heures –, le cadavre du cheval devient un symbole de manipulation temporelle³⁸.

Si l'on est déjà dans le domaine de l'inanimé, il conviendrait de compléter la liste des « entités ambiguës », à la fois immobiles et mouvantes, par quelques autres exemples tirés de romans simoniens : la mer décrite dans *Leçon de choses*³⁹, le nuage dans *La Bataille de Pharsale*, « glissant et disparaissant [...] Mais immobile »⁴⁰, ou le rayon de soleil dans *La Séparation*, observé par le protagoniste Georges dans la chambre de sa tante Marie. Consacrons, pour terminer, quelques phrases à ce dernier exemple, particulièrement intéressant. La raie lumineuse, qui pénètre dans la chambre où agonise la pauvre vieillarde, semble avancer

comme si elle profitait du moment où on ne regarde pas pour se déplacer, par saccades, comme une espèce de chose qui serait douée à la fois de prodigieuses possibilités d'immobilité et de vitesse. Quand je suis entré elle était encore sur le tapis, pas tout à fait au pied de la commode, et quand je l'ai regardée de nouveau, [...] elle avait comme sauté sur le premier tiroir, [...] pour mordre le bas de la commode puis commencer à monter⁴¹.

Cette perception saccadée de Georges présente des affinités avec la philosophie du présocratique Zénon d'Élée, selon qui toute forme de mouvement se décompose en une succession d'états immobiles... Même Bergson, partisan de la continuité, se permettra d'en douter : « S'agit-il du mouvement ? L'intelligence n'en retient qu'une série de positions : un point d'abord atteint, puis un autre, puis un autre encore »⁴². De la même manière, la durée bergsonienne semble se disperser en une « poussière de moments »⁴³, dont la multiplicité apparaît en tant que « substrat immobile du mouvant, [...] essence intemporelle du temps »⁴⁴, qu'est l'éternité. C'est comme si l'acte même de photographier coupait l'espace-temps en fines lamelles (Philippe Dubois en parle en termes de « coupures »⁴⁵) qui, juxtaposées, formaient ce que Kracauer appelle un continuum spatial des instantanés⁴⁶. Ce ne serait donc pas la bergsonienne indivisibilité temporelle du monde qui assure sa continuité mais, paradoxalement, son fractionnement en instantanés qui, mis ensemble, (re)constituent la durée.

³⁸ Nous avons déjà consacré quelques pages à l'analyse de la figure du cheval dans *La Route des Flandres* dans une monographie intitulée *L'eau et la terre dans l'univers romanesque de Claude Simon. L'obsession élémentaire* (L'Harmattan, Paris 2017, pp. 217–222).

³⁹ C. Simon, *Leçon de choses*, Minuit, Paris 1975, pp. 78, 82.

⁴⁰ *Idem*, *La Bataille de Pharsale*, Minuit, Paris 1969 p. 11.

⁴¹ *Idem*, *La Séparation*, Chemin de fer, Paris 2019, p. 21.

⁴² H. Bergson, *op. cit.*, p. 6.

⁴³ *Ibidem*, p. 208.

⁴⁴ *Ibidem*.

⁴⁵ « La photo ne restitue pas la mémoire d'un parcours temporel mais plutôt la mémoire d'une expérience de coupure radicale de la continuité, coupure qui fonde l'acte photographique lui-même » (P. Dubois, *L'Acte photographique et autres essais*, Nathan, Paris 1990, p. 156).

⁴⁶ S. Kracauer, « La photographie », [dans :] *Idem*, *Sur le seuil du temps*, *op. cit.*, pp. 26–52, p. 39.

Et pourtant, selon Bachelard, la durée n'est qu'un (des) état(s) temporaire(s) de la matière, toujours en train de se transformer. Elle représente « l'aspect stroboscopique d'un changement général [...]. Croire à la permanence des choses, c'est ouvrir les yeux toujours à la même phase de leur rythme »⁴⁷. La photographie – et surtout la chronophotographie de Muybridge et Marey, dont les travaux fascinent Simon – ne serait-elle pas un aspect stroboscopique du temps ? Et plus encore, la description bachelardienne fait penser à la technique cinématographique du « match cut » (ou, plus précisément, du « temporal jump cut ») qui permet de visualiser le passage du temps. Simon l'applique dans ses photographies comme principe de construction de plusieurs diptyques, afin de dégager l'effet des sauts temporels et de laisser le *Spectator* méditer sur l'écart entre un avant et un après, par exemple dans « Jeux » (p. 34) et « Plus tard » (p. 35), ainsi que dans « À abattre ? » (p. 130) et « Décapités » (p. 131). Ne pouvant davantage nous attarder sur cette piste intéressante dans le présent article, nous la développerons dans un prochain article consacré à l'aspect temporel des œuvres littéraires et photographiques de Simon.

4. VERS UNE CONCLUSION

Dans son mémoire de maîtrise portant sur le visuel photographique chez Simon, Nicole Rêve se place du côté de la philosophie de Bachelard, en constatant que la nature immobilisante de la photographie abolit le temps et, par là, symbolise la mort ; il n'y a que l'écriture qui puisse redonner à l'image « une mobilité et une valeur temporelle »⁴⁸. Cependant, nous avons démontré que l'immobilité photographique n'annule pas forcément la vie, mais la suspend dans un espace-temps paradoxal, hors temps et hors espace. Quelle preuve de vie plus évidente que le mouvement ? Dans les yeux du *Spectator*, la scène captée sur la pellicule vibre d'une énergie accumulée, tandis que le *punctum* de Barthes fait sortir le *Spectrum* hors du cadre, vers ce « champ aveugle » situé *ailleurs*. Un texte littéraire peut, sans doute, « animer » davantage l'image photographique en lui restituant le contexte, en le peuplant de gens et de bêtes, enfin, en y ajoutant des détails que le spectateur n'est pas capable de voir ou de reconnaître sans une légende écrite (nous entrons par là dans le domaine de Marta Caraion et sa notion de l'« indicible versant noble »⁴⁹, qui présente la littérature comme « le facteur de visibilité de la photographie »⁵⁰).

⁴⁷ G. Bachelard, *op. cit.*, p. 64.

⁴⁸ N. Rêve, *Aspects du visuel photographique chez Claude Simon*, mémoire de maîtrise de Lettres Modernes à l'Université de Perpignan, sous la dir. de Maurice Roelens, p. 58.

⁴⁹ M. Caraion, « L'indicible : spécificité et compromis de la critique photographique », *Phlit*, 2012, <<http://phlit.org/press/?p=1089>> [consulté le 10/07/2023].

⁵⁰ *Ibidem*.

Or, si l'écriture peut mettre en mouvement la réalité figée en sollicitant l'imagination du lecteur, elle ne lui est en aucun cas indispensable, car la « vie » photographique se déroule en toute autonomie. Le choix et l'agencement des clichés dans un album – un travail tout à fait pareil à celui de l'écrivain composant les phrases dans un récit – confère aux photographies une « fonction narrative »⁵¹, comme l'exprime Mireille Calle, qui anime un dialogue visuel fondé sur des rapprochements : répétitions de certains motifs, prédilection pour certaine thématique, ressemblances ou dissemblances au niveau formel concernant la composition, le cadrage, l'angle de prise de vue, etc. Le jeu des analogies et des contrastes interpelle l'observateur, touchant son imagination non moins que le texte.

Quoi qu'il en soit, la littérature et la photographie simoniennes donnent accès à des temporalités multiples, actualisées au contact d'un lecteur ou d'un spectateur : au présent de l'écriture se joignent le passé et le futur de l'histoire racontée, tandis que la photographie n'a que deux temps : l'éternel présent du moment figé et le passé (objectif) de la réalité extérieure, dont le cliché constitue un souvenir matériel. Et même si l'on était parfois tenté d'imaginer la suite *logique* des événements, le devenir immédiat des sujets ou des objets pétrifiés en train d'effectuer une action (la chute gracieuse de la fillette suspendue en l'air dans « Apesanteur », le prochain geste rythmique des trois « Danseuses », le pas suivant de la vieille dame dans « Plus tard », et ainsi de suite), ce ne serait qu'un futur-du-passé, un conditionnel que l'on pressentirait ou devinerait, mais dont la réalisation exacte resterait incertaine.

L'analyse du paradoxe du mouvement immobile fait ressortir une réflexion plus profonde : le mouvement interrompu n'est que le côté *visible* du véritable changement qu'est l'immobilisation du T/temps. Ce qui hante le *Spectator* dans les plus belles photographies en mouvement, c'est l'endroit *flouté*, preuve visible du passage du temps, dont la suspension contredit les lois physiques et bouleverse l'ordre établi du monde. Il ressort de cette pensée troublante que le *chronos* est, en fait, le sujet de toute photographie.

REMERCIEMENTS / PODZIĘKOWANIA

J'aimerais remercier le Centre national de la science (Narodowe Centrum Nauki) polonais de m'avoir accordé un financement pour des recherches à Perpignan, ce qui m'a permis de collecter les matériaux bibliographiques nécessaires pour écrire le présent article. / Chciałabym serdecznie podziękować Narodowemu Centrum Nauki za przyznanie mi środków na odbycie kwerendy w Perpignan, co pozwoliło mi zgromadzić bogaty korpus materiałów bibliograficznych, którego owocem jest niniejszy artykuł.

⁵¹ N. Réve, « Littérature, photographie et temps chez Claude Simon », entretien avec M. Calle, *Hoplite* 3, 1993, pp. 63–65, p. 65.

Je tiens également à exprimer ma profonde reconnaissance au personnel très serviable, professionnel et sympathique de la bibliothèque Lettres Sciences Humaines de l'Université de Perpignan (UPVD).

TIME, MOVEMENT AND IMMOBILITY IN THE LITERARY AND PHOTOGRAPHIC WORKS OF CLAUDE SIMON

Abstract

The present paper is the first in the series devoted to the study of the temporal dimension of the literary and photographic works of Claude Simon, Nobel Prize-winning author (1985). It proposes to examine the temporal aspect of movement and immobility, the latter not being considered as the opposite but rather as the superlative of movement, temporarily suspended. The analysis is mainly based on the philosophical theories of Gaston Bachelard and Henri Bergson, as well as the photographic ones written by Siegfried Kracauer and Roland Barthes. Influenced by the formal experiments of the Nouveau Roman, Simon rejects the traditional temporal structure of narrative in favor of Faulkner's conception of the eternal "present of writing", which translates at the photographic level where the present is split between the experience of the *Operator* (the photographer) and the *Spectrum* (the subject of the photograph). Time frozen in duration loses its progressive character but acquires a certain plasticity. Simon's works capture the energy of motion and the hidden energy of rest and bring it to an explosive state in a paradoxical synthesis of vertiginous immobility.

Keywords: time, movement, stillness, photography, Claude Simon.

Mots-clés : temps, mouvement, immobilité, photographie, Claude Simon.

RADKA MUDROCHOVA
ORCID : 0000-0002-8718-6922
Université Charles de Prague
radka.mudrochova@ff.cuni.cz

JAN LAZAR
ORCID : 0000-0002-2436-7152
Université d'Opole
ORCID : 0000-0002-2274-7901
Université d'Ostrava
jan.lazar@osu.cz

FABRICE HIRSCH
ORCID : 0000-0002-5646-4651
Université Paul Valéry, Montpellier III
fabrice.hirsch@univ-montp3.fr

L'EMPLOI DES ANGLICISMES DE LA MODE ET LES RECOMMANDATIONS OFFICIELLES : ÉTUDE DES USAGES BASÉE SUR DES OUTILS LINGUISTIQUES

INTRODUCTION¹

Le français a longtemps été une langue de diffusion internationale, et par sa présence dans le monde entier, la langue de Molière est devenue, au fil des

¹ Le présent article s'inscrit dans le Projet européen du développement régional « Créativité et adaptabilité comme conditions du succès de l'Europe dans un monde interconnecté » (n° CZ.02.1.01/0.0/0.0/16_019/0000734) et a bénéficié du soutien du projet Barrande/Mobility 8J23FR021 « A century of anglicisms in French and Czech: graphic and phonetic evolutions ».

siècles précédents, une source primordiale d'emprunts. Toutefois, dès la seconde moitié du XX^e siècle, le paysage géopolitique a changé et l'anglais l'a détrôné, devenant la langue de communication internationale privilégiée et exerçant une influence considérable sur de nombreuses langues, y compris le français. Pour mettre en lumière cette évolution, le secteur de la mode a été sélectionné comme exemple flagrant des tendances contemporaines affectant la diversité du lexique français. Si nous nous penchons sur les siècles précédents, le vocabulaire français dominait dans ce domaine, offrant de nombreux emprunts au monde de la mode. Citons à titre d'exemple quelques mots empruntés par la langue tchèque : *kravata* (cravate), *bižutérie* (bijouterie), *manikúra* (manucure), *pedikúra* (pédicure), etc. Actuellement, on constate que le français perd progressivement son rôle dominant dans la communication internationale, et que, l'anglais ayant repris cette position, de nombreux anglicismes sont introduits dans la langue française. Les créateurs de mode cherchant à nommer de nouveaux produits se tournent de plus en plus vers les néologismes d'origine anglaise, qui, selon eux, rehaussent l'attractivité de leurs créations. Du fait du prestige associé à la langue anglaise, les produits portant un nom anglais gagnent également en prestige. La France, en réaction, a mis en place une politique linguistique très clairement destinée à freiner cet afflux d'anglicismes. La *Commission d'enrichissement de la langue française* (nommée *Commission générale de terminologie et de néologie* jusqu'en 2015) est une instance composée de bénévoles dont la mission principale est de promouvoir l'enrichissement du français. Cette commission se concentre principalement sur les domaines économiques, juridiques et scientifiques où de nombreux néologismes d'origine anglaise émergent, et elle propose des équivalents français pour ces termes. Il est à noter que le domaine de la mode n'est pas au cœur de ses préoccupations, car le vocabulaire y est éphémère, et les termes y sont souvent de courte durée. Leur usage étant susceptible de décliner avec les nouvelles collections, ni les locuteurs natifs ni la Commission ne ressentent le besoin de les franciser. En examinant la section *Habillement et mode* de la base de données *France-Terme*, on observe qu'elle ne contient que 9 unités lexicales, tandis que la section *Économie et gestion de l'entreprise* en compte 560. Il est également important de souligner que la francisation des termes est plus urgente pour les Canadiens francophones, entourés d'une majorité anglophone. L'*Office québécois de la langue française* travaille assidûment pour limiter les anglicismes et suggérer des équivalents en français. Bien que la Commission d'enrichissement de la langue française collabore étroitement avec des institutions des autres pays francophones, il est évident que les institutions québécoises ne reprennent pas systématiquement les propositions françaises. À titre d'exemple, le mot *hashtag* a été traduit par *mot-dièse* par la Commission française, tandis que l'Office québécois recommande *mot-clic*. L'objectif principal de notre article est donc de comparer l'utilisation des anglicismes relatifs à la mode et à l'habillement et leurs recommandations officielles dans différents outils linguistiques. Nous illustrerons par des tableaux

et graphiques l'usage de lexèmes spécifiques, ainsi que leurs fréquences dans les corpus et outils étudiés.

2. POLITIQUES LINGUISTIQUES EN FRANCE ET AU CANADA

Avant de présenter les résultats de notre recherche, nous jugeons utile de décrire plus précisément les politiques linguistiques des pays en question. Il est évident que tout projet d'aménagement linguistique s'élabore dans le contexte spécifique du pays concerné. Comme le précise Jean-Claude Corbeil², les principaux facteurs qui déterminent la politique linguistique sont les suivants : (1) la manière dont se prennent les décisions politiques selon le type de gouvernement ; (2) la dynamique des relations entre les groupes ethno-linguistiques selon la composition démographique de la population ; (3) la dynamique de la concurrence entre les langues de ces communautés linguistiques, d'une part, et entre la ou les langues nationales et les langues internationales dominantes, d'autre part, introduites dans le pays par l'histoire ou par les nécessités des relations politiques et commerciales extérieures ; (4) les moyens humains et financiers disponibles pour concevoir et mettre en place un plan d'aménagement linguistique. Dans le cadre de cet article, il n'est pas possible de décrire en détail les politiques linguistiques des deux pays évoqués. Nous porterons donc notre attention plus particulièrement sur les anglicismes et la description des mesures législatives qui visent à les éliminer. Commençons par une brève présentation de la politique linguistique en France. On peut constater que les dispositions constitutionnelles portant explicitement sur la langue étaient pratiquement inexistantes jusqu'en 1992, date à laquelle la nouvelle Loi constitutionnelle n° 92-554 a apporté des modifications à la Constitution de 1958. Ces modifications résultent notamment de l'article 2 qui contient le texte vivant : « La langue de la République est le français ». D'un premier point de vue, il peut s'agir d'une phrase assez simple, mais elle permet la protection de la langue française contre l'influence excessive de l'anglais. Il convient de préciser que suite à ces modifications, la loi n° 94-665 du 4 août 1994 relative à l'emploi de la langue française, dite loi Toubon – présentée par le ministre de la Culture et de la Francophonie Jacques Toubon – est adoptée. Citons un extrait de cette loi :

1) Dans la désignation, l'offre, la présentation, le mode d'emploi ou d'utilisation, la description de l'étendue et des conditions de garantie d'un bien, d'un produit ou d'un service, ainsi que dans les factures et quittances, l'emploi de la langue française est obligatoire.

2) Les mêmes dispositions s'appliquent à toute publicité écrite, parlée ou audiovisuelle.

² J.-Cl. Corbeil, « Comment s'insère l'aménagement linguistique dans la structure et la culture politiques d'un pays. Étude d'un cas : les politiques linguistiques au Canada », *Diversité Langue*, 1997, <<http://www.uquebec.ca/diverscite>> [consulté le 12/03/2023].

Il en résulte que l'usage de la langue française est imposé dans la présentation des biens et services, ainsi que dans la communication audiovisuelle, notamment publicitaire, qui était envahie par les mots anglais. Ajoutons qu'en 1999, une Académie de la Carpette anglaise a été fondée. Il s'agit d'une institution parodique non gouvernementale, qui décerne chaque année un prix d'« indignité civique » à une personnalité française qui a particulièrement favorisé l'usage de l'anglais au détriment de la langue française. À titre d'exemple, nous pouvons mentionner Frédéric Cuvillier, ministre délégué aux Transports, à la Mer et à la Pêche, qui se l'est vu décerner pour avoir déclaré, selon *Le Parisien*, que dans le domaine du transport, « l'anglais devrait être la langue d'usage et de rédaction des documents officiels harmonisés »³.

La politique linguistique au Canada représente un autre cas. Il faut se rendre compte qu'à la différence de la France, les Canadiens francophones se trouvent en minorité dans leur pays et que l'usage de la langue française a toujours été menacé par l'anglais. Pour préciser, selon Statistique Canada, 9 809 155 personnes, soit 30,1 % de la population, sont francophones et 7 274 090 personnes, soit 22 % de la population, déclarent avoir le français comme langue maternelle. Si nous regardons le contexte historique, le français était quasiment en voie d'extinction au XIX^e siècle où la nouvelle loi impériale britannique l'a aboli comme langue de la législation et a décrété l'anglais seule langue officielle. Certaines provinces ont aussi adopté des lois anti-françaises qui ont favorisé l'enseignement et l'usage de la langue anglaise au détriment du français. Pourtant, la langue française a survécu au Canada et au XX^e siècle, l'on a pu observer son nouvel essor. Il faut surtout mentionner l'adoption de la *Charte de la langue française* (loi 101) en 1977, qui a fait du français la seule langue officielle de la province du Québec et a renforcé aussi sa position comme langue la plus importante au travail, dans le commerce, dans la vie communautaire et dans l'éducation. À une époque où l'anglais domine dans la communication des entreprises internationales, cette loi oblige les entreprises du Québec à détenir un certificat de francisation, à former un comité de francisation (pour les entreprises de plus de 100 employés) et à augmenter la présence des francophones. Soulignons que la maîtrise de la langue parlée et écrite est exigée dans les milieux de travail. Après que le statut de la langue française a ainsi été renforcé au niveau législatif, l'*Office québécois de la langue française* a ensuite mis en œuvre des moyens pour protéger le français contre les anglicismes. Nous pensons notamment au *Grand dictionnaire terminologique*, une base de données terminologique comprenant près de trois millions de termes, qui propose des définitions et des équivalences pour les termes anglais.

³ *Avenir de la langue française*, <<https://avenir-langue-francaise.org/frederic-cuvillier-carpette-anglaise-2012/>> [consulté le 23/09/2023].

3. MÉTHODOLOGIE ET BASE DE DONNÉES

Avant d'exposer les résultats de notre recherche, une présentation de la méthodologie employée et des outils linguistiques utilisés s'impose. Dans la première étape de notre étude, nous avons examiné les termes présents dans la section *Habillement et mode de FranceTerme*. Le tableau ci-dessous présente les termes français recommandés par ce dictionnaire.

Tableau 1. Recommandations dans la base de données *FranceTerme*

| Anglicisme | Recommandation dans <i>FranceTerme</i> |
|---|--|
| <i>fast fashion</i> | <i>collection éclair</i> |
| <i>wet suit</i> | <i>combinaison isotherme</i> |
| <i>windbreaker, windsuit</i> | <i>coupe-vent</i> |
| <i>e-wear</i> | <i>cybervêtement</i> |
| <i>fashion show, showcase</i> | <i>défilé</i> |
| <i>trend(-)setter</i> | <i>faiseur,-euse de mode</i> |
| <i>super model, top model</i> | <i>mannequin vedette</i> |
| <i>cold weather mask, ski mask, snow mask</i> | <i>masque de froid</i> |
| <i>street fashion, street trend</i> | <i>mode de la rue</i> |

Lors de la deuxième étape de notre recherche, nous avons tenté de retrouver les mêmes mots dans le *Grand dictionnaire terminologique*, qui est une banque de fiches terminologiques rédigées par l'*Office québécois de la langue française* ou ses partenaires. Il convient de préciser que chaque fiche correspond à un domaine d'emploi spécialisé et présente les termes associés en français, en anglais et, occasionnellement, dans d'autres langues. Le tableau 2 contient les termes recommandés trouvés dans ce dictionnaire. Soulignons que ce tableau ne compte que sept lignes, étant donné que les mots *e-wear* et *cold weather mask*, ainsi que leurs équivalents *ski mask* et *snow mask* n'y figurent pas.

Tableau 2. Recommandations dans le *Grand dictionnaire terminologique*

| Anglicisme | Recommandation |
|-------------------------------|---------------------------------|
| <i>fast fashion</i> | <i>mode éphémère</i> |
| <i>wet suit</i> | <i>combinaison isothermique</i> |
| <i>windbreaker</i> | <i>coupe-vent</i> |
| <i>fashion show</i> | <i>défilé de mode</i> |
| <i>trend(-)setter</i> | <i>faiseur de tendance</i> |
| <i>super model, top model</i> | <i>mannequin vedette</i> |
| <i>street trend</i> | <i>mode de la rue</i> |

Il est également intéressant d'observer à quel moment le mot a été introduit dans ces deux dictionnaires, ce que présente le tableau 3.

Tableau 3. Datation dans les deux dictionnaires

| Anglicisme | Journal officiel | GDT |
|---|------------------|------|
| <i>fast fashion</i> | 2013 | 2015 |
| <i>wet suit</i> | 2013 | 2001 |
| <i>windbreaker, windsuit</i> | 2008 | 2003 |
| <i>e-wear</i> | 2011 | – |
| <i>fashion show, showcase</i> | 2006 | 1988 |
| <i>trend(-)setter</i> | 2011 | 2008 |
| <i>super model, top model</i> | 2005 | 2003 |
| <i>cold weather mask, ski mask, snow mask</i> | 2011 | – |
| <i>street fashion, street trend</i> | 2005 | 2001 |

Lors des étapes ultérieures de notre recherche, nous avons analysé les mots précédemment répertoriés dans les corpus *Aranea*, qui englobent actuellement 14 langues. Il nous semble particulièrement pertinent de noter que le corpus *Araneum* est en mesure de distinguer entre les deux variantes de la langue française, à savoir le français hexagonal et le français canadien. Pour des analyses complémentaires, nous avons exploité les outils *Google Trends*, *Google Ngram*, *Néoveille* et le moteur de recherche *Google*.

4. RECHERCHE DANS LES CORPUS *ARANEA*

Dans un premier temps, nous avons effectué une recherche dans les corpus linguistiques du français gérés par l'Université Comenius de Bratislava, *Aranea*⁴, à savoir : *AFM Araneum Francogallicum II Maximum (French, 17.09) 8,70 G (FR)* et *AFC Araneum Francogallicum Canadiense Medium 305 M (CA)*. À l'heure ac-

⁴ Pour savoir plus sur les corpus *Aranea*, cf. notamment : V. Benko, « Aranea: A Family of Comparable Gigaword Web Corpora », *Web Corpora & Corpus Linguistics Portal*, Bratislava, Slovak Academy of Sciences, L. Štúr Institute of Linguistics, 2018, <http://aranea.juls.savba.sk/aranea_about/index.html> [consulté le 2/12/2023] ; V. Benko *et al.*, *Webové korpusy Aranea*, Université Comenius de Bratislava, Bratislava 2019 ; O. Nádvořníková, « The use of English, Czech and French punctuation marks in reference, parallel and comparable web corpora: A question of methodology », *Linguistica Pragensia* 30(1), 2020, pp. 30–50.

tuelle, la plupart des langues traitées dans les corpus *Aranea* sont dotées de larges corpus unilingues permettant d'exploiter des bases de données importantes avec des occurrences concrètes et des contextes authentiques⁵, même avec des variétés diatopiques. Ainsi, il est possible de cibler nos recherches sur la variété linguistique désirée, en l'occurrence, le français de France et le français canadien dans le contexte de notre étude. La démarche de recherche s'articule autour d'une simple requête pour chaque lexie : d'un côté, l'anglicisme, et de l'autre, son équivalent recommandé en français, dans le corpus correspondant. L'objectif est d'obtenir le nombre total d'occurrences pour chaque requête. Cette méthode a été appliquée aux deux corpus mentionnés. Il est évident que ces corpus ne sont pas de tailles comparables. Toutefois, notre intention n'est pas de mettre en parallèle les deux variétés linguistiques, mais plutôt de quantifier le nombre d'occurrences de lexies concurrentes au sein de chaque corpus.

Les occurrences des lexies provenant du corpus AFM, c'est-à-dire du corpus français, sont détaillées dans le tableau 4.

Tableau 4. Résultats du corpus AFM (anglicisme vs recommandation officielle)

| Anglicisme | AFM | Recommandation | AFM |
|---|----------|------------------------------|----------|
| <i>fast fashion</i> | 377 | <i>collection éclair</i> | 3 |
| <i>wet suit</i> | 44 | <i>combinaison isotherme</i> | 45 |
| <i>windbreaker, windsuit</i> | 23/5 | <i>coupe-vent</i> | 3.796 |
| <i>e-wear</i> | 3 | <i>cybervêtement</i> | 1 |
| <i>fashion show, showcase</i> | 915 | <i>défilé</i> | 95.099 ! |
| <i>trend(-)setter</i> | 88 | <i>faiseur,-euse de mode</i> | 65/10 |
| <i>super model, top model</i> | 28/4.372 | <i>mannequin vedette</i> | 245 |
| <i>cold weather mask, ski mask, snow mask</i> | 0/11/2 | <i>masque de froid</i> | 4 |
| <i>street fashion, street trend</i> | 94/0 | <i>mode de la rue</i> | 77 |

Nous observons qu'en général, il y a plus d'occurrences pour le terme anglais, et que dans certains cas, le nombre est beaucoup plus élevé que celui de la recommandation officielle. Ainsi : *fast fashion*, 377 occurrences vs *collection éclair*, 3 occurrences, ou *top model* (4372) vs *mannequin vedette* (245). Dans d'autres cas, les chiffres sont plus proches : *e-wear* (3) / *cybervêtement* (1), *wet suit* (44) / *combinaison isotherme* (45). En revanche, dans un seul cas, la recommanda-

⁵ O. Nádorníková, « Le corpus multilingue InterCorp : nouveaux paradigmes de recherche en linguistique contrastive et en traductologie », *Studii de lingvistică* 7, 2017, p. 67.

tion officielle, *coupe-vent*, compte plus de résultats que ses homologues critiqués, *windbreaker*, *windsuit*. Par ailleurs, un lexème n'a pas pu être pris en compte dans la présentation en raison de son caractère polysémique : il est marqué d'un point d'exclamation dans le tableau, il s'agit de *défilé*, la recommandation officielle pour les termes anglais *fashion show* et *showcase*.

Poursuivons nos observations par la présentation des résultats du corpus canadien, résumés dans le tableau 5.

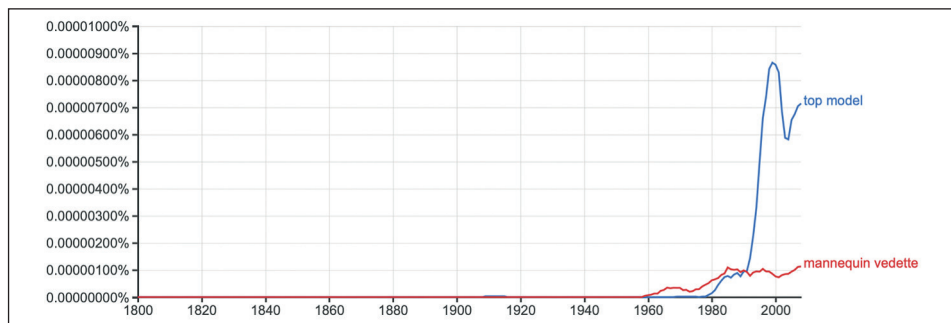
Tableau 5. Résultats du corpus AFC (anglicisme vs recommandation officielle)

| Anglicisme | AFC | Recommandation | AFC |
|-------------------------------|------|---------------------------------|-----|
| <i>fast fashion</i> | 4 | <i>mode éphémère</i> | 6 |
| <i>wet suit</i> | 7 | <i>combinaison isothermique</i> | 21 |
| <i>Windbreaker</i> | 0 | <i>coupe-vent</i> | 76 |
| <i>fashion show</i> | 15 | <i>défilé de mode</i> | 230 |
| <i>trend(-)setter</i> | 1 | <i>faiseur de tendance</i> | 1 |
| <i>super model, top model</i> | 0/25 | <i>mannequin vedette</i> | 7 |
| <i>street trend</i> | 0 | <i>mode de la rue</i> | 2 |

Le tableau 5 révèle que le nombre d'occurrences des recommandations officielles est plus important que celui des termes anglais, sauf : (a) deux lexies concurrentielles, *trend(-)setter* et *faiseur de tendance*, qui sont à égalité, et (b) les termes *top model* et *mannequin vedette*, où l'anglicisme compte plus d'attestations que son homologue français.

Bien que les résultats obtenus soient peu représentatifs, fondés sur une seule ressource de recherche, les corpus *Aranea*, nous pouvons néanmoins percevoir une tendance générale montrant que le français canadien privilégie les recommandations officielles, tandis que le corpus français de France accuse d'habitude plus d'occurrences des termes anglais.

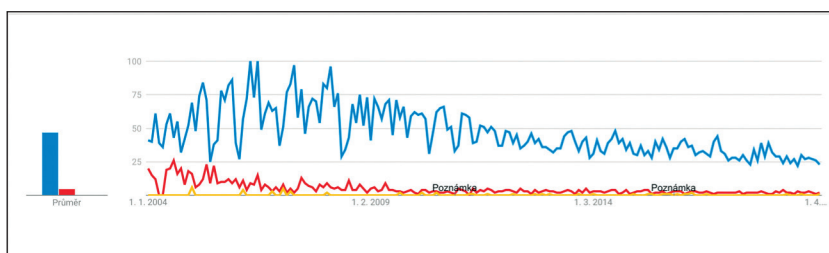
Étant donné que les lexies *top model*, *super model* et *mannequin vedette* représentent dans le corpus des occurrences assez dispersées, nous avons décidé d'effectuer, dans un deuxième temps, une recherche au moyen de l'outil *Google Ngram*. Cette recherche permet de vérifier l'usage de plusieurs termes dans les livres enregistrés sur *Google*, dans une langue donnée, comme le français. La période sélectionnée est 1800-2008. Les résultats sont illustrés par le graphique 1 (recherche effectuée le 11 septembre 2023).



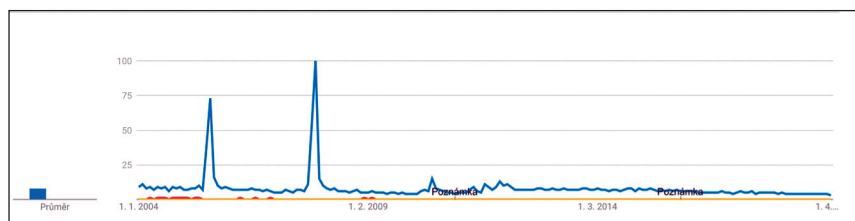
Graphique 1. Recherche sur Google Ngram (*top model* vs *mannequin vedette*)

Il est à observer que le mot *mannequin vedette* était déjà utilisé dans les discours écrits français dans les années 1960, tandis que la lexie *top model* entre en scène plus tard et devient populaire notamment dans les années 1990. En revanche, le dernier terme de ce groupe, *super model*, n'a pas été répertorié dans cet outil de recherche.

Afin d'approfondir notre analyse, nous avons poursuivi notre recherche dans l'application *Google Trends*, qui permet de visualiser les fréquences de recherches effectuées sur Internet via le moteur de recherche *Google*. Les visualisations peuvent être filtrées par territoire et/ou par langue. Ainsi, le graphique 2 illustre l'intérêt porté par les internautes aux lexies *top model* (en bleu), *super model* (en rouge) et *mannequin vedette* (en jaune), tapées dans le moteur de recherche entre le 1^{er} avril 2004 et le 1^{er} avril 2019 au Québec. Les données pour la France sont présentées sur le graphique 3.



Graphique 2. Recherche sur *Google Trends* (*top model*, *super model*, *mannequin vedette*), Québec



Graphique 3. Recherche sur *Google Trends* (*top model*, *super model*, *mannequin vedette*), France

Les deux graphiques *supra* montrent que le terme *top model* est le plus fréquemment saisi des trois expressions concurrentielles tant en France qu'au Québec, avec plusieurs pics dans la période recherchée. Le mot *super model* présente un certain nombre de résultats au début de la période (entre 2004 et 2009) au Québec, mais reste presque absent en France. La recommandation officielle *mannequin vedette* reste peu recherchée sur les deux territoires.

5. RECHERCHE SUR GOOGLE

Pour examiner la pertinence des résultats des corpus *Aranea*, nous avons effectué, dans un troisième temps, une vérification du nombre d'attestations de notre échantillon de mots dans le moteur de recherche *Google*, qui permet de limiter les recherches au territoire et/ou à la langue souhaités. Bien que les résultats affichés par *Google* comportent beaucoup de redondances, car, comme le soulignent Viaux et Cartier⁶, « ce moteur de recherche souffre de l'hétérogénéité des données qui sont proposées, de l'absence de méta-informations sur les données rendant parfois ardue la validation des occurrences, ainsi que de l'absence de dédoublement des textes », il est pourtant utilisé dans des recherches en linguistique, notamment en néologie⁷, où « il permet de se faire une première idée de l'existence et de la circulation d'un néologisme »⁸. L'application de cette méthodologie à notre étude permet de comparer la circulation des termes concurrentiels et de noter des écarts éventuels dans les nombres d'occurrences repérés pour les deux variétés du français.

La répartition des nombres d'occurrences est présentée dans le tableau 6 (les recherches ont été spécifiquement limitées par territoire et par langue, 05/10/2023).

Tableau 6. Résultats issus du moteur de recherche *Google*
(anglicisme vs recommandation officielle)

| Anglicisme | Google.fr | Recommandation | Google.fr |
|------------------------------|-------------|------------------------------|-----------|
| <i>fast fashion</i> | 225.000 | <i>collection éclair</i> | 1.860 |
| <i>wet suit</i> | 12.400 | <i>combinaison isotherme</i> | 2.930 |
| <i>windbreaker; windsuit</i> | 239.000/527 | <i>coupe-vent</i> | 7.190.000 |
| <i>e-wear</i> | 3.030 | <i>cybervêtement</i> | 10 |

⁶ J. Viaux, E. Cartier, « Étude linguistique et quantitative de la pénétration des anglicismes de type N ou ADJ(-)Ving dans sept langues à partir d'un corpus contemporain journalistique : les exemples de *bashing* et *shaming* en français contemporain », [dans :] Ch. Jacquet-Pfau, A. Napieralski, J.-F. Sablayrolles (dir.), *Emprunts néologiques et équivalents autochtones. Études interlangues*, Université de Łódź, Łódź 2018, p.16.

⁷ Cf. par exemple les travaux de : Z. Hildenbrand, A. Kacprzak, J.-F., Sablayrolles, (dir.), *Emprunts néologiques et équivalents autochtones en français, en polonais et en tchèque*, Lambert Lucas, Limoges 2016 ; Ch. Jacquet-Pfau, A. Napieralski, J.-F. Sablayrolles (dir.), *op. cit.* ; G. Tallarico, J. Humbley, Ch. Jacquet-Pfau (dir.), *Nouveaux horizons pour la néologie en français. Hommage à Jean-François Sablayrolles*, Lambert Lucas, Limoges 2020.

⁸ J. Viaux, E. Cartier, *op. cit.*

| Anglicisme | Google.fr | Recommandation | Google.fr |
|---|--------------------|---------------------------------|--------------|
| <i>fashion show, showcase</i> | 892.000/3.100.000 | <i>défilé</i> | 22.100.000 ! |
| <i>trendsetter/trend-setter/ trend setter</i> | 61.100/5.100/4.470 | <i>faiseur,-euse de mode</i> | 5.710 |
| <i>super model, top model</i> | 87.200/871.000 | <i>mannequin vedette</i> | 9.420 |
| <i>cold weather mask, ski mask, snow mask</i> | 273/37.600/2.700 | <i>masque de froid</i> | 60.900 |
| <i>street fashion, street trend</i> | 86.800/2.830 | <i>mode de la rue</i> | 4.370.000 |
| | | | |
| Anglicisme | Google.ca | Recommandation | Google.ca |
| <i>fast fashion</i> | 12.400 | <i>mode éphémère</i> | 2.110 |
| <i>wet suit</i> | 8.850 | <i>combinaison isothermique</i> | 3.630 |
| <i>windbreaker</i> | 91.400 | <i>coupe-vent</i> | 711.000 |
| <i>fashion show</i> | 53.500 | <i>défilé de mode</i> | 133.000 |
| <i>trendsetter/trend-setter/ trend setter</i> | 11.400/1.300/1.270 | <i>faiseur de tendance</i> | 9 |
| <i>super model, top model</i> | 2.990/19.300 | <i>mannequin vedette</i> | 1.080 |
| <i>street trend</i> | 1.290 | <i>mode de la rue</i> | 206.000 |

Le tableau indique que la répartition des résultats est très hétérogène, en France ainsi qu'au Québec. Dans le corpus français, les préférences pour l'anglicisme sont au nombre de cinq : *fast fashion*, *wet suit*, *e-wear*, *trend(-)setter*, *super model/top model*, en revanche, les recommandations officielles telles que *combinaison isotherme*, *coupe-vent*, *masque de froid*, *mode de la rue* présentent plus d'occurrences que les termes anglais. Ces constatations correspondent, en majorité, aux résultats issus du corpus *Araneum* (AFM), à part les lexies *masque de froid* et *mode de la rue* qui n'apparaissent pas comme préférées dans le corpus AFM.

Pour ce qui est des résultats au Québec, les recommandations officielles sont moins représentées que dans le corpus *Araneum* (AFC), dans lequel les anglicismes tels que *fast fashion*, *wet suit*, *trend(-)setter*, *super model/top model* représentaient moins d'occurrences que leurs concurrents officiels.

6. RECHERCHE SUR NÉOVELLE

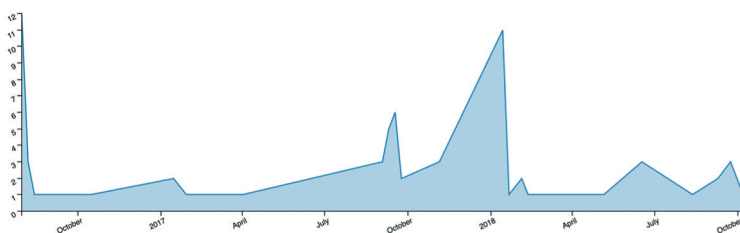
Pour terminer notre recherche basée sur les outils de linguistique de corpus, nous allons brièvement présenter une étude effectuée sur la plateforme *Néovelle*⁹, un outil dont les objectifs sont le suivi et le repérage des néologismes dans plu-

⁹ Cf. E. Cartier, « Néovelle, système de repérage et de suivi des néologismes en sept langues », *Neologica* 10, 2016, pp. 101–131 ; *Idem*, « Emprunts en français actuel : étude linguistique et statistique à partir de la plateforme Néovelle », [dans :] A. Kacprzak, R. Mudrochová, J.-F. Sablayrolles (dir.) *L'emprunt en question(s). Conceptions, réceptions, traitements lexicographiques*, Lambert Lucas, Limoges 2019.

sieurs langues. Cet outil permet de visualiser les courbes de vie des lexies enregistrées, grâce à un corpus dynamique du français contemporain « composé de 245 sources de presse récupérées deux fois par jour via les fils RSS publiés par les éditeurs, depuis 2015 »¹⁰. Il faut souligner que les périodiques pris en considération ne sont pas uniquement français, mais également francophones, ce qui permet de comparer les occurrences au niveau diatopique. C'est aussi la raison pour laquelle nous avons décidé d'inclure dans notre recherche cet outil, *a priori* développé pour des études sur la néologie.

Étant donné que la plateforme *Néoveille* ne couvre que les quatre dernières années, les attestations des lexies de notre corpus sont peu nombreuses, raison pour laquelle nous ne considérerons que quelques exemples représentatifs (recherche effectuée le 2 juillet 2023). Dans le corpus du français de France, nous remarquons plus d'occurrences du mot *trend(-)setter* (10) que de son équivalent concurrentiel *faiseur/-euse de mode* (2) ; en revanche, largement plus représentées sur *Néoveille*, les recommandations officielles *mannequin vedette* ou *coupe-vent* donnent respectivement 59 et 34 occurrences. Pour ce qui est des résultats canadiens, les occurrences sont plus rares, notamment, quant aux anglicismes (0 occurrence pour la majorité des échantillons étudiés), même si les équivalents français *combinaison isothermique* (4), *coupe-vent* (34) et *mannequin vedette* (9) donnent un certain nombre de résultats, indiqués entre parenthèses.

Pour terminer la présentation des résultats de la plateforme *Néoveille*, nous proposons un dernier graphique (graphique 4) illustrant l'évolution temporelle du mot *mannequin vedette*, qui est le plus attesté dans le corpus français de France sur la plateforme en question.



Graphique 4. Évolution temporelle sur *Néoveille* (*mannequin vedette*)

Le graphique signale un pic important à la fin de 2018, où on parlait de la *mannequin vedette* Tyra Banks dans le contexte du phénomène des mères porteuses. Voici par exemple un extrait du journal *20minutes.fr* :

Kim Kardashian souffrirait d'un problème au placenta qui a créé de sérieuses complications pendant sa deuxième grossesse et aurait pu mettre sa vie en danger lors d'une troisième, selon le site.

¹⁰ E. Cartier, « Emprunts en français actuel », *op. cit.*, p. 151.

De nombreuses célébrités ont déjà fait appel à des mères porteuses, selon le magazine *People*, de Sarah Jessica Parker et Matthew Broderick en passant par Michael Jackson, Elton John et la mannequin vedette Tyra Banks¹¹.

CONCLUSION

Notre étude a rappelé que la France et le Canada mènent un travail systématique pour favoriser l'usage de la langue française sur leur territoire. Ces deux pays disposent de moyens législatifs permettant de protéger le français contre la pénétration massive des anglicismes. Grâce aux lois mises en place et au soutien financier du gouvernement, des institutions comme l'Office québécois de la langue française et la Commission d'enrichissement de la langue française fournissent aux francophones un éventail d'expressions susceptibles de remplacer les mots anglais. Toutefois, c'est l'usage quotidien qui déterminera le destin de ces mots. Le corpus que nous avons analysé peut servir d'indicateur de la pérennité des termes français proposés.

Les différents outils linguistiques utilisés pour cette recherche portant sur l'emploi des anglicismes dans le domaine de l'habillement et de la mode et leurs équivalents officiels en français de France et en français québécois, ou canadien, montrent des résultats variés. Néanmoins, certains points communs sont à souligner. Les corpus *Aranea* affichent des occurrences plus nombreuses pour les anglicismes, excepté pour les lexies *coupe-vent* et *combinaison isotherme*. Ces résultats ont été confirmés par l'analyse sur la plateforme *Néoveille*. En revanche, le corpus canadien AFC montre davantage d'occurrences pour les recommandations officielles, ce qui concorde encore avec les résultats de *Néoveille*. Concernant les recherches sur *Google*, les résultats sont plus mitigés. Cependant, certaines tendances se dégagent, avec notamment davantage d'occurrences pour les équivalents français tels que *combinaison isotherme* et *coupe-vent*, ainsi que pour les anglicismes *wet suit*, *fast fashion*, *e-wear*, *trendsetter*, *super model/top model* sur *Google* France. À l'inverse, ce moteur de recherche a révélé plus d'occurrences des termes anglais au Canada.

Globalement, il est manifeste, du moins selon les résultats obtenus à partir de l'échantillon de mots sélectionné, que le français canadien suit davantage les recommandations officielles que le français de France.

¹¹ *20minutes*, <<https://www.20minutes.fr/people/2203323-20180116-kim-kardashian-kanye-west-accueillent-troisieme-enfant#xtor=RSS-149>> [consulté le 11/03/2023].

THE USE OF ANGLICISMS IN FASHION
AND OFFICIAL RECOMMENDATIONS :
A STUDY OF PRACTICES BASED ON LINGUISTIC TOOLS

Abstract

Historically, French has been a significant international language, with its influence apparent in global vocabulary borrowings. However, by the latter half of the 20th century, geopolitical shifts saw English assuming the role of the global lingua franca, thereby influencing various languages, including French. The fashion industry vividly displays this shift in French vocabulary. In earlier centuries, French dominated fashion terminology, influencing even Czech with words like “kravata” (cravate) and “bižutérie” (bijouterie). Presently, as English gains dominance in global communication, there is a surge in Anglicisms in French. Designers now frequently use English-based neologisms, believing them to heighten product appeal. France’s advanced linguistic policy, led by the Commission d’enrichissement de la langue française, works to counter this trend by providing native French equivalents, especially in economic, legal, and scientific fields. Interestingly, while Quebec’s linguistic body works in tandem with France’s, there are differences, like the term for “hashtag”: France recommends “mot-dièse” whereas Quebec suggests “mot-clic”. This paper aims to contrast the use of fashion-related Anglicisms and their official recommendations across varied linguistic tools.

Key words: Anglicism, fashion, language policy, linguistic variation, borrowing.

Mots-clés : anglicisme, mode, politique linguistique, variation linguistique, emprunt.

REGINA SOLOVÁ

ORCID : 0000-0002-7499-7769

Université de Wrocław

Faculté des langues, littératures et cultures

regina.solova@uwr.edu.pl

TRADUIRE DANS UN SYSTÈME AUTORITAIRE EN TEMPS DE CRISE :

LES REPRÉSENTATIONS DES ÉVÉNEMENTS POLONAIS DE 1980–1981
DANS LA PRESSE OFFICIELLE POLONAISE
À DESTINATION DES LECTEURS OCCIDENTAUX

1. INTRODUCTION

Cette étude porte sur les relations entre la représentation de la réalité, la traduction et la propagande extérieure, entendue comme une forme de communication persuasive adressée à des publics étrangers¹. L'objet de l'étude est la revue *Polska*, un outil de politique culturelle extérieure de la Pologne populaire, créée par les autorités communistes pour promouvoir le pays à l'étranger. Sur la base de la version originale polonaise ainsi que des versions anglaise et française du mensuel, destinées aux lecteurs occidentaux, nous voulons étudier comment les représentations de la réalité relatives à la crise polonaise du début des années 1980 ont été filtrées par les idiosyncrasies des auteurs des textes originaux et de leurs traductions ainsi que par les contraintes du système source à ce moment particulier de son histoire.

¹ Sur la typologie de la propagande en fonction de son public (propagande extérieure vs. propagande intérieure) voir : B. Dobek-Ostrowska, J. Fras, B. Ociełka, *Teoria i praktyka propagandy*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 1997, pp. 35–36.

La façon d'appréhender le concept de représentation dans cette contribution s'appuie sur le courant traductologique d'inspiration linguistique, et prend pour point de départ l'étude du linguiste polonais Zenon Klemensiewicz « Przekład jako zagadnienie językoznawstwa » [La traduction comme enjeu de la linguistique]², un texte canonique de la traductologie d'expression polonaise. Publié en 1955, l'article soulève la question de la représentation, sans que le terme apparaisse, en considérant les relations entre langue et pensée et leur lien avec la réalité. Selon l'auteur, la pensée, qui se réalise dans la langue avec laquelle elle est indissociablement liée, reflète une réalité objective. Dans le contexte du transfert d'un texte d'une langue à une autre, le traducteur n'est pas confronté directement à la réalité, mais à une « pensée sur la réalité » (une façon de penser la réalité) moulée dans les formes linguistiques de la langue originale. La tâche du traducteur consiste à communiquer cette façon de penser la réalité d'une manière aussi véridique que l'auteur de l'original, mais en l'exprimant dans les formes linguistiques d'une autre langue. Les enjeux linguistiques de la traduction – poursuit Klemensiewicz – sont déterminés, entre autres, par l'idiosyncrasie de l'auteur de l'original, somme de ses traits de caractère, de sa formation, de son appartenance sociale et idéologique, de l'époque où il a écrit son texte ou de l'ambiance intellectuelle et émotionnelle dans laquelle a mûri son écriture, et requièrent de la créativité de la part du traducteur. En effet, ce dernier, appelé à recréer dans la langue d'arrivée une façon de penser la réalité, le fait d'une manière originale et unique³. Nous considérons que l'étude du linguiste polonais est révélatrice du fond de la représentation et suppose en filigrane deux degrés de subjectivité du processus de traduction. Le premier est lié à la manière de penser la réalité propre à l'auteur ainsi qu'à ses particularités langagières, le second, à l'unicité de l'expression langagière du traducteur.

Les remarques de Klemensiewicz qui permettent d'entendre la traduction comme effet de deux regards subjectifs superposés semblent être un outil intéressant pour étudier les textes de presse ainsi que leurs traductions produites dans les conditions spécifiques propres aux systèmes autoritaires. Sur la base des conclusions du linguiste polonais, le terme de « représentation de la réalité » sera utilisé pour désigner « une façon de penser la réalité moulée dans des formes linguistiques qui créent son reflet subjectif ». Par « système autoritaire », nous entendons une forme de gouvernement qui « se traduit par la primauté de l'exécutif et la restriction des libertés politiques »⁴. Ces restrictions comprennent, entre

² Z. Klemensiewicz, « Przekład jako zagadnienie językoznawstwa », [dans :] M. Rusinek (dir.), *O sztuce tłumaczenia*, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław 1955, pp. 85–97. L'importance du texte pour les études traductologiques en Pologne est confirmée entre autres par sa présence dans l'anthologie « Polska myśl przekładoznawcza » [Études polonaises sur la traduction], sous la dir. de P. de Bończa Bukowski et M. Heydel, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2013, pp. 53–65.

³ *Ibidem*.

⁴ *Larousse. Dictionnaire de français*, <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/autoritarisme/6837>> [consulté le 7/01/2024].

autres, le contrôle des médias par leurs détenteurs (en l'occurrence le Parti ouvrier unifié polonais), et donc l'imposition d'un langage spécifique dans la sphère publique, qui leur sert d'outil de propagande. Les pratiques linguistiques du pouvoir se laissent désigner par différents termes. Dans cette étude, nous utilisons le terme « langue de bois » qui, à l'origine, désignait spécifiquement le « discours des dirigeants communistes » et qui, aujourd'hui, dans un sens élargi, fait référence au « langage figé de la propagande politique »⁵.

Quant à la méthode, dans les études traductologiques, la question de la représentation se laisse analyser selon deux approches principales. Comme l'a remarqué Mona Baker, il existe des recherches basées sur l'analyse du choix du contenu censé représenter la culture source auprès des destinataires des systèmes cibles, et des recherches basées sur l'analyse des moyens linguistiques utilisés dans la traduction pour créer l'image de l'Autre⁶. Notre contribution s'inscrit dans le second courant méthodologique évoqué par Baker et consiste à examiner des choix d'expression linguistique qui apparaissent dans des textes publiés dans la revue *Polska* et relatifs aux événements polonais du début des années 1980. Le corpus se compose de textes provenant des trois versions linguistiques du mensuel, publiés entre août 1980 et novembre 1981 (seize numéros du magazine au total). Les originaux polonais, principalement adressés à la diaspora polonaise à l'étranger, sont juxtaposés aux versions anglaise et française du magazine. L'analyse de deux versions non originales de la revue, à savoir *Poland* et *La Pologne*, permet, par comparaison, de mettre en évidence la spécificité des choix linguistiques au niveau microtextuel.

La présente contribution complète une étude précédente dans laquelle nous avons analysé une sélection de textes de la revue *Polska* censés représenter la crise polonaise du début des années 1980. L'étude a montré que la représentation des bouleversements sociopolitiques liés à la création du syndicat *Solidarność* y était univoque et dominée par le point de vue du gouvernement. Malgré une libéralisation de la ligne éditoriale, venue en réaction à l'ouverture politique et sociale, la déformation de la réalité et les silences sur certains faits ont été une constante du magazine⁷.

L'étude est divisée en trois étapes. D'abord, nous présenterons le magazine *Polska*, en rappelant le contexte de son fonctionnement dans le système de propagande étrangère de la République populaire de Pologne. En plus des définitions des termes clés de l'étude, comme « propagande » et « autocensure », nous utiliserons dans cette partie des données provenant de plusieurs collections des Archives

⁵ R. Solová, « O nazywaniu języka władzy. Polsko-francuski rekonesans », *Orbis Linguarum* 49, 2018, p. 183.

⁶ M. Baker, « The Changing Landscape of Translation and Interpreting Studies », [dans :] S. Bermann, C. Porter (dir.), *A Companion to Translation Studies*, Wiley-Blackwell Publishing, Chichester 2014, pp. 15–17.

⁷ R. Solová, « Traduction – représentation – exploitation. Les événements polonais de 1980–1981 dans la revue *Polska*. *Czasopismo Ilustrowane* », *Między Oryginałem a Przekładem* 3(45), 2019, pp. 139–160.

des Actes Nouveaux de Varsovie qui documentent les objectifs et les modes de fonctionnement du magazine. Ensuite, nous proposerons un bref résumé des événements polonais de 1980–1981. Enfin, nous examinerons des contextes microtextuels choisis pour en déterminer les enjeux linguistiques et leurs répercussions sur les représentations de la réalité adressées aux lecteurs des textes étudiés.

2. LA REVUE *POLSKA* ET SES TRADUCTIONS DANS LE SYSTÈME DE PROPAGANDE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE POLOGNE

L'idée de publier le mensuel *Polska* afin de créer une image positive du pays à l'étranger est née au début de 1954, quelques mois seulement après la mort de Joseph Staline⁸. Le projet a été favorisé par une période de détente dans les relations internationales qui a connu son moment culminant en 1956 et qui a encouragé les autorités polonaises à mener une politique d'information et de propagande relativement indépendante de l'URSS. Le mensuel *Polska* a d'abord été conçu, traduit et publié par les Éditions en Langues Étrangères « POLONIA » (Wydawnictwo w Językach Obcych « POLONIA »), puis, à partir de 1967, par l'Agence polonaise Interpress (Polska Agencja Interpress). Sa publication était financée par des fonds publics dans le cadre de la politique culturelle extérieure. À l'origine, le magazine existait en six versions linguistiques : polonaise, anglaise, française, espagnole, allemande et russe. Au cours de la période considérée, la revue était traduite en allemand, anglais, français, espagnol et – jusqu'en juin 1981 – suédois. Les traductions à partir de l'original polonais étaient réalisées « sur place », selon les directives des donneurs d'ordre (les représentants du parti communiste), puis envoyées dans les pays cibles, en fonction des priorités de la politique étrangère polonaise⁹. L'objectif du mensuel était de communiquer au public étranger sa propre vision du pays et de le convaincre d'adopter celle-ci.

Le classement du magazine *Polska* parmi les périodiques à profil propagandiste est basé sur la définition du terme « propagande » utilisée dans les sciences sociales, qui comprend celle-ci comme une forme de communication entre les personnes, en relation systémique avec le pouvoir, l'idéologie, les médias et l'opinion publique, et dont l'outil principal est la langue¹⁰. Le mensuel *Polska* représentait un cas particulier de la propagande adressée à des publics étrangers, où l'émetteur

⁸ Archiwum Akt Nowych (Archives des Actes Nouveaux, désormais : AAN), Główny Urząd Kontroli Prasy, Publikacji i Widowisk w Warszawie, collection 1102, numéro 2731, p. 18.

⁹ Selon la typologie de I. Popa relative aux circuits des textes diffusés par les pays communistes à l'Ouest, la revue faisait partie du « circuit d'exportation » dans un « espace réglementé », I. Popa, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947–1989)*, CNRS Éditions, Paris 2010, pp. 12–23.

¹⁰ B. Dobek-Ostrowska, J. Fras, B. Ociepka, *Teoria i praktyka propagandy*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 1997, p. 6.

était un État autoritaire et les destinataires, des citoyens vivant dans des systèmes démocratiques qui garantissaient la liberté des médias. En conséquence, son travail de propagande se caractérisait par une faible efficacité, comme en témoignent les tirages et les données concernant la distribution et les ventes du magazine. Le tirage moyen par numéro en 1980, toutes les langues confondues, était d'environ 80 000. En 1981, il était de moins de 59 000. Le magazine était principalement distribué par l'intermédiaire du centre de commerce extérieur « Ars Polona » et se caractérisait par un taux de retour élevé. Les abonnements, les commissions et les exemplaires gratuits disponibles dans les missions diplomatiques polonaises représentaient une part moins importante dans la distribution du magazine. La baisse du tirage en 1981 est à rattacher à la réduction du nombre d'exemplaires vendus par « Ars Polona » aux États-Unis et au retrait des importateurs d'Allemagne de l'Ouest, de France et des États-Unis en raison du gel de leurs relations commerciales avec la République populaire de Pologne¹¹.

Dans le système source sur lequel nous concentrons notre attention dans cette étude, plusieurs institutions étaient à l'origine des directives adressées aux rédacteurs du magazine : le Département d'information et de coopération culturelle du ministère des Affaires étrangères (Departament Informacji i Współpracy Kulturalnej MSZ), le Département de presse, radio et télévision du Parti ouvrier unifié polonais (Wydział Prasy, Radia i Telewizji KC PZPR), ainsi que son Département des affaires étrangères (Wydział Zagraniczny KC PZPR). Quant à la vérification de leur mise en œuvre, à part un contrôle continu sous la forme de réunions et de rapports annuels, le travail des rédactions était soumis périodiquement à l'examen du Bureau de presse, qui commandait des « comptes rendus de lecture » de certains numéros¹².

En plus de ce contrôle, le contenu publié par l'Agence polonaise Interpress, éditeur du magazine *Polska*, était vérifié par le bureau de censure. Les documents d'archives de l'Office central de contrôle de la presse, des publications et des spectacles (Główny Urząd Kontroli Prasy, Publikacji i Widowisk) montrent cependant que la vérification des contenus avant leur publication n'était pas systématique. Le contrôle portait principalement sur la version originale (polonaise) et moins souvent sur les traductions. En général, les interventions de la censure étaient peu nombreuses. C'est plutôt l'autocensure, c'est-à-dire la censure de ses propres textes anticipant une censure présumée, qui était à l'œuvre dans la revue *Polska*¹³. La responsabilité de la bonne application des directives du propagan-

¹¹ AAN, Polska Agencja Interpress, collection 1928, numéro 2/1761, pp. 24, 52.

¹² AAN, Polska Zjednoczona Partia Robotnicza. Komitet Centralny w Warszawie, collection 237, numéro 2/1245, XXXII-42, pp. 33–57.

¹³ Définition inspirée du dictionnaire *Larousse*. Plus précisément, par autocensure, nous entendons le processus d'intériorisation partielle ou totale des normes idéologiques en vigueur, qui amène les personnes publiant des contenus dans le circuit officiel : journalistes, écrivains, traducteurs et autres, à anticiper les directives restrictives émanant des instances contrôlant le message public, en éliminant

diste y incombait au rédacteur en chef. Il était responsable non seulement de la version originale, qui était soumise au contrôle officiel du bureau de la censure, mais aussi des traductions¹⁴. Le rédacteur en chef, qui à l'époque étudiée était Ryszard Wasita, faisait donc confiance aux traducteurs qui lui étaient subordonnés pour respecter les normes idéologiques, car il n'avait ni les compétences linguistiques dans les cinq langues de traduction ni le temps nécessaire pour vérifier toutes les versions du magazine.

Le système reposait donc sur une sélection appropriée du personnel : il fallait être sûr qu'il respecterait les directives imposées à la fois sur les sujets et sur la langue utilisée. Dans un tel système, un bureau de censure officiel devenait inutile. Les journalistes, les traducteurs et, surtout, le rédacteur en chef savaient ce qu'ils pouvaient imprimer¹⁵. Les propagandistes polonais se sont appuyés sur le système d'autocensure car – comme l'ont par ailleurs montré les exemples de la Yougoslavie et de la Hongrie – un bureau de censure officiel n'est pas nécessaire pour contrôler la circulation des publications dans « l'espace réglementé »¹⁶.

Pour garantir un niveau linguistique adéquat des textes de l'Agence polonaise Interpress, des traducteurs hautement qualifiés, surtout des locuteurs natifs, étaient nécessaires. Cependant, l'Agence a constamment rencontré des problèmes de personnel. En outre, elle n'était pas en mesure d'assurer la formation continue de ses employés¹⁷. Cette situation, comme le montrent certains des exemples analysés, a entraîné des erreurs linguistiques qui, outre la subjectivité et les conditions du système, ont également affecté la représentation de la réalité dans les textes examinés.

certaines éléments du message ou en le modifiant de manière à ce qu'il parvienne au destinataire sans suppression, correction ou conséquences négatives de la part du bureau de censure officiel ou d'autres instances contrôlant la circulation publique des contenus. Cette définition est adaptée de deux articles : Y. Gambier, « Les censures dans la traduction audiovisuelle », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 15(2), 2022, p. 210 ; M. Wolf, « Censorship as Cultural Blockage: Banned Literature in the Late Habsburg Monarchy », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 15(2), 2022, p. 46.

¹⁴ AAN, Główny Urząd Kontroli Prasy Publikacji i Widowisk, collection 1102, numéro 1137. Les informations provenant des archives ont été confirmées par Jerzy Biernacki, membre de la rédaction du mensuel *Polska* dans les années 1970 et 1980, interview avec J. Biernacki, Varsovie, le 18 août 2021.

¹⁵ Voir l'interview avec T. Rolke, reporter-photographe de la revue, publiée sous le titre : « Można ich już tylko portretować », z T. Rolkem rozmawia D. Jarecka, *Gazeta Wyborcza*, 26 czerwca 2009, <http://wyborcza.pl/1,75410,6757931,-Można_ich_juz_tylo_portretowac.html> [consulté le 10.01.2024].

¹⁶ Voir à ce propos : A. Lange, D. Monticelli, Ch. Rundle, « Translation and the History of European Communism », [dans :] Ch. Rundle, A. Lange, D. Monticelli (dir.), *Translation under communism*, Palgrave Macmillan, Cham 2022, p. 21; N. K. Pokorn, « Ideological Control in a Slovene Socialist State Publishing House: Conformity and Dissent », [dans :] Ch. Rundle, A. Lange, D. Monticelli (dir.), *op. cit.*, pp. 207–240.

¹⁷ AAN, Polska Agencja Interpress, collection 1928, numéro 2/1504, p. 5.

3. LES ÉVÉNEMENTS DE 1980–1981 EN POLOGNE

Les événements connus sous le nom de « carnaval de Solidarité » couvrent la période d'août 1980 à décembre 1981, caractérisée par l'assouplissement du régime autoritaire de la République populaire de Pologne, qui a permis la formation du premier syndicat libre dans la Pologne de l'après-guerre. Les grèves qui ont conduit à la création du Syndicat autonome et indépendant « Solidarność » (Niezależny Samorządny Związek Zawodowy « Solidarność ») ont éclaté à l'été 1980 en réaction à l'augmentation des prix des denrées alimentaires décrétée par l'équipe dirigeante d'Edward Gierek. Des « arrêts de travail », comme on appelait les grèves par euphémisme, ont eu lieu dans des usines représentatives de différents secteurs de l'économie, dans toute la Pologne. À la mi-août, les entreprises du littoral, où la mémoire des victimes des manifestations de 1970 était encore très vive, se sont jointes au mouvement. Le chantier naval de Gdańsk où les grévistes ont créé un Comité de grève interentreprises qui a accueilli les délégués des entreprises de l'ensemble du pays est devenu le centre des événements. Sous la direction de Lech Wałęsa, le Comité a dressé une liste de revendications, dont la première et la plus importante était la création de syndicats indépendants du pouvoir et de la direction des entreprises. Le Parti ouvrier unifié polonais, détenteur réel du pouvoir dans le pays, a accepté les revendications des grévistes, et le Comité a, quant à lui, consenti à la proposition du pouvoir de qualifier les syndicats de l'adjectif « samorządne » (« autogérés ») au lieu de « libres ». Le 31 août, les parties ont signé l'Accord de Gdańsk mettant un terme aux grèves et reconnaissant le Syndicat « Solidarność ». Le syndicat a été enregistré non sans problèmes le 10 novembre 1980, mais au même moment, les dirigeants communistes préparaient déjà leurs plans de proclamation de la loi martiale comme solution visant à éviter une intervention des troupes du Pacte de Varsovie en Pologne. La loi martiale a été décrétée le 13 décembre 1981, marquant ainsi la fin du « carnaval de Solidarité ». Mais ce revers d'un mouvement dans lequel étaient engagés des milliers de citoyens polonais n'a été que temporaire. La création de la première organisation syndicale à la fois légale et indépendante du pouvoir dans un pays de la zone d'influence soviétique a marqué le début de l'effondrement du système communiste en Europe¹⁸.

4. LES REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES DES ÉVÉNEMENTS SOCIOPOLITIQUES DE 1980–1981 DANS LES REVUES *POLSKA*, *POLAND* ET *LA POLOGNE*

À la suite des événements d'août 1980, des changements sont intervenus dans la langue des médias officiels. Comme l'a remarqué Michał Głowiński, chercheur polonais qui étudie la langue du pouvoir polonais sous le régime communiste, les phéno-

¹⁸ A. Paczkowski, *Pół wieku dziejów Polski 1939–1989*, PWN, Warszawa 1995, pp. 456–509.

mènes comme la disparition de certains mots ainsi que le retour de mots qui avaient été éliminés ou utilisés dans une autre acception étaient typiques du discours officiel de l'époque¹⁹. Ces changements sont également perceptibles dans la revue *Polska*.

4.1. LES NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE LA RÉALITÉ

La recherche de nouveaux mots pour décrire les nouveaux éléments de la réalité, notamment les syndicats libres, est un trait caractéristique de la période analysée²⁰. Un exemple type est le nom de l'institution emblématique de la période : *Niezależny Samorządny Związek Zawodowy « Solidarność »* dont la forme était le résultat de négociations entre les autorités et les grévistes. Ce nom est employé dans la version polonaise de la revue sans variantes, et majoritairement sous sa forme abrégée : *NSZZ « Solidarność »*. La version anglaise du nom est également fixe : *Independent Self-governing Trade Union "Solidarity"*. En français, en revanche, on en trouve deux variantes : *Syndicat autonome et indépendant « Solidarité »* (numéro de janvier 1981 et suivants) et *Syndicat indépendant et autogéré « Solidarité »* (numéro de novembre 1981) où apparaît le concept d'« autogestion », résultat du compromis entre les parties. Dans aucun des cas analysés, les mots « libre » et « free » n'ont été utilisés. En effet, leur emploi aurait pu être interprété comme une rupture du compromis entre le syndicat et les autorités. En revanche, les auteurs de la version française ont hésité sur le choix de l'adjectif accolé au syndicat, ce qui reflète bien une période riche en nouveaux faits politiques et sociaux, difficiles à suivre et à nommer.

4.2. L'ASSOUPPLISSEMENT DU DISCOURS PUBLIC

L'assouplissement du régime a entraîné des changements dans la langue de bois utilisée dans les médias officiels. L'un des mots précédemment éliminés est ainsi revenu dans le discours public, à savoir le mot « społeczeństwo » (« société »). Avant août 1980, on l'utilisait uniquement pour signaler les largesses de l'État envers une communauté donnée (construction d'un stade, ouverture d'une école maternelle, etc.) ou pour indiquer que la société polonaise soutenait une décision de l'État, même si, dans ce contexte, les termes « naród » (« nation ») ou « mieszkańcy » (« habitants ») apparaissaient aussi. Dans l'ensemble, la société se devait d'être passive. Mais après les grèves d'août, la situation s'est inversée : elle a commencé à réclamer ses droits. L'emploi du mot « społeczeństwo » dans un texte publié après les grèves d'août 1980 doit donc être interprété comme un signe de profonds changements de la réalité²¹. Dans les versions anglaise et fran-

¹⁹ M. Głowiński, *Nowomowa po polsku*, PEN, Warszawa 1990, pp. 89–108.

²⁰ *Ibidem*, p. 100.

²¹ *Ibidem*, pp. 97–98.

çaise, comme le montrent les passages ci-dessous, ce signe est absent : le mot « społeczeństwo », qui apparaît à trois reprises dans l'original, n'est rendu par les termes « society » / « société » qu'une seule fois, les autres équivalents étant « people », « notre nation » et « la population » :

(1) (...) Wymaga to konsekwencji, sumiennosci, odwagi, przyjęcia zasady, że kraj nasz, państwo, **społeczeństwo** mogą się rozwijać, zachowując określony constans, którego zmienić nie wolno (...). Drugim – po kompromisie – słowem, które weszło do **języka społeczeństwa w odświeżonym kształcie jest moralność**. (...) « **Podniesienie moralności społeczeństwa** to nasze podstawowe zadanie ».

(1a) That demands consistency, conscientiousness, courage, the acceptance of the principle that our country, state and **people** can develop while retaining a definite constant factor which must not be changed (...). Another word, after compromise, that entered **the language of a society** in a renewed form is the word morality. (...) « It is our principal task to **enhance our peoples' morality** ».

(1b) (...) Cela demande de l'esprit de suite, une conscience scrupuleuse, de l'audace, l'adoption du principe que notre pays, notre État, **notre nation** peuvent se développer à condition de maintenir une certaine constante qu'on ne peut pas changer (...). « Morale » est un autre mot entré dans **la langue de la population** sous une forme renouvelée. (...) « **Le relèvement moral de la société** est notre tâche fondamentale »²².

Les traductions anglaise et française ne contiennent pas la répétition des mots « society » / « société », bien que dans l'original, le triple emploi du mot « społeczeństwo », terme clé de l'époque, soit intentionnel et important pour représenter les changements qui se produisaient dans la réalité. Ce décalage entre le texte polonais et ses traductions est peut-être dû au respect des normes stylistiques : en anglais comme en français, la répétition est à éviter.

Les changements intervenus dans la langue de bois se manifestent aussi dans les commentaires sur la réalité, jusqu'alors inédits dans les textes officiels. Ils se caractérisent par une plus grande liberté d'appeler les choses par leurs noms ou d'exprimer ses opinions sur le passé. Les passages marqués d'authenticité ne le sont pas toujours dans les versions traduites. Dans l'exemple ci-dessous, la version française omet une partie importante du propos d'un étudiant :

(2) Ale ta fasadowość czy pozoracja powinna wcześniej budzić sprzeciw, a trzeba powiedzieć, że często nie budziła większych emocji. Dlaczego? Myślę, że **w czasach, które minęły bezpowrotnie, tak przecież zniewalających**, wynikało to z nostalgii i rezygnacji.

(2a) But this window-dressing or make-believe should earlier have aroused opposition and it should be admitted that often it did not give rise to stronger emotions. Why? I think that **in times which I suppose now belong irrevocably to the past, but were after all so constraining**, this was due to nostalgia and resignation.

(2b) Mais on aurait dû s'opposer plus tôt à ce tape-à-l'œil et à ces apparences trompeuses qui jusque-là ne gênaient pas beaucoup les gens. Pourquoi ? Je pense qu'**à cette époque, que j'espère irrémédiablement révolue, cela résultait d'un découragement**²³.

²² R. Wasita, « Kompromis, moralność i zdrowy rozsądek » / « Compromise, Morality and Common Sense » / « Compromis, morale et bon sens », *Polska, Poland, La Pologne* 1, 1981, p. 1.

²³ G. Kaczmarowski, J. Dutkowski, « Marazm czy pasja ? » / « Apathy or passion? » / « Marasme ou passion ? », *Polska, Poland, La Pologne* 3, 1981, p. 24.

L'évaluation du passé par les mots « czasy przecież tak zniewalające » (litt. « une période, tout compte fait, si contraignante ») fait allusion à l'autoritarisme de l'État polonais. Ce passage de la phrase n'a pas été traduit dans la version française, bien que son importance dans la représentation des événements soit cruciale. En effet, évaluer le passé de façon négative était une nouveauté dans les médias polonais et donnait au public un signe de la libéralisation de la vie politique.

Dans le corpus analysé, nous avons également relevé un cas où un commentaire critique sur la réalité est apparu dans l'une des versions traduites, mais ne figurait pas dans l'original. Le commentaire exprime l'attitude de l'auteur de la traduction à l'égard de la crise économique, et en particulier du « système de file d'attente » :

(3) Naturalnie, system talonów na dłuższą metę nie jest ani możliwy, ani zalecenia godny. Ale w okresie penurii, kiedy panuje **system kolejek** z dwójga złego system kartek jest od nich lepszy.

(3a) Naturally, rationing for a long time is neither possible nor desirable. But, during a period of penury, when **the system of lining up** exists, rationing cards are still the lesser evil.

(3b) Naturellement, le système des tickets de rationnement ne peut pas durer longtemps et il n'est pas non plus très recommandable. Pourtant, en temps de pénurie entraînant **ces malencontreuses queues**, des deux maux il est quand même le moindre²⁴.

L'ajout de l'adjectif « malencontreuses » pour qualifier les queues est surprenant et se laisse interpréter comme une expression de l'insatisfaction, voire de la frustration de l'auteur de ces mots face à la réalité qui l'entoure. Cette discrète manifestation de liberté d'expression peut être interprétée comme un relâchement des rigueurs de l'autocensure lié à l'ambiance générale du « carnaval de Solidarité ».

Un autre trait caractéristique de la période, comme le remarque Głowiński, est l'apparition dans les médias d'éléments de la langue familière, aussi bien dans les discours officiels que dans les citations de paroles des ouvriers. Avant 1980, les déclarations d'ouvriers publiées dans la presse étaient mises en scène, elles imitaient le style des éditoriaux. Dès le mois d'août 1980, l'emploi de la langue familière est censé servir de preuve d'authenticité²⁵. Dans l'exemple suivant, l'expression polonaise « lubimy popić » (litt. « on aime boire », dans le sens de « on boit volontiers de l'alcool ») relève du langage familier. Les expressions « we like to drink » et « nous aimons boire » appartiennent au registre standard, et par conséquent, ne sont pas spécialement porteuses de changement :

(4) Mówią, że my robotnicy **lubimy popić** i nie grzeszymy poczuciem odpowiedzialności.

(4a) They say that **we workers like to drink**, that we don't make a show of a sense of responsibility.

(4b) On dit que nous, les ouvriers, **nous aimons boire** et que nous ne péchons pas par le sens des responsabilités²⁶.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ M. Głowiński, *op. cit.*, pp. 98–99.

²⁶ G. Kaczmarowski, « Mówi hutnik Jan Gutowski : Co myślę... » / « The Steelworker Jan Gutowski Speaks : What I Think... » / « Le fondeur Jan Gutowski et ses réflexions », *Polska, Poland, La Pologne* 1, 1981, p. 16.

Un autre exemple de l'utilisation du langage familier confirme les observations ci-dessus. Alors qu'en anglais les possibilités de rendre le style familier de l'expression « *znać się dobrze na robocie* » sont limitées (en effet, dans ce contexte, il n'y a pas de différence stylistique entre les mots *work* et *job*²⁷), le français dispose d'un lexème appartenant au style familier : *boulot*. Or, le mot utilisé dans la traduction est un mot du registre standard *travail* :

(5) Szefostwo organizacji związkowej to ludzie (...) **dobrze znający się na robocie**.

(5a) The trade union leadership is composed of people (...) **who know their work well**.

(5b) Les chefs de l'organisation syndicale (...) sont des gens (...) [qui] **s'y connaissent en travail**²⁸.

Dans l'ensemble, les choix relatifs au registre de langue montrent que les changements intervenus dans le discours public ne se reflétaient pas toujours dans les traductions, que ce soit en raison des limites de la langue cible ou des choix des traducteurs, et qu'ils ont donc transmis à leurs publics occidentaux des représentations différentes de la réalité.

4.3. LES ERREURS DE TRADUCTION

La façon dont la réalité a été représentée dans les pages du magazine a également été influencée par la qualité des traductions. Des erreurs évidentes faussaient le message et, du point de vue des efforts de propagande, pouvaient être contre-productives. Le premier exemple que nous présentons concerne le contexte de la crise économique et le système de rationnement qui en découlait :

(6) Czy naprawdę na serio ktokolwiek może mówić, że jest optymistą dlatego, że masło i mięso (poza cukrem) **sprzedawane będzie na kartki** ?²⁹

(6a) Could anyone really seriously say that he is optimist because butter and meat (in addition to sugar) **will be rationed** ?

(6b) Est-ce que quelqu'un peut dire sérieusement qu'il est optimiste parce qu'en plus du sucre on vendra **le beurre et la viande à la carte** ?

Dans l'original, il est question de tickets de rationnement (« *kartki* »), expression rendue en anglais par le verbe « *ration* » qui reflète l'essence de la mesure économique introduite par les autorités polonaises. Selon la version française, en revanche, les consommateurs semblent avoir la liberté d'acheter autant de beurre et de viande qu'ils le souhaitent, et en plus, avoir l'embarras du choix.

²⁷ *Cambridge Dictionary*, <<https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/>> [consulté le 10/01/2024].

²⁸ G. Kaczmarowski, « *Miasto w Fabryce* » / « *A Town in a Factory* » / « *La ville dans l'usine* », *Polska, Poland, La Pologne* 10, 1981, p. 19.

²⁹ A. Bocheński, « *Czy mogę być optymistą?* » / « *Can I be an optimist?* » / « *Puis-je être optimiste ?* », *Polska, Poland, La Pologne* 3, 1981, p. 4.

Le deuxième exemple montre le choix erroné de l'équivalent français de « odnowa » (« renouveau »), un mot-clé de la période analysée, dont le pouvoir communiste avait abusé pendant la période du dégel de 1956 et pendant la crise politique de 1968, et qui est revenu dans le discours officiel en 1980³⁰. Son premier emploi dans la revue *Polska* apparaît dans une citation des Thèses du rapport du Bureau politique du Comité central du Parti, et aboutit aux traductions suivantes :

(7) O ZWIĄZKACH ZAWODOWYCH: słuszna była ich krytyczna ocena przez robotników, **konieczna jest odnowa**³¹.

(7a) THE TRADE UNIONS : the critical evaluation of them by the workers was correct, **a renewal is necessary**.

(7b) LES SYNDICATS: leur critique par les ouvriers était juste, **une rénovation est nécessaire**.

Le recours au mot « rénovation », qui évoque essentiellement la remise à neuf des bâtiments, a pu – étant donné la gravité de la situation politique – ridiculiser le message formulé par les autorités. Il n'a certainement pas rendu la façon de penser la réalité des auteurs de l'original et a desservi leur message de propagande.

5. CONCLUSIONS

Notre objectif était d'étudier les modes de représentation de la réalité dans les textes originaux et dans leurs traductions publiées sous les contraintes d'un régime autoritaire en temps de crise. L'étude était fondée sur le présupposé que la description de la réalité y était teintée par la vision subjective des auteurs, c'est-à-dire par leurs idiosyncrasies résultant de leurs traits de caractère, leur formation, leur appartenance sociale et idéologique, l'époque où les textes ont été écrits, etc. La nature des décalages des représentations de la réalité a été testée sur l'exemple de seize numéros de la revue *Polska* et de leurs traductions anglaises et françaises relatant les événements polonais de 1980–1981.

L'un des facteurs les plus importants déterminant la manière dont les événements ont été représentés est le contexte des changements politiques et sociaux profonds et rapides qui se sont produits dans la réalité polonaise. En effet, la période de transformation rapide a entraîné des modifications importantes dans la langue, telles que l'apparition de nouveaux noms ou de mots qui revêtaient de nouvelles significations. Dans les textes cibles, ce phénomène s'est traduit par une instabilité des équivalents des noms emblématiques de la période, comme *Niezależny Samorządny Związek Zawodowy « Solidarność »*. La période de boule-

³⁰ Głowiński M. *Zła mowa*, Wielka Litera, Warszawa 2016, p. 37.

³¹ Éditorial non signé : « Odważnie i rozważnie » / « With Courage and Prudence » / « Avec courage et circonspection », *Polska, Poland, La Pologne* 12, 1980, p. 1.

versements a également entraîné des modifications de la langue de bois polonaise. Ces mutations n'étaient pas toujours évidentes pour les auteurs des traductions et ne se reflétaient donc pas toujours dans leurs choix linguistiques. Par ailleurs, les écarts relevés dans les représentations linguistiques sont également dus à des erreurs manifestes. Celles-ci se produisaient rarement mais déformaient parfois profondément l'image de la réalité.

D'autres cas de décalage ne sont plus aussi apparents. Ainsi, il est impossible de déterminer avec certitude si l'omission d'un commentaire négatif sur le passé, signe de libéralisation politique du régime autoritaire, est une simple erreur, une décision du traducteur ou un effet de la censure ou de l'autocensure. Dans le cas de l'ajout dans la traduction, nous pouvons supposer qu'il exprime un mécontentement du traducteur face à la crise et qu'il était donc délibéré et intentionnel.

Comme prévu, l'étude a montré que les trois versions linguistiques du magazine *Polska*, censées être identiques, représentaient la réalité d'une manière légèrement différente. Ces représentations étaient le résultat de plusieurs visions subjectives superposées de leurs auteurs, conditionnées par divers facteurs comme la rapidité des changements, le manque de distance temporelle, l'attitude individuelle face aux événements ou les compétences du traducteur. L'étude réalisée n'épuise certainement pas la vaste question de la traduction dans un système autoritaire en période de crise. L'examen des choix linguistiques dans l'original et dans les traductions de la revue *Polska* permet d'ouvrir d'autres voies de recherche sur des phénomènes tels que la subversion dans la traduction, la censure et l'autocensure.

TEXTES ANALYSÉS

Polska. Czasopismo Ilustrowane, La Pologne. Revue mensuelle, Poland. Illustrated Magazine, août 1980 – novembre 1981, Polska Agencja Interpress, Warszawa 1980–1981.

TRANSLATING IN AN AUTHORITARIAN SYSTEM IN TIMES OF CRISIS. REPRESENTATIONS OF THE POLISH EVENTS OF 1980–1981 IN THE OFFICIAL POLISH PRESS FOR WESTERN READERS

Abstract

The aim of this paper is to study the modes of representation of reality in original texts and their translations published under the constraints of an authoritarian regime in times of crisis. The study was based on the presupposition that the description of reality is filtered through the idiosyncrasies of the authors of the original texts and their translations, as well as through the constraints of the source system at a particular moment in its history. The nature of the shifts in representations of reality was tested on the example of sixteen issues of the magazine *Polska* and their English (*Poland*) and French (*La Pologne*) translations, reporting on the Polish events of 1980–1981. The study showed that the

three language versions of the magazine *Polska*, which were supposed to be identical, represented reality in slightly different ways and that these representations were the result of several superimposed subjective visions of their authors, conditioned by various factors such as the speed of change, the lack of temporal distance, the individual attitude to events or the translator's competence.

Key words: representation of reality, representation in translation, translation in authoritarian regime, translation of propaganda texts, translation in periodicals, Polish events of 1980–1981, *Polska. Czasopismo Ilustrowane, Poland. Illustrated Magazine, La Pologne. Revue Mensuelle*.

Mots-clés : représentation de la réalité, représentation en traduction, traduction sous un régime autoritaire, traduction de textes de propagande, traduction dans les périodiques, événements polonais de 1980–1981, *Polska. Czasopismo Ilustrowane, Poland. Illustrated Magazine, La Pologne. Revue Mensuelle*.

WITOLD UCHEREK

ORCID : 0000-0002-7954-7206

Université de Wrocław

Faculté des langues, littératures et cultures

witold.ucherek@uwr.edu.pl

MONIKA GRABOWSKA

ORCID : 0000-0001-7828-0821

Université de Wrocław

Faculté des langues, littératures et cultures

monika.grabowska@uwr.edu.pl

LES FAUX-AMIS DANS LES NOTICES LEXICALES DES DICTIONNAIRES BILINGUES AU SERVICE DE L'APPRENTISSAGE DU FLE*

1. INTRODUCTION

Le présent article prolonge notre étude antérieure¹ consacrée aux notices lexicales incluses dans les dictionnaires généraux bilingues polonais-français et français-polonais qui sont censées fournir des informations supplémentaires sur certains mots-entrées et, par conséquent, sur leur traduction dans la langue cible. Nous y avons classé les 215 encadrés contenant des informations lexicales en quinze catégories en fonction de critères préalablement élaborés. Il s'est avéré que parmi les items relevés, plus de la moitié (128 items) sont basés sur des relations sémantiques entre les unités lexicales. Ils portent notamment sur les (para)syno-

* Cet article est rédigé dans le cadre du projet scientifique *Les langues, les littératures et les cultures romanes et slaves en contact et en divergence* (n° 1001-13-01), financé partiellement par l'Agence universitaire de la francophonie et l'Ambassade de France en Serbie.

¹ Voir W. Ucherek, M. Grabowska, « Les notices lexicales au service de l'apprentissage du FLE à l'aide des dictionnaires bilingues », *Academic Journal of Modern Philology* 20, 2023, pp. 181–196.

nymes, les champs onomasiologiques et les faux-amis, qui font l'objet d'une cinquantaine de notices. Dans cette étude, nous nous livrerons à une analyse critique de celles-ci, menée du point de vue non seulement linguistique et lexicographique, mais surtout didactique, notre objectif étant de mettre en évidence la pertinence ou la non pertinence des informations retenues du point de vue didactique.

2. NOTION DE FAUX-AMI

Les faux-amis sont généralement définis comme des paires de mots appartenant à deux langues, qui ont une forme similaire, mais des significations différentes². Ils font partie d'un domaine de la linguistique au croisement des problèmes de traduction, d'apprentissage et des études sémantiques contrastives.

Quant à la forme des faux-amis, certains auteurs, telle Urszula Dąbska-Prokop³, se limitent à insister sur l'aspect phonétique (prononciation voisine des deux mots) alors que d'autres, majoritaires, parlent de ressemblance, et parfois même d'identité des formes à l'oral et/ou à l'écrit. En outre, notamment dans des ouvrages plus anciens, on avance un critère étymologique, en présentant les faux-amis comme « des mots d'étymologie et de forme semblables mais de sens partiellement ou totalement différents »⁴. De même, Jean Maillot affirme que « c'est une erreur de considérer comme des faux-amis les termes dont l'identité graphique est purement fortuite »⁵, mais plus récemment, le critère étymologique semble perdre de son importance au profit de celui d'une interférence potentielle. Ainsi, Agnieszka Frączek et Monika Bielińska précisent dans leur définition qu'il s'agit de mots ayant *ou non* [nous soulignons] un étymon commun⁶. Enfin, il est utile de souligner que le terme en question peut désigner non seulement des mots, mais aussi des syntagmes entiers⁷. Pour cette raison, Henriette Walter parle prudemment d'éléments lexicaux et non de mots⁸.

² Cf. par ex. M. Shuttleworth, M. Cowie, *Dictionary of Translation Studies*, St. Jerome Publishing, Manchester 1999 ; J. Tournier, N. Tournier, *Dictionnaire de lexicologie française*, Ellipses, Paris 2009 ; Ł. Bogucki, J. Dybiec-Gajer, M. Piotrowska, T. Tomaszewicz, *Słownik polskiej terminologii przekładowawczej*, Księgarnia Akademicka, Kraków 2019.

³ U. Dąbska-Prokop, *Nowa encyklopedia przekładowawstwa*, Wyższa Szkoła Umiejętności im. Stanisława Staszica w Kielcach, Kielce 2010.

⁴ G. Mounin (dir.), *Dictionnaire de la linguistique*, PUF, Paris 1974. Voir aussi R. Galisson, D. Coste (dir.), *Dictionnaire de didactique des langues*, Hachette, Paris 1976, et R. Lipczuk, « Internacjonalizmy a "fałszywi przyjaciele" tłumacza », *Język a kultura* 7, 1992, p. 143, note 31.

⁵ J. Maillot, *La traducción científica y técnica*, Gredos, Madrid 1997, p. 85, cit. apr. M. C. Jorge Chaparro, « Pour une typologie des faux-amis en français et en espagnol », *Çédille* 8, 2012, p. 184.

⁶ Cf. M. Bielińska (dir.), *Leksykografia. Słownik specjalistyczny*, Universitas, Kraków 2020, p. 83. Voir aussi R. Lipczuk, *op. cit.*, p. 140.

⁷ Cf. R. K. K. Hartmann, G. James, *Dictionary of lexicography*, Routledge, London–New York 2001.

⁸ H. Walter, « Les "faux amis" anglais et l'autre côté du miroir », *La linguistique* 37, 2001, p. 101.

Selon Andrejs Veisbergs⁹, même dans de nombreuses langues non apparentées, ce phénomène atteindrait une proportion de 10 à 20 % ; il est beaucoup plus fréquent dans les corpus terminologiques où le pourcentage des mots internationaux est important. Les-faux amis très fréquents peuvent être considérés comme « dangereux » et méritent une attention particulière de la part du lexicographe descriptif¹⁰, d'autant plus qu'ils ont toujours été présents dans l'enseignement pratique des langues étrangères. Dans la perspective didactique, Weronika Wilczyńska propose même la dénomination d'« amis pervers », étant en fait « des ennemis cachés » et se prêtant mal aux procédures de découverte personnelle¹¹.

Le classement des faux-amis s'articule traditionnellement en deux grandes catégories, dont l'appellation varie d'un auteur à l'autre. Ainsi, dans la première se retrouvent les faux-amis proprement dits (Veisbergs), dits aussi absolus (Gouws, Prinsloo, de Schryver), totaux (Caid), complets (Walter ; Kauffer) ou interlinguistiques classiques (Wilczyńska) ; dans la seconde sont rangés les faux-amis partiels (Gouws, Prinsloo, de Schryver ; Walter ; Kauffer ; Wilczyńska), appelés parfois occasionnels ou accidentels (Veisbergs)¹².

La première catégorie se rapporte aux paires de mots qui n'ont aucun sens en commun. La seconde catégorie se rapporte à deux cas de figure. Premièrement, il s'agit des paires de mots polysémiques, c'est-à-dire que certains sens des mots de la paire se recouvrent et d'autres non. Deuxièmement, il s'agit des paires de mots qui ont essentiellement la même dénotation, mais présentent d'autres types de différences, comme : une extension d'utilisation (par exemple, sens général vs terminologie d'un domaine), l'appartenance à un registre (littéraire, courant, familier...), une connotation (négative, positive), la fréquence d'utilisation, les limites de figement (par exemple, un mot lexicalement libre vs un mot faisant partie d'une collocation), une variabilité diachronique (le mot est archaïque en L1, mais moderne en L2).

Cependant Veisbergs traite les faux-amis partiels d'une manière particulière, classant les deux cas de figure susmentionnés comme exemples de faux-amis proprement dits. Pour lui, les faux-amis partiels seraient des analogues interlinguaux non apparentés, ou des paires de mots qui sont similaires par pure coïncidence et non par

⁹ A. Veisbergs, « False Friends Dictionaries : A Tool for Translators or Learners or Both », [dans :] M. Gellerstam *et al.* (dir.), *Euralex'96 Proceedings I-II*, Göteborg University, Göteborg 1996, pp. 627–628.

¹⁰ R.H. Gouws, D. J. Prinsloo, G.-M. de Schryver, « Friends will be Friends – True or False. Lexicographic Approaches to the Treatment of False Friends », [dans :] G. Williams, S. Vessier (dir.), *Proceedings of the Eleventh Euralex International Congress*, Université de Bretagne Sud, Lorient 2004, p. 798.

¹¹ W. Wilczyńska, « Un dictionnaire des faux-amis : pour quoi faire ? », *Le français dans le monde*, numéro spécial *Lexiques*, 1989, p. 179.

¹² A. Veisbergs, *op. cit.* ; R. H. Gouws, D. J. Prinsloo, G.-M. de Schryver, *op. cit.* ; L. Caid, « Les cognates français/anglais », *Études de linguistique appliquée* 149, 2008, pp. 65–76 ; H. Walter, *op. cit.* ; M. Kauffer, « Les “faux-amis” : théories et typologie », [dans :] J. Albrecht et R. Métrich (dir.), *Manuel de traductologie*, Walter de Gruyter, Berlin 2016, pp. 333–348 ; W. Wilczyńska, *op. cit.*

une étymologie commune. Puisqu'ils appartiennent à des paradigmes logico-grammaticaux différents, le contexte suffit généralement pour éviter la confusion¹³.

Qui plus est, il est possible d'opposer les faux-amis de sens, c'est-à-dire les faux-amis traditionnels (complets et partiels), et les faux-amis de forme, à savoir « des mots dont le sens est très proche, voire identique, mais dont la forme apparemment très proche diffère quand même sur un ou plusieurs points »¹⁴ (il s'agit par exemple de différences orthographiques, phonétiques ou morphosyntaxiques). Ainsi, la catégorie des faux-amis peut être entendue d'une manière étroite, mais aussi plus large¹⁵.

Il est par ailleurs intéressant d'observer que, d'après Gouws, Prinsloo et de Schryver, la catégorie des faux-amis en tant que telle devrait être comprise comme renvoyant à une relation entre des paires d'éléments lexicaux de langues différentes, positionnées sur un continuum, où la nature et l'étendue de la fausseté (*falseness*) et de l'amitié (*friendship*) diffèrent. La gradation des faux-amis aboutit ainsi à une échelle, ou un continuum, avec d'un côté, les faux-amis absolus, et de l'autre, les faux-amis partiels¹⁶, ces derniers étant en plus susceptibles de fluctuations diachroniques (cf. les exemples de Gouws, Prinsloo et de Schryver concernant les langues néerlandaise, afrikaans et anglaise¹⁷).

De plus, Veisbergs¹⁸ propose une troisième catégorie, celle des pseudo-amis, qui se rapporte aux mots inexistantes (et « en conséquence rarement discutés »¹⁹) : l'apprenant d'une langue construit un mot en L2 sur la base d'un mot de sa L1, croyant que le mot de la L1 doit avoir un équivalent étranger identique ; « par exemple, il n'y a pas de *blocade* en français alors que *blocade* en letton (un emprunt de l'allemand *die Blockade*), similaire à des emprunts du français comme *kanonade* (*canonnade*), *glisade* (*glissade*), conduit traditionnellement à l'utilisation du pseudo-ami »²⁰. Pareillement, un Espagnol apprenant le français pourrait dire **botanique* (cf. esp. *botánico*) au lieu de *botaniste* alors qu'un Français apprenant l'espagnol risque de forger le mot **botanista*²¹. Évidemment, cette catégorie, toute pertinente qu'elle soit pour la didactique des LE, ne sera pas prise en considération dans nos investigations centrées sur les faux-amis dans les dictionnaires bilingues.

¹³ A. Veisbergs, *op. cit.*, p. 629.

¹⁴ M. Kauffer, *op. cit.*, p. 345.

¹⁵ Voir R. Lipczuk, *op. cit.*, pp. 139–140, et aussi K. Siewert, « Falszywi przyjaciele w przykładzie polskiej i niemieckiej terminologii prawnej i prawniczej », *Comparative Legilinguistics* 9, 2012, pp. 57–59.

¹⁶ R. H. Gouws, D. J. Prinsloo, G.-M. de Schryver, *op. cit.*, p. 804.

¹⁷ *Ibidem*, pp. 803–807.

¹⁸ A. Veisbergs, *op. cit.*

¹⁹ *Ibidem*, p. 629 ; nous traduisons.

²⁰ *Ibidem* ; nous traduisons.

²¹ Exemple emprunté à L. Dupont (*Les faux-amis espagnols*, Minard, Paris 1961) et cité par M.C. Jorge Chaparro, *op. cit.*, p. 176.

3. TRAITEMENT LEXICOGRAPHIQUE DES FAUX-AMIS

Frączek et Bielińska insistent à juste titre sur le fait que les faux-amis demandent une description lexicographique particulièrement précise, sinon le dictionnaire peut induire en erreur, ce qui est, par exemple, le cas d'un dictionnaire allemand-polonais proposant, sans aucun commentaire, l'équivalence : *ein weißer Rabe* et *biały kruk*²². Dans le même ordre d'idées, Liana Pop estime que « certains dictionnaires français-roumain sont carrément générateurs de faux-amis »²³. Afin de pallier certaines insuffisances de la lexicographie bilingue générale, dès le XIX^e siècle apparaissent en Europe des ouvrages spécialisés, à savoir des dictionnaires de faux-amis.

Weisbergs divise ces derniers en quatre catégories tout en signalant l'existence de différents cas mixtes. À la première appartiennent des ouvrages de base, extrêmement pauvres en information, qui remplissent certes une fonction de mise en garde, mais dont la consultation doit être complétée par celle d'un autre dictionnaire ; d'ordinaire, ils ne répertorient que des faux-amis complets. La deuxième catégorie est constituée par des dictionnaires plus étendus qui offrent une description sémantique fragmentaire et, parfois, des exemples d'usage. La troisième est celle des dictionnaires détaillés de faux-amis, contenant, en plus des exemples, des analyses sémantiques approfondies de tous les sens des mots-entrées ; ils sont destinés avant tout aux spécialistes. Dans la dernière catégorie se retrouvent des ouvrages pour apprenants, centrés sur des faux-amis typiques et fréquents, et contenant des exercices ; parfois, ils s'approchent par leur forme des manuels²⁴.

Le premier dictionnaire des faux-amis pour le couple de langues français-polonais a vu le jour en 2016. Élaboré par Jacek Pleciński²⁵, il s'adresse à des utilisateurs avancés, notamment les traducteurs, enseignants et étudiants en lettres et langues, et il contient environ un millier d'entrées, ce qui semble être la norme pour ce type d'ouvrages²⁶ ; l'auteur adopte une vision étroite de la catégorie des faux-amis, retenant le critère étymologique. La microstructure de ses articles s'articule autour de trois sections dont la première est une zone d'équivalence et les

²² M. Bielińska (dir.), *op. cit.*, p. 84. L'expression polonaise ne s'applique en général qu'à un livre très rare alors que l'expression allemande peut être utilisée pour décrire une personne ou une chose considérée comme unique, inhabituelle ou rare dans un contexte donné, si bien que les deux unités sont des faux-amis phraséologiques, le sens de l'item polonais s'incluant dans celui de l'item allemand.

²³ L. Pop, « Où abriter les faux-amis ? Histoire culturelle, linguistique et didactique », [dans :] G. Alao, É. Argaud, M. Derivry-Plard, H. Leclercq (dir.), « Grandes » et « petites » langues. *Pour une didactique du plurilinguisme et du pluriculturalisme*, Peter Lang, Berne 2008, p. 267.

²⁴ A. Weisbergs, *op. cit.*, pp. 630–631.

²⁵ J. Pleciński, *Dictionnaire français et polonais des faux-amis du traducteur. Francuski i polski słownik fałszywych przyjaciół tłumacza*, Wydawnictwo Wyższej Szkoły Filologicznej we Wrocławiu, Wrocław 2016.

²⁶ Cf. H. Walter, *op. cit.*, pp. 101–102.

deux autres sont des zones de divergence : elles contiennent les sens du faux-ami français qui ne peuvent pas être rendus par le mot correspondant polonais (section 2) et vice-versa (section 3). Le cas échéant, une ou deux sections peuvent rester vides. Le dictionnaire abonde en exemples, en forme de paires bilingues de phrases qui introduisent des équivalents corrects dans l'autre langue, mais les définitions des différents sens des mots-vedettes font défaut²⁷. Ainsi, l'ouvrage échappe en quelque sorte à la typologie de Veisbergs, se situant à la croisée de la deuxième et de la troisième catégorie.

Quant aux bilingues généraux, théoriquement, les faux-amis les plus fréquents pourraient être regroupés dans une liste lexicale placée en fin d'ouvrage, mais aucun dictionnaire dédié à la paire de langues français-polonais ne recourt à cette pratique. Une autre solution consiste à insérer dans le corps du dictionnaire des encadrés consacrés à certains faux-amis, ce qui est effectivement le cas dans quelques bilingues conçus ces quinze dernières années.

4. CORPUS D'ANALYSE

Les notices lexicales qui portent sur les faux-amis n'apparaissent que dans des dictionnaires publiés par les éditeurs Langenscheidt et Lingea. Concernant le premier, nous avons retenu le *Duży słownik polsko-francuski, francusko-polski* paru en 2008 et, jusqu'ici, trois fois réédité (2012, 2014, 2017 ; nous avons consulté la deuxième édition²⁸). Cet ouvrage collectif a été élaboré par une équipe de cinq auteurs dont un francophone natif (Małgorzata Janczurowicz, Barbara Klimek, Anna Komorek, Beata Marciniak, Richard Sorbet), cependant toutes les notices placées dans des encadrés ont été rédigées par Marek Zajac, rédacteur en chef du dictionnaire. Le Langenscheidt, qui compte 747 pages (y compris les paratextes) et contient au total environ 60 000 entrées et expressions, vise un public à la fois polonophone et francophone dont la connaissance de la langue étrangère se situe à différents niveaux. Cette intention est certes confirmée par certains éléments paratextuels, mais la seule langue des notices est le polonais. Dans l'avant-propos, l'éditeur souligne l'importance des encadrés et précise, entre autres, qu'ils « mettent en garde contre les “faux-amis” ». En effet, nous avons repéré 32 notices qui leur sont consacrées, dont seulement cinq dans la partie polonais-français (leur longueur moyenne est de 46 caractères espaces comprises) et 27 dans la partie inverse (longueur moyenne 62 caractères).

Pour ce qui est des dictionnaires Lingea, nous avons choisi le *Sprytny słownik francusko-polski, polsko-francuski* datant de 2010²⁹ et deux fois réédité (2012,

²⁷ Cf. J. Pleciński, *op. cit.*, pp. VI–XII. Voir aussi J. Pleciński, « Dictionnaire de faux-amis français-et-polonais. Objectifs et réalisation », *Romanica Cracoviensia* 11, 2011, pp. 385–393.

²⁸ M. Janczurowicz *et al.* (dir.), *Duży słownik polsko-francuski, francusko-polski*, Langenscheidt, Warszawa 2012.

²⁹ *Sprytny słownik francusko-polski, polsko-francuski*, Lingea, Kraków 2010.

2017). Fruit du travail d'une équipe dont l'identité n'est pas mentionnée, il comprend dans ses 683 pages environ 33 000 entrées et vise les usagers polonophones, notamment élèves et étudiants. Le Lingea se démarque par l'adoption d'un système de classement des encadrés reposant sur l'usage de trois symboles (\approx , \neq , i) situés en haut à droite de ceux-ci. À notre surprise, leur signification n'est pas expliquée, mais l'examen du dictionnaire permet de conclure que les notices portant sur les faux-amis sont à chercher dans des encadrés marqués de la lettre « i ». En effet, les faux-amis font l'objet de vingt notices marquées de ce symbole et toutes situées dans la partie français-polonais. Soulignons qu'elles sont presque quatre fois plus volumineuses que celles du Langenscheidt, leur longueur moyenne étant de 235 caractères. Peut-être en est-il ainsi parce que ces notices proviennent d'un autre ouvrage de Lingea, à savoir le dictionnaire électronique *Lingea Lexicon 5*, commercialisé sur CD-ROM et donc libre de contraintes d'espace³⁰ ; certaines notices du dictionnaire papier ont été légèrement modifiées d'un point de vue linguistique, notamment stylistique³¹.

Au total, notre analyse porte sur 52 notices. Étant donné la langue dans laquelle elles sont rédigées, pour évaluer leur contenu, nous adoptons la perspective des usagers polonophones.

5. ANALYSE DES ENCADRÉS CONSACRÉS AUX FAUX-AMIS DANS LES DICTIONNAIRES FRANÇAIS-POLONAIS ET POLONAIS-FRANÇAIS

Dans cette section, nous proposons une analyse des encadrés selon les critères discursifs (type de discours employé), lexicographiques (place de l'encadré dans la macrostructure du dictionnaire, validité du choix des unités lexicales) et sémantiques (validité des informations linguistiques contenues dans l'encadré³²).

5.1. TYPE DE DISCOURS EMPLOYÉ DANS LES ENCADRÉS

Les deux sources de corpus diffèrent foncièrement sur le type de discours employé dans les encadrés. Le Lingea utilise le discours descriptif/explicatif, tandis que le Langenscheidt publie des recommandations dans une tonalité nette-

³⁰ *Lingea Lexicon 5. Uniwersalny słownik francusko-polski, polsko-francuski* (CD-ROM), Lingea, Kraków 2009.

³¹ Comparer par exemple « Francuskie słowo *bassin* oznacza m.in. *zbiornik*. Można ewentualnie użyć tego słowa w znaczeniu *basen*, ale nie wtedy, gdy mówimy o basenie pływackim. *Basen pływacki* to w języku francuskim *piscine*. » (Lingea) et « Francuskie słowo *bassin* oznacza m.in. *zbiornik*. Można ewentualnie użyć tego słowa w znaczeniu *basen*, ale nigdy jeśli chodzi o basen pływacki. (*Pływacki*) *basen* przetłumaczymy słowem *piscine*. » (Lingea Lexicon 5).

³² Pour la terminologie, voir notre discussion dans la section 2 du présent article.

ment prescriptive, toujours suivant le même modèle (sauf pour l'encadré consacré au *pingouin*³³) :

to ..., a nie ... (= ...)

[c'est... et pas... (=...)]

Cf. les exemples (1) et (2) ci-dessus et leurs traductions effectuées par nos soins :

EXEMPLE 1 (Langenscheidt, pl-fr)

trasa

to trajet, parcours, a nie trace (= *ślad*)

trasa

c'est trajet, parcours, et pas trace (= *ślad*)

EXEMPLE 2 (Lingea, fr-pl)

appeler (i)

Niektóre francuskie słowa, choć brzmią bardzo podobnie do słów polskich, mają zupełnie inne znaczenia. Przykładem może być czasownik **appeler**, który oznacza **zawołać**, **zadzwoić**, a nie **apelować**. Ten ostatni czasownik można przetłumaczyć na francuski używając wyrażenia **faire appel à**. *Elle fait appel aux jeunes pour que ceux-ci s'engagent dans la lutte contre la discrimination.*

appeler (i)

Certains mots français, bien qu'ils ressemblent beaucoup par leur sonorité à des mots polonais, ont des significations tout à fait différentes. Un exemple pourrait être le verbe **appeler**, qui signifie **zawołać**, **zadzwoić**, et non pas **apelować**. Ce dernier verbe peut être traduit en français en utilisant l'expression **faire appel à**.

Elle fait appel aux jeunes pour que ceux-ci s'engagent dans la lutte contre la discrimination.

À vrai dire, l'encadré (2) ne se rapporte pas à un exemple de faux-ami lexical précis, mais au phénomène tout entier qu'il exemplifie à l'aide d'un verbe. Notons entre parenthèses une incohérence récurrente dans le dictionnaire : partant d'un item français (*appeler*), l'explication finit par se focaliser sur son correspondant polonais (*apelować*), étayé par une proposition de traduction vers la langue cible (*faire appel*).

5.2. PLACE DES ENCADRÉS DANS LA MACROSTRUCTURE DES DICTIONNAIRES

Plusieurs encadrés ne sont pas insérés dans la partie du dictionnaire (fr-pl ou pl-fr) correspondant aux besoins de l'apprenant en termes d'encodage/décodage. À part l'exemple de *acte* (fr.) – *akt* (pl.) commenté dans notre publication précédente³⁴, on peut évoquer l'encadré consacré à *copiage* :

³³ Cf. exemple (7) ci-dessous.

³⁴ W. Ucherek, M. Grabowska, *op. cit.*

EXEMPLE 3 (Lingea, fr-pl)

copiage (i)

Jeśli chcemy przetłumaczyć na francuski **kopiowanie** w znaczeniu **robienie kopii**, użyjemy słowa **reproduction**. **Copiage** oznacza bowiem **odpisywanie**, np. na egzaminie, albo **kopiowanie** jako imitowanie, naśladowanie.

copiage (i)

Si nous voulons traduire en français **kopiowanie** dans le sens de **faire des copies**, nous utiliserons le mot **reproduction**. **Copiage**, en revanche, signifie **copier**, par exemple, à un examen, ou **copier** en tant qu'imitation, reproduction.

L'encadré, placé dans la partie fr-pl du dictionnaire, mélange les deux perspectives, celle du décodage du mot français, par laquelle, certes, il se termine, et celle de l'encodage, par laquelle il commence (*cf. Jeśli chcemy przetłumaczyć na francuski kopiowanie [...]*).

Le changement de perspective dans un encadré se retrouve dans plusieurs autres notices, mais dans la plupart des cas, au moins le début de l'explication se rapporte explicitement au mot vedette français, et pas à son faux-ami polonais (*cf. bassin, dirigeant, dur, galanterie, gymnase, hasard, impotent, journal, pédicure, perron, raquette, régisseur* dans le Lingea). Le Langenscheidt, quant à lui, propose deux encadrés distincts pour *démoraliser* et *demoralizować* qui est le seul exemple de prise en charge des deux perspectives de la situation de communication exolingue.

L'encadré consacré à *fichier* est nettement plus aberrant, dans la mesure où il ne se rapporte pas du tout au mot vedette :

EXEMPLE 4 (Lingea, fr-pl)

fichier (i)

Słowo **kartoteka** tłumaczy się jako **fichier**. Istnieje wprawdzie w języku francuskim słowo **cartothèque**, oznacza ono jednak kolekcję map geograficznych albo pomieszczenie do ich przechowywania.

fichier (i)

Le mot **kartoteka** se traduit par **fichier**. Il existe cependant en français un mot **cartothèque**, qui désigne une collection de cartes géographiques ou une salle où elles sont conservées.

Il en est de même de l'encadré *manifestation, démonstration* du Lingea, qui par ailleurs amalgame deux entrées dans un dictionnaire qui se veut pour autant alphabétique, et non thématique, *cf. cet incipit : Często błędnie tłumaczy się polskie słowo demonstracja [...]* (*Souvent, le mot polonais demonstracja est incorrectement traduit [...]*).

Par ailleurs, certains encadrés traitent le mot vedette comme prétexte à introduire des informations thématiquement liées au champ sémantique ouvert par ce mot. Ainsi, ayant établi le lien d'équivalence entre le mode *majeur* en français et *dur* en polonais (faux-ami de l'adjectif *dur* en français), le Lingea profite de l'occasion pour y insérer l'équivalence du mode *mineur* en français et de *moll*

en polonais. Il en est de même pour la notice *journal* qui, au passage, sensibilise les utilisateurs à la paronymie de *magazine* et *magasin* en français. Cependant, le faux-ami polonais *magazyn* (entrepôt) n'y est pas mentionné.

5.3. VALIDITÉ DU CHOIX DES UNITÉS LEXICALES

5.3.1. ARCHAÏSMES

Certains choix d'unités lexicales semblent pour le moins discutables compte tenu de la taille des dictionnaires. Il s'agit des mots désuets, comme *trafika*, dont seuls les polonophones les plus cultivés connaissent encore la signification aujourd'hui et qui ne risque donc quasiment pas d'être confondu avec *trafic* :

EXEMPLE 5 (Lingea, fr-pl)

trafic (i)

Francuski rzeczownik **trafic** nie jest odpowiednikiem polskiego słowa **trafika**. Oznacza **ruch** (samochodowy itp.) lub **przemyt**. **Trafika** to po francusku **tabac** lub **bureau de tabac**.

trafic (i)

Le nom français **trafic** n'est pas l'équivalent du mot polonais **trafika**. En effet, il signifie **mouvement** (de la circulation routière, etc.) ou **contrebande**. Le mot polonais **trafika** se traduit en français par **tabac** ou **bureau de tabac**.

La même remarque peut s'appliquer au mot *zurnal* comme équivalent de *journal*, que le Lingea reconnaît par ailleurs comme une expression désuète.

5.3.2. FAUX-AMIS PARTIELS

L'encadré consacré à *dur* dans la partie fr-pl du Lingea, cas déjà signalé ci-dessus, suscite les questions concernant les erreurs potentielles de confusion, en polonais, entre cet adjectif dans son sens de *twardy* ou de *majeur* (en terminologie musicale). Il en est de même pour *dôme* (Langenscheidt fr-pl), mot de vocabulaire avancé qui ne semble pas susceptible d'être confondu par un apprenant qui a déjà intériorisé *maison* comme équivalent de *dom* (cf. aussi, dans le même dictionnaire, *faktyczny* et *factice*).

Les auteurs négligent aussi parfois les vrais amis, comme *blouse* dans la partie fr-pl du Langenscheidt, qui insiste sur son équivalence avec *fartuch* mais n'indique pas qu'il peut aussi signifier *bluza*. Or Pleciński³⁵ est explicite sur ce point : une *blouse* (*d'ouvrier*) correspond bien à *bluza* (*robocza*) en polonais. La même critique peut être formulée pour le mot *staż*, auquel le Langenscheidt refuse l'équivalent *stage* (= *praktyka* en polonais), en insistant sur un seul sens, celui d'ancienneté ou expérience.

³⁵ *Ibidem*, p. 75.

Finalement, en situation d'encodage, certains encadrés ne tiennent pas compte du critère de fréquence dans le cas de certains homonymes :

EXEMPLE 6 (Langenscheidt, pl-fr)

makaron

to pâtes alimentaires, a *nie* macaron (= *identyfikator*)

makaron

c'est pâtes alimentaires, et *pas* macaron (= *identyfikator*)

À l'époque actuelle, les *macarons* à base de poudre d'amande sont devenus symboles de pâtisserie fine française, tandis que les *macarons* en tant qu'insignes sont d'un usage beaucoup plus restreint (cf. par ailleurs l'exemple étrange de Pleciński concernant ce mot³⁶ : *Malgré la petite taille de l'établissement [maison de tolérance – remarque de l'auteur], les filles portaient des macarons numérotés*).

5.3.3. TERMES SPÉCIALISÉS

Une objection peut être aussi adressée aux encadrés qui mélangent le langage courant et la terminologie d'un domaine spécialisé. En effet, la confusion entre *pingouin* et *manchot* d'un côté, et *pingwin* et *alka* de l'autre n'est pas l'apanage des apprenants allophones, mais reflète une conceptualisation courante d'une réalité relativement peu accessible à l'expérience quotidienne des utilisateurs de la langue. *Le Petit Robert*³⁷ signale que dans la langue courante, *pingouin* désigne tout oiseau de la famille des alcidés, soit les pingouins proprement dits, les guillemots et, abusivement, les manchots. Cependant le Langenscheidt y consacre un encadré étoffé (qui est d'autant plus surprenant qu'il est le seul à briser la routine du schéma habituel) :

EXEMPLE 7 (Langenscheidt, fr-pl)

pingouin

Nie należy mylić *manchot* z *pingouin*.

Manchots (= pingwiny) żyją na półkuli południowej i są nieletami, podczas gdy *pingouins* (= alki) żyją na półkuli północnej i potrafią latać. Pingwiny (*manchots*) są bardzo podobne do *grand pingouin* i stąd pomyłka marynarzy sprzed dwóch wieków, którzy tak je nazwali. Tę pomyłkę utrwalił termin angielski. Po angielsku « pingwin » tłumaczy się słowem « penguin ».

pingouin

Il ne faut pas confondre *manchot* avec *pingouin*.

Les manchots (= pingwiny) vivent dans l'hémisphère sud et sont incapables de voler, tandis que *les pingouins* (= alki) vivent dans l'hémisphère nord et sont capables de voler. Les pingouins (*manchots*) ressemblent beaucoup au *grand pingouin*, d'où la confusion des marins d'il y a deux siècles, qui les ont ainsi nommés. Cette confusion a été perpétuée par le terme anglais. En anglais, le mot *pingwin* se traduit par *penguin*.

³⁶ *Ibidem*, p. 314.

³⁷ J. Rey-Debove, A. Rey (dir.), *Le Petit Robert*, Le Robert, Paris 2011.

5.4. VALIDITÉ DES INFORMATIONS LINGUISTIQUES SUR LES FAUX-AMIS

Parmi les encadrés, nous avons aussi trouvé quelques exemples d'information erronée. Tel est le cas de l'encadré consacré à *compote* :

EXEMPLE 8 (Lingea, fr-pl)

compote (i)

Po francusku **compote** to deser z jabłek lub gruszek, gotowanych w wodzie z cukrem. Polskiemu słowu **kompot** odpowiada raczej **jus de fruits**. Należy również zauważyć, że francuski rzeczownik **compote** jest rodzaju żeńskiego.

compote (i)

En français, la **compote** désigne un dessert à base de pommes ou de poires cuites dans de l'eau avec du sucre. Le mot polonais **kompot** correspond plutôt à **jus de fruits** en français. Il convient également de noter que le nom français **compote** est du genre féminin.

Une *compote* de fruits est un plat composé de fruits cuits avec du sucre et éventuellement des épices. Les fruits sont pelés, dénoyautés et coupés en morceaux, puis cuits à feu doux avec du sucre jusqu'à ce qu'ils deviennent tendres et que le mélange s'épaississe légèrement. Il est important de remarquer que les fruits ne sont pas « cuits dans de l'eau » (cf. exemple 8) comme des pommes de terre. La compote peut être servie chaude ou froide comme dessert, garniture pour le petit-déjeuner ou accompagnement pour d'autres plats. En revanche, le *kompot*, préparé à partir des mêmes ingrédients, est une boisson, un dessert ou une collation populaire en Europe centrale et orientale. Une fois cuit, il est généralement refroidi et servi frais. Il peut également être conservé en bocaux pour une utilisation ultérieure ; l'assimiler à un *jus de fruit* lui enlève tout son caractère gastronomique particulier.

Dans le cas de *perron*, la périphrase polonaise *schody na zewnątrz budynku* est d'autant plus maladroite que même un outil informatique de base tel que Google Traduction offre l'équivalent *ganek*.

Finalement, la notice ci-dessous, consacrée à l'adjectif *philosophique*, contient une confusion flagrante entre la philosophie et la philologie ; le vrai problème est celui des réalités que recouvrent la *filologia* en Pologne et la philologie en France³⁸.

EXEMPLE 9 (Lingea, fr-pl)

philosophique (i)

Uwaga : przymiotnika **philosophique** nie używa się w nazwach wydziałów uniwersyteckich. W krajach francuskojęzycznych *wydział filozoficzny* to *faculté des Lettres*.

philosophique (i)

Notez que l'adjectif **philosophique** n'est pas utilisé dans les noms de facultés universitaires. Dans les pays francophones, *wydział filozoficzny* est appelé *faculté des Lettres*.

³⁸ Cf. W. Wilczyńska, B. Rabiller, *Dictionnaire des mots pièges polonais-français*, Wiedza Powszechna, Warszawa 1995.

6. DISCUSSION ET CONCLUSION

Une première observation qui s'impose au terme de cette analyse est que les deux dictionnaires en question offrent deux présentations différentes des faux-amis, ce que nous visualisons dans le tableau suivant :

| CRITÈRE | LANGENSCHIEDT | LINGEA |
|---|--|--------------------------------|
| Modalité du discours | prescriptif | descriptif/informatif |
| Longueur des encadrés | une dizaine de mots au maximum (suivant un même schéma ³⁹) | 2 à 4 phrases |
| Place des encadrés dans la macrostructure du dictionnaire | 27 dans la partie pl-fr, 5 dans la partie fr-pl | seulement dans la partie fr-pl |

Cependant, en plus de la direction d'accès (la pratique du Langenscheidt semble mieux adaptée aux besoins des polonophones, puisque l'origine du problème se trouve dans le système de la langue maternelle de l'utilisateur), la plus grande différence réside dans la sélection des entrées : seul un item (*gymnase – gimnazjum*) se retrouve dans les deux ouvrages. À ce propos, l'opinion de Walter que « la sélection des “faux-amis” a toujours été établie à partir de l'expérience pédagogique des enseignants, en fonction des fautes le plus souvent relevées dans leurs classes »⁴⁰ ne peut se vérifier que partiellement dans les ouvrages examinés. Bien entendu, dans l'idéal, des listes de faux-amis élaborées au terme d'une analyse purement linguistique devraient être soumises à des didacticiens expérimentés avant d'être exploitées en lexicographie⁴¹.

En comparant toutefois les encadrés des dictionnaires usuels avec le choix opéré par le dictionnaire des faux-amis de Pleciński⁴², nous constatons que ce dernier contient 15 des 20 items du Lingea et 21 des 32 items du Langenscheidt. Ainsi, les dictionnaires de petite taille semblent compléter dans une certaine mesure le dictionnaire spécialisé⁴³. La comparaison avec la liste établie par Grabowska⁴⁴ sur la base d'une analyse contrastive montre que sur les 110 items proposés dans son article, quatre seulement apparaissent dans le Lingea et six dans le Langenscheidt. Cependant, son article n'avait pour objectif que de sensibiliser les

³⁹ À l'exception de *pingouin*.

⁴⁰ H. Walter, *op. cit.*, p. 102.

⁴¹ Cf. W. Wilczyńska, « “Faux amis” czy “amis infidèles” – definicja a praktyka », *Język a kultura* 7, 1992, p. 163.

⁴² *Op. cit.*

⁴³ Toutefois, certains items, telle la paire *folia – folie*, ne figurent pas dans Pleciński faute d'étymologie commune. En effet, cet auteur estime que des mots fortuitement ressemblants ne pourraient être confondus que par des apprenants débutants (cf. J. Pleciński, « Dictionnaire de faux-amis français-et-polonais. Objectifs et réalisation », *op. cit.*, p. 387) alors que son dictionnaire s'adresse à un public avancé.

⁴⁴ M. Grabowska, « Fałszywi przyjaciele », *Języki Obce w Szkole* 3, 2005, pp. 253–260.

enseignants à l'existence du phénomène de faux-amis. Telle est aussi la valeur des encadrés ; ainsi, les incohérences et les quelques erreurs indiquées dans le présent article – qui devraient être corrigées dans les éditions suivantes des dictionnaires en question – n'amointrissent pas la valeur didactique de l'entreprise.

FALSE FRIENDS IN THE LEXICAL NOTES OF BILINGUAL DICTIONARIES FOR THE PURPOSE OF LEARNING FRENCH AS A FOREIGN LANGUAGE

Abstract

The article is devoted to lexical notes concerning false friends found in two compact Polish-French and French-Polish general dictionaries that have been commercially available for about fifteen years. In total, 52 text boxes containing these notes, written in Polish, were examined, and their didactic value is undeniable. However, the analysis has shown that when creating this type of note, more attention should be paid to the section of the dictionary in which they should appear, the choice of false friends, as some errors are less likely than others, and the validity of linguistic information.

Key words: False Friends, French-Polish and Polish-French dictionaries, lexical notes, text boxes, learning French as a foreign language.

Mots-clés : faux-amis, dictionnaires français-polonais et polonais-français, notices lexicales, encadrés, apprentissage du FLE.

COMPTES-RENDUS

CIRCULATION DES IDÉES EN TEMPS DE GUERRE

Circulations littéraires. Transferts et traductions dans l'Europe en guerre (1939–1945), Christine Lombez (dir.), Presses universitaires François-Rabelais, Tours 2021, 245 pp., € 25 (paperback), ISBN : 978-2-86906-791-2.

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.71.17>

L'ouvrage collectif *Circulations littéraires. Transferts et traductions dans l'Europe en guerre (1939–1945)* sous la direction de Christine Lombez nous montre un côté de la Seconde Guerre mondiale méconnu du grand public. Il révèle qu'au cours de cette période peu favorable aux échanges intellectuels, « les personnes, les idées et les livres ont continué à circuler (...) à la faveur d'initiatives, de réseaux et de personnalités spécifiques »¹. Cette conclusion s'appuie sur les résultats des recherches menées dans le cadre du programme « La traduction littéraire sous l'Occupation – France, Belgique, 1940–1944 » (TSOcc)². Dans l'avant-propos, nous apprenons que près de 5 000 traductions littéraires ont vu le jour sous l'Occupation en France et Belgique, ce qui témoigne de l'intensité des échanges entre les pays, malgré les ténèbres de la guerre. Publié en 2021 dans la collection *Traductions dans l'histoire*, l'ouvrage fait suite à *Traduire, Collaborer, Résister. Traducteurs et traductrices sous l'Occupation* (2019), également dirigé par cette spécialiste de l'histoire des traductions³.

La publication s'adresse surtout aux chercheurs, étudiants et lecteurs intéressés par la traduction et le transfert culturel dans le contexte de la guerre, la littérature comparée et les études interculturelles. La question de la traduction en temps de guerre est de plus en plus abordée par des chercheurs⁴, mais il convient de souligner que ce volume est issu de l'étude de la traduction littéraire.

L'ouvrage se compose de dix articles regroupés en cinq parties qui se donnent pour objectif d'interroger les échanges interculturels dans les pays francophones (France et Belgique) pendant la période de l'Occupation. Les deux dernières

¹ C. Lombez (dir.), *Circulations littéraires. Transferts et traductions dans l'Europe en guerre (1939–1945)*, Presses universitaires François-Rabelais, Tours 2021, p. 10.

² Programme de recherche dirigé par Christine Lombez en 2014-2019 à Nantes Université, financé par l'Institut Universitaire de France, <<https://tsocc.univ-nantes.fr/>>. La base de données TSOcc est disponible à l'adresse suivante : <<https://tsocc.huma-num.fr/>> [consulté le 09/01/2024].

³ C. Lombez (dir.), *Traduire, Collaborer, Résister. Traducteurs et Traductrices sous l'Occupation*, Presses Universitaires François-Rabelais, Tours 2019.

⁴ Pour n'en citer que quelques-uns : M. Baker, *Translation and Conflict: A Narrative Account*, Routledge, London 2006 ; E. Apter, *The Translation Zone. A New Comparative Literature*, Princeton University Press, Princeton 2006 ; M. Tryuk, “*Ty nic nie mów, ja będę tłumaczył*”. *O etyce w tłumaczeniu ustnym*, Wydział Lingwistyki Stosowanej UW, Warszawa 2012.

contributions portent sur les échanges avec la Grèce et l'Italie. Les méthodes utilisées par les auteurs des contributions, quant à elles, sont très variées, passant de la perspective historique à l'approche traductologique et comparatiste. En dépit de leur diversité géographique et thématique, toutes les contributions partagent la conclusion que les périodiques – et bien sûr l'ensemble du travail des traducteurs, éditeurs et rédacteurs – ont joué un rôle essentiel dans le transfert des idées en temps de guerre.

La première partie du livre porte sur l'influence culturelle de l'Allemagne en France et commence par l'article de Roland Krebs sur le théâtre allemand à la Comédie-Française. Trois pièces allemandes – de Schiller, Goethe et Hauptmann – y ont été mises en scène pour la première fois. Aux dires de l'auteur, « le choix de la pièce importait assez peu » car « l'important était d'imposer une pièce allemande sur la scène nationale »⁵. Les événements avaient une dimension politique, puisqu'il s'agissait de montrer la supériorité de la culture allemande sur la française. Ce sujet est poursuivi dans la contribution d'Alexis Tautou sur le « savoir lire » des traductions. Le discours de la presse de collaboration portant sur les traductions avait pour but de montrer aux Français l'importance de la littérature allemande.

La partie suivante de la publication, dédiée aux revues françaises insolites et à leur rôle de médiateurs, s'ouvre par l'article d'Hisano Shindô sur *La Main à plume*, une revue et un groupe menés par deux jeunes poètes surréalistes, Jean-François Chabrun et Noël Arnaud. À cause de la censure et de la dispersion de ses membres, le groupe a continué son activité dans la clandestinité. Un autre exemple d'activité d'intermédiaire pendant l'Occupation est la revue *Pyrénées* (Toulouse 1941-1944), sur laquelle porte la contribution de Christine Lombez. Malgré le fort régionalisme de son titre, elle publiait des traductions (y compris de poésie) et des réflexions sur le processus de traduction.

La troisième partie de l'ouvrage se tourne vers les traductions du monde anglo-saxon dans les pays francophones. L'étude quantitative de Pauline Giocanti est basée sur les textes répertoriés pour construire la base de données TSOcc, c'est-à-dire les traductions dans des revues littéraires. La censure n'a pas empêché la publication de traductions d'auteurs contemporains interdits par les autorités allemandes, notamment en Afrique du Nord. Les éditeurs français ont également continué à publier des bandes dessinées américaines en France, ce qui fait l'objet de l'article de Pierre-Alexis Delhaye. L'auteur note cependant que la mise en œuvre de stratégies de naturalisation dans la paralittérature s'est considérablement intensifiée sous l'Occupation.

Les articles de la partie suivante de l'ouvrage mettent en lumière la situation complexe en Belgique occupée. Les autorités allemandes utilisaient une revue bilingue, *Cahiers franco-allemands*, qui existait depuis l'entre-deux-guerres, pour

⁵ R. Krebs, « Le théâtre allemand sur la scène de la Comédie-Française. Stratégie et enjeux d'un "échange" culturel », [dans :] C. Lombez (dir.), *Circulations littéraires*, op. cit., p. 25.

créer un imaginaire propre à la Belgique pour des raisons politiques. Hubert Roland examine la façon dont les autorités nazies ont cherché à affaiblir l'influence culturelle de la France en Belgique en s'appuyant sur l'identité complexe de cette dernière et sur l'influence culturelle du romantisme allemand présente dans la littérature belge.

La dernière partie de la publication réunit des contributions sur les échanges culturels avec les pays de l'Europe de Sud. D'après Lucile Arnoux-Farnoux, qui explore la présence de la poésie grecque en temps de guerre dans la presse francophone, cinq traductions de poètes grecs ont été publiées entre 1940 et 1945, marquant le début d'un intérêt pour cette littérature. La publication s'achève par un article de Stefania Caristia, qui se penche sur la diffusion et la réception de la littérature française de la Résistance en Italie à la fin de la guerre. Cette littérature est parvenue en Italie par différents canaux, notamment par la presse, ce qui, de même, souligne le rôle des périodiques sous l'Occupation.

La traduction est-elle alors vraiment la guerre, comme l'a dit le poète Michel Deguy, cité par Lombez dans l'avant-propos ? Introduit dans une autre culture par la publication, en particulier dans des périodiques, le texte traduit est une forme particulière de la circulation des idées et, en même temps, l'une des formes du rapport de force dans le champ international⁶. La traduction devient ainsi un enjeu politique et certainement un instrument de guerre⁷. Elle a pu être utilisée par les Allemands pour la propagande, mais également par la Résistance. Dans les deux cas, c'est grâce à la traduction que les idées pouvaient circuler entre les pays.

Circulations littéraires est une publication importante dans le domaine de la recherche sur le transfert culturel en temps de guerre. L'éventail des sujets qui y sont abordés est vaste et ouvre de nouvelles perspectives pour d'autres recherches. L'ouvrage démontre que l'histoire de la traduction sous l'Occupation est encore très peu explorée. En outre, il n'existe guère d'études similaires sur les échanges culturels avec d'autres pays européens pendant la Seconde Guerre mondiale, dont la Pologne⁸. Cependant, l'émergence d'études comme *Circulations*

⁶ Voir l'étude à laquelle Lombez fait également référence : P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales* 144, septembre 2002.

⁷ Voir : T. Samoyault, *Traduction et Violence*, Seuil, Paris 2020.

⁸ Ici, il convient de mentionner les études de Marzena Chrobak « La traduction littéraire en Pologne pendant l'Occupation nazie (1939-1945) », [dans :] M. Laurent (dir.), *Traduction et rupture*, Le Rocher de Calliope/Numilog, Paris 2014, pp. 209-222 ; M. Chrobak, « Przekład literacki na język polski podczas II wojny światowej – rekonesans », *Przekładaniec* 46, 2023, pp. 68-85 ; l'étude de Markus Eberharther sur les échanges culturels entre la Pologne et l'Allemagne à l'époque : M. Eberharther, « Deutsch-polnische Literaturbeziehungen 1939-1945 ? Über die Wahrnehmung und Rezeption der deutschsprachigen Literatur im besetzten Polen », *Jahrbuch für Internationale Germanistik* 53(2), 2021, pp. 139-157 ; et K. Woźniakowski « Obecność literatur obcych w jawnym polskojęzycznym obiegu kulturalnym Generalnego Gubernatorstwa (1939-1945) », *Rocznik Naukowo-Dydaktyczny WSP w Krakowie. Prace Bibliotekoznawcze* 9, 1998, pp. 95-114.

littéraires et de projets de recherches tels que le TSOcc ou ERC TranslAtWar⁹ montre que nous avons commencé à combler une lacune dans la traductologie et à compléter l'histoire de la traduction tout en créant une nouvelle branche du savoir en traductologie qui rattache la traduction à la guerre.

Joanna Madejczyk
ORCID : 0000-0002-6532-3308
Nantes Université
joanna.madejczyk@univ-nantes.fr

⁹ Projet de recherche dirigé par Christine Lombez du 2023 au 2027 à Nantes Université, financé par la Commission européenne, <<https://www.translatwar-erc.eu/>> [consulté le 9/01/2024].

LA MÉTALEXICOGRAPHIE FRANÇAISE SOUS TOUTES SES COUTURES

Cinquante ans de Métalexicographie : bilan et perspectives. Hommage à Jean Pruvost, Danh-Thành Do-Hurinville, Patrick Haillet et Christophe Rey (dir.), coll. « Lexica. Mots et Dictionnaires », vol. 41, Honoré Champion, Paris 2022, 340 pp., € 45 (broché), ISBN : 978-2-7453-5814-1

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.71.18>

Le volume examiné renferme dix-huit contributions issues du colloque éponyme qui s'est tenu à l'Université de Cergy-Pontoise les 24 et 25 octobre 2019. Par son contenu, il cadre très bien dans la collection « Lexica. Mots et Dictionnaires », qui accueille notamment des travaux portant sur différentes réalisations lexicographiques.

La période indiquée dans le titre permet de situer approximativement les débuts de la métalexicographie au tournant des années 1960 et 1970, ce qui invite d'emblée les lecteurs à une réflexion d'ordre historique. Ainsi, Andrzej Maria Lewicki¹ affirme que c'est le texte de Lev Vladimirovič Ščerba « Essai de théorie générale de la lexicographie », de 1940, qui passe pour la première étude théorique dans le domaine de la lexicographie². Mais, premièrement, les rédacteurs de l'ou-

¹ Cf. A.M. Lewicki, « Ščerba Lev Vladimirovič », [dans :] K. Polański (dir.), *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*, Ossolineum, Wrocław–Warszawa–Kraków 1999, p. 589.

² Ce texte, écrit en russe, a été réédité en 1974, puis traduit en allemand (« Versuch einer allgemeinen Theorie der Lexikographie », [dans :] W. Wolski (dir.), *Aspekte der sowjetrussischen Lexikographie. Übersetzungen, Abstracts, bibliographische Angaben*, Max Niemeyer

vrage se focalisent majoritairement sur le contexte scientifique français, et deuxièmement, en remontant aux origines de la métalexigraphie, ils ne cherchent pas à indiquer l'article ou le livre le plus ancien à avoir porté sur le sujet, mais celui qui a eu un grand impact sur les contemporains, si bien qu'ils retiennent « comme l'année de naissance officielle de la métalexigraphie » 1968, date de la publication de la thèse fondatrice de Bernard Quemada³ (cf. p. 7).

Outre l'introduction (pp. 7–14), rédigée par les trois éditeurs, un bref texte dans lequel Jean Pruvost, à qui le livre est dédié, explique ce qui l'a poussé à emprunter le chemin de la (méta)lexicographie (pp. 15–16), un utile index des noms (pp. 331–335) et la table des matières (pp. 337–340), le volume se divise en trois parties de longueur inégale.

La première section, intitulée « De Bernard Quemada à Jean Pruvost. Une filiation pour l'étude des dictionnaires » (pp. 17–94), contient quatre études censées montrer « un panel des types de travaux indispensables que la discipline a su faire naître et qui permettent de mieux appréhender l'objet dictionnaire » (p. 10). La contribution de Christine Jacquet-Pfau se concentre sur le *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels* d'Eugène-Oscar Lami, dont les huit volumes ont paru entre 1881 et 1888, suivis de deux suppléments en 1891 et 1892. L'analyse de plusieurs aspects de la macro et de la microstructure de l'ouvrage lui permet de dégager certaines caractéristiques du dictionnaire encyclopédique spécialisé. François Gaudin et Camille Noûs comparent, dans leur article très bien documenté, trois dictionnaires de la fin du XIX^e siècle élaborés par des auteurs aujourd'hui oubliés : le *Dictionnaire des dictionnaires. Encyclopédie universelle des lettres, des sciences et des arts* (1884) de Paul Guérin, lexicographe catholique missionnaire, le *Dictionnaire des mots et des choses* du grammairien pédagogue Auguste Merlette, paru la même année, et le *Nouveau Dictionnaire encyclopédique universel illustré* (1885–1991) de Jules Troussel, un vulgarisateur républicain. Hervé Bohbot et Agnès Steuckardt examinent l'évolution des marques d'usage dans des éditions du *Petit Larousse illustré* des années 1906–1948, en s'intéressant plus particulièrement aux marques dianormatives. Enfin, Giovanni Tallarico se focalise sur les écarts culturels les plus significatifs, à savoir les écarts dits sémantiques, qui se laissent observer dans les dictionnaires bilingues français-italien, italien-français, en s'inspirant avant tout de la pensée de Robert Galisson et de Thomas Szende.

La deuxième section, « La mise en place d'un terreau fertile pour la métalexigraphie » (pp. 95–133), retrace l'histoire des journées des dictionnaires organisées hors de France sous l'inspiration de Jean Pruvost. Ainsi, Michaela Heinz

Verlag, Tübingen 1982, pp. 17–62) et en anglais (« Towards a General Theory of Lexicography », *International Journal of Lexicography* 8, n° 4, 1995, pp. 314–350) ; à notre connaissance, la traduction française n'a pas encore vu le jour.

³ B. Quemada, *Les dictionnaires du français moderne (1539–1863). Étude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes*, Didier, Paris 1968.

évoque six événements qui ont eu lieu entre 2004 et 2018 à Klingenberg am Main, consacrés tour à tour à l'exemple lexicographique (2004), aux rapports entre la lexicographie d'une part et la didactique (2006), la culture (2008) et la traduction (2010) d'autre part, aux sémiotiques du dictionnaire (2012) et aux mots sensibles (2018), en présentant le programme de chaque rencontre. Giovanni Dotoli, en plus de lister les vingt-trois journées italiennes des dictionnaires qu'il a organisées entre 2007 et 2019, et d'énumérer une quinzaine de ses ouvrages portant sur des sujets lexicographiques, présente son nouveau dictionnaire bilingue⁴. Leila Messaoudi porte un regard rétrospectif sur trois journées marocaines des dictionnaires tenues à Kénitra, consacrées aux dictionnaires électroniques (2007), aux productions lexicographiques dans différents domaines scientifiques (2008) et aux technolectes et terminologies (2011), et présente le contenu de deux ouvrages issus de ces rencontres. À notre regret, les journées québécoises des dictionnaires, qui remontent à 2003, ne font l'objet d'aucun texte.

La troisième et dernière section, la plus volumineuse (pp. 135–329), est intitulée « Quel avenir pour la métalexigraphie ? Quelles voies de développement possibles ? ». Elle contient onze contributions, à commencer par celle d'Olivier Bertrand, focalisée sur le français médiéval et les outils de la lexicographie médiévale, à savoir la *Base de Français Médiéval* et le *Dictionnaire du Moyen Français*. John Humbley, quant à lui, se demande dans quelle mesure le dictionnaire *définitions-marketing* (en ligne), qui contenait au moment de son étude plus de huit mille articles, satisfait les besoins de son public cible. Anne-Marie Chabrolle-Cerretini et Narcís Iglésias passent en revue les critères de délimitation des langues romanes et décrivent le *Dictionnaire Historique des Concepts Descriptifs de l'Entité Romane* (D.HI.CO.D.E.R.). Margareta Kastberg Sjöblom réfléchit sur des dictionnaires français-suédois en appliquant à l'analyse du discours dictionnaire bilingue des outils lexicométriques afin de dégager une image linguistique et culturelle des deux langues ; elle porte une attention particulière aux unités phraséologiques. Mariadomenica Lo Nostro soulève la question de la place de la lexiculture dans les dictionnaires, en appuyant ses observations sur la consultation des ouvrages lexicographiques conçus durant les cinquante dernières années et sur l'analyse des circonstances dans lesquelles ils ont été élaborés. Philippe Reynés se concentre, pour l'essentiel, sur le traitement des américanimes dans les dictionnaires espagnols, tels le *Diccionario de la lengua española* (éditions des années 1970, 1984, 1992, 2001, 2014) ou le *Diccionario de americanismos* (2010) ; en toile de fond, nous retrouvons un bref panorama de la lexicographie espagnole du dernier demi-siècle. Hélène Manuélian interroge sous plusieurs angles quatre logiciels permettant la création de dictionnaires personnalisés (Lingo2, Mondico, LexiMe, Dictionary Organizer Deluxe) et met l'accent sur les nouvelles habi-

⁴ Cf. G. Dotoli (dir.), *Nouveau dictionnaire général bilingue français-italien / italien-français*, t. 1–4, Hermann, Paris 2020.

tudes de recherche du sens des mots sur Internet. Pierluigi Ligas propose une approche diachronique et synchronique de la lexicographie du dialecte véronais, puis compare deux dictionnaires véronais-italien de référence, le *Piccolo dizionario del dialetto veronese* de Beltramini et Donati (1980) et le *Dizionario etimologico del dialetto veronese* de Marcello Bondardo (1986). Christophe Rey consacre sa contribution à la langue picarde, dont il évoque le statut politique et présente les spécificités linguistiques, pour passer ensuite à sa tradition lexicographique ; l'auteur postule par ailleurs une synergie entre la métalexicographie des langues nationales et celle des langues régionales, susceptible de faire évoluer les deux. Huy-Linh Dao et Danh-Thành Do-Hurinville étudient quatre marqueurs d'approximation (*quasi, quasiment, presque, limite*), dont la description lexicographique s'avère insuffisante, en exploitant le concept d'hybridité catégorielle. Le volume se clôt par un texte de Jean Pruvost qui revient sur les contours de disciplines telles que la lexicologie, considérée comme générique par rapport à la lexicographie ; la dictionnaire, opposée à la lexicographie au sens quemadien du terme ; et la métalexicographie. Il souligne ensuite l'importance des connaissances sur l'histoire des dictionnaires et de la lexiculture. Enfin, Pruvost décrit sa méthode de la triple investigation dictionnaire, la relation lexicographique quaternaire et son activité de chroniqueur de langue.

Pour conclure, cet ouvrage contient des contributions de qualité, rédigées dans une langue accessible aussi aux non-spécialistes, et il se lit avec intérêt. De nombreux thèmes qui y sont abordés inspireront sans doute d'autres recherches métalexicographiques portant sur différents types de dictionnaires.

Witold Ucherek

ORCID : 0000-0002-7954-7206

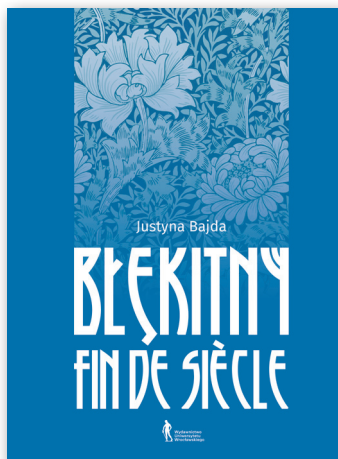
Université de Wrocław

Faculté des langues, littératures et cultures

witold.ucherek@uwr.edu.pl



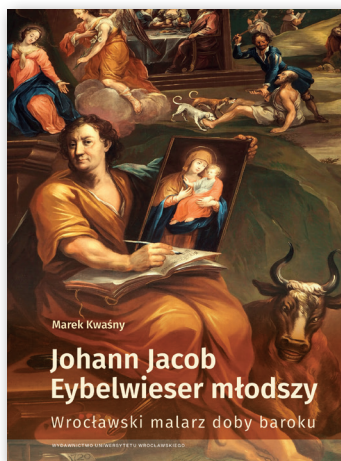
Polecamy nasze nowe serie i publikacje



Błękitny fin de siècle

Justyna Bajda

Niezwykła opowieść o fenomenie koloru niebieskiego w kulturze młodopolskiej przez pryzmat twórczości Gabrieli Zapolskiej, Kazimierza Przerwy-Tetmajera i Stanisława Wyspiańskiego. Zawiera blisko sto ilustracji ówczesnej mody, wnętrza i sztuki, słownik odcieni błękitów i mowy kwiatów, a także wzornik kolorów na obwołanie.



Johann Jacob Eybelwieser młodszy

Marek Kwaśny

Wnikliwe spojrzenie na życie, twórczość i strategię rozwoju kariery barokowego, wrocławskiego mistrza — Johanna Jacoba Eybelwiesera młodsze oraz katalog dzieł malarza (230 pozycji).



Doświadczenie mistyczne w kulturze i nauce

red. Marlena Krupa-Adamczyk,
Tomasz Szymański

Doświadczenia mistyczne pozostają niewypowiedzalne, nieuchwytnie i tymczasowe. Stanowią także fascynujący przedmiot dociekań dla badaczy różnych dziedzin. W niniejszym tomie autorzy starają się przyjrzeć bliżej rozmaitym aspektom tych wyjątkowych przeżyć.



Między Śląskiem a Italią

red. Andrzej Koziół,
Małgorzata Wyrzykowska

Tom studiów z historii sztuki polskich i włoskich badaczy poświęcony pamięci Arkadiusza Wojtyły (1978-2021). Jednocześnie niezapomniana wyprawa w fascynujący świat sztuki baroku i jej przejawów na Śląsku i w Italii.

Michał Rydlewski

Magia i pismo

O dwóch odmianach komunikowania:
obrazowym i pojęciowym



Kultura Zachodu zwraca się dziś ku magii. Ale czy ów powrót jest na pewno oznaką jej ewolucji? A może raczej dowodem rozpadu kultury? Jakie będzie to miało konsekwencje dla naszego sposobu uczestnictwa w kulturze? Kim będzie nowy kapitalistyczno-metamorficzny podmiot? Czy naprawdę czeka nas epoka magii?

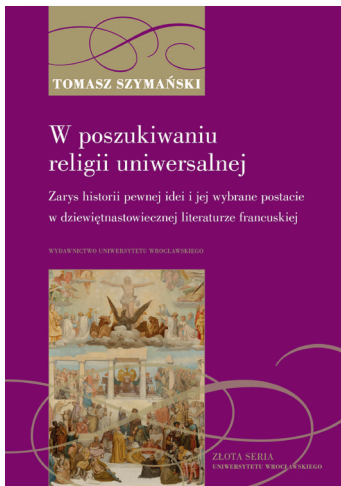
Magia i pismo znacząco poszerza wiedzę o zachodzącym w kulturze zachodniej procesie jej umagiczniania. Wiąże się on z przemianami technologicznymi we współczesnym świecie, odchodzeniem kultury od pisma jako głównego medium komunikacji, bankructwem Rozumu, rozwojem kapitalizmu oraz utratą przez ludzi bezpieczeństwa ontologicznego. Umagicznia się także humanistyka, czego przykładem są posthumanizm i nowy animizm, które są nie tylko sposobami magicznego „poznawania” rzeczywistości, ale projektują nowe wzory bycia-w-świecie uwzględniające obecność w nim magii.

Magia i pismo to książka o wybitnie interdyscyplinarnym charakterze, autor płynnie porusza się po obszarach antropologii kulturowej, filozofii, psychologii, literaturoznawstwa i medioznawstwa ukazując wieloaspektowość tropienia magii z perspektywy tych dyscyplin.

Tomasz Szymański

W poszukiwaniu religii uniwersalnej

Zarys historii pewnej idei i jej wybrane postacie
w dziewiętnastowiecznej literaturze francuskiej



Co mamy na myśli, mówiąc o religii uniwersalnej? Właśnie dzisiaj, gdy pluralizm religijny stał się nieodłącznym elementem demokratycznego świata Zachodu? Pytanie o religię uniwersalną pojawia się nieuchronnie na naszym horyzoncie kulturowym, wyznaczonym z jednej strony przez otaczającą nas wielość religii, z drugiej zaś przyświecające nam ideały uniwersalizmu i tolerancji. Wobec emocji, jakie budzi myśl o możliwym powstaniu w przyszłości nowej globalnej religii, tym bardziej pożyteczne wydaje się podjęcie refleksji nad przeszłością tej idei. Nie jest ona bowiem niczym nowym, a dokładniejsze pochylene się nad dziejami kultury i myśli Zachodu pozwala stwierdzić, że ma już za sobą długą historię.

Co więcej, stanowi ona niezwykle istotne zagadnienie z zakresu historii idei, powiążane z literaturą, religioznawstwem, filozofią religii, politologią, prawem czy zachodnim ezoteryzmem. Autor książki, badając genezę i rozwój idei religii uniwersalnej, stara się uchwycić moment, kiedy pojawia się i istniała w różnych kontekstach kulturowych i społecznych, szczególnie miejsce wyznaczając jej związek z literaturą.



Wydawnictwo
Uniwersytetu
Wrocławskiego

Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego

pl. Uniwersytecki 15

50-137 Wrocław

wydawnictwo@uwr.edu.pl

wuw.r.edu

[Facebook/wydawnictwouwr](https://www.facebook.com/wydawnictwouwr)